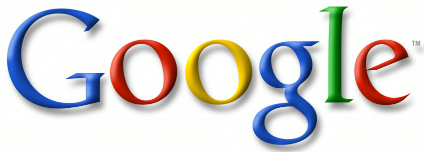




Napoléon Bonaparte Wyse.

MANOR OF ST JOHN.



ry/rare
ly science-
fiction

250

8-02

UN LION AUX BAINS DE VICHY, par TOUCHARD-LAFOSSE et H. METTAIS, 2 vol. in-8.

LE PORTEFAIX, avec une introduction par TOUCHARD-LAFOSSE, 2 vol. in-8.

DES ASSOCIATIONS ET DES CORPORATIONS EN FRANCE, 1 vol. in-8. — Une nouvelle édition, augmentée d'un Appendice sur les associations médicales, sera mise en vente prochainement.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN DE PARIS, 1 vol. in-18 jésus (Librairie centrale). Prix : 3 fr.

Poissy. — Imp. et stér. de A. BOURET.

L'AN

5865

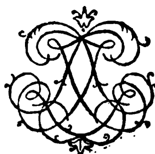
OU

PARIS DANS QUATRE MILLE ANS

PAR

LE DOCTEUR H. METTAIS

Auteur des *Souvenirs d'un Médecin de Paris*



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE

24, BOULEVARD DES ITALIENS. 24

1865

INTRODUCTION

Je serais bien fâché que l'on prît ce livre pour la boutade d'un humoriste; je le serais bien plus encore que l'on me crût un frondeur quand même. Je parle sérieusement, et je ne fronde pas.

Si mes opinions sur l'histoire n'ont point l'orthodoxie que quelques personnes leur voudraient, j'en demande pardon à ces personnes, mais je garde humblement mes opinions, convaincu qu'elles ont l'orthodoxie d'un bon nombre.

Je ne voudrais pas non plus qu'on m'accusât de froisser la religion de qui que ce soit, pour avoir jeté quelque doute sur l'antiquité de notre globe. Mais je ne me regarderai jamais comme un impie, pour croire que le monde est plus vieux qu'on ne le dit; qu'avant la création d'où date notre ère, il y avait peut-être, probablement même, un monde existant, un monde qui a dû parcourir, comme

tous les mondes, ses diverses périodes de naissance ou de barbarie, d'accroissement ou de civilisation.

Et si ce monde a été précédé d'autres mondes indéfiniment même, pourquoi ne le dirais-je pas encore? pourquoi ne dirais-je pas qu'il n'est pas logique de le nier, parce que nous n'en avons point de souvenirs, point de faits, point de traces, jusqu'à cette époque de chaos, dans laquelle Dieu, selon la Genèse, a créé notre monde à nous?

Oh! je sais bien qu'il y a ici des raisonnements à perte de vue de la part des savants; je sais bien qu'il y a des théories qui calculent l'époque de la naissance de notre terre, et le terme de sa durée. Mais ces raisonnements sont si subtils et si contradictoires; ces théories s'anéantissent si bien les unes par les autres, que l'on est réellement en droit de n'y croire qu'autant qu'on le veut bien: et je n'y crois pas.

Pour moi, le monde est très-vieux, bien plus vieux qu'on ne le dit, bien que je lui reconnaisse un commencement. Mais ce commencement, qui osera le rechercher dans les ténèbres de son impénétrable antiquité? Contentons-nous donc de conclure... Oui, que pouvons-nous conclure de cette pérennité du monde?

A la vue de son imperfection, de la mobilité de ses êtres, de la fermentation intestine qui pervertit ou détruit sans cesse, n'avons-nous pas le droit de conclure au moins que des changements inouïs se sont produits dans toutes ses

parties? Que le globe d'aujourd'hui n'est pas le globe d'autrefois; que le globe dans plusieurs milliers d'années, ne sera plus celui d'aujourd'hui?

L'air, les mers, les fleuves, les terres, les villes, tout sera changé, dans son essence? Non; car l'eau sera toujours de l'eau; mais tout sera changé de place, tout sera changé dans ses rapports, dans son aspect, dans ses qualités même.

Et ainsi sera-t-il de l'homme.

Veux-je dire que l'homme changera dans sa nature? Assurément non! dans ses passions encore moins peut-être. Pourquoi? parcequ'il n'a jamais changé. Mais sa civilisation, ses mœurs et ses lois changeront.

Aussi, puis-je sans être grand prophète, prévoir aujourd'hui ce qu'il fera dans quatre mille ans, en donnant toutefois à ses passions les couleurs de l'avenir.

Tout cela pourrait être fort triste, à mon avis, quoique mon avis ait peut-être tort, je l'avoue, car toute question a toujours deux faces au moins, l'une gaie, l'autre triste.

La France d'aujourd'hui, qui a toujours l'esprit libre et allègre, et qui a sa civilisation dont elle est contente et fière, ne manque jamais de rire de la civilisation de nos ancêtres: il est probable que si elle pouvait lire dans l'avenir, elle rirait bien plus encore de la civilisation de ses descendants.

Elle estime tant sa force et sa science, qu'elle est loin de

penser qu'on les égalera jamais, et surtout que l'une et l'autre soient à l'heure de leur décadence.

Il est à souhaiter, pour tout bon patriote, que la France ne se trompe pas; qu'elle reste ce qu'elle est; qu'elle progresse même encore, et toujours. Aussi, prendrais-je un plaisir infini à la voir peinte sous les traits les plus beaux et les plus vivaces, non avec ses vêtements du passé, mais avec ceux de l'avenir, de cet avenir que je lui souhaite de tout cœur.

Mais qui nous dit qu'il n'en sera point autrement; que dans quatre mille ans, elle n'aura pas le visage décrépit de la vieillesse et de l'abrutissement? Qui nous dit qu'au lieu de ce luxe qui la rend si belle; de cette science qui la relève si haut; de cette vaillance qui la rend si redoutable aujourd'hui, il n'y aura pas chez elle alors que petitesse, ignorance et misère? Qui nous dit que ses palais si luxueux ne seront pas des huttes; ses places si splendides, des carrefours de forêts; ses rues si magnifiques, des sentiers épineux; ses rivières, des marais fangeux? Qui nous dit que sa population si puissante, si fière et si nombreuse, ne sera pas une petite tribu d'esclaves, tombée sous la coupe régulière des barbares?...

Fasse Dieu qu'il n'en soit jamais ainsi!

Mais quand je vois l'ennemi semer l'ivraie dans le champ de notre civilisation, n'ai-je pas le droit de craindre que notre civilisation ne soit étouffée un jour? Quand? je n'en

sais rien... dans cinquante, dans cent, dans deux cents ans peut-être, que sais-je!

Quand je vois tant de vices poindre chez nous de toutes parts, l'égoïsme à leur tête, j'ai peur pour notre société, parce que je sais qu'un bâtiment ne croule jamais si sûrement que lorsque ses fondations sont minées par les insectes.

Quand je vois le Dieu du sage détrôné de ses autels par le Dieu du fou; quand je vois la vertu au-dessous du savoir-faire; la misère au-dessous de l'argent, que voulez-vous que j'espère?...

Et puis, que veulent dire tous ces tiraillements des grands et des petits, toutes ces discussions incroyables du pauvre et du riche, toutes ces plaidoiries contradictoires sur le contrat social?

Que veulent dire tous ces cliquetis d'armes qui se font entendre d'un bout de l'univers à l'autre; ces prétentions orgueilleuses des peuples forts contre les faibles; ces massacres sans but, à moins que ce ne soit un but que de se faire obéir d'un grand nombre; ces pillages à main armée?

Il n'y a plus d'autres lois que celles du plus fort; plus d'autre logique pour régler les intérêts communs que la logique du canon. Il n'y a plus que des luttes à outrance entre tous, les uns pour prendre, les autres pour défendre.

Ne sont-ce pas là les symptômes de la dissolution de la société?

Tous les peuples qui sont tombés, sont-ils tombés autrement?

Ne suis-je pas alors autorisé, sans vouloir paraphraser le mot d'un grand homme, à croire que la France dans quatre mille ans sera Cosaque?

— Cosaque! et pourquoi?

— L'histoire est faite, je ne la referai pas ici; mais pourquoi pas Cosaque? Si je voulais faire de la philosophie politique, je prouverais que cela est possible; si je voulais faire de la politique, je prouverais que cela sera. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à bien regarder ce qui se passe autour de nous.

— Utopies!

— Si ce sont des utopies, tant mieux. Mais n'est-ce pas de ce nom-là qu'on eût flétri autrefois les dires du Ninivite, du Babylonien, du Carthaginois, qui aurait parlé, au temps de la plus grande splendeur de son pays, de Ninive, de Babylone, de Carthage, pour prédire la physionomie que nous lui voyons en l'an 1865 de notre ère?

Là aussi les huttes ont remplacé les palais, la barbarie la civilisation.

Non, il n'y a point là d'utopies: ce qui a été sera. Les peuples ne changent jamais que de lois et d'habits. Leur nature est toujours la même; leur vie s'agite toujours au milieu d'une mer de passions, et la fin de tous se ressemble.

La vie d'un peuple, comme la civilisation, est une mon-

tagne que chacun doit gravir, sans s'arrêter jamais. Arrivé au sommet, l'on n'a plus qu'à descendre.

La France est-elle au faîte de la montagne? En l'an 5865 y aura-t-il déjà longtemps qu'elle en sera descendue?

On peut se faire cette question, mais on ne la fait jamais par boutade. C'est toujours sérieusement que l'on regarde sa patrie mettant le pied sur le versant qui baisse.

Mais si en l'an 5865, la France a descendu la montagne, pour se trouver dans les ruines et les forêts de la Nouvelle-Cosaquie, si Paris a changé alors ses palais pour les huttes de Figuig, la montagne de la civilisation n'aura pas disparu pour cela; elle sera occupée par d'autres peuples.

Mais quels peuples?

C'est la question que je me fais. Pour la résoudre avec probabilité, j'ai regardé en arrière, et, d'après ce que j'ai vu, je crois pouvoir dire que la civilisation et la vie seront déplacées dans le monde; que là où nous voyons aujourd'hui l'activité et la science sociales, on verra la barbarie, et que là où l'on voit la barbarie, les sages du temps verront la civilisation, et une civilisation peut-être plus avancée que la nôtre, quoi que nous en pensions.

Est-ce improbable?

Je n'ai pas perdu un seul instant de vue ce haut point philosophique, qu'a su mettre en relief mon savant voyageur Caucasien, Daghestan, dans ses différentes pérégrinations, soit dans les contrées les plus civilisées du temps,

telles que le Bornéo, le Soudan, le Congo, la Caucasie et le Séeland, soit dans les contrées les plus désertes et les plus abaissées, telle que la France, qui avait perdu jusqu'à son nom, pour prendre celui de Nouvelle-Cosaquie.

Si, du reste, les mœurs des peuples de ce temps ressemblent un peu aux nôtres; si nous les voyons s'enivrer dans la coupe où nous trempons nos lèvres, qu'on ne me le reproche pas! Qu'y a-t-il d'étonnant que l'homme, qui n'a qu'un cercle de passions à parcourir, soit dévoré en l'an 5865 des mêmes passions qui l'ont dévoré en 1865?

Quoiqu'il en soit, je n'accepte point la responsabilité de l'opinion de nos personnages, et je ne garantis pas plus la véracité historique des peuples qu'ils passent en revue, que nos historiens du jour ne nous garantissent la véracité de leurs récits.

Je ne suis qu'un historien comme tous, et un historien très-humble; mais je suis un historien impartial qui cherche à mettre de son mieux au net les mœurs de peuples qu'il a vus dans les mirages de l'avenir.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Caucasipol, le 15 ventôse 5002

L'immense popularité qu'a obtenue l'an passé dans la Gazette de la Caucasie la publication de *l'an* 5865, par le citoyen Daghestan, nous engage à réunir cette année en un volume ses feuilles éparses.

Nous osons espérer que les habitués de la librairie feront à notre publication l'accueil que lui ont fait les abonnés du journal. Cette édition, revue très-soigneusement par l'ami de l'auteur, eût peut-être dû revêtir une autre forme, en perdant son cachet de périodicité; nous avons cru bien faire cependant de la livrer telle qu'elle a paru d'abord, de lui conserver sa sève et sa saveur primitives, en lui laissant tout le franc parler du journal, et, bien plus, en n'en retranchant pas même les quelques appré-

de la mer, puis aussi pourtant cette petite langue de terre qui les sépare des pieds du Caucase, et qui est si petite, que le moindre village ne pourrait s'y loger, quoiqu'elle fût pourtant, dit-on, si grande autrefois, qu'il y avait là des villes, les villes de la tribu guerrière des vieux Abases.

Il faisait à peine jour, nous l'avons dit, et de plus un brouillard épais couvrait les monts et leurs alentours. Ce qui n'empêcha point l'œil ardent de notre chasseur d'entrevoir à quelque distance une masse noire, à peu près immobile, se dressant sur les bords de la mer. Pourtant son œil etait fatigué du mauvais sommeil de la nuit, ou le jour était trop faible encore, car il ne put distinguer la nature de ce gibier, un gibier volumineux toutefois, un groupe peut-être de daims endormis ou faisant leur toilette à la fraîcheur des flots. Peut-être aussi était-ce un gibier plus redoutable.

Dans le doute, notre chasseur garnit soigneusement son fusil, se rapproche à pas de loup le plus près possible, puis il ajuste; le coup part...

Lorsque la fumée fût dissipée, il vit le groupe toujours parfaitement immobile. Notre ami est un chasseur sans orgueil, il comprit sans rougir l'immobilité de son gibier. Aussi, rechargeant son fusil avec toute la précaution d'un homme qui veut réussir, il s'approche quelque peu encore, le gibier ne paraissant pas très-timide, et le met de nouveau en joue...

Un rayon de soleil dissipa en ce moment le brouillard du matin et vint éclairer son coup d'œil; mais le coup ne partit pas. Le fusil lui tomba des mains. Son cœur fut tellement serré par un sentiment indicible, qu'il faillit rouler du sommet du rocher sur lequel il se tenait perché.

Son gibier n'était autre qu'une femme assise sur un quartier de roc, tenant sur ses genoux la tête décolorée d'un jeune homme étendu à ses pieds. Elle avait les allures d'une jeune femme : si elle était belle, notre ami ne put en juger du lieu qu'il occupait. Il lui sembla que sa che-

velure était d'un blond cendré, nattée et formant deux anses gracieuses autour des joues. Sur la tête elle portait une toque légèrement conique et ornée de plumes blanches, selon la mode de la haute société des contrées sauvages de l'occident. Son costume, du reste, indiquait bien aussi une femme étrangère à nos pays. Elle ne portait point cet ample et chaste péplum qui sied si bien à la pudeur de nos dames de Caucasie : son buste était serré dans un corsage parfaitement ajusté sur la poitrine dont il dessinait tous les contours, pour aller descendre jusqu'aux genoux, à peu près, par deux basques à larges plis flottants. Elle portait un pantalon fort large aussi et serré au bas des jambes par des rubans dont le nœud formait en dehors une rose fort élégamment exprimée.

Dans une de ses mains elle tenait la main pendante de celui dont ses genoux soutenaient la tête; son autre main était appuyée sur la poitrine du mort ou du mourant, pour étudier sans doute les chances de sa vie. Ses yeux étaient inquiets; sa figure, morne d'angoisse, ne s'éveillait par instants qu'à l'aiguillon de quelque pensée d'espoir. Dans un moment pourtant elle s'illumina et tressaillit d'aise : une palpitation sans doute avait frappé la poitrine du mourant. Aussi, le déposant doucement à terre, elle courut puiser de l'eau dans la mer, et revint en inonder le visage de celui qu'elle brûlait sans doute de rendre à la vie.

Son espérance ne fut point trahie. La respiration devint abondante; le moribond entr'ouvrit les yeux; puis relevant la tête, il porta tout autour de lui des regards hébétés...

Il était seul.

Cette compagne si attentive, si inquiète, venait de s'enfuir, légère comme la gazelle du désert, et glissant sur les eaux avec la rapidité de la mouette, à l'aide d'une sorte d'ailes qui se développèrent subitement autour de ses bras. Elle atteignit ainsi une barque qui paraissait l'attendre au loin, et sur laquelle elle se dressa de toute sa hauteur,

contemplant avec un sentiment indéfinissable les lieux qu'elle venait de quitter et son protégé sans doute, qui, complétement revenu à lui-même, s'était relevé et se tenait droit, immobile sur le sommet de son quartier de roc, cherchant à deviner avec son regard faible encore la scène de cette barque qui paraissait l'occuper vivement.

Notre chasseur, profondément ému de ce tableau dont il ne comprenait qu'une partie, s'était insensiblement et instinctivement approché; mais la discrétion et le respect pour le malheur l'avaient retenu à distance. Lorsqu'il vit seul le pauvre moribond, il vint affectueusement lui offrir ses soins.

— Merci, monsieur, lui dit celui-ci! je n'ai besoin que d'être seul en ce moment.

Le chasseur s'inclina sans répondre, et partit.

— Pardon, monsieur, reprit le naufragé en le rappelant, mon cœur et mon esprit sont engourdis : vous excuserez un malheureux qui ne peut comprendre encore la loyauté et la gracieuseté de vos offres: J'ai eu tort. Je ne refuse pas vos services, j'en ai besoin. Accordez-moi seulement la grâce de rester seul quelques moments encore. Je vous attendrai ici.

Notre ami jeta son fusil sur l'épaule, puis alla chasser une heure, et revint.

Le naufragé était assis sur son roc, tenant sur ses genoux un calepin sur lequel il écrivait. A l'arrivée du chasseur, il releva la tête, et lui sourit; puis, fermant la lettre, qu'il venait d'achever, il la lui donna.

— Allez-vous à Caucasipol, lui dit-il?

— J'y demeure.

— Pourriez-vous alors déposer cette lettre au bureau de la *Gazette de la Caucasie?*

— J'y ai un ami, je la remettrai à lui-même, répondit le chasseur.

— Merci, monsieur, dit alors avec effusion le naufragé, qui parut ne pas désirer une plus longue conversation.

Son interlocuteur brûlait de continuer, pourtant il se tut, prit la lettre, la mit dans son carnier et partit.

Mais il avait à peine fait quelques pas, qu'il revint.

— Serais-je indiscret, monsieur, lui dit-il, de demander votre nom?

— Comment! ne vous l'ai-je pas dit, s'écria le naufragé tout confus? Je m'appelle Daghestan...

C'était Daghestan, notre ami, notre intime ami; notre illustre collaborateur Daghestan, la gloire de la Caucasie?...

— Daghestan! s'écria avec stupéfaction notre ami le chasseur.

Mais il n'ajouta rien : Daghestan paraissait absorbé par un sentiment profondément intime, les yeux toujours immobiles et fixés sur la mer.

L'ami du chasseur du Caucase, c'était nous. La lettre de Daghestan nous fut donc remise hier même.

Trop profondément ému pour la faire précéder d'aucun commentaire, nous la publions tout de suite, renfermant dans notre cœur toute la vénération que l'on éprouve toujours pour une grande infortune,

Des bords de la mer Noire, le 4 prairial 5001.

« M'as-tu pardonné, mon très-cher? En revoyant ma patrie, vais-je retrouver mon meilleur ami? Si j'ai péché, ah! pardonne-le-moi pour les souffrances que j'ai endurées! Que de fois, depuis mon départ, je me suis repenti d'avoir trompé ton amitié, de ne t'avoir point avoué le voyage que je voulais entreprendre, de ne t'avoir point fait mes suprêmes adieux, puisque je pouvais ne pas revenir!

» Mais que veux-tu? j'étais si plein de désirs et d'espoir! Comment pouvais-je attrister mes amis, en leur montrant les feux follets de mes illusions, en prenant devant eux le bâton du voyageur et le calepin du chroniqueur en délire, qui brûlait de s'élancer au-delà des mers, d'aller explorer les terres les plus éloignées, les plus inconnues et peut-être les plus inhospitalières, seul avec

ses rêves de jeune homme et d'amant passionné de la science...

» Enfin, me voici de retour! Mais comment? Je n'en sais, en vérité, rien. Qui m'a jeté là aux portes de ma patrie, sur le rivage de la mer Noire? Est-ce une main amie ou la fureur d'un ennemi? Sont-ce les flots ou les hommes?

» Il me semble qu'hier... Mon Dieu, mais où étais-je hier?

» Mon ami, je ne sais plus si j'ai rêvé et si je rêve encore. Pourtant hier... Non, je ne sais plus rien; je ne me rappelle plus rien...

» Tout ce que je sais, c'est que je viens de me réveiller d'un profond et douloureux sommeil, que je suis seul et sans secours, que mon bâton de voyageur et mon calepin sont là, à côté de moi, tout souillés de sang. Triste tableau qui vient de frapper mon premier regard! Eh bien, te le dirai-je, mon ami? Ma première pensée, mon premier soupir... hélas! ils n'ont pas été pour eux, et, pardonne-le-moi, mon très-bon, ils n'ont pas été non plus pour toi, ni pour la patrie. Assis sur un roc du Caucase dont je vois les pieds s'enfouir sous les eaux, je tourne le dos à la patrie et à mes amis, tandis que mes yeux pleins de larmes cherchent au loin, bien loin, au-delà de notre mer, des souvenirs navrants, que je n'entrevois encore que comme un mirage obscur, qui pourtant fait violemment palpiter mon cœur, comme un rêve... Oh! non, non, mon ami, ce n'est pas un rêve que j'ai fait! Cette main qui t'écrit et et qui a tant de peine à tenir son crayon entre ses doigts sanglants, ces pieds qui refusent de me porter, endoloris par des plaies toutes béantes encore, mon corps tout couvert de blessures et qui peut à peine se remuer sur le roc, tout me dit que non, je ne rêve pas, je n'ai pas rêvé.

» Je viens d'un pays sauvage; j'ai parcouru de vastes déserts habités par des bêtes féroces qui ne m'ont fait aucun mal, et par des hommes qui se sont rués sur moi, comme pour me dévorer... Et pourtant, je te l'avoue, je pleure de volupté au souvenir de ce pays. Mon esprit, mon cœur

mon âme, tout est là. Si tu savais aussi qu'elles émotions j'y ai éprouvées! quel bonheur...

» Enfin, je voulais mourir là, loin de la patrie. Pauvre fou! La patrie, ce beau fleuron de la civilisation, ce séjour de bonheur et de gloire ne me disait plus rien au cœur. Je lui préférais une gloire morte, un bonheur éteint, la barbarie, la barbarie la plus ignoble peut-être des contrées de l'occident.

» Ah! c'est que là aussi, mon ami, il n'y avait plus pour moi ni désordre ni chaos... et pourtant j'étais au sein de la *Nouvelle Cosaquie*, cette France de l'antiquité, cette si belle France, dit-on, où règnent maintenant le désespoir, la désolation et la mort. J'aspirais par tous mes sens les souvenirs embaumés des ruines de Paris, la grande capitale des premiers âges du monde; je rêvais de bonheur sur les décombres des palais de ses rois si fiers, sur ses œuvres d'art si renommées, que recouvrent maintenant les huttes de quelques sauvages, les descendants des Cosaques incivilisés qui habitaient autrefois notre beau pays et que la main de Dieu a repoussés si loin, sans doute pour cacher au monde de nos jours la dégradation et l'ignominie de la barbarie, et punir un peuple qui devait être puni, disent les Livres sacrés...

» Et aujourd'hui me voici meurtri, jeté sur nos rivages, le cœur brisé de douleur. Oh! non, ce n'était point un rêve, les souvenirs me reviennent... Et puis là-bas, là-bas ce vaisseau qui s'agite sur le dos des vagues... Je ne voudrais point en croire mes yeux, et pourtant je le vois, je le vois bien : tant que je suis demeuré immobile, étendu sur le roc, où l'on m'avait déposé sans doute, le vaisseau est resté aussi sans mouvement au milieu des eaux. Je l'ai vu s'agiter, dès que j'ai pu me soulever un peu, et depuis un instant la vie est revenue plus active chez lui : il se balance sur les vagues comme pour prendre son essor; des hommes reparaissent sur son large dos; ses machines tournoient dans l'air et dans les flots tour-à-tour comme les ailes d'un oiseau. Il va s'élancer au loin, à n'en pas dou-

ter. Un homme, un homme seul est debout, immobile, les bras croisés sur la poitrine et le visage tourné de mon côté...

» Avant de terminer la lettre que je t'écris, mon ami, je me lève encore une fois sur la pointe des pieds, pour porter mes yeux aussi loin qu'il m'est possible, pour deviner enfin quel est cet homme... cet homme qui me regarde si fixement et m'envoie de son vaisseau de gracieux saluts... Ah! le vaisseau part... il part comme un éclair...

» Hélas! mon ami, mon ami... ce vaisseau... mais il emporte mon dernier espoir, ma dernière affection, ma dernière illusion..... Oh! quelle affreuse séparation! cet homme... mais ce n'est pas un homme, mon ami! ne l'as-tu pas deviné?...

» Pardonne-moi, mon très-cher, toutes mes divagations! je crois que je rêve encore : laisse-moi m'éveiller. Plus tard, oui, plus tard je prendrai mon cœur à deux mains, je l'étreindrai de toutes mes forces pour le rendre impassible et en faire sortir la vérité du voyageur. Mes yeux te diront alors ce qu'ils auront vu et mon âme ce qu'elle a senti, ses plaisirs et ses angoisses.

» A bientôt! Adieu! »

II

DAGHESTAN



GAZETTE DE LA CAUCASIE

Caucasipol, le 6 prairial 5001.

Nous ne rappellerons point ici les titres de Daghestan à l'admiration de notre patrie et du monde entier. Cet éloge, qu'il nous serait impossible de faire de sang-froid, pourrait paraître suspect à ceux qui savent combien il est notre ami. Tout le monde d'ailleurs connaît ses importantes et très-curieuses publications historiques sur l'antiquité. La

presse entière de la Caucasie s'en est enrichie depuis vingt ans. Notre journal, plus qu'aucun autre, a contribué de tout son pouvoir à les répandre dans toute l'étendue, audelà même des tribus caucasiennes.

Mais si je ne veux rien dire de lui en ce moment, je ne puis cependant résister au désir de rappeler son dernier mot sur l'histoire, qui résume si bien, à mon avis, l'esprit et la portée de ses importants travaux, et qui souleva tant de clameurs.

« L'histoire ancienne, a dit Daghestan, est un beau logogriphe tombé des vieux âges, pour exercer la sagacité des savants et la verve des romanciers... »

— Donc vous niez l'existence des temps et des peuples anciens, lui répondit-on de toutes parts!

On oubliait sans doute, en disant cela, cette si jolie fable que nous trouvons dans les œuvres de l'illustre écrivain.

« Reni, dit cette fable, fut, avec son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, jeté par un naufrage dans une île perdue dans l'immensité des mers. Le père se tut sur ce naufrage, pour ne point donner de regrets à ses enfants et s'arrangea à vivre là du mieux qu'il put. Reni grandit donc sans connaître autre chose que le sol de son île, le ciel et la mer; au-delà, rien. Après avoir chassé, pêché longtemps, il s'ennuya. Il écrivit alors, pour la postérité sans aucun doute, ses impressions d'ennui, puis son histoire et celle de son île. Le monde, bien entendu, commençait à son père, que Dieu certainement avait créé pour perpétuer une espèce inconnue avant lui.... Mais un jour il découvrit le moyen de s'aventurer sur l'eau et bientôt il aperçut d'autres îles habitées comme la sienne et même plus que la sienne. Cela lui donna à réfléchir : il relut ses impressions et son histoire... puis il se prit à rire à gorge déployée de la naïveté de ses récits. »

— Comme nous ririons aussi, ajoute Daghestan, si nous pouvions traverser cette mer qui nous dérobe le passé et nous cache des îles peut-être plus peuplées que la nôtre,

nous qui fixons avec tant d'assurance l'heure précise où le monde est né!...

Il est donc bien loin de la pensée de Daghestan de vouloir nier l'antiquité. Mais il a voulu dire que ses livres, si elle en avait, que ses monuments, si elle en a élevé, ont été si bien ruinés ou si bien cachés pour nous, que notre imagination même est à la gêne pour dire quelque chose sur elle. Les historiens qui veulent être appelés des historiens sérieux, se contentent d'appeler ces temps des temps de barbarie, et ces peuples des barbares auxquels ils n'accordent qu'une vie à peu près végétative. D'autres historiens, plus hardis au contraire, placent dans ces temps et chez ces peuples le siége de leurs illusions monstrueuses, de leurs rêves fantasmagoriques, de leurs idéalités plaisantes.

C'est le temps des dieux, des demi-dieux et des génies. C'est la Chine avant Sione-Fine; c'est l'Égypte avant Méhémet-Ali; c'est la Nouvelle-Cosaquie avant Nhohel premier. Heureux temps! notre poésie vit de lui, notre littérature la plus gracieuse vient de lui. C'est le temps des légendes, des chants héroïques, où les hommes sont des géants, des ogres, des pourfendeurs d'armées. C'est le temps de notre Sheikh-Mansour, l'invincible, qui, d'un revers de son cimeterre, détruisit une armée entière.

Voilà l'histoire ancienne.

Peut-être, me dit quelqu'un : mais, enfin, quand même Daghestan aurait quelque raison d'incriminer la véracité de l'histoire ancienne, au moins devrait-il respecter l'histoire moderne, que l'on voit, que l'on sent, que l'on touche du doigt, qui nous écrase de sa réalité... Et pourtant il a dit aussi qu'il n'abordait qu'en tremblant cette histoire-là! Mais pourquoi?

Pourquoi! Parce que, malheureusement, celui qui veut écrire l'histoire, ne peut tout voir; parce qu'il est obligé de s'appuyer sur des documents puisés de toutes parts et qui lui sont tout à fait étrangers. Si donc ces documents sont pris chez ces peuples dont la société est divisée par

vingt partis divers, et il y a beaucoup de ces peuples, par vingt camps opposés qui se surveillent l'arme au bras, qui se déchirent par des bulletins mensongers, qui se calomnient à chaque heure, à chaque minute; chez ces peuples où la vérité se tait, et où règne une presse intéressée et toute puissante dont la voix parle seule à son gré, et si haut que l'on n'entend qu'elle, comment pourra-t-il écrire l'histoire?

Aussi, je tremble d'inquiétude comme Daghestan, chaque fois que je veux avoir une idée juste sur ce que je n'ai point vu. Ce héros dont l'histoire me parle est-il bien un héros? Ce brigand est-il bien un brigand?

Je ne sais que ce que mon historien me dit : je vois par ses yeux, je pense par son esprit. Mais a-t-il bien vu? Il est homme, il a des passions. Et puis n'a-t-il pas vu de trop loin ou de trop près? N'avait-il pas un intérêt au travers duquel il a regardé, ne fût-ce que l'intérêt de l'amour-propre?...

Pauvre histoire!

Qui pourrait me dire, après cela, que l'histoire ancienne a été écrite avec un autre burin que la nôtre, et que les anciens n'ont pas regardé aussi les faits au travers de la naïveté de leurs croyances, sous le mirage des préjugés sucés dans les mœurs d'un temps où la civilisation était loin d'être avancée?... Puis, lorsqu'ils se sont tus, qui a parlé pour eux, après tout?

Tout le monde sait que d'horribles catastrophes ont plusieurs fois bouleversé notre globe; la science le dit. La tradition nous parle de déluges universels; est-ce impossible? d'incendies effroyables, d'irruptions de barbares qui ont décimé, anéanti même les peuples civilisés? Qui tient alors le burin pour nous transmettre ces faits importants? Et les écrits primitifs, et les monuments, et les documents de toutes sortes, où sont-ils? Anéantis, enfouis sous les eaux corruptrices, ou brûlés par les flammes de l'incendie.

Inclinons-nous donc alors; nous ne savons rien... rien

que ce que d'aimables conteurs ont bien voulu inventer pour nous, aidés peut-être par quelques bribes historiques qu'ils ont saisies dans l'air, par quelques échos lointains et trompeurs qui sont venus les frapper dans leur solitude.

Et nous, parce que nous sommes un peu incrédules, parce que nous renvoyons au vieux temps ses légendes et ses ingénieuses poésies éditées par une légion de rapsodes inconnus...

Sacrilége!

Oh! ce que je viens de dire, je ne le rétracte pas, malgré tout mon respect pour votre Hang-Fo, le plus ancien écrivain de la Chine; pour votre Bulbul, l'illustre Persan, dont l'imagination est si riante et si féconde, qu'elle nous surpasse; pour votre Parawendo, le glorieux poëte que son génie a élevé, dit-on, à la présidence de la glorieuse république Siamoise; pour votre Nasreddin, la perle de l'Égypte; pour votre Chari, du vieux royaume de Soudan, dont l'ouvrage est entre les mains de nous tous.

Ces hommes sont des hommes du vieux temps, on le dit; leurs talents sont sans reproche, leur éloquence admirable, leurs narrations entraînantes; mais leur véracité, qui me la certifiera? Quelques indiscrets n'ont-ils pas déjà dit, et depuis longtemps même, que les œuvres de ces hommes avaient une paternité douteuse, attribuée à des noms sonores pour les faire entendre mieux et plus loin? N'a-t-on pas dit plus encore? N'a-t-on pas dit que ces hommes, de quelque pays et de quelque temps qu'ils soient, étaient des écrivains gracieux qui, pour plaire à leurs compatriotes, ont écrit des romans historiques qui ont eu la bonne chance d'arriver sans encombre jusqu'à nous.

Ainsi en sera-il peut-être un jour des travaux ingénieux et brillants de notre si fécond Kazbek, dont l'imagination vive et riante sait si gracieusement habiller l'histoire. Nous en sourions, nous, et nous en faisons nos délices. Mais qui nous dit que cette histoire ne sera pas la seule qui arrivera à la postérité, qui ne sourira point, elle, en la lisant? Pauvre postérité!...

Je ne sais, en vérité, pas comment Daghestan est le seul historien de nos jours qui ait eu le courage de parler aussi franchement du temps passé. Il semble qu'on se soit plu à dormir dans la tranquille croyance des éléments historiques du collége, et qu'on ait pris plaisir à boucher ses oreilles pour ne point entendre les enseignements de la science qui nous parle tous les jours, et qui, seuls pourtant, suffiraient à nous faire douter du passé.

La science, et la science seule, sans l'aide de la faillible histoire, ne nous dit-elle pas que des trasformations inouies sont arrivées sur notre globe? Des vallées se sont comblées, des montagnes se sont affaissées, des fleuves ont disparu, d'autres ont changé leur cours ou pris naissance, et tont cela souvent sous le choc terrible des volcans. Sous le choc des volcans, des îles d'une grande étendue ont surgi du fond des mers. D'un autre côté, la terre s'est entr'ouverte et a englouti des pays tout entiers. L'intérieur de la terre est peut-être autant peuplé que la surface. Nos fouilles journalières nous le démontrent. Ah! si nous pouvions donc aussi fouiller sous les mers!

Toutes ces catastrophes sont rares sans doute dans la vie d'un homme; elles le sont moins dans la vie d'un peuple; n'ont-elles pas été fréquentes dans la vie du monde?

Tout le monde d'ailleurs sait que la mer a changé et change continuellement de place; qu'elle envahit d'un côté pour perdre de l'autre ; mais on n'y pense point. Vous ne pensez pas que la terre d'aujourd'hui n'est pas la terre d'autrefois; vous ne pensez point que nos vaisseaux voguent paisiblement sur les ruines des vieilles cités, des vieux peuples dont vous voulez retrouver les cendres dans vos champs. Avec vos bousssoles, vos compas et vos mètres, vous vous dirigez là où votre imagination vous conduit, et vous dites : elle était là, voici ses ruines. Cette ville était sur les bords de la mer, sur une montagne ou dans une vallée, la voici. Et si là, en effet, vous trouvez une vieille corniche, une vieille poterie, quelque médaille rongée par la rouille, oh! vous triomphez alors, vous char-

gez vos vaisseaux, vous traversez les mers pleins de l'enthousiasme du savant qui a résolu un difficile problème, et vous vous écriez : Gloire à moi, à ma sagacité! Place pour moi à vos académies! J'ai trouvé l'antique Constantinople, la grande cité des premiers âges de l'Orient : Parce que vous avez trouvé sur les bords de la mer, où vous savez qu'était la grande ville, quelque babouche pétrifiée ou les piliers brisés de quelque mauvais caravansérail.

Mais vous ne vous demandez pas si la mer n'a pas reculé ses flots, si le Bosphore n'est pas comblé par la terre, si la mer de Marmara n'est pas cette belle vallée verdoyante que nous connaissons tous, si le fameux détroit des Dardanelles, qui a tant défrayé l'imagination des romanciers, n'est pas ce profond et délicieux défilé au fond duquel vous pouvez vous promener à pied sec, en côtoyant le canal que nous y avons creusé. Mais non, vous voulez trouver encore Constantinople sur les bords de la mer.

Avec les mêmes yeux vous cherchez aussi, sans doute, Londres, la capitale de l'Angleterre des premiers temps du monde, que vous voulez trouver quand même dans l'une de ces îles bâtardes qui, depuis quelques siècles seulement, se sont élevées du fond des mers avoisinantes. Et vous fermez les yeux de votre esprit, sur ce détroit de la Manche que vous ne voyez plus, sur ces rochers et ces montagnes, avec lesquels une éruption volcanique, évidemment, l'a comblé, pour en faire le chemin solide que l'on connaît et qui conduit dans la Cosaquie nouvelle, dans la France du vieux temps, ce chemin que la science a découvert.

Ce sont là des faits, des faits bien authentiques et bien importants pourtant, et aucune histoire n'a vu ces changements...

Je demande pardon aux lecteurs de notre journal, de m'être laissé entraîner contre ma volonté par le charme de cette nouveauté frondeuse, qui ne veut plus, pour croire, de cet axiome classique : le maître l'a dit. Ce que je viens de dire, du reste, n'est point à moi : je n'ai fait que reproduire la pensée et les écrits de notre ami Daghes-

tan, comme tout le monde l'a pu voir. Je ne m'en fais donc point gloire; mais je me fais gloire d'appartenir à son école, à cette école dont le scepticisme, j'espère, fera grandement progresser notre histoire.

Je suis loin de demander grâce pour mes hardiesses, mais je dirai à ceux qui nous sont le moins sympathiques : Ne nous jugez pas légèrement. Dépouillez le vieil homme, faites-vous nouveaux, puis, comme Daghestan, partez courageusement pour la difficile conquête de la vérité, suivez-le, si vous l'osez.

Il est un des premiers qui aient eu le courage de se laisser glisser au fond des mers, à l'aide de ce prodigieux appareil qu'à créé notre immortel Danielo Raviel, et de scruter la profondeur des vallées et des montagnes sous-marines, se promenant là, son bâton et son carnet à la main, et écrivant avec autant de calme que s'il eût été au milieu du plus beau jardin de Caucasipol.

C'est de ces excursions sous-marines qu'il nous a rapporté ces considérations si nettes et si précises sur l'histoire ancienne. Car, après avoir gravi ces montagnes qui s'élèvent du fond des eaux pour venir aspirer notre air à la surface des mers, ou se perdre sur notre terre en longs groupes que nous connaissions tous sans savoir leur origine; après avoir parcouru ces vallées humides où croissent tant d'arbustes inconnus, où gisent, pourries où pétrifiées, tant de plantes qui ont disparu de nos contrées; après avoir sondé, interrogé ces rochers profonds que nous n'avions jamais vus et sur lesquels se trouvent empreints le génie et la main de l'homme; ces volcans ignorés mais béants, qui laissent voir autour d'eux et au fond de leurs cratères mugissants des débris de villes, que pouvait-il penser des efforts inouïs que nous faisons pour trouver dans les terres des villes et des provinces qui dorment au fond des eaux depuis des siècles?

Aussi, depuis ce temps, a-t-il écrit : inclinons-nous devant les mystères du passé : n'admettons qu'avec une extrême réserve les traditions des vieux âges. L'histoire

ancienne est une forêt sans route, au sein de laquelle nous voyons de distance en distance voltiger quelques faits comme des feux follets qui nous égarent, parce que nous les voyons naître et s'éteindre sans savoir où... L'esprit de l'homme est comme son œil : il ne peut voir qu'un horizon borné; mais comme sa curiosité est sans bornes, il veut voir au-delà, et les efforts qu'il fait pour voir ne lui donnent que des illusions.

Ce conseil n'est point celui du désespoir qui nous dit : ne cherchez pas, vous ne trouverez rien, mais : soyez circonspects. Fouillez le ciel, la terre et les mers, et ne vous agenouillez pas devant un débris, sans savoir d'où il vient, sans le retourner mille et mille fois dans vos mains, avant de dire son origine.

Ce conseil est fort sage, et c'était déjà bien beau pour Daghestan, d'avoir tant fait pour le découvrir; pourtant ce n'était point encore assez pour cet adorateur de la science. Son esprit regarda plus loin : il jeta des yeux de convoitise sur l'immensité des cieux, où il devinait une autre vie, une autre nature, d'autres peuples aspirant vers nous, comme nous vers eux, mais découragés par l'immensité de l'espace et du doute.

A cette aspiration nous devrons bientôt, j'en suis sûr, une découverte inouïe jusqu'à cette heure, et qui complétera tous les perfectionnements que Daghestan a déjà apportés à l'aérostatique, et nous livrera peut-être les plus curieux secrets de l'univers. Personne n'ignore toutes les ascensions prodigieuses qu'il a tant répétées dans ces derniers temps; mais un seul de ses amis, peut-être connaît le résultat de sa dernière ascension, celle qu'il fit quelque temps avant le voyage d'où il nous revient en ce moment. Dans cette tentative aérienne qui a si parfaitement réussi, notre ami a fait usage d'un gaz inconnu jusqu'à présent, assez léger pour porter le ballon à une hauteur que personne, et que lui-même n'avait pas encore atteinte, tout en s'entourant d'une atmosphère assez dense pour respirer à l'aise. Il est alors arrivé assez près des astres, et de la lune

surtout, pour y voir des choses incroyables qu'il nous révèlera un jour, lorsqu'il aura complété ses observations en les renouvelant. Il nous dira son dernier mot alors sur cet introuvable problème : diriger à volonté cet aérostat vagabond qui, jusqu'à présent, n'a suivi que les cours si divers et si fous des fleuves aériens. Il ne tient à rien du reste, nous pouvons l'avouer sans indiscrétion, que ce problème ne soit résolu.

Oh! le pouvoir de l'homme est grand aujourd'hui! qui sait où il s'arrêtera?

A quoi bon, disais-je aussi depuis longtemps, ces mystères de la nature que Dieu aurait mis autour de nous? Pourquoi aurait-il caché une grande partie de ses magnificences à notre admiration? Non, Dieu ne nous a rien fait d'inaccessible, mais il veut que nous cherchions les voies. C'est pour cela qu'il nous a donné l'intelligence.

III

GAZETTE DE LA CAUCASIE

Caucasipol, le 8 prairial 5001.

Daghestan nous écrit :

Caucasipol, le 7 prairial 5001.

« Mon ami, viens me voir. J'arrive à l'instant même à Caucasipol, et je ne prendrai aucun repos sans t'avoir embrassé. Mais je ne te dirai rien, car je n'ai rien à te dire de mon voyage. Toutes mes idées sont en déroute; mon esprit n'est pas libre et il ne sait rien. Il n'y a plus chez moi pour l'instant qu'un immense sentiment qui m'absorbe tout entier. Le sentiment est un mauvais voyageur, un mauvais juge et un mauvais conteur. Tu ne lui demanderas rien. Plus tard, demain peut-être, nous pourrons repartir en-

semble... tranquillement assis au coin de ma cheminée ou de la tienne, si mes douleurs me le permettent.

» Adieu, mon ami ! je t'attends. »

IV

LE LIVRE DU PÈRE FRANCO

GAZETTE DE LA CAUCASIE

Caucasipol, le 20 prairial 5001.

Nous commençons dès aujourd'hui le récit que nous a promis notre ami Daghestan. Nous n'avons point voulu que ce récit fût fait pour nous seul, tout bas, au coin de la cheminée, comme le désirait notre ami. Son arrivée toute récente a produit une si vive sensation dans toutes les tribus de notre Caucasie, elle a excité une si sympathique curiosité, que nous l'avons décidé à nous écrire ses relations de voyage, au lieu de nous les conter à l'oreille.

« Tu sais, mon ami, quelle est ma passion dominante, ma seule passion peut-être : la curiosité.

C'est par curiosité donc que je me suis adonné, avec cette rage que tu sais, à l'étude de l'histoire ancienne. Je mérite plus que tout autre peut-être le reproche que l'on fait au badaud qui s'extasie devant une pierre, pourvu qu'elle soit noire et partant vieille, devant un débris de corniche, pourvu qu'il ne paraisse pas être de notre époque, devant un coquillage trouvé à quelques pieds sous terre, pourvu qu'il n'ait point son semblable dans la rivière voisine, devant un vieux seau brisé, rongé par la rouille et les vers, s'il a quelqu'air de famille avec la couronne d'un vieux roi.

Enfin, pour l'histoire des vieux âges, j'ai fait des folies, et, ce qui est pis, c'est que je me sens disposé à en faire encore.

Mais, comme ce genre d'histoire ne se révèle pas à nous au coin du feu, je me suis fait cosmopolite pour aller à sa recherche. Je suis descendu au fond des mers, tu le sais, et, vraiment je crois entendre dans mes oreilles hallucinées des voix qui me disent de chercher une échelle assez longue et une cuirasse de pompier assez incombustible, pour aller demander au soleil s'il n'a rien à me dire.

Rappelle-toi, mon ami, la dernière soirée que nous passâmes chez toi.

Il y avait là plusieurs bons camarades qui ne demandaient pas mieux que de se distraire de la gravité des travaux de la journée en se lançant de ci et de là dans un domaine qui n'était pas celui de l'histoire ancienne. La joie était à son comble et promettait de durer encore, lorsque quelqu'un m'apporta une lettre, que je lus aussi sérieusement que je le pus et qui vous intrigua fort, car, contre mon habitude, je ne vous la lus pas, et partis de suite, sans vous dire autre chose que : bonsoir!

L'écriture de cette lettre était magnifique, et il me semblait que je ne la lisais pas, mais qu'elle me parlait. J'étais entraîné, et, ce que je ne puis m'expliquer encore, c'est qu'à la fin de la lettre il y avait une petite tête dont les yeux me regardaient et la bouche me souriait. Cette tête me suivait partout. Je la revis plus tard, mon ami, sur le corps d'une femme.

Eh bien, cette lettre, je la tiens là, sous ma main. La voici :

« Monsieur, le vieux père Franco, si connu, depuis votre dernier voyage, de toute la république Caucasienne pour ses prétentions excentriques, vient de mourir à l'âge de 196 ans, au hameau de Copenhague, sur les bords du petit lac Baltique. Il possédait, dit-on, un livre précieux, que l'on ne connaît pas, que personne n'a jamais vu et qui est vieux comme le monde. Comme je sais votre goût pour ces sortes de livres, je vous avertis qu'une vente sera faite chez lui le deuxième jour de la semaine prochaine. »

Je connaissais parfaitement ce vieillard, le père Franco,

comme on l'appelait, quoique ce nom ne fût pas le sien. Il lui avait été donné par la population du village et des environs, à cause de la prétention qu'il affectait d'être un descendant de ces vieux Français qui dorment sous terre et dans l'oubli depuis tant de siècles. A son dire, et pourquoi son dire ne serait-il pas vrai? — lors des dernières catastrophes qui ont bouleversé le vieil Occident, et que quelques-uns de nos historiens, sur la foi de je ne sais qui, nous ont si singulièrement racontées, mais qui ont dû être terribles comme une avalanche des montagnes pour ruiner de tels peuples et les effacer du globe, une partie de la famille royale de France se serait échappée et fixée dans le Danemark, à Copenhague, qui était alors une ville brillante et la capitale du royaume.

Ainsi donc la famille royale de France n'avait point été massacrée, comme on l'avait cru, mais elle s'était retirée à Copenhague, dont elle avait vu toutes les différentes révolutions au travers des siècles, restant ferme au milieu de ses débris et ne se mésalliant jamais. Le père Franco aurait été la dernière goutte de ce pur sang royal.

Si l'histoire de Franco n'était qu'une extravagance, je ne saurais le dire, mais que m'importait en ce moment l'extravagance du vieillard? Je savais qu'il avait un livre vieux, vieux au-delà de ce qu'on peut dire. Le livre!, je l'avais entrevu un jour! Il était dans une boite bien fermée, scellée et recouverte d'un vitrage si dépoli par la poussière et la vétusté, qu'il était presqu'invisible. Et le vieillard ne voulait pas qu'on y touchât : à ma mort, me dit-il, achetez-le et avec son prix payez mes dettes, si j'en ai.

Mon désir le plus grand était bien de posséder ce livre mystérieux, et je préparai tout dès lors pour m'en assurer l'héritage.

Aussi quand j'appris la mort de Franco, je n'hésitai pas un seul instant. La lettre d'avis m'était arrivée le jour du repos : la vente devant se faire le deuxième jour de la semaine, il ne me restait plus que deux jours pour préparer

et faire mon voyage. Il était donc pressant de partir, et je le fis de suite.

Vous en parler, mon ami, c'eût été ouvrir toute grande la porte aux observations, à toutes les objections possibles, à tous les obstacles que peuvent imaginer des cerveaux hallucinés par l'entrain du plaisir. Je crus plus sage de me taire et de hâter mes préparatifs; puis j'enfourchai mon coursier à la mécanique la plus puissante et la plus rapide... et deux jours après j'étais à Copenhague, le petit village en question, que tu ne trouveras point sur la carte du pays, mais que je peux t'indiquer comme touchant aux frontières de nos tribus, et formant l'extrémité la plus reculée du puissant royaume de Séeland.

Je n'avais visité ce petit village qu'une seule fois dans ma vie, le jour où j'avais fait connaissance avec le père Franco; aussi j'avais grandement oublié mon itinéraire. Je partis pourtant hardiment sans autre guide que ma boussole et ma lunette, seul et confiant. Il me semblait qu'une main invisible conduisait mes pas. Mon assurance ne broncha pas un instant, et, quoique je ne reconnusse plus rien des lieux que j'avais parcourus autrefois, j'arrivai droit au village, et bien mieux, à la maison de Franco, qui s'ouvrit devant moi, comme si j'eusse été attendu.

Si toutefois j'étais attendu là, mon ami, ce n'était pas pour qu'on me donnât mon livre sans conteste. Je pris de suite connaissance des dettes de Franco et présentai mes écus pour les acquitter en souvenir du mot du pauvre vieux; mais les dettes étaient payées. Lorsque je demandai le livre, on me le montra entre les mains d'une personne que je n'avais point remarquée à mon arrivée, et qui, du fond de la chambre où elle était assise, paraissait me contempler avidement.

Cette apparition m'atterra, mon ami; car ces yeux qui me regardaient si obstinément, étaient les yeux d'une femme jeune, belle, imposante, et... pardonne moi cette remarque pusillanime, mais je crus que ces yeux étaient ceux qu'il m'avait semblé, dans un instant d'hallucination

sans doute, voir dans la lettre que j'avais reçue avant mon départ. Oh! si j'avais cru aux sciences occultes et à la magie qui sont si contestées en ce moment chez nous, mais qui furent, dit-on, si puissantes dans la plus haute antiquité, j'aurais eu peur. Mais je suis un homme fort, je ne crus rien, malgré l'étrange inconnu de ce que je voyais. Cette femme était une enchanteresse évidemment, mais ses charmes étaient dans ses yeux qui me fascinaient, sur ses lèvres qui avaient une grâce inouïe, dans sa voix pure et mélodieuse qui faisait vibrer dans mes sens une agitation inconnue.

Ce fut donc avec une grande réserve, mais une chaleur toutefois qui me venait je ne sais d'où, que je lui appris l'entrevue que j'avais eue jadis avec le père Franco, et la promesse qu'il m'avait faite de me rendre possesseur de son livre à sa mort.

Rien ne persuada ma charmante adversaire qui argua de ses droits, de droits à moi inconnus et qu'elle ne pouvait me faire connaître, pour conserver le livre. J'étais au désespoir : plus j'avais désiré le livre de Franco, plus j'avais fait de chemin pour l'obtenir, plus j'éprouvais de difficultés pour l'avoir, plus aussi mes désirs étaient brûlants. Il me semblait que ma vie, tout mon bonheur était là. Je ne sais, mon ami, en vérité, s'il ne me vint pas des larmes dans les yeux. Pense donc combien devait être précieux ce livre que l'on me disputait avec une si étrange tenacité. Ah! si j'avais eu affaire à un homme, seulement. Mais en présence de cette femme quel parti prendre? J'y songeais, lorsque je vis mon adversaire porter ses regards sur un des murs de la chambre où nous étions, puis vers moi avec un intérêt surhumain, et me tendre d'elle-même le livre contesté.

Ce changement me parut si étrange, que je regardai vivement aussi du côté du mur, et je vis... c'est incroyable! mon ami, c'est atterrant pour un homme fort... je vis une main, une ombre, une illusion, que sais-je! Mais je vis quelque chose comme une main écrivant sur la muraille

ces mots que je ne compris pas : *donnez-lui ce livre pour l'honneur de la Patrie.*

Lorsque le livre fut dans mes mains, la main n'écrivit plus, elle s'évanouit; mais les lettres restaient là, flamboyantes et me parlant un langage qui m'animait, bien que je ne les comprisse pas.

J'étais fasciné, immobile, aspirant par tous mes sens l'inconnu de ce prodige ; mes yeux paraissaient fixés pour l'éternité sur ces lettres mystérieuses dont je voulais deviner la puissance, lorsqu'elles s'évanouirent aussi tout-à-coup. Je me retournai alors pour interroger ma divine sorcière... elle avait disparu : j'étais seul... seul ! Pas tout à fait, car j'aperçus bientôt sur le seuil de la porte entr'ouverte une figure aussi hideuse que celle de la jeune femme était éblouissante de beauté. Mais cette apparition ne m'inquiéta pas ; je ne cherchai même pas à la comprendre. Que pouvait me faire cette laide figure, puisque j'avais mon livre, ce livre que j'avais été sur le point de ne point avoir, ce livre pour lequel j'avais fait tant de chemin?

Ce livre, mon ami, était en effet bien enviable; c'était un trésor, un véritable trésor. Mais malheureusement ce tresor était fermé pour moi. C'était un diamant précieux dans les mains d'un aveugle, une musique mélodieuse aux oreilles d'un sourd. Je le tournai et le retournai dans mes mains, je l'examinai dans tous les sens ; je le portai à ma bouche, à mon nez, sur mes yeux, mes oreilles, sur ma tête : j'étais fou. Je l'interrogeais partout et dans tous les sens; mais il était muet, ou plutôt j'étais sourd. Son langage m'était inconnu, ses mots, ses lettres, ses chiffres, rien, je ne pus rien lire. C'était de la langue française, à n'en pas douter : c'était bien là cette langue française, que nos savants ont tant cherchée depuis des siècles ; cette langue dont il ne nous reste rien, rien, rien, pas même une syllabe; cette langue qui est morte avec son peuple, ses livres et ses monuments, et que quelques-uns de nos plus hardis savants ont cru deviner dans ces signes hiérogly-

phiques qu'ils ont trouvés dans des déserts, sous des ruines évidemment, mais quelles ruines? des ruines françaises, ont-ils dit.

Quoiqu'il en soit, cette langue si argumentée, si disputée, et si inconnue, je l'avais dans les mains. Oh! si je pouvais la comprendre, m'écriai-je comme un fou! Ce serait donc moi qui jugerais alors en dernier ressort cette grande cause du vieux monde! Je pourrais donc seul, tout seul confirmer ou détruire d'un seul mot la réputation de nos savants antiquaires!...

Qui sait? le père Franco n'avait peut-être pas menti. Ce n'était peut-être pas un maniaque, un fou. Oh! quel malheur de ne l'avoir pas interrogé plus sérieusement! Peut-être cet homme avait-il des traditions inconnues à d'autres sur l'histoire de la France. Peut-être... Pauvre sot, comme tout le monde j'ai ri de cet homme. Ce livre même, qu'au fond je désirais tant, sans oser me l'avouer, ce livre que je n'avais entrevu qu'au travers de la poussière, et pour lequel cependant j'aurais donné tout au monde, mais en secret, d'une main qui se serait cachée de l'autre, eh bien ce livre, j'en ai ri tout haut...et pourtant c'était un trésor. Ce trésor, je l'avais sous la main, et je l'ai dédaigné.

Le père Franco, après cela, eût peut-être fait le mystérieux avec moi, comme avec tout le monde. Avec tout le monde! sans doute : personne ne voulait le prendre au sérieux. Quand le vent souffle, le voyageur baisse la tête et serre son manteau. Le vent du doute et de l'ironie ne fait pas moins. Mais moi, si j'eusse écouté ce pressentiment qui parlait tout bas à mon cœur, si j'eusse cru aux paroles du pauvre vieux, s'il eût vu que j'y croyais, oh! il ne m'eût pas pas donné son livre, non certes! Mais il m'eût donné au moins la clé de ce trésor; il m'eût mis à même de comprendre le langage de ce livre qu'il me destinait, tandis qu'à cette heure...

A cette heure je comprends toujours une grande vérité; je peux résoudre un grand et difficile problème que personne n'a pu résoudre encore; un problème qui a enfanté

des volumes, causé de grandes disputes, divisé bien des écoles, pour savoir si l'imprimerie est de date récente.

V

LA SCIENCE DU GROS MATHIEU LÆNSBERG

L'imprimerie ne remonte pas à plus de huit cents ans, disent quelques-uns de nos savants, et pourtant son inventeur est parfaitement inconnu. — Pardon, répond-on un peu aigrement dans la Caucasie, tout le monde sait, pourvu qu'on soit un peu érudit, que l'imprimerie fut trouvée en l'an deux mille de notre ère par un de nos compatriotes, le très-célèbre Gori.

— C'est une grande erreur que vous avancez là, répliquent très-crûment quelques-uns de nos voisins; l'inventeur de l'imprimerie est un Chinois nommé Ké-Chan, qui vivait il y a quinze cents ans. Les anciens, avant cette époque, écrivaient avec des crayons à peu près semblables aux nôtres, sur une espèce de papier inconnu, mais enfin sur du papier. Ils avaient probablement des copistes occupés à rédiger d'une belle main les ouvrages que l'on voulait répandre en grand nombre. C'était même, il paraît, disent quelques érudits, un état fort lucratif, car c'était un état de confiance, et il se faisait payer chèrement. Mais enfin, il est avéré de tout le monde, ajoutent les mêmes savants, que ce prodige de l'esprit humain ne s'est pas révélé au vieux monde. On pourrait, si l'on voulait faire dire à la logique tout ce qu'elle peut dire, en trouver des preuves dans les dernières fouilles qui ont été faites sur l'emplacement du vieux Moscou. N'a-t-on pas trouvé là un cabinet tout entier rempli de papiers et de livres, de livres parfaitement reliés, mais écrits à la main? C'étaient des livres de lois, de réglements, d'ordonnances administratives, bien précieux pour notre histoire, à n'en pas douter, mais enfin encore une fois, écrits à la main.

— Ce cabinet devait être le cabinet d'un jurisconsulte, probablement d'un avocat, disent toujours nos savants. Sa bibliothèque était là, tout le monde l'a vue. Comment supposer qu'un avocat n'ait pas eu chez lui un livre imprimé, s'il y en avait à cette époque.

— Comment?... Pourquoi?... Mon ami, tous ces beaux raisonnements sont faux. On a trouvé un cabinet, c'est vrai; je l'ai vu : mais je ne me charge pas d'expliquer pourquoi il ne renfermait pas de livres imprimés. C'est un point qui restera inexplicable pour nous, tant que nous ne connaîtrons pas les habitudes des anciens.

L'imprimerie était connue de l'antiquité la plus reculée. Mon livre me l'a dit, et il ne ment pas : son âge d'ailleurs est des plus respectables, et son authenticité ne peut faire doute un seul instant. Si je ne me trompe pas, en prenant pour des chiffres ce qui n'en aurait que la ressemblance, son millésime est de 1998. 1998! ce chiffre ne parlera à mon esprit que lorsque je saurai au juste quelle était l'ère des Français, et, Dieu merci! je le saurai, mon ami; car je tiens à cette heure une partie du secret de ce glorieux peuple de notre vieux globe, et tu vas voir par quel heureux hasard.

Le père Franco, en homme bien avisé qui voulait que son livre, qui était arrivé sans encombre jusqu'à lui, se conservât éternellement, l'avait copié textuellement de sa main, puis écrit en séelandais, puis traduit mot pour mot pour la postérité sans doute, avec un soin des plus minutieux. Mais il avait caché cet écrit et sa traduction dans un double-fond de la boîte où dormait son petit livre, par bizarrerie peut-être ou peut-être pour dérober la clé de son trésor aux mains des profanes. Eh bien ce secret, je viens de le découvrir, après avoir interrogé la boîte comme j'avais interrogé le livre, et je le tiens là, sous ma main. Je suis donc fort maintenant comme un savant des vieux âges. Aussi puis-je te dire dès aujourd'hui, mon ami, ce qu'est mon livre; je l'ai lu. Voici son titre : *le gros Mahieu Lænsberg, Paris*, 1998.

Et tout cela en beaux caractères d'imprimerie, sur un papier fort médiocre, il est vrai, grisâtre, mou, facile à déchirer, qui est loin de valoir le nôtre, mais enfin sur du papier dont l'invention dénote certainement une connaissance des arts bien avancée.

Qu'en diront nos savants qui, depuis quelques années, ont constamment leurs lorgnettes braquées sur l'antiquité, de manière à la voir, les uns grosse comme une montagne, les autres petite comme un grain de sable?

Mon livre, mon ami, tout petit qu'il est, tout humble peut-être que fut son origine, nous parlera mieux maintenant que tous nos savants; il nous parlera mieux que tout le monde. Je l'étudierai et le caresserai autant qu'il faudra pour lui arracher ses secrets. Je ne lui demanderai pas assurément de me raconter l'histoire entière du vieux monde; il ne me dira pas non plus sans aucun doute la vie de la France ni de l'Europe de son temps : mais il m'a déjà dit tant de choses, que je ne désespère point d'en savoir immensément encore de lui.

Si nos savants ont eu assez d'imagination pour faire vivre des mondes sur un coquillage trouvé à quelques pieds sous le sol, si leur oreille a été assez fine pour entendre le langage d'une vieille mâchoire enfouie au plus profond des montagnes, que ne puis-je pas espérer, moi, du langage si clair et si net de mon livre! Qu'il me dise deux mots seulement, et avec ces deux mots je trouverai toute l'antiquité!

Ne ris pas de ma prétention, mon ami. On a dit bien des choses sur la France ancienne, sur les peuples ses voisins. On a bien disputé sur leurs rois, sur leur position géographique, sur leur civilisation, leurs institutions, leur grandeur, leurs villes, leur population : eh bien mon livre me dit que nous ne savons rien. Notre romancier Kazbek et son école sont des gens de beaucoup d'esprit, pour avoir rendu probables les mensonges historiques qu'ils nous ont faits sur l'antiquité, pour avoir donné la couleur de la réalité à des tableaux d'imagination, pour

avoir amassé de ci et de là des lambeaux informes avec lesquels ils nous ont bâti de si magnifiques palais : nous savons tous qu'il y a beaucoup de mérite à captiver ainsi l'intérêt des savants et des curieux. Mais patience ! mon livre, qui pour l'instant n'aspire à aucune autre faveur que celle de te plaire, nous dira mieux, je l'espère, avec moins de paroles et moins d'art, car il nous dira des chiffres et des noms propres : les chiffres et les noms propres ont souvent une éloquence au-dessus de toute éloquence.

Sais-tu, mon ami, après toutes nos disputes historiques, quel était, en 1997 de l'ère ancienne, le gouvernement français? Non, tu n'en sais rien, n'est-ce pas?

Eh bien, mon livre le sait. La France avait des rois, elle en avait douze, et mon livre dit les noms de ces rois. C'étaient :

Mathurin Ier. — Nicolas-Pierre-Mathurin *Bonnet*, né à Argenteuil, le 10 du mois d'août 1960. — Acclamé empereur de France le 31 décembre 1997. — Résidant à Paris.

Thomas Ier. — Jacques-Thomas *Percepied*, né à Patay, le 2 septembre 1959. — Acclamé roi de France le 15 décembre 1997. — Résidant à Orléans.

Jean-Louis Ier. — Jean-Louis-Urbain *Legras*, né à la Guillotière, le 15 mai 1961. — Acclamé roi de France le 1er décembre 1997. — Résidant à Lyon.

Je m'arrête ici, mon ami, car tu liras mon livre toi-même. Tu verras alors tous ces noms qu'il me serait trop long de t'énumérer ici, et tu comprendras mieux, je crois, le ridicule de toutes ces disputes que nous avons entre nous depuis si longtemps pour classer tous ces rois, les seuls à peu près de ces temps dont les noms soient arrivés jusqu'à nous. Hélas ! aucun de nous n'a encore eu la sagesse de dire sur cette question : je ne sais. Nous avons tous préféré débiter des sottises que de nous taire.

Les noms de tous ces rois là, nous les connaissions, je le sais, et nous en étions tout fiers, et nous nous efforçions avec eux de parler longuement et savamment histoire an-

cienne. Nous disions la date de leur règne, nous racontions leurs hauts faits. Eh bien pourtant, mon ami, nous ne savions rien.

Combien de temps ont-ils régné? Des siècles, disent nos historiens les plus érudits, en s'obstinant à leur donner un ordre de succession impossible. Des siècles! quelques mois seulement peut-être, leur répond mon petit livre, qui nargue nos savants en leur révélant la date de la naissance de ces rois, et en leur montrant le siége de leur gouvernement.

Pauvre histoire!

Qui nous dit, mon ami, qu'il n'en sera point ainsi dans plusieurs milliers d'années, si le monde vit encore, de notre Caucasie, qui se divise en vingt petits États indépendants, chacun avec son gouvernement privé? De graves historiens s'évertueront sans doute alors à classer à la suite les uns des autres les présidents de chaque tribu caucasienne, pour les mettre à la tête de la Caucasie entière. Oh! heureux alors celui qui trouvera chez quelque père Franco un gros Mathieu LæNsberg, pour rectifier les erreurs historiques qui courront sur nous!

Cette première révélation de mon gros Mathieu n'est point, à mon avis, et comme tu peux le voir toi-même, de si minime importance, et pourtant ce n'est point la seule qu'il nous fera. Il a un mot, un seul mot bien autrement important à nous dire encore, c'est la date à peu près certaine de la chute de la France. Aucun de nous ne s'accorde là-dessus : et, en vérité, nous sommes bien excusables si nous en sommes réduits à des conjectures, car il ne nous reste de cette époque aucun monument bien certain, ni bien authentique. La terre de France n'a jamais été fouillée : elle est devenue un désert inhospitalier, depuis qu'elle est tombée au pouvoir des barbares de la Cosaquie, puis du Maroc, puis de tous les autres peuples mélangés qui se sont rués sur elle de toutes parts.

Nous ne savons donc rien de ce pays que ce qui nous en est arrivé par quelques-uns de nos vieux historiens, qui

en ont écrit bien longtemps après sa ruine sur des traditions peut-être incomplètes, erronées peut-être, peut-être même ridicules et tout à fait fausses.

Comment veux-tu dès lors, mon ami, que nous sachions la vérité sur cette terrible catastrophe? Mon livre lui-même, qui fut imprimé en 1998, sous les yeux du pouvoir du jour, ne m'en dirait rien, ne m'en laisserait rien soupçonner, si une main indiscrète n'eût trahi sa mauvaise humeur sans doute, en attachant une note au nom de chaque roi, en marge de mon almanach.

Cette note est écrite à la main, en lettres à peu près semblabes à celles de l'impression, serrées, fermes, parfaitement et même élégamment accentuées. Si l'on doit juger l'homme par son écriture, je puis dire que cet homme était un homme probe, plein d'énergie, instruit et honteux de ses rois. Ce devait être un honnête homme, car, il a en quelques mots stigmatisé des puissants qui déshonoraient la société.

Au nom de Mathurin Ier était accolée cette note : acclamé empereur par deux mille ivrognes. Tout le monde sait que l'illustre Bonnet était un riche gargotier des barrières, auquel il prit envie de se faire nommer empereur, comme beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui. Il fit donc bien dîner un jour dans ses immenses salons deux mille rôdeurs des égoûts de Paris, les gorgea de viande et de vin, puis se présenta souriant à eux, le verre à la main, et, à un signal convenu, tous poussèrent en chœur le cri de : vive l'Empereur Mathurin Ier! C'était l'heure du dîner également aux Tuileries. La garde du jour venait de s'endormir sur des tonneaux de vin de Champagne. Les avinés de la barrière n'eurent que la peine d'emporter les braves défenseurs des Tuileries.

Paris hébété comme un homme qui s'endort, continue la note, indifférent comme un homme qui se meurt, cria volontiers : vive l'Empereur Mathurin Ier!... en attendant qu'un autre vienne lui faire pousser un autre cri.

Au nom de Thomas Ier était accolée une autre note... que tu verras d'ailleurs.

Or, voici mon raisonnement, mon ami, pour dire hardiment que dans l'année 1998, ou à peu près, nous pouvons placer la grande catastrophe qui a détruit la France. Laisse moi prendre ma thèse d'un peu haut : elle sera plus ennuyeuse peut-être, mais elle n'en sera que plus convaincante.

Un trône, qu'on l'appelle Empire, Royaume ou Présidence, évidemment se donne ou se prend.

Lorsqu'il se donne, on peut augurer que le peuple est sage, plein d'énergie, et qu'il sait user de ses droits : il est par conséquent de bonne durée.

Lorsque le trône au contraire se prend, c'est que l'amour du bien public et de la patrie s'éteint chez le peuple; c'est que le peuple oublie ses droits, ses devoirs, son contrat social. Il n'y a plus dans son cœur que de la faiblesse, de l'apathie, un sot égoïsme. C'est un homme qui ferme les yeux pour ne rien voir, les oreilles pour ne rien entendre; il cherche à dormir pour qu'aucun bruit désagréable ne vienne tourmenter sa tranquilité. Ce peuple-là n'est pas encore mort, mais il est malade, il est malade d'une maladie mortelle. S'il y a encore de la vie chez lui, ce n'est plus qu'un souffle, un râle.

Mais que dirons-nous donc si le trône se prend avec de l'or, s'il se prend comme Mathurin Ier l'a pris? Oh! c'est qu'alors la patrie est morte : ses dépouilles sont affichées, sa pourpre est mise à l'encan. Assurément le peuple est mort... ou peut-être ne fait-il que rendre le dernier soupir, car on a vu d'effrontés coquins acheter les dépouilles du mourant qui râle sur sa couche, ou du mort dont le cadavre n'est pas encore dans la tombe.

Eh bien, le trône de France se vendait en 1998, peut-être même s'était-il vendu plutôt, mon Lænsberg ne le dit pas, mais la note le dit, et il est d'ailleurs facile de le soupçonner. Evidemment donc le peuple était mort, ou du moins il se mourait. Les oiseaux de proie, les ambitieux, s'abat-

taient déjà sur son cadavre, en attendant que d'autres oiseaux de proie, les barbares du voisinage ou des pays lointains vinssent fondre sur lui pour tout dévorer à leur tour.

Nous savons d'ailleurs, où du moins nous sommes en droit de le croire d'après la tradition et une tradition que rien ne nous dit de repousser, que la France pendant très-longtemps ne forma qu'un royaume unique. Dans mon livre nous trouvons cependant plusieurs royaumes dans le pays de France en 1998. Comment ce changement si grave s'est-il opéré? Lænsberg malheureusement n'en dit rien : mais n'est-il pas de bon raisonnement de dire qu'à la France de ces temps est arrivé ce qui arrive à tous les peuples en décadence? Le trône unique s'est affaissé insensiblement, miné par le luxe, la mollesse, les passions honteuses et mortelles, pendant que de son côté la corruption des mœurs énervait le peuple. Quelques mains hardies se seront précipitées alors pour attraper les lambeaux de la pourpre royale et s'en affubler, sans que personne n'ait eu la force et l'énergie de s'y opposer, comme nous le voyons si clairement dans l'élévation de Mathurin Ier.

Or, ce qu'un homme hardi fit, deux, trois, douze hommes purent le faire aussi. Mais si l'union fait la force, la désunion fait la ruine. Chaque roi eut son ambition, son orgueil, ses intérêts privés, inconciliables sans doute avec ceux des autres, et se tint isolé. Il n'y eut donc plus de force dès lors en France, et partant plus d'espoir de relever la patrie abattue.

Ainsi croula certainement la France de 1998. Tous ses trônes divisés durent tomber par la faiblesse jusqu'à l'encan des ambitieux et des ivrognes, puis jusqu'à la hotte des sauvages qui en emportèrent les débris. Rien, mon ami, ne prévaudra contre cette opinion, ou il faudrait alors supposer que la France est tombée autrement que les autres empires.

Comprendras-tu maintenant, mon ami, combien j'avais raison d'appeler mon petit livre un trésor, et quel honneur il peut faire à ma science? Ah! je ne le donnerais pas

non plus pour la bibliothèque la plus riche de la Caucasie : je ne le donnerais même pas pour tous les trésors d'un empire d'autrefois.

VI

L'HEURE DU DÉPART

C'est assez te dire, mon ami, quel prix j'attachais à ce diamant, combien j'étais heureux de sa possession. Mon bonheur n'était pas parfait pourtant, mais je crois qu'il l'eût été si j'eusse pu interroger à ma guise ma divine enchanteresse, lui demander quels étaient ces droits dont elle avait parlé, quelle puissance avait tracé sur la muraille les quelques mots que j'y avais lus, que disaient ces mots, qui donc avait changé ses dispositions à l'égard de mon livre.

Mais si je ne pouvais plus m'adresser à la divinité que je désirais, rien ne m'empêchait de parler à ce grand diable à la laide figure, qui se tenait là droit, immobile à la porte entre-bâillée, et dont les yeux ne quittaient pas les miens d'un seul instant. Cet homme que je considérai alors attentivement, me parut avoir six pieds de haut. Il était laid à faire peur : sa figure à barbe inculte et hérissée était rouge, ce qui était loin d'ôter quelque chose à sa laideur, et, de plus, ses vêtements de peaux de chevreau qui conservaient toute la longueur de leurs poils, étaient surchargés de flèches ferrées, de yatagans et d'autres armes qui faisaient de ce monstre à forme humaine un arsenal ambulant et fort peu rassurant.

Je m'avançai cependant vers lui, pour lui parler : Monsieur, lui dis-je, je suis étranger et ne connais point la dame... Je m'arrêtai aussitôt, m'apercevant à temps, avant d'user ma rhétorique à improviser un beau discours, que cet homme n'entendait rien à mon langage ; car, aux premiers mots que je prononçai, il ouvrit la porte tout

entière, se rangea de côté, et me montra le passage libre. Il croyait certainement que je lui demandais la permission de sortir.

Je maudis en ce moment la diversité des langues et fis serment d'écrire au premier jour un petit livre pour prouver à mes semblables combien nous serions plus heureux de pouvoir nous comprendre tous dans quelque coin du monde que le hasard nous portât. Je me rappelai alors que cette proposition avait déjà été développée par un pauvre diable d'écrivain de l'une de nos tribus, qui avait voyagé sans doute aussi, lui; mais j'en avais un peu ri comme tout le monde, comme on fait toujours de tout ce qui ne vous touche pas, quelque sage que ce soit. Ah! je n'en riais pas à cette heure.

Je saluai donc profondément et sortis, sans plus m'occuper de mon ours, qui du reste ne paraissait pas s'occuper beaucoup de moi non plus : il ne me fit pas même le moindre signe de politesse.

Mais je ne voulais pas quitter Copenhague sans avoir épuisé tous les moyens de revoir cet ange ou ce démon que j'avais rencontré dans la cabane du père Franco.

Mes recherches ne pouvaient durer longtemps, me disais-je, sans me donner un résultat positif, heureux, du moins je l'espérais. Copenhague n'est qu'un mauvais village composé d'une demi douzaine de huttes, que j'eus bientôt parcourues, interrogées : mais là où je pus me faire comprendre, je n'appris rien. Personne ne connaissait la femme que je réclamais : quelques-uns avouaient bien avoir vu une étrangère belle comme le soleil, mais aucun ne put me dire ce qu'elle était devenue, ni l'avoir vue chez soi, ni lui avoir parlé.

C'était donc une étrangère alors! Étrangère! Eh! mon Dieu, à quoi me servait ce renseignement! Une personne venant de trois ou quatre lieues, devait être une étrangère pour ces pauvres gens qui n'avaient peut-être jamais de leur vie été si loin de leur village. La pêche des mauvais poissons de leurs lacs ou de leur grand marais Baltique, la

chasse des oiseaux ou des autres hôtes des forêts voisines, suffisaient à leur vie, à leur commerce entr'eux.

Mais ce qui m'étonna fortement, ce fut d'apercevoir plusieurs fois, à quelque distance de moi, ma laide apparition de la porte entre-bâillée de Franco. Chaque fois que j'entrais dans une hutte, cet homme s'arrêtait droit comme une pierre fichée en terre; il ne repartait qu'avec moi, et toujours à la même distance. Je m'approchai deux fois de lui pour le questionner, persuadé que sa conduite à mon égard avait un motif important pour lui, comme pour moi, sans nul doute. Mais à mes questions sa figure restait impassible et son grand laid corps ne bougeait pas d'une ligne. Il m'écoutait comme la pierre du tombeau doit écouter le malheureux qu'elle écrase.

Je renonçai donc à lui, il ne me comprenait assurément pas; mais lui ne renonça pas à moi. C'était son idée, l'idée d'un sauvage sans nul doute, qui voulait étudier le mouvement d'un homme civilisé.

Je continuai donc mes recherches sans plus m'occuper de lui, mais je ne les fis plus dans le village où je n'avais rien appris : je m'aventurai dans la campagne.

Les environs de Copenhague me parurent si peu vivants que je ne compris qu'on pût les habiter qu'en songeant au sentiment intime qui retient l'homme au sol qui l'a vu naître, ou à cette force indomptable qui retient l'huître et l'éponge sur leurs rochers.

Ce coin de terre, du reste, si bien abandonné de la nature, paraît l'être aussi complétement, l'heureux village! du gouvernement duquel il relève. Il figure certainement sur la carte du pays; ce sont les frontières, de notre côté, du vaste royaume de Séeland. Mais je suis bien sûr qu'il ne figure point sur le budget de l'état ni à l'article *doit*, ni à l'article *avoir*, et pour moi il reste plus que probable que lorsque le roi du pays dit : mes sujets... il ne pense aucunement aux pauvres hères de Copenhague. C'est un point oublié sur le globe, que je ne découvris que par le plus grand des hasards. Je l'ai découvert, mais je ne lui

donnerai point mon nom. Tant pis, mon ami, si tu ne trouves pas le sien assez beau.

Je ne te dirai point, mon ami, toutes les pensées vieilles ou neuves, tous les soupirs que je poussai sur ce coin de terre qui ne semble pourtant pas en ruines. Une seule pensée, un seul soupir domina tous les autres. J'étais au désespoir, je ne trouvais point la dame que je cherchais; mais je voyais partout le grand diable d'homme que je ne cherchais pas et que pourtant je n'évitais pas, je t'assure.

Je comprimai donc les élans, les désirs ardents de mon âme, et pris la résolution de partir le lendemain. J'étais curieux de savoir si mon diable gardien me suivrait jusque dans ma patrie, comment il ferait pour marcher aussi vite sur ses grandes jambes que moi sur celles de mon coursier, et s'il ne déploierait pas alors quelques ailes de chauve-souris, actuellement cachées sous sa peau de chevreau.

La nuit était venue et je ne pouvais plus rien chercher dans les champs. Pourtant, avant de quitter Copenhague, je résolus d'aller visiter la tombe du père Franco, d'y déposer mes adieux, en le remerciant de son livre, que je tenais constamment dans mes mains, craignant que dans ce pays de sorciers quelque sorcier ennemi ne vînt à le faire évader de mes poches.

VII

LA VIERGE DE TRÉVIG

Je gagnai donc le cimetière de Copenhague, cet heureux cimetière où l'on ne dépose peut-être pas un mort tous les demi-siècles. Il ne devait pas m'être bien difficile de trouver la tombe que je cherchais. Là où la terre serait fraîchement remuée, je prierais.

Un mot d'explication ici, mon ami, pour que tu puisses comprendre mon langage. Le cimetière de Copenhague,

comme tous ceux d'ailleurs de ces contrées, n'est point comme les cimetières de la Caucasie. Là une inhumation est bien simple. On fait pour les hommes ce que nous faisons, nous, pour les animaux. On creuse une fosse de la longueur du cadavre. Cette fosse doit avoir quelques pieds de profondeur, non point par respect pour la mémoire du défunt, mais afin qu'en pourrissant il ne nuise point aux vivants.

Cette manière est, je crois, celle de plusieurs peuples de l'antiquité. Cela ne me surprend point, car la barbarie n'aide point au développement des sentiments affectueux: mais chez les modernes, je ne puis que m'en étonner. Il est vrai que la civilisation dont chaque peuple fait parade, est bien diverse chez chaque peuple; ce qui ferait croire que peut-être elle n'est pas chez tous ceux qui la revendiquent comme leur propre. Je ne comprendrai jamais, moi, une civilisation qui ne dit pas à l'homme : ton père, ton frère, ton fils, ton ami est ce que tu as de plus cher au monde, après Dieu. Et tu te hâtes de les dérober tous à tes yeux! Tu caches ces traits que tu chérissais tant et que tu pourrais revoir encore tous les jours, si tu le voulais! Tu peux vivre encore des traits de ta fille bien-aimée; sa bouche peut te sourire jusqu'à ton dernier jour: mais toi, tu ne veux pas; tu creuses un trou dans la terre, et, les larmes aux yeux, tu dis: pourris là... Tête si belle et si chère, adieu! décompose-toi, sois dévorée par les vers, les insectes immondes!... pourris...

Ne crois pas, mon ami, que cette manie d'oublier ses morts soit un anachronisme dans la vie de Séeland; que ce soit une particularité au village à demi sauvage de Copenhague; non. Tout le pays conserve cette coutume surannée, excusable tout au plus chez nos pères, chez lesquels le sentiment du beau était émoussé par l'égoïsme et la dureté de mœurs...

Ce que je dis là, mon ami, n'est pas tout-à-fait exact pourtant. La dureté des habitants de Séeland n'est peut-être pas celle que j'avais pu croire en examinant le petit

charnier de Copenhague. Aussi pour te remettre l'esprit avec eux je te noterai ici ce que j'ai pu observer plus tard dans leurs villes.

Là sans doute le sentiment est mieux cultivé, et l'on a pensé qu'il était ignoble de réduire cette belle mécanique qu'on appelle le corps humain en fumier, en l'enterrant dans un trou. Aussi ce trou d'inhumation, beaucoup l'enduisent de pierres et de mortier, et le surmontent, chacun selon sa fortune, de dalles plus ou moins belles, élevées au-dessus du sol. Quelques-uns même embaument leurs corps, non pas, il est vrai, pour les voir plus longtemps; non; car tout est bien fermé, scellé, de manière qu'on ne voie jamais rien, mais on peut voir; et cela suffit au cœur Séelandais. Pauvre cœur!

Quelle différence, mon ami, avec nos inhumations en Caucasie? Comme chez nous elles parlent haut la religion d'un bon cœur, la douce piété des souvenirs! Et pourtant croirais-tu que j'ai vu des Séelandais en rire; que je les ai entendus nous traiter d'enfants pleurards, tout en donnant à leur impiété le beau nom de philosophie.

Pauvres philosophes!

Tiens, mon ami, que je te raconte donc tout de suite une inhumation dont je fus témoin dans le Séeland, quelques jours après mon départ de Copenhague, et tu verras un petit coin de cette civilisation dont nos voisins font tant de bruit. Nous en finirons ainsi d'un seul trait avec cette lugubre question des funérailles, que l'on n'aime pas soulever trop souvent sur le chemin des voyages.

C'était dans la capitale, à Trévig. Une pauvre jeune fille, bien jeune encore, chérie, adorée de sa famille, bonne aussi, disait-on, naïve et pure comme une vierge de nos montagnes, mourut. La douleur fut déchirante, inconsolable. Perdre tout d'un coup, en quelques jours, l'objet des rêves les plus riants, les plus doux, tout un bonheur!

Mais la vierge, la jeune fiancée était morte : ce n'était plus qu'un cadavre sur lequel la loi allait porter sa dure main, sa main glacée, impitoyable. Pour la famille, c'était

toute la consolation de sa vie qui s'évanouissait; c'était une divinité qui retournait au ciel; c'était un vase de parfums précieux, qu'une main ennemie avait brisé. Pour la loi, ce n'était plus qu'une immondice qu'il fallait enlever d'une maison habitée, de peur d'infection.

Je ne blâme pas la loi, mon ami : la loi n'a ni larmes, ni cœur; c'est une machine qui tourne continuellement et dont rien ne peut arrêter les rouages. Mais les gens de la loi!... Ah! mon ami, s'ils étaient dans la Caucasie, comme je les ai vus dans le Séeland, je crierais : vengeance! jusqu'à ce que la voix m'eût manqué.

Je ne demande pas que l'homme de la loi sanglote de mes peines; mais je veux qu'il soit grave, quand je viens devant lui enregistrer mon malheur. Qu'il songe, le malheureux, que le rôle que je remplis aujourd'hui auprès de lui, il le remplira un jour, lui, et qu'il sonde son cœur, si son cœur n'est pas plus dur que le rocher, pour lui demander de quel œil il verra ce jour-là l'homme de la loi rire de ses souvenirs de débauche, en inscrivant sur son registre la grande peine qu'il viendra lui déclarer.

Je suis indigné, mon ami, de tout ce que j'ai vu. Depuis le dernier soupir de cette pauvre enfant jusqu'à son inhumation dans le trou fatal de leur cimetière, la famille n'eut que douleur sur douleur. Une foule d'oiseaux de proie inconnus dans notre belle patrie, s'est abattue sur elle. La mort dans ce pays doit nourrir une légion de vampires. La religion lui mesure ses prières, lui compte ses honneurs, ses chants, son luminaire, ses vêtements de cérémonie. Plus on paie, plus on prie pour le défunt. Pauvre défunt! Pauvre famille! Pauvre pays!

Ah! et nous dont la religion est si douce, les usages religieux si simples, si graves, si désintéressés, on rit de nous! Pour nous, un mort que nous plaçons à l'écart de nos habitations, est un ami que pleurent ses amis et que salue gravement et religieusement l'inconnu. Tandis que là... Tiens, voici la fin du tableau.

Lorsqu'il fallut enlever la vierge inanimée de sa couche

habituelle, pour la placer dans la couche des morts, des mains pieuses et chères lui rendirent ce dernier devoir, couvrant d'aromates, de couronnes virginales ce pauvre ange terrassé... Ah ! mon ami, mon ami, j'ai vu ce tableau déchirant... ces mains crispées de douleur, ces fronts ruisselants de la sueur froide du désespoir, ces sanglots... Ah! j'ai tout vu, tout entendu. Une larme m'est venue aux paupières; mais l'indignation l'a séchée, comme un vent du nord sèche la rosée des prairies. Derrière nous il y avait les hommes de la loi, qui riaient de pitié, qui regrettaient tout haut de ne pas faire un travail qui devait leur rapporter des gratifications. Des gratifications! ces hommes en ont demandé pourtant devant moi, exigé, tarifé... C'est ignoble, ignoble, ignoble!

Tiens, mon ami, sortons de là! Si ces peuples sont civilisés, qu'entendent-ils donc par civilisation? S'ils sont civilisés, ils ont des cœurs de sauvages. Je me trompe; ils ont dans la poitrine un viscère qui, au lieu de sang, charrie dans tout leur corps un fleuve de désirs... les désirs de l'or, et rien que les désirs de l'or...

Je te demande pardon, mon ami, de penser tout haut avec toi. J'aurais pu te faire grâce de mes impressions funèbres et funéraires; mais je suis si peiné de ces souvenirs, que je me sens soulagé de verser ces peines dans le cœur d'un ami qui, j'en suis certain, y compatit de toute son âme. Et puis, j'ai fait serment dans tes mains de te rendre compte de toutes mes pensées, en te tenant au courant de mes voyages. Ton bon cœur me pardonnera, si parfois le mien déborde et déraisonne.

Il était bien naturel d'ailleurs que ces pensées me vinssent au souvenir du cimetière de Copenhague, où j'allais avec toi, souviens-t-en, prier sur la tombe du père Franco, et lui faire mes adieux.

Ce cimetière est un petit coin de terrain inculte, où poussent toutes les herbes que la nature y sème, et quelques arbres maigres et chétifs que la main des hommes y a plantés. Il n'a point été nécessaire de bâtir aucune mu-

raille autour, pour le défendre de l'approche des quelques animaux qui habitent le petit village avec leurs propriétaires. Des rochers, des débris de pierres noircies par la pluie, les lichens, le temps, entourent ce petit cimetière de toutes parts. Un tronc d'arbre placé en travers d'une ouverture pratiquée dans ce cercle de rochers, indiquait que là était l'entrée, et la fermait seul.

VIII

LA VISION DU CIMETIÈRE

Lorsque j'approchai, le tronc d'arbre gisait à terre : quelqu'un m'avait donc précédé. Je regardai derrière moi, personne ne me suivait comme depuis le matin ; mais devant moi, dans le cimetière, sur un petit tas de terre fraîchement remuée, je vis quelque chose d'informe, quelque chose de moins noir que cette terre remuée, quelque chose d'immobile. Ce n'était point l'ombre des arbres ; les arbres ne donnaient pas d'ombre en cette nuit noire.

Était-ce mon grand diable d'homme ? Je m'approchai : ce n'était pas lui. C'était... O mon ami ! ces jolis cheveux si bien tressés sur le sommet de la tête, si gracieusement retroussés autour des oreilles, cette robe blanche, cette taille si souple et si amoureusement arrondie, quoiqu'un peu déguisée par la posture, j'avais tout reconnu. C'était la dame de la cabane de Franco ; c'était cette femme mystérieuse que j'avais tant désirée depuis quelques heures. Elle était là, à genoux, accroupie sur ses talons, les mains appuyées sur les genoux, la figure cachée dans son sein.

Elle ne me vit pas, ne m'entendit pas sans doute, car elle resta immobile comme un mort. Elle n'était pas morte cependant ; j'entendais sa respiration qui était parfois saccadée, haletante, d'autrefois calme, enfantine.

Je la comtemplais, debout derrière elle, croisant les bras

sur ma poitrine et cherchant à deviner ce prodige que j'avais là, sous mes yeux, et qui bouleversait toutes mes pensées. Je brûlais de lui parler, de lui parler seul à seul, dans le silence religieux qui nous enveloppait ; mais une crainte indéfinissable me retenait, le respect peut-être pour une grande douleur ; car savais-je, moi, si cette femme, cette jeune fille peut-être, n'était pas sur la tombe de son père ?

J'attendis, j'attendis longtemps, elle restait toujours à genoux, moi toujours debout dans le champ des morts. J'étais immobile, ne faisant pas le moindre bruit, respirant à peine, pour ne rien perdre de sa respiration.

Elle releva tout à coup la tête et la tourna brusquement vers moi, comme si quelqu'un venait de la prévenir de ma présence. Je ne pus distinguer l'expression de sa figure, mais je vis la main qu'elle me tendait. Je me précipitai vers elle et la saisis avidement, comme un signe d'alliance qui m'était offerte, comme un gage peut-être des débuts d'une amitié qui pouvait durer toujours.

Elle se leva dès lors, s'assit sur un bloc de pierre, qui était auprès de nous, et m'attira doucement à ses côtés. Je m'assis sur la pierre ; mes genoux touchaient ses genoux, mon épaule soutenait son épaule, et sa main resta dans ma main.

— Que me voulez-vous, dit-elle avec un accent plein de douceur, et me parlant le plus pur idiome de la Caucasie ?

— Je vous demande mille pardons, madame, lui répondis-je ; mais je passe toute ma vie à apprendre et à enseigner, et, de plus, je suis naturellement très-curieux. Depuis ce matin je me trouve dans une position si étrange, il s'est passé autour de moi tant de faits inexplicables pour mon intelligence que je voudrais m'adresser à vous pour savoir où je suis et .. avec qui je suis, ajoutai-je en balbutiant un peu.

La réponse se fit attendre.

— Je suis à Copenhague, je le vois bien, ajoutai-je : je

suis avec une femme qu'un homme de cœur ne peut qu'adorer, je le sais parfaitement; mais voilà tout ce que je sais.

Et je tendis le cou et prêtai l'oreille avec une anxiété difficile à décrire.

— Vous voudriez connaître Franco, me fut-il répondu à côté de ma question; je vais vous dire qui il est.

Ce n'était assurément pas là tout ce que je désirais savoir, mais c'était déjà beaucoup pour ma curiosité : car je commençais à croire que ce bon vieillard était autre chose que ce qu'il avait paru à tout le monde et à moi, pour qu'un être aussi charmant et aussi mystérieusement puissant que ma voisine l'eût en vénération aussi grande. Mais au lieu de commencer de suite la révélation qu'elle m'annonçait, ma gracieuse Pythonisse appuya fortement sur moi la main que je tenais dans ma main et que je me gardais bien de retenir avec indifférence, puis pencha son front sur mon épaule et resta silencieuse, infiltrant, ô mon ami, dans tout mon être un feu qui me brûlait.

Mais ce bonheur ne dura qu'un instant pour moi, car elle releva tout à coup sa tête et s'éloigna toute tremblante par un soubresaut qui sépara violemment nos mains et me repoussa à quelques pas du bloc de pierre sur lequel j'étais assis. Je ne fus point effrayé; mon courage au contraire se trouva galvanisé, et croyant qu'un danger menaçant venait de surgir auprès de nous, je fis une volte-face des plus promptes et des plus héroïques... pour me trouver en présence de la laide figure qui m'avait suivi depuis le matin.

Il est donc écrit, m'écriai-je, que cet homme, si c'en est un, sera ma damnation! Sa lourde main était appuyée sur l'épaule de ma jolie causeuse qui se tenait immobile sous son étreinte et baissait la tête comme une coupable. Je portai instinctivement la main à ma ceinture où j'avais caché avec ma carte de voyage, une bonne paire de revolvers. Cette démonstration fut aperçue probablement, car l'homme, sans s'émouvoir le moins du monde, sans bouger

d'un seul pas, tendit vers moi son bras qui était armé de je ne sais quel instrument.

Mais toutes ces démonstrations étaient inutiles : la dame mystérieuse s'était jetée si rapidement entre nous deux, que nous n'avions plus qu'à rengaîner nos instruments de colère, si nous tenions à ne point l'immoler à notre sottise. Elle fit un geste alors et son tyran s'éloigna ; puis, se rasseyant sur le bloc que nous venions de quitter, elle me montra une place à ses côtés : mais je ne tenais plus sa main, je ne sentais plus ses genoux, ni ses épaules, ni sa douce haleine.

— Parlez, madame, lui dis-je alors, car je brûle d'apprendre... et même de venger, s'il faut, ajoutai-je d'une voix pleine de menaces qui n'étaient certes point à son adresse.

Je me croyais fier et digne, mon ami, lorsque je n'étais que sot. Personne ne releva ma fanfaronnade.

— Franco, me dit la douce voix de mon interlocutrice, est le dernier débris d'une famille royale de la France de l'antiquité... Oh ne doutez pas, se hâta-t-elle de dire d'un ton de reproche.

En effet, j'avais eu une pensée de doute, mais rien qu'une pensée. Comment l'avait-elle saisie? C'était effrayant.

— Puisque les hommes d'aujourd'hui, continua-t-elle, sont les fils des hommes des premiers âges, puisque chaque fils a un père, puisque la vie de l'homme, depuis le premier jour de la création jusqu'à nous, est une chaîne dont tous les anneaux se tiennent, pourquoi voulez-vous que Franco soit un fils sans père? Et, s'il n'est point un fils sans père, pourquoi n'admettriez-vous pas que ce père ait été un roi d'autrefois?

— Je n'en doute plus, lui dis-je.

— Je vous forcerai bien à n'en pas douter, me répliqua-t-elle vivement, car je vous montrerai sa généalogie

— Vous, Madame, m'écriai-je!

— Ce roi dont je vous parle, me répondit-elle avec un grand calme, cet aïeul de Franco a signé son nom sur un

livre de famille, que chaque membre a signé depuis lui jusqu'à nous.

— Et ce livre, madame, dis-je avec anxiété...

— Franco n'avait que deux livres ; l'un restera ma propriété...

— Vous seriez de sa famille, lui dis-je en l'interrompant?

— De ces deux livres donc, continua mon interlocutrice sans s'occuper de mon imterruption, l'un sera ma propriété, l'autre, je vous l'abandonne, puisqu'il le faut.

— Il le faut... Ah! c'est juste, mais pourquoi?

— C'est un secret que j'ignore : l'ordre est formel.

— Je respecte et j'admire cet ordre, madame, dis-je avec exaltation, car mon livre, à mon sens, est un trésor.

— Un trésor bien précieux, répondit mon interlocutrice d'une voix émue, puisque c'est le seul que l'aïeul de Franco ait pu emporter dans son exil, après avoir été chassé du trône de France. C'est le seul souvenir, la seule fortune qu'il ait eu dans ses malheurs, pour se consoler de la patrie absente.

— Et... cet aïeul... vous l'appelez, demandai-je en hésitant, de peur d'un refus?

— Antonin Ier, l'illustre chef de la race des *Blanquets*.

— Ainsi Franco...

— Franco est un Blanquet. Il devrait être noté dans l'histoire de France sous le nom d'Antonin 820e.

Antonin Ier fut détrôné par un infâme gargotier du nom de Bonnet, qui se fit appeler Mathurin Ier. Mais le règne de cet usurpateur fut court. De son temps la Russie, devenue toute-puissante dans le monde et étouffant dans son immense empire, laissa déborder des bandes de Cosaques qui vinrent en Europe, roulant comme un torrent qui descend des montagnes après un violent orage, entraînant dans leurs flots impétueux tous les royaumes qui se trouvèrent sur leur passage jusqu'à la France, qui croula à son tour et reste enfouie depuis quatre mille ans sous ces eaux immondes.

Échappé de France seulement avec un de ses fils, continua ma savante conteuse, Blanquet se cacha longtemps tantôt dans un royaume, tantôt dans un autre, se raccrochant à toutes les industries qui se présentaient sous sa main, pour vivre. Un de ses descendants vint enfin se retirer aux extrémités du royaume de Séeland, il y a bien des siècles déjà, et y resta, lui et toute sa postérité, jusqu'à Antonin 820e, vivant dans le plus strict incognito sous le nom de Franco... Comme donc le dernier des Blanquets ne laisse pas de postérité, son héritage me revient.

—Vous êtes donc aussi, madame, un rejeton de quelque famille royale de France, dis-je avec un peu d'orgueil?

— Le chef de ma race était un chef bien célèbre dans l'histoire, me répondit avec beaucoup de modestie cette pauvre reine déchue. Seulement les historiens ont défiguré son nom. Il était empereur de France ou plutôt de Paris, car de son temps l'empereur de France n'était maître que de Paris. Cet empire si grand et si glorieux était renfermé entre les murs d'une cité. Le reste de la France était partagé en douze royaumes principaux et une foule de royautés secondaires qui avaient pris les titres de Baronies, Comtés, Duchés et Principautés, selon leur importance. Notre aïeul, honteux comme un honnête homme en face de l'abaissement de sa patrie et brave comme un héros, se leva un jour. Il réunit son peuple et sut si bien enflammer son courage, qu'il reconquit en quelques jours les duchés de Montrouge, Vaugirard et autres, et arriva ainsi jusqu'à la grande principauté de Sceaux, qui, effrayée de tant de valeur, se soumit sans combattre.

— Et vous appelez cet illustre guerrier, dis-je avec admiration?

— Nhoel Ier, le chef et le plus illustre de la race des Merlhukeck. Il ne régna que vingt huit jours. Au retour de sa grande et noble expédition, on le trouva un matin mort dans son lit. Il avait été pris pendant la nuit d'une apoplexie foudroyante. Il laissait deux fils dont l'aîné mourut de chagrin le jour de la mort de son père; l'autre, se trou-

vant trop jeune pour soutenir le fardeau du gouvernement dans un temps si difficile, ne put régner. Ce fut son oncle Blanquet, Antonin Ier, qui prit les rênes de l'empire, jusqu'au crime de l'infâme Bonnet. De droit l'empire appartenait au fils de Nhoel Ier : c'est de ce fils que je descends directement.

— Vous êtes l'héritière de droit de l'empire français : Blanquet l'était de fait. Vous avez sans doute fusionné avec la tige Blanquet.

— Nous avons fusionné.

— Le trône vous appartient alors.

— Sans aucun doute.

— C'est votre droit.

— C'est mon droit.

— Et un droit parfaitement établi; quatre mille ans de prétention, si je ne me trompe. Mais il sera probablement un peu difficile de faire valoir ce droit sans soldats, sans argent peut-être, sans argent! c'est-à-dire, sans monceaux d'or et d'argent, sans force aucune, avec des mains adorables, mais des mains de faible femme, et contre les gens sauvages, ou à peu près, qui habitent la France ancienne, la nouvelle Cosaquie aujourd'hui.

— Mais mon droit, mon droit...

— C'est entendu, répondis-je en sentant monter à ma tête un feu qui bourdonnait dans mes oreilles : rien n'est plus respectable que le droit; le droit est tout. Puisque vos illustres ancêtres on régné sur la France, la France vous appartient; d'autant plus que vous avez fusionné. Deux droits dès lors pour un empire, car le fait est aussi un droit, deux forces réunies. Le peuple de la Cosaquie vous comprendra, je l'espère. Seulement, madame, ajoutai-je, il vous faudrait quelques soldats au moins, quelques canons, quelques-uns de ces engins enfin que nous avons inventés, et que probablement ne connaissaient pas vos illustres ancêtres. Il vous faudrait aussi, dis-je encore en baissant les yeux avec modestie, la main ferme, robuste et intelligente d'un homme.

— Je l'ai.

— Ah!

— La voici, dit-elle très-sérieusement en prenant ma main dans la sienne et la serrant avec un sentiment affectueux, que je partageai médiocrement dans le trouble où ce mot inattendu m'avait jeté. Pourtant je me remis bientôt.

— Vous êtes charmante, m'écriai-je alors avec feu. Oui, je suis tout à vous corps et âme, âme surtout. Disposez de moi, madame, mon bras vous soutiendra jusqu'au dernier jour de ma vie. Ordonnez! Que faut-il faire?

— Je ne sais pas encore, me répondit-elle avec beaucoup de sang-froid : nos ordres nous viendront de l'autre monde, de Franco.

Ce nom fut une goutte d'eau froide jetée sur du lait qui s'enfle d'ébullition. Il me rendit fort sérieux. Franco n'était plus pour moi, il est vrai, qu'un Blanquet, c'est-à-dire un curieux souvenir des vieux âges, ou une petite plaisanterie de nos jours; et pourtant ce nom-là ainsi évoqué au milieu de mes espérances les plus gaies, me rappela tout à coup cette main écrivant des mots inconnus sur la muraille d'un mort.

Qu'était-ce donc alors que cette charmante femme, recevant de lui des ordres de l'autre monde, et devinant ma pensée la plus secrète? Cette main gravant des traits mystiques, était-ce la main d'un dieu féroce? Cette si douce voix qui me parlait depuis une heure, était-ce la voix de la prêtresse de ce dieu? Moi-même n'étais-je pas la victime destinée à apaiser ce dieu sanguinaire?

J'étais dans un lieu éloigné, sauvage, sur une tombe, et, enfin de compte, j'ignorais complétement les mœurs du peuple chez lequel j'étais. Si les Séelandais passent pour des gens parfaitement civilisés, c'est-à-dire, ne dévorant pas leurs semblables, il n'eût point été sage de ma part de juger d'après eux ce petit coin de leur empire, cette peuplade oubliée dans les sables et les rochers du désert. Dans les villes les moins anthropophages, il n'est point rare de

trouver une famille, quelques hommes à préjugés féroces qui tuent sans soucis et sans remords, gaiement même et par devoir religieux. Qui me disait que je n'étais pas là aux prises avec quelques-uns de ces préjugés?

Un coup d'œil jeté à la dérobée derrière moi, trahit mon inquiétude, mais me rassura; car ce que je craignais le plus en ce moment, c'était un sacrificateur puissant, un bourreau contre lequel il m'aurait été chanceux de lutter, un bourreau comme celui qui m'avait suivi depuis le matin; et je ne le vis point. Mon interlocutrice, elle, n'était qu'une femme, une femme si douce, si gracieuse!... et je ne voyais point d'armes dans ses mains.

Je lui dis donc avec l'aisance parfaite d'un chevalier servant qui brûle de gagner ses éperons auprès de sa dame : « eh bien, madame, évoquez l'âme du vénérable Franco, si vous avez ce pouvoir, et sachons de suite quels sont ses ordres.

— Oh! ses ordres, répondit-elle avec un sourire adorable qui me perça le cœur, vous les saurez à Paris.

— A Paris, m'écriai-je! Ah! vous riez cruellement, madame. Il y a plusieurs milliers d'années que Paris n'est plus, si même Paris a jamais existé, car quelques-uns de nos plus érudits savants en doutent. Mais s'il a existé, il doit être aujourd'hui si bien enfoui dans des gouffres, des volcans, des mers sans fond, qu'il me faudrait toute la sagacité et l'œil perçant de ces sorciers du vieux temps, dont l'histoire nous a transmis les merveilles incroyables pour nous, pour notre civilisation savante, ou de ces somnambules, qui ont infesté les derniers temps des peuples de l'antiquité, dit-on.

Il y a bien je le sais, ajoutai-je, dans un coin de la terre, sur lequel nos savants disputent depuis des siècles, mais inconnu, parfaitement inconnu, un tout petit village, quelques huttes abandonnées sur des rochers inaccessibles, qu'on appelle Figuig, l'ancien Paris, dit-on, mais...

— Eh bien, qu'importe l'opinion de vos savants, me répondit mon interlocutrice avec autorité! Vous êtes jeune,

vous êtes curieux, vous êtes même plus savant que vos savants de la Caucasie, allez à Figuig.

J'étais atterré : ma prêtresse se tut, pour jouir sans doute de l'effet magique que ses paroles venaient de produire sur ma figure qu'elle regardait avec avidité.

D'où lui venait donc cette science? Qui lui avait dit que j'étais un citoyen de la Caucasie, un homme qu'on appelle un savant dans ce pays, moi qui avais traversé tant de villes, tant de déserts, seul, habitant depuis un jour seulement un sol inconnu pour moi et où j'étais complètement inconnu? Franco n'avait rien dit à personne sur moi de son vivant, et il était mort à l'arrivée chez lui de mon adorable sorcière.

— Eh bien? ajouta-t-elle après un instant de silence pendant lequel elle plongea sa pensée au fond de mon cœur.

— Mais, madame, lui répondis-je, chercher Paris sur la terre! J'aurais plutôt trouvé une goutte d'eau que vous jetteriez dans la mer... Si tel est votre désir pourtant, ajoutai-je avec résignation, votre désir sera un ordre pour moi. J'irai, j'irai toujours, partout; je marcherai jusqu'au dernier jour de ma vie; j'userai tous les instruments pour creuser la terre et y trouver Paris; je fouillerai avec mes doigts, s'il le faut; je me précipiterai dans tous les gouffres béants, au fond des mers, pour vous obéir. Parlez, madame, je suis à vous, tout à vous...

Ma voix tremblait d'émotion; ma respiration était saccadée, suspirieuse, mes yeux pleins de larmes, des douces larmes du cœur.

Oh! mon ami, si tu l'avais vue alors! Comme sa poitrine palpitait aussi! Comme ses lèvres tremblaient de désirs, d'espoir et d'amour... oui, d'amour, mon ami... oui, oui, d'amour. Oh! si tu l'avais vue, si tu l'avais vue!... Je saisis avidement ses deux mains que je couvris de baisers... Je me jetai à ses genoux, sans pouvoir proférer un seul mot, mais serrant comme un frénétique ses genoux dans mes deux bras qu'elle ne cherchait point à fuir...

Tout-à-coup un crampon de fer me harponna par la

nuque, m'enleva à je ne sais quelle hauteur et me jeta au loin, de l'autre côté du cimetière, où je restai évanoui.

IX

LE DÉSIR DE LA VENGEANCE

A mon réveil j'étais seul et furieux. Tout me revint en souvenir : je maudis le lâche qui m'avait saisi à l'improviste et par derrière. Ah! s'il m'avait dit : en garde! Si je l'avais seulement vu venir devant moi! Mais quel est donc ce monstre, ce misérable, ce bourreau, ce bourreau d'une femme? Je le saurai, je veux le savoir.

La fureur me donna des forces, je me relevai. Combien de temps étais-je resté évanoui? Je n'en sais rien: mais j'étais moulu; mes membres étaient tous endoloris, mes bras coutusionnés à ne pouvoir presque pas les mouvoir, et je sentais sur mon cou la griffe de la bête féroce qui m'avait surpris.

Je m'acheminai vers le village; je parcourus toute la campagne environnante, je scrutai tous les antres, tous les rochers, le moindre recoin qui se trouvait sur mon passage, l'arme au poing et la rage dans le cœur: le démon de la vengeance me portait. Mais rien! je ne vis rien et n'appris rien de ce que je voulais savoir.

Je n'étais pas déshonoré, mon ami, pas plus que l'honnête homme qu'un fripon maltraite, mais j'étais véxé. Quelle humiliation aussi! L'homme de la civilisation dominé par la sauvagerie! L'homme du sentiment mystifié par la brutalité! Et ne pouvoir se venger! Ah! la vengeance est un si doux baume pourtant! La vengeance, c'est la justice : c'est pour l'homme privé ce qu'est la prison pour un état, l'enfer pour Dieu. Ah! je me vengerai, disais-je... Non, je punirai cet homme; j'appésantirai sur lui le glaive de ma justice.

J'enfourchai donc ma monture, et dis adieu pour tou-

jours à la tombe de Franco et au village de Copenhag mais je ne pris pas la route de la Caucasie. Je n'ose pas te dire, mon ami, que je me mis à la recherch Paris: que me faisait Paris en ce moment? je recherc moins ou mieux que cela, je recherchais satisfaction à juste colère.

Je m'aventurai donc à tout hasard du côté opposé à lui par lequel j'étais entré à Copenhague, quoique d côté il n'y eût qu'un affreux désert, une mer de sab dominée de ci et de là par la pointe aiguë de quelque aride et dénudé. Aucun chemin, aucun sentier même tait tracé là. On eût pu croire marcher sur les bords d fleuve ou sur les bords de la mer, tant ce sable était mouvant, si les yeux, aussi loin qu'ils se portaient, n'e sent vu partout le même aspect: c'était effrayant.

Malgré la conviction bien arrêtée dans mon esprit toutes les parties du globe, même les plus désertes et plus incultes aujourd'hui, ont été habitées autrefois, j voue mon impuissance en ce moment à dire quelles vil couvrirent dans l'antiquité ce sable inhospitalier. Les S landais, plus occupés du présent que du passé, n'ont mais fait aucunes fouilles dans ces parages. Ont-ils mê soupçonné que là furent jamais des villes semblables a leurs?

Quelques-uns de leurs historiens les plus sérieux et plus amateurs des antiques, ont supposé que la mer B tique, dont le nom revit dans un misérable marais de contrées, s'étendait jusque là; d'autres ont prétendu c'était cette mer que les anciens appelaient la mer du No qui a laissé sur ce sol ses sables et ses rochers. Mais derniers sont bien hardis : aussi les a-t-on honnis d'o avouer que la mer du Nord, que nous voyons aujourd'l à quelques centaines de lieues de là, ait couvert ces rages.

Pour moi, je ne refuse point de croire que la mer quelque grand lac n'ait inondé ces lieux de son lin et de ses sables, puisque je les y vois, mais je ne puis d

ter non plus que là il y a eu des villes aussi; l'aspect général l'indique assez, et je suis parfaitement sûr que celui qui fouillera ces sables trouvera sous leurs couches épaisses les débris de palais oubliés.

Je marchai longtemps et bien lentement. Ma monture s'enfonçait continuellement dans le sable et mes bras affaiblis étaient presqu'impuissants à l'aider à sortir des profondes ornières qu'elle traçait sous ses pas. Je ne voyais à mes pieds, comme sur ma tête, rien que le ciel et le sable aride et dénudé de toute végétation.

Je fis ainsi je ne sais combien de lieues: mais j'étais sûr de m'avancer vers l'occident: je marchais bien. La route que je suivais était, il est vrai, difficile, mais elle n'offrait aucun danger. Je ne suis d'ailleurs pas bien peureux, et j'étais parfaitement armé. Mais il se présenta dans la soirée un ennemi contre lequel mes armes ne pouvaient rien.

De tous les monstres qui habitent le globe terrestre, les déserts surtout, il n'y en a pas de plus terrible que la faim et la soif. Ils se dressèrent devant moi menaçants, hérissés. Ne comptant point sur une pareille rencontre que je n'avais point soupçonnée dans mon désir de vengeance, j'étais parti sans armes contre ces redoutables ennemis; aussi j'eus peur, en vérité, mon ami, j'eus peur alors. Une sueur froide me passa sur le front; mes oreilles tintèrent, et je vis du brouillard devant mes yeux. Des fantômes m'apparurent au loin dansant au milieu d'une oasis qui disparaissait et reparaissait tour-à-tour.

Mes jambes faiblirent sous moi; je m'affaissai jusqu'à terre et m'étendis au long de mon coursier. J'attendis là que la fraicheur du sol me redonnât quelque force. La force ne revint pas, mais je sentis bientôt un bien-être qui me porta au sommeil...

Ai-je dormi? Je n'en sais rien, en vérité. Si j'ai dormi, j'ai fait un rêve bien agréable et bien utile; si je n'ai pas dormi, le cours de mes idées se trouva, il faut en convenir, bien mystérieusement embelli. Je vis autour de moi

comme une belle oasis peuplée de volailles cuites et d fumet des plus succulents. Elles becquetaient des pe pains dorés qui pendaient à tous les arbres. Des ruissea de vin et de lait coulaient autour de moi et venaient a roser d'eux-mêmes mes lèvres desséchées. J'étendis la ma sur les pains et les volailles; je les portai à ma bouche, j mangeai ; je fis un repas délicieux... puis m'éveillai.

Oh! mon ami, tu me croiras si tu veux; je ne t'en prie pas, car le fait est trop merveilleux et dépasse trop le possible de nos croyances habituelles, mais dans ma main était encore un reste de pain et de volaille, que j'achevai avec un excellent appétit, avant de réfléchir sur la singularité de leur bonne venue. Je n'avais donc pas tout-à-fait rêvé! Pourtant...

Enfin, je me levai, j'étais fort; je fis quelques pas en avant. Tout-à-coup parut à mes côtés un bras humain, qui semblait sortir d'un nuage pour m'indiquer une magnifique oasis qui se dressait à quelque distance devant moi.

Cette apparition subite me glaça de terreur; je fis quelques pas en arrière, en portant vivement mes regards sur l'être qui venait de surgir si singulièrement des entrailles de la terre. Ah! je le reconnus, mon ami : aussi portai-je rapidement la main à mon révolver; car ce bras, c'était celui du sauvage que je cherchais.

En garde! lui criai-je d'une voix étranglée de fureur, en dressant vers sa poitrine les canons béants de mon arme : je veux vous tuer, mais je ne veux pas vous assassiner.

— Buvez, me dit-il avec un sang froid terrifiant, en me présentant une bouteille! Vous avez mangé, mais vous n'avez pas bu. C'est *elle* qui m'envoie vers vous.

Tout cela était dit dans un langage d'un assez mauvais idiome, que je pus pourtant comprendre. Que devais-je faire, mon ami? J'étais désarmé. Si je devais tuer cet homme, j'en remis la partie à d'autres jours. *Elle* l'envoyait vers moi : *elle* pensait donc à moi ! D'ailleurs, *elle* me sauvait la vie, je ne pouvais pas être méchant. Et puis, où était-

elle? J'étais plus désireux de le savoir que de tuer son grand diable de valet ou de maître.

Où est-*elle*? je veux le savoir, dis-je avec un ton impérieux et de mauvaise humeur, qui ne seyait peut-être pas dans la bouche de celui qui avait failli mourir de faim, et en présence de son sauveur, mais qui satisfaisait un peu l'orgueil d'un homme qui consentait à se désarmer au moment du combat, où est elle?

— Là, me dit-il, en me montrant du doigt des maisons que je commençais à entrevoir à quelque distance de nous. C'est l'oasis de Lining, une des plus considérables de ces déserts. Elle fait partie du royaume de Séeland. Lining a une réputation de civilisation parmi les villes du royaume, ce qui ne l'empêche pas de manquer grossièrement aux devoirs de l'humanité. Dans mon pays barbare, à moi, on tue les hommes qui vous insultent, mais les femmes sont sacrées. Ici on les met en prison.

— Que dites-vous? *Elle* est en prison?

— Je le crois du moins.

— Et vous ne l'en arrachez pas! Ah! m'écriai-je en lui ricanant au nez, vous ne pouviez donc pas vous approcher tout doucement, sans être vu, puis saisir par la nuque son lâche geôlier et le jeter par dessus les murs du cimetière?

Les yeux me brûlaient; ils devaient lancer du feu en ce moment. Il est évident que je ne savais plus ce que je disais. Je confondais la prison de Lining avec le cimetière de Copenhague, de si triste souvenir pour moi. Ce trait que mon esprit venait de décocher avec tant de plaisir, tomba sur la peau de mon interlocuteur comme une flèche sur un mur de marbre. Il ne sourcilla pas. Mais j'étais content; mon orgueil était satisfait : l'homme de la civilisation avait à son tour vaincu le barbare dans un tournoi d'esprit.

Nous marchâmes côte à côte, moi plus léger, puisque je ne portais plus le lourd fardeau de la colère, lui, me racontant sa malheureuse arrivée à Lining.

Je ne sais s'ils avaient trouvé un chemin plus court que

celui que j'avais suivi, ou s'ils avaient eu à leur disposition de plus puissants moyens de locomotion que moi, mais ils étaient arrivés ce jour-là même et de grand matin dans l'oasis. J'étais vivement impressioné de cette rapidité de voyage, dont je me croyais seul capable avec mon bidet mécanique, et je l'interrogeai là-dessus aussi clairement que je le pus. Il me comprit parfaitement; mais il n'en fut pas de même de mon côté : il ne me fut pas possible de saisir les explications embarrassées, à dessein peut-être, qu'il me donna.

Mais ce que je compris très-bien dans son langage, tout incomplet qu'il était, c'est que sa compagne avait su, déviné plutôt, mon voyage, ma fureur, et la faiblesse que j'avais éprouvée sous l'empire de la faim. J'étais atterré de cette science infuse, de cette divination surnaturelle.

Cette femme, m'écriai-je avec épouvante, est donc une sorcière!

Une grimace affreuse, en guise de sourire, erra sur les lèvres de mon guide.

Sorcière! ce mot fut toujours ignoble et effrayant, mon ami, chez tous les peuples, dans tous les temps; et, à quelqu'âge ou condition de la vie que l'on soit, on a toujours maudit les sorciers. Quelques-uns, plus sages ou plus sots, en ont ri. En ce moment il me donna, je l'avoue, froid au cœur, car j'étais en face d'un fait, d'un fait irrécusable. Aujourd'hui, dans mon cabinet, je pèse froidement ce mot, je l'analyse, et je me dis : sorcier! que m'importe ce mot! On l'a ridiculisé dans mon esprit en me montrant comme on montrait à nos ancêtres, le sorcier partant à minuit pour le sabbat, à cheval sur un balai : on l'a aussi rendu terrible, en montrant le sorcier exerçant à chaque instant du jour pour son compte et celui des autres, des vengeances atroces. Le sorcier n'est point tout cela pour moi.

Pour moi, il est évident encore qu'il y a deux mondes, le monde visible et le monde invisible, le monde des Corps et le monde des Esprits. Quand je dis pour moi, c'est à tort; cette croyance ne m'est point particulière, elle

est générale et ne se prouve pas plus d'ailleurs que la lumière du soleil. Mais là où je suis peut-être un homme trop faible et trop crédule, et peut-être le seul, c'est dans la foi que j'ai aux communications réciproques des deux mondes.

Pour arriver au monde des Esprits il y a un chemin que je ne connais pas; mais il existe évidemment. Aussi je ne suis point surpris qu'il y ait des hommes qui l'aient déviné, qui l'aient vu et l'aient suivi. Le monde des Esprits! Eh! mon Dieu, mais ce monde-là nous enveloppe : il ne nous est caché que par un rideau que la main peut lever, par un nuage qu'une lumière peut percer. Je n'ai point cette main, je n'ai point cette lumière, mais je serais bien téméraire de nier chez les autres un pouvoir que je n'ai pas.

Ce pouvoir, c'est celui des Homes de nos jours, des prophètes, des sybilles, des somnambules, des devins, des sorciers des anciens. Il n'a donc rien de risible, ni d'effrayant, et c'est une pusillanimité sans excuse pour la science, que de ne pas oser le prendre au sérieux pour l'étudier à fond.

Je ne sais si j'avais affaire à une prophétesse, à une sybille, à une somnambule ou à une sorcière, mais d'après un mot que je pus saisir et que je me rappelle parfaitement, la science de la compagne de mon guide se trouvait mêlée du nom de Franco. Elle connaissait sans doute le chemin du monde des esprits où vivait Franco, ou Franco, de son côté, pouvait peut-être se révéler au monde des corps.

X

LE CADI DE LINING

Nos voyageurs étaient donc arrivés dès le matin à Lining, par air ou par terre, mais avant moi. Plus heureux

que moi encore, d'un autre côté, ils avaient pu a une fête que l'on avait donnée dans la matinée.

Sur une des places de la ville, on avait dressé un de bois parfaitement sculptée et parfaitement resser il paraît, en l'honneur d'un citoyen de Séeland, ou de Lining. Le citoyen était un homme courageu courageux même pour assister à l'inauguratio statue.

Je ne pus retenir sur mes lèvres un sourire ma tionné, quand j'appris que cette statue, si hal sculptée et si fièrement dressée au milieu d'une ville à civilisation reconnue, était la récompense a à la probité d'un pauvre diable qui, ayant trouvé coche contenant plusieurs millions de roubles, l'av due à son légitime propriétaire. C'est beau, me d mais c'est beau comme l'accomplissement d'un Malheur au pays qui voit la vertu dans la négation Cet homme n'a pas volé, élevez-lui des statues!... pays!

La foule était grande, il paraît, à cette fête : l'on entière y assistait. Nos deux voyageurs en appr sujet de la fête, ne firent pas les réflexions que je v faire sur la moralité d'une ville où l'on trouve b de n'être point un voleur. Ils se mêlèrent à la fou défiance et sans garder leurs poches. La dame touj avait été séparée de son mentor ou de son geôlier espace assez grand, que la foule agrandissait touj plus en plus.

Des bijoux que je n'avais point encore remarqu vraient la poitrine, les bras, les doigts de la dam D'autres les avaient très-récemment vus et, moins beau trait de probité que la statue prétendait devr ils manœuvrèrent de manière à resserrer dans u étroit les bijoux exotiques sur lesquels ils avaient de faire main basse.

La dame se trouva bientôt beaucoup trop à l'étr ce cercle humain, et instinctivement elle appela d

son gardien colosse, qui n'avait d'yeux que pour elle, et commençait à gronder sourdement de la voir presque étouffée par la foule. Ce regard l'électrisa : d'un bond de chacal il s'élança vers elle, la saisit dans ses bras et, l'enlevant au-dessus de la foule, il l'emporta au loin.

Cette manœuvre avait été magnifigue : la dame et les bijoux étaient sains et saufs; mais des cris de douleurs et d'injures s'élevèrent de toutes parts. Le courage et l'habileté du sauveteur avaient brillé aux dépens du voisinage.

Les filous dupés et contusionnés crièrent à tue-tête et firent un tapage étourdissant, dont n'étaient point fâchés les honnêtes gens, mais auquel cependant ils ne faisaient point chorus, dans l'espoir sans doute qu'une statue de la *modération* leur serait élevée un jour.

Les bijoux étaient donc sauvés. C'était un bien pour la pauvre voyageuse, mais c'était fâcheux pour ceux qui les convoitaient, et comme après tout ces hommes étaient honnêtes, puisqu'ils n'avaient jamais été flétris par la justice, ils avaient le droit de demander justice. Aussi parlèrent-ils haut et, s'adressant à la police, ils demandèrent pour indemnités une partie de ces richesses qu'ils avaient manquées. Le héros et sa compagne furent donc conduits chez le cadi.

Le cadi dans le Séeland, mon ami, est un magistrat qui n'a point d'analogue dans notre patrie. Chez nous la justice se rend toujours en public, par plusieurs hommes, nos pairs, qui nous connaissent, et toujours compétents sur les matières qui leur sont soumises.

Dans le Séeland, le tribunal du cadi auquel on a recours très-souvent, à chaque instant du jour, est un tribunal élevé dans son cabinet, où il rend justice en tête à tête, à sa manière, selon ses vues, ses appréciations, ses préjugés, car il en a, puisqu'il est homme.

J'ai toujours eu peur, moi, d'un homme qui juge seul, avec la confiance de celui qui l'envoie et la force brutale à sa porte. Cet homme peut-être un tyran bien dangereux : c'est un roi dans sa ville, un despote armé d'armes redou-

Une si jolie personne, une persónne de manières si accomplies, n'a pu troubler la fête de notre ville. C'est une erreur.

— C'est une erreur en effet, M. le cadi; je n'ai point troublé votre fête.

— Mais... avec vous, reprit-il en rapprochant son siége de celui de la dame, en baissant un peu la voix et portant ses mains trés-près des mains de l'accusée, n'y avait-il pas un homme... un homme grand, laid, affreux de figure, de costume et de manières?

— C'est vrai, monsieur le cadi, répondit la dame en souriant.

— Ah! ah! reprit le cadi en relevant la tête et fixant de ses petits yeux brillants la pauvre femme qui frémissait de honte de se voir sur la sellette des accusés, interrogée, soupçonnée, lorsque son cœur était si pur... Ah! vous étiez avec un homme... loin de votre pays sans doute, car chez nous personne ne vous connaît... avec un homme fort laid, brutal, et qui vous jette dans les mains de la police!

La pauvre femme tremblait de tous ses membres : ses yeux étaient humides de grosses larmes. Peut-être pourtant ne comprenait-elle de toute cette scène que l'humiliation d'être accusée. Ses larmes attendrirent le cadi qui se leva tout à coup, consolant la pauvre affligée par de douces paroles. Puis il serra ses mains dans les siennes, en l'attirant sur sa poitrine pour appliquer sur son beau front le baiser qui errait déjà sur ses lèvres.

L'accusée parut alors se réveiller tout à coup, et, relevant fièrement la tête, elle montra deux yeux secs et flamboyants de colère, qui changèrent le voluptueux baiser du cadi en sourire hébété, confus, suppliant encore, et qui donna au juge une physionomie indéfinissable d'ignominie. Puis elle fit brusquement en arrière un pas si mal calculé que son siége roula par terre avec un bruit qui fut entendu dans la salle d'attente, car la porte s'ouvrit en même temps et l'homme laid et brutal se précipita tout près de sa dame, en lui demandant ses ordres d'un regard qu'elle

compris, mais auquel elle ne répondit pas. Peut-être aussi n'eut-elle pas le temps, car un quatrième personnage parut sur les pas du géant, et la scène changea de face aussitôt.

— Écrivez, dit le cadi au nouvel arrivant, qui n'était autre que son secrétaire. L'accusation est parfaitement prouvée pour moi. Ces gens sont des vagabonds qui auront à rendre à la justice compte de leurs méfaits de tantôt et d'autres au besoin. Qu'on les garde à vue d'ici que j'aie avisé.

Il dit, et se drapa magnifiquement dans sa robe, croisant les jambes, serrant les bras sur sa poitrine et baissant la tête avec une petite moue d'intime réflexion, qu'il aurait voulu donner pour très-sérieuse, mais qui n'était que du dépit. Le secrétaire, lui, écrivait avec une animation sans pareille; tandis que la dame restait immobile, profondément repliée sur elle-même et ne paraissant aucunement s'occuper de ce qui se passait autour d'elle, pas plus de ses juges que de son malheureux chevalier, qui ne perdait pas un seul de ses mouvements et cherchait à deviner dans son attitude s'il ne trouverait pas un ordre qu'il aurait à exécuter.

Cet ordre lui vint bientôt : la dame releva tout à coup la tête, et, portant ses regards vers son compagnon de voyage, elle lui dit quelques mots que personne ne comprit. Sans s'occuper d'autre chose que de l'ordre qui venait de lui être donné, celui-ci sortit précipitamment.

— Mais, madame?... dit alors le cadi avec un ton de voix et un geste interrogateurs, qui demandaient pourquoi cet homme s'échappait ainsi.

— Il reviendra, monsieur le juge, répondit la dame avec un sourire plein d'amertume. Je viens de recevoir un ordre que je lui transmets : — l'ordre de me sauver, mon ami. — Ne craignez rien; tant que je serai chez vous, lui ne sera pas loin.

— C'est bien, répondit le cadi en faisant un gracieux salut et sortant de son cabinet. Ah! à propos, dit-il en re-

venant quelque peu sur ses pas, et s'adressant à son secrétaire, interrogez madame autant que l'exigeront les besoins de cette affaire. Vous demanderez son nom, son âge, sa profession, son pays. Vous savez enfin ce que je fais habituellement. Du reste ayez beaucoup d'égards pour madame. Je la reverrai, j'espère.

Il renouvela son salut plein de grâce et sortit majestueusement, comme un roi de théâtre.

Lorsque le cadi fut sorti, le sécrétaire déposa sa plume sur son bureau, ramassa une liasse de papiers écrits, d'autres blancs, qu'il mit en tas et dont il considéra et chercha par un regard habile à faire considérer le volume; puis il se leva, alla fermer les portes, et, revenant vers l'accusée avec laquelle il se trouvait seul : madame, lui dit-il, votre affaire est mauvaise. Les lois de notre pays sont très-sévères. Il y a de la prison et une forte amende, des indemnités à celui-ci, à celui-là, dans votre affaire. Vous serez traînée devant les tribunaux, vilipendée par le ministère public, questionnée durement par des juges, jugée, condamnée... condamnée, ajouta-t-il lentement, en regardant sur la figure de son interlocutrice l'effet de ce mot, qui ne produisit acune émotion, comme si elle eût été sûre du contraire. Puis, si vous êtes riche... ajouta-t-il encore en la regardant d'un regard profond qui demandait une réponse qui ne vint pas... Tenez, madame, reprit-il en se levant et tenant dans ses mains les papiers qu'il venait d'écrire et ceux que sans doute il se proposait d'écrire encore, je vois que vous n'êtes point faite pour des ignominies pareilles. Vous êtes tombée dans un guêpier, d'où vous vous retirerez difficilement saine et sauve. Vous avez attiré sur vous, je me doute pourquoi, dit-il avec finesse, la colère du cadi, mais je l'apaiserai aussi facilement que vous l'avez soulevée, vous, madame. Il ne voit que par mes yeux, n'entend que par mes oreilles; c'est un sot et un pédant, comme vous avez pu le voir : eh bien je puis, moi, vous débarrasser de cette fâcheuse position. Je puis jeter au feu cette procédure, vous ouvrir la porte de

ce cabinet et vous souhaiter un bon voyage, sans que personne ne s'occupe plus de rien...

Le secrétaire, le cou tendu et la bouche béante, tenait anxieusement son oreille au guet d'une réponse. Mais l'accusée le regardait avec de grands yeux ébahis, ne compenant rien à ce langage qui paraissait si désintéressé ; car, jeune encore, cet homme n'avait point avancé vers elle ni ses mains ni ses lèvres. Elle ne répondit pas : elle attendait donc quelque autre parole encore.

— Madame, reprit alors le rusé secrétaire en brusquant un dénouement qui se faisait trop attendre, je vous l'avoue sans honte, ici je fais presque gratuitement la besogne d'un incapable que l'on paie grassement, comme si je n'avais pas quelque mérite et... des besoins, ajouta-t-il en baissant la voix. Aussi, je le jure, si vous voulez déposer ici seulement une partie des amendes auxquelles vous serez infailliblement condamnée, vous partirez de suite : le reste me regarde.

Éloquence perdue, mon ami! La dame restait insensible à tout ce qu'on lui disait. Qu'attendait-elle donc? Le secrétaire crut le deviner : il pensa qu'il serait de bonne politique, pour attirer l'attention de la dame, de faire de la générosité. Il brûla donc les papiers de la procédure; puis regardant sa prisonnière : C'est fini, madame, lui dit-il, vous pouvez partir... en toute sûreté...

Évidemment l'esprit de la prophétesse était ailleurs. Elle ne bougea pas et ne répondit rien. Le secrétaire, lui, se tenait debout devant elle, commençant à craindre que son héroïsme ne fût pas compris, lorsqu'il la vit sortir tout-à-coup de son état de torpeur et s'avancer avec empressement vers la porte du cabinet, qui s'ouvrit aussitôt...

Nous étions là, mon ami. Conduit par mon ennemi d'hier, mon sauveur d'aujourd'hui, je venais au secours de sa compagne, qui se jeta sur ma poitrine, où elle versa d'abondantes larmes. Son cœur était gros d'angoisse ; ses lèvres crispées par la douleur et l'émotion ne purent articuler aucun son.

Par la porte opposée venait d'entrer le cadi, qui resta tout ébahi de cette scène d'attendrissement, pendant que son secrétaire se rongeait les ongles et craignait vivement d'avoir été dupe de sa confiance.

Pour moi, mon ami, j'étais plein de zèle pour ma jolie protégée qui était et que je croyais aussi bien innocente de tout le mal qu'on pouvait lui imputer. Ce que je connaissais d'elle me donnait la plus haute opinion de son cœur, et j'aurais juré, aux dépens de ma vie, que cette bonne et belle figure ne pouvait pas être le miroir d'une vilaine âme; mais que faire? que dire? Je connaissais peu les lois des Séélandais; leurs mœurs n'étaient pas non plus ce que je savais le mieux. Ce que j'en avais entendu dire dans nos histoires du jour, était si contradictoire, que j'avais préféré jusqu'alors ne point m'en occuper. Ah! s'il se fût agi d'une grande question de haute moralié, d'un fait capital que la conscience publique apprécie de même partout, j'aurais eu la parole haute et ferme. Mais là, mon ami, il n'y avait qu'un petit fait que chacun peut apprécier à son point de vue, qui est bien pour celui-ci, indifférent pour celui-là, mal pour cet autre.

Aussi, je te l'avoue franchement, j'aurais été grandement embarrassé, si je n'eusse pas senti à mes côtés une providence humaine en laquelle j'espérais.

A la porte du prétoire, dans la rue, nous avions été accostés, mon compagnon et moi, par un homme de bonne figure, jeune encore, qui me dit avec une aisance parfaite, sentant son grand seigneur, mais surtout l'honnête homme et l'homme d'énergie: vous êtes étranger, monsieur? En voyant avec vous cet homme, ajouta-t-il en montrant du doigt mon géant, je crois que vous venez chez notre cadi, pour porter témoignage en faveur de quelqu'un à qui vous vous intéressez. Je suis du pays, j'y jouis de quelque considération, et de plus, j'ai sur vous un grand avantage, c'est que j'ai vu le fait sur lequel vous voulez donner votre aide à une dame fort intéressante à mon avis. Laissez-moi porter la parole en sa faveur; la langue séelandaise est la

mienne. Bien entendu d'ailleurs, ajouta-t-il, que si je parle mieux ma langue que vous, je ne refuse pas les arguments favorables que vous voudrez bien me souffler.

Et nous entrâmes ensemble chez le cadi, auquel mon avocat fit un grand salut qui ne lui fut pas rendu. Cette froideur m'ôta un peu de la confiance qu'il m'avait inspirée d'abord : je craignis qu'il n'eût un peu trop compté sur son pouvoir. Je me retournai vers lui cependant, après avoir essuyé les larmes de la pauvre accusée, et mon regard lui demanda l'aide qu'il m'avait promis.

— Monsieur le juge, dit-il au cadi, vos gens ont conduit devant votre tribunal cette dame, l'accusant d'un fait dont elle est tout-à-fait innocente. Pour la juger comme moi, il suffit d'avoir vu. S'il y a un coupable, ce n'est assurément pas elle.

Le cadi écouta froidement et distractivement. Tenant son coude appuyé sur son bureau, son menton dans sa main, il paraissait réfléchir profondément, si profondément même qu'il ne répondit pas à notre avocat. Ce fut le sécrétaire qui se chargea de ce soin.

— Qui êtes-vous donc, lui dit-il brutalement d'un ton rauque et avec un regard oblique qui n'indiquait rien de bon?

— Je suis, monsieur le sécrétaire, répondit notre avocat poliment, mais d'un ton ferme, un honnête homme qui a vu et qui vient dire ce qu'il a vu.

— C'est inutile; d'ailleurs nous ne vous demandons rien, répondit de nouveau cet énergumène.

— Je croyais, monsieur le sécrétaire, qu'un honnête homme avait toujours la parole pour éclairer la justice, dit notre avocat avec beaucoup de douceur. La justice peut toujours m'écouter, elle appréciera ensuite. Je n'ai point intention de forcer la conviction de monsieur le cadi, et ce que je dis et veux dire, je le dis et veux dire poliment. On pourrait bien me répondre de même.

— Taisez-vous, s'écria l'impudent sécrétaire en haussant insolemment les épaules et tournant le dos à son interlocuteur! Vous n'êtes rien ici.

— Taisez-vous vous-même, monsieur, s'écria à son tour avec beaucoup d'énergie notre avocat! Vous ne devez parler ici que lorsque le cadi vous l'ordonne.

— Vous remarquerez, monsieur le cadi, dit alors le sécrétaire en fureur, que cet homme parle trop haut chez nous en faveur de gens suspects que vous allez déférer aux tribunaux et mettre en lieu de sûreté, en attendant, parce qu'ils sont étrangers, parce qu'ils sont passibles d'amendes et d'indemnités, et qu'ils n'ont aucune garantie à nous donner.

Le cadi se taisait toujours et n'intervenait dans ce pénible débat que par une petite moue insignifiante que l'homme le plus exercé n'aurait pu deviner. Notre avocat, que j'avais vu si doux, si convenable jusqu'alors, releva fièrement la tête, darda sur notre pauvre juge un œil de commandement qui me rassura un peu pour notre cause que je voyais tant compromise, et laissa déborder alors sa colère.

— Monsieur le cadi, dit-il au juge muet avec un sourire de cruelle pitié, vous manquez à votre devoir en n'imposant pas silence à cet énergumène qui joue ici le rôle d'avocat du diable, tout en faisant celui de cadi, qui ne doit pas être le sien. Il faudra donc que ce soit moi qui le rappelle à l'ordre. Mais en attendant, écoutez bien ceci, et rien que ceci : je me donne garant de cette dame et de son fait, et je veux être cru. Si pourtant il vous faut des indemnités, les voici, ajouta-t-il en jetant dédaigneusement une bourse bien arrondie sur le bureau du cadi. Veuillez m'en donner un récépissé.

— Votre nom, dit plus doucement alors le sécrétaire en jetant sur l'argent un regard de convoitise et sur le donneur un regard de repentir et de merci.

— Le voici, répondit notre inconnu, en écrivant quelques mots sur un papier qu'il présenta au cadi qui le lut du coin de l'œil, puis se leva aussitôt avec le plus grand empressement.

Mais notre avocat le cloua sur son siège, où il retomba

frappé du terrible regard de celui qu'il avait laissé insulter si bénévolément.

— Restez, monsieur le cadi, lui dit-il. La renommée ne nous avait point trompé. Demain vous saurez la volonté de vos supérieurs. En attendant, renvoyez ces gens de votre prétoire...

Nous sortîmes tous, mon ami, laissant atterrés le cadi et son secrétaire.

XI

L'AMI INCONNU

Tu comprends, mon ami, combien je dus être satisfait de ce dénouement inattendu. Il me paraissait d'abord un bel acte de justice, et puis... Eh! mon Dieu, je ne sais en vérité, pauvre philosophe que je suis, si je ne m'en réjouis pas plus pour m'avoir rendu si heureusement une femme qui devenait pour moi tout un bonheur, tout un avenir, l'avenir, bien entendu, que m'avaient fait entrevoir Franco, son livre et ses histoires.

J'étais donc heureux... avec quelque souci pourtant, le souci peut-être, après tout, de l'amour-propre froissé, car au milieu de tout cela ma sagacité avait été diantrement mise en défaut. Cet homme que le hasard avait jeté à Lining sur notre passage, au moment où nous avions si grand besoin de lui, et qui avait si bien conduit une difficile affaire, quel était-il donc? D'où venait-il? Il ne venait pas de Lining assurément, car le cadi l'eût connu, un peu connu au moins; et, si le cadi ne le connaissait pas, comment se trouvait-il dans sa ville un homme qui eût un talisman assez magique pour faire ce qu'avait fait le nom de notre avocat?

Ce problème était insoluble pour moi dans ce moment, mon ami, mais j'espérais qu'il ne le serait pas toujours. Je ne quittai donc pas de suite ce protecteur inconnu. Je

m'attachai à ses pas sans affectation ; je lui parlai sans désir avoué. Mais c'était un homme d'esprit et d'observation, il me devina.

— Vous êtes étranger, monsieur, me demanda-t-il de nouveau?

— De la Caucasie, lui répondis-je avec empressement, espérant qu'il ferait de même, si je lui faisais la même question, de la tribu du Caucase, de Caucasipol même, ajoutai-je avec complaisance, comme si je venais de me donner un titre d'illustration.

— Et vous allez...?

— Ah! je ne sais, répondis-je en regardant la dame de mes pensées, je ne sais où je vais.

— A Paris, répondit-elle en rendant à mon regard un regard qui me fascina.

— Et vous êtes un homme désireux de connaître les mœurs de tous les pays, ajouta-t-il sans paraître avoir compris la réponse qui venait de lui être faite. Vous aurez alors à apprendre dans notre Séeland, monsieur, si vous avez du temps à vous. Peut-être ne vous serai-je point inutile, si vous le trouvez bon. Pour aujourd'hui permettez que je vous quitte. Je vous donne rendez-vous demain matin, à neuf heures, sur la place du tribunal.

Puis, nous saluant avec une grâce infinie, il nous quitta brusquement, sans que je pusse le remercier de son heureuse intervention dans l'affaire du cadi, et de son offre généreuse d'assistance pour le lendemain. Je le suivis des yeux aussi loin que je pus. Il fut bientôt rejoint par un homme qui passa son bras sous le sien, et ils disparurent ensemble dans le lointain, sans me jeter un regard que j'attendais presque.

Le lendemain je ne me fis point attendre. Bien avant l'heure indiquée je me trouvais sur la place du tribunal, car j'étais tout à fait libre. Je logeais dans le même hôtel que mes nouveaux alliés; mais la dame m'avait fait dire, dès le matin, de ne point me déranger pour la voir, qu'elle avait besoin du repos de la journée. Je lui avais fait dire,

de mon côté, que j'espérais bien que son message n'était point un message d'adieu, que nous ne pouvions pas nous séparer de la sorte, que d'ailleurs j'avais le cœur plein de pensées que j'avais à lui communiquer. Puis, j'étais sorti après mes recommandations faites utilement, je l'espérais.

Je me promenai sur la place du tribunal, en attendant mon cicérone, et réfléchissant tristement sur les misères de la société humaine qui, fondée dans un but d'utilité pour tous, ne pouvait atteindre ce but qu'avec des tribunaux et des prisons. L'homme, me disais-je avec amertume, n'est donc qu'un écolier révolté qui n'obéit qu'à la férule, quand il n'est pas un fou dangereux qu'il faut encager. Était-ce là le côté des mœurs séelandaises que voulait me montrer mon cicerone, en me donnant rendez-vous sur la place du tribunal, pour de là m'introduire au tribunal sans doute?

A voir la foule qui entrait et sortait continuellement, comme les abeilles d'une ruche bien peuplée, on ne pouvait considérer ce peuple que comme un peuple d'affaires difficiles. Le tribunal était ouvert depuis longtemps déjà; le juge, car c'était encore un tribunal occupé par un seul juge, était assis et jugeait. J'étais plusieurs fois entré et sorti avec tout le monde pour voir et entendre, mais je comprenais peu. Je désirais donc ardemment mon avocat de la veille, qui se trouvait un peu en retard. La dernière fois que je sortis du prétoire, il m'aperçut et vint à moi, en me tendant la main.

— Pardon, me dit-il; je me fais attendre : vous vous impatientiez, et vous êtes entré sans moi.

— C'est donc là que vous vouliez me conduire, lui répondis-je?

— Oui, me dit-il, mais nous n'y entrerons pas de suite, car le plus curieux de la justice se trouve ici, sur cette place, pour vous qui êtes sans doute un peu philosophe.

J'ouvris de grands yeux étonnés, pour regarder mon interlocuteur qui me dit, en me montrant par un signe de tête quelques hommes qui rôdaient sur la place, comme

j'y avais rôdé moi-même : regardez; étudiez-moi ces figures-là. Suivez des yeux ces hommes, mais à leur insu : c'est assez vous dire d'être prudent. Ce spectacle m'intéresse infiniment d'ailleurs, et je serais fâché que nous ne le suivissions pas jusqu'au bout.

Je regardai donc, tout en causant et sans affectation, les hommes indiqués. Dans cette foule j'en vis trois, trois surtout, qui, leurs mains dans leurs poches et comme de simples curieux amateurs, s'en allaient de l'un à l'autre de ceux qui sortaient du prétoire. Ils abordaient de préférence ceux dont la figure crispée attestait le mécontentement.

Quelques-uns jetaient à ces trois hommes un regard de travers sans répondre : d'autres paraissaient très-animés et furieux, et racontaient leurs démêlés sans doute avec toutes sortes de menaces contre leurs adversaires et le juge inintelligent ou forfaiteur qui leur avait refusé justice. A quelques-uns seulement je vis glisser dans les mains des petits billets.

— Eh bien, me dit mon cicérone, voyez-vous?

— Parfaitement : ces trois hommes sont des bienfaiteurs, de généreux bienfaiteurs de l'humanité souffrante, qui se sont transportés là où il y a des douleurs à soulager, des consolatious à donner. Donner du pain à celui qui a faim, est une belle action; essuyer les larmes de celui qui a des peines, est peut-être plus beau encore.

Mon interlocuteur se mit à rire, en me regardant attentivement.

— Les Caucasiens ont une belle âme, me dit-il : je crois qu'ils ne soupçonnent pas facilement le mal.

Je le regardai avec hébétude. Je me croyais un homme de bon jugement, clairvoyant même, et je me voyais dépassé par un homme que j'étais loin de croire d'un œil aussi fin que le mien. Mon regard naïvement interrogateur n'arrêta ni ses idées, ni sa conversation.

— Ce qui me touche singulièrement, continua mon interlocuteur, c'est de voir de bonnes figures, des figures d'honnêtes gens parmi ces hommes qui sortent du tribu-

nal avec la rage dans l'âme, des condamnés probablement.

— C'est vrai, répondis-je, j'ai fait cette remarque comme vous, et ces figures-là, je les ai si bien examinées, qu'elles ne sortiront pas tout à l'heure de mon souvenir.

— Et quelques-uns ont reçu des petits papiers, ajouta mon cicérone en poussant un profond soupir!

— Oui, je l'ai vu.

— Ces papiers, monsieur, sont bien assurément des adresses données par des conspirateurs qui sont venus là racoler des soldats pour leur armée.

— Comment! que dites-vous, monsieur, m'écriai-je avec étonnement?

— Je dis qu'à cette heure je comprends ce que je n'ai jamais voulu comprendre, répondit tristement mon nouvel ami, c'est que les gouvernements se font tous les jours mille et mille ennemis sans le savoir, sans s'en occuper; je dis que sous les trônes il y a des fourmilières qui travaillent incessament, dont on rit, et qui creusent à la fin un abîme assez profond pour les engloutir; je dis que j'ai toujours cru que les peuples aimaient la justice et que ceux qui sont chargés de la rendre... Eh! mais, que dis-je donc là? reprit-il. Entrons au tribunal, et nous verrons si ceux qui sont chargés de rendre la justice, la rendent avec gravité, vérité et modération. Nous jugerons nous-mêmes ensuite si les bonnes figures que nous avons vues sortir, étaient des figures d'honnêtes gens.

— Vous en douteriez, monsieur, lui dis-je?

— Et vous, me répondit-il avec un sourire de finesse?

— Moi, je n'en doute nullement, répartis-je avec vivacité, satisfait de lutter avec un si rude joûteur. La figure ne trompe jamais. Les traits d'un filou ne ressemblent en rien à ceux de l'homme de bien. Leur ensemble peut bien quelquefois au premier coup d'œil vous tromper, si vous n'êtes pas sur vos gardes; mais approchez-vous, regardez mieux, et vous trouverez bien vite le désordre que vous n'aviez pas vu d'abord, des lignes brisées, un point d'in-

terrogation menaçant qui se dresse ici ou là sur la figure de l'escroc-tartufe et du finassier de mauvais aloi...

— Et je regardais mon cicerone qui s'était arrêté sur le perron qui conduisait au tribunal, je le regardais avec un œil plein de feu.

— Continuez, me dit-il tranquillement.

— Eh bien, je voulais dire, monsieur, repris-je avec plus de calme, que si nos bonnes figures n'ont point sur leurs traits ce mauvais point d'interrogation, et c'est possible, à mon avis, malgré la mauvaise humeur qu'elles témoignent, ceux qui rendent la justice, ne la rendent pas toujours, comme vous voulez le dire, avec vérité, modération.

— Vous croyez donc qu'un homme de bien mécontent ne se trompe jamais? me répondit mon interlocuteur avec un sourire navrant d'amertume.

— Pardon, lui dis-je; mais, s'il se trompe, faites le lui voir avec vérité, modération, et sa figure ne deviendra pas chagrine, ou tout au moins, vous ne parviendrez jamais à glisser des petits papiers dans ses mains.

— Ah! voilà précisément où j'en voulais revenir, reprit vivement mon interlocuteur : un honnête homme qui reçoit les petits papiers d'un conspirateur!

— Je ne sais, répondis-je gravement, quelle est la morale de Séeland, monsieur, mais je sais qu'un homme de bien, qui ne trouve pas justice au tribunal de la justice, peut désespérer de la trouver nulle part, et la demander à sa conscience. Si sa conscience, c'est-à-dire, ce flambeau intime que Dieu a donné à tout homme et qui fut allumé avant nos conventions sociales, lui fait voir un forfait brisant le contrat de ses droits; si sa conscience lui ordonne en outre de punir tout forfait là où il est, que direz-vous donc à cet homme? Il a des droits et des devoirs : ses droits, vous les méprisez; pourquoi vous plaignez-vous qu'il méconnaisse ses devoirs? Ses devoirs d'ailleurs, quels sont-ils alors? Veuillez me le dire!

— Obéir.

— Obéir à la loi, oui; mais le juge n'est pas la loi.

— Oh! la distinction est si difficile pour beaucoup, mon cher monsieur, me dit gravement mon cicérone, que le mieux est d'obéir.

— Les intéressés le disent, répartis-je en souriant, et je suis peut-être un peu de cette opinion-là; mais qu'y gagnera le gouvernement, si la cité y gagne le maintien du bon ordre? Le bon ordre de la cité ne peut suffire au gouvernement; il lui faut encore de l'affection, pour le défendre. Pouvez-vous demander de l'affection aussi à des hommes que vous avez froissés dans leurs droits? Vous êtes injustes, vous; pourquoi voulez-vous qu'ils soient bons, eux? les devoirs sociaux sont réciproques; c'est un contrat : Celui donc qui brise ses devoirs brise les devoirs des autres. Aussi ai-je vu des parfaits hommes de bien, qu'une injustice a fait réfléchir sévèrement sur les tribunaux, et conséquemment, sur les gouvernements qui les emploient, car un maître, dit la loi, est responsable des actes de son serviteur.

Donc, si le juge est haï, ajoutai-je, ne demandez pas que son gouvernement soit aimé, car vous demanderiez l'abnégation d'un héroïsme surhumain. Et si le gouvernement, encore une fois, n'est pas aimé, comment vivra-t-il? Qui le défendra au jour du danger?... Pauvre gouvernement, il n'a pas même la vertu de l'égoisme!...

— Vous êtes un homme charmant, me dit gracieusement mon cicerone en me serrant affectueusement la main. Nous reparlerons de tout cela plus tard; entrons.

Et nous entrâmes.

Le juge était à son tribunal. Devant lui se démenaient comme deux énergumènes deux sortes d'avocats, qui plaidaient pour deux pauvres diables qui étaient là silencieux, écoutant les raisons plus ou moins bonnes qui se débitaient pour ou contre eux, mais en tout cas avec un acharnement sans pareil. L'un des deux défenseurs surtout parlait, parlait, parlait toujours, interrompant très-assidûment son adversaire qui, en homme de bon sens, ne vou-

lait parler qu'à son tour. Le juge laissait dire et paraissait fortement influencé par le verbiage du défenseur intarissable. La cause finissait, je n'ai rien à en dire, mais l'homme au bon sens fut condamné.

Ce spectacle me paraissait peu intéressant, mais il impressionnait vivement mon cicérone qui écoutait avec une attention de juge consciencieux. Plusieurs autres causes se déroulèrent devant nous. Comme les mœurs de Séela… me sont peu connues, qu'il ne s'agissait d'ailleurs que de faits peut-être très-importants pour les intéressés, mais fort peu pour moi, je commençais à faire comme le juge, à bailler de toute l'ampleur de mes mâchoires. Mon nouvel ami, lui, restait immobile comme une statue. Dans un moment pourtant, je le vis s'agiter, comme s'il eût été mal à l'aise : sa figure se crispa d'impatience, de mécontentement même. Évidemment c'était l'affaire en cause qui produisait cette émotion. J'écoutai alors : voici ce dont il s'agissait.

Devant le tribunal il y avait deux hommes, mais pas d'avocats. L'un d'eux était petit, remuant, embarrassé, paraissant très-peu rassuré, soit qu'il eût raison de craindre la justice, soit qu'il fût natnrellement timide. Timide, ce ne fut point mon opinion pourtant. Il y avait sur sa figure quelques traits heurtés d'effronterie, de fierté sotte et ridicule, et de finasserie qui ne sentait pas tout à fait l'honnêteté.

L'autre avait une bonne figure calme, ouverte, qui me prévint en sa faveur.

La cause tirait à sa fin, et je ne pus entendre que quelques mots qui me firent comprendre que l'homme à la bonne figure était là contre son gré, et qu'il avait tout fait, même le sacrifice de ses droits, pour apaiser son taquin adversaire. Mais il eut beau dire, sa cause était jugée dans l'opinion du juge qui ne lui était point favorable, et je vis avec quelque chagrin que cette opinion venait de plus loin que du tribunal, par l'aigreur de quelques mots qui manquaient de la gravité de la justice.

— Pardon, monsieur le juge, dit alors mon cicérone en s'avancant à la barre du tribunal, voudriez-vous remettre à huitaine le prononcé définitif du jugement? Il me sera très-facile de prouver que le coupable est celui que l'on croit innocent. Je connais l'affaire parfaitement : de plus, je connais les deux adversaires qui sont ici. Après l'enquête monsieur le juge sera étonné de la clarté de cette affaire, qui se trouve peut-être un peu embrouillée aujourd'hui.

— La cause est entendue, dit le juge avec aigreur; je vais prononcer le jugement, si les deux parties ne veulent pas accepter mes conseils.

— Je comprends les petits papiers maintenant mieux que jamais, dit entre ses dents, en revenant vers moi, mon cicérone. J'en prendrais, moi, des petits papiers.

— Gendarmes, faites sortir cet insolent, dit le juge en montrant du doigt notre avocat malencontreux, qu'il n'entendit pas, mais dont il expliqua les murmures tout autres qu'ils n'étaient.

— Ne me touchez pas, monsieur, riposta vivement au gendarme mon ami, qui grandit à mes yeux en ce moment! Je sortirai, mais de mon plein gré, comme je suis entré. Je ne suis point un insolent, ni un perturbateur, vous n'avez pas le droit de me chasser d'ici. D'ailleurs voici mon nom et mon adresse, lui dit-il en écrivant avec un crayon sur une feuille de son calepin qu'il déchira : si vous voulez me traduire à votre banc pour être venu éclairer la justice, vous le pourrez.

Le juge, après avoir lu, se leva vivement, se découvrit, et allait sans doute parler, lorsqu'un valet entra tout affairé dans le prétoire et, s'adressant à mon ami, il lui remit une large dépêche que celui-ci décacheta en sortant et m'entraînant avec lui.

Au milieu de la place il s'arrêta, et, me regardant attentivement des pieds à la tête, il se prit à rire.

— Les sots, dit-il à demi voix!... Mon cher Daghestan, me dit-il alors, vous êtes un honnête homme?

— Personne n'en a jamais douté, monsieur, lui répondis-je un peu piqué.

— Personne qui vous connaisse, dit-il, je le crois; mais tout le monde ne vous connaît pas. On vous accuse d'être républicain.

— Je ne suis rien à Lining, lui répondis-je : je suis républicain dans la république de la Caucasie.

— Vous êtes, reprit-il en me serrant la main, un honnête républicain, et les sots veulent que vous soyez un malhonnête homme envoyé pour troubler la paix de Séeland.

Je me récriai; il me ferma la bouche.

— Laissez, me dit-il, ne protestez point; je suis aussi bon physionomiste que vous. Je connais votre figure et votre cœur sur le pouce. Les sots sont là-bas, ajouta-t-il avec un geste vague de la main; les malhonnêtes gens ici et là, poursuivit-il en désignant le tribunal et la place publique où les donneurs de petits papiers se promenaient toujours... C'est égal, reprit-il après un instant de réfléxion et en frappant sur sa large dépêche, je serais curieux de savoir d'où vient cet avis, qui a pu le transmettre d'ici là-bas.

— Là-bas, est-ce Trévig, lui dis-je?

— C'est Trévig.

— Eh bien, s'il n'y avait pas si loin de Lining à Trévig, si l'on pouvait admettre qu'un si grand espace pût être traversé en si peu de temps, comme je ne me connais qu'un ennemi, le cadi ou son sécrétaire, je vous dirais l'avis vient de l'un ou de l'autre.

— Vous avez raison, me dit mon ami inconnu, il vient de là. Le cadi a voulu faire du mal à vous ou à moi. Il a été plus prompt que moi et mieux instruit peut-être. Il a su tout de suite évidemment qui vous étiez et d'où vous veniez. Après mon admonestation il a immédiatement envoyé à Trévig sa vengeance qui nous revient par le télégraphe...

Le télégraphe !

Le télégraphe, mon ami, dont il est ici question, sais-tu bien quel il est?...

Il n'est autre que le télégraphe électrique, notre télégraphe électrique. Ah! j'en ris de bon cœur vraiment! Et nos savants, nos immortels savants qui ont inventé la télégraphie électrique, que diront-ils donc de celui de Séeland, qui existe, il paraît, depuis un temps immémorial, comme fantasmagorie, il est vrai, chez les sorciers du pays, puis, depuis quelques années, comme moyen secret de transmission pour le gouvernement, mais pour le gouvernement seul. C'est à s'emporter, mon ami, contre la science des premiers venus, quand on veut faire du nouveau.

Eh bien, c'est cette télégraphie électrique du Séeland qui a fonctionné contre moi. Je l'en bénis de tout mon cœur, puisqu'elle me fit trouver et apprécier un ami dans mon cicérone, que je brûlais de connaître mieux, mais qui était en tout cas un homme d'un rare esprit et d'un rare bon cœur.

Je venais à peine de le quitter sur la place publique, que j'appris la destitution du cadi et de son sécrétaire. Heureux et nouvel effet, pensai-je, de la télégraphie électrique!

Je me remis aussitôt en quête de mon mystérieux ami, pour lui annoncer cette bonne nouvelle, mais je ne pus le retrouver. Je me résignai donc à attendre patiemment l'heure du nouveau rendez-vous qu'il m'avait donné, et me dirigeai en toute hâte vers mon hôtel et mes autres compagnons de voyage, auxquels j'avais beaucoup à dire. Mais malheur!... Ils venaient de quitter l'hôtel, pour n'y plus revenir.

O mon ami, j'en fus au désespoir. Moi qui avais tant fait pour *la* retrouver, moi qui devais *lui* être si cher, puisque je lui avais rendu un si grand service, moi qui espérais ne plus *la* quitter de si longtemps, jamais peut-être... je l'avais perdue. Un domestique me remit deux lettres

que j'ouvris avec avidité. La première était d'*elle*; e
m'écrivait :

Mon ami...

Je frémis d'aise et de douces sensations à ce nom qu'e
ne m'avait jamais donné.

« Mon ami, je quitte aujourd'hui Lining, à onze heu
du matin, mais sans manquer à la parole que je vous
donnée, car je ne pars pas librement. On ne me don
pas même une heure pour vous attendre; on ne me don
que quelques minutes dont je profite pour vous donn
cet avis et vous rappeler la promesse que vous avez fai
d'aller à Paris. Je vous retrouverai là... »

La seconde lettre était ainsi conçue :

« Adieu, mon cher Daghestan! J'ai si peu de temps
moi que je ne puis aller vous serrer la main. Il faut q
onze heures je sois en route pour Trévig. Faites-moi
plaisir de venir m'y rejoindre un jour ou l'autre... »

Et il n'y avait qu'une heure à peine que je l'avais quit
J'étais atterré. Seul ! seul à Lining, lorsque je croyais
avoir deux amis que je perdais sans leur avoir parlé, sa
savoir si jamais je les reverrais, avec un douteux rend
vous donné par les deux, dans des pays tout-à-fait inco
nus pour moi ! Mais comment donc étaient-ils partis, pa
tis tous deux si précipitamment, à la même heure, pre
que forcés tous deux de partir?

La position de mon esprit était affreuse. Il fallut se r
signer cependant à cette perte, et délibérer sérieuseme
sur ce qu'il me restait à faire. Aller à Paris... mais o
donc est Paris? Mon cœur pourtant me poussait viveme
de ce côté... Aller à Trévig...

XII

UN RÊVE EN BALLON

Pendant que mon esprit était balloté dans cette lutte de mes pensées, un homme entra chez moi.

— Monsieur, me dit-il en me remettant un petit billet, je suis chargé de vous remettre un paquet que j'ai déposé dans la cour de l'hôtel.

Je descendis avec cet homme, tout en lisant le billet qui était encore de celle qui m'avait appelé son ami. C'était un dernier avis qu'elle me donnait. Elle m'apprenait que ma présence était suspecte à Lining, qu'ordre était donné de m'arrêter, et qu'il me serait difficile de me soustraire aux conséquences de cet ordre ; qu'elle n'y voyait qu'un moyen, qui était de fuir, et que la seule fuite qui me mettrait à l'abri de tout danger, était celle qu'elle m'indiquait.

Elle m'indiquait en effet, mon ami, un singulier genre de fuite que tu ne soupçonnerais jamais, et qui était loin de m'inspirer une grande confiance.

L'homme, qui m'avait remis le billet protecteur, me montra du doigt un paquet de soieries et de cordes confusément entassées dans un coin. C'était un ballon... Oui, mon ami, oui, c'était un vrai ballon dégonflé, qui gisait à mes pieds et m'offrait une hospitalité précieuse. Un ballon ! un ballon sorti de l'antre de quelque sauvage ! Ah ! et nous qui sommes si fiers de la découverte du ballon ! Nous qui élevons si haut le génie du caucasien qui l'a inventé !

Mais patience ! ce n'est pas tout. Écoute-moi, mon ami, écoute-moi de tes deux oreilles, car voici bien une autre merveille. Après m'avoir indiqué un moyen facile, sûr et presque instantané de gonfler mon ballon, le billet ajoutait : vous avez, mon ami, une boussole et une lunette

pour reconnaître le chemin que vous voulez suivre, je ne vous en envoie donc pas ; mais je vous envoie une instruction pour diriger le ballon à votre gré.

Ce n'était point une plaisanterie, mon ami; l'instruction accompagnait effectivement le billet d'avis.

Et moi qui depuis si longtemps cherchais cette science-là dans mon beau pays du Caucase! Moi qui ai tant étudié, tant expérimenté, pour trouver l'art de diriger les ballons à volonté; moi qui étais si fier de l'avoir presque trouvé; moi qui me promettais une si belle gloire pour moi et mon pays en démontrant cet art à mes compatriotes !...

Mon ballon fut gonflé en un moment. J'en fus bien heureux, car la maison était cernée, et je n'étais pas élevé au-dessus du toit de l'hôtel, que je vis une escouade d'estaffiers faire irruption dans la cour, mais rester tout bêtement ébahis en regardant leur proie s'envoler dans les airs avec une rapidité qui les désolait.

Lorsque je me vis hors de toute atteinte, mon premier soin fut de me prendre à considérer mon ballon, pour savoir si je pouvais me confier à lui. La nacelle était d'une simplicité remarquable, offrant toutefois toutes les commodités au voyageur aérien. Elle n'était point en bois, ni en métal, ni en étoffe : elle était faite d'une matière malléable, flexible à volonté, ferme cependant autant qu'on pouvait le désirer, se développant au gré de l'aéronaute, et se rétrécissant selon les besoins. Cette matière m'était tout-à-fait inconnue. Cette nacelle était attachée par des cordes d'amiante à un gros ballon principal entouré de plusieurs petits ballons, que l'art du voyageur consistait à faire manœuvrer au moyen d'une machine électrique, pour se diriger à son gré.

Tout cela était parfait de simplicité, d'aménagement, et formait un volume si léger, que le voyageur pouvait très-bien à terre, porter sous son bras, sans être trop chargé, cette énorme machine qui le portait, lui, à son tour, dans les airs. C'était admirable.

Mais avant d'aller plus loin dans l'inspection de mon

ballon et de tous les objets curieux qu'il possédait, je me mis à l'étude du mécanisme de sa marche. Cette étude ne fut ni longue ni difficile; celle que j'avais faite précédemment et pour mon compte en Caucasie, lors de tous mes essais aérostatiques, servit singulièrement mon intelligence et ma manœuvre. Je pus voir alors, et je le vis avec un étonnement mêlé de stupeur, que je marchais à volonté. Je n'eus donc plus qu'à m'orienter à l'aide de ma lunette et de ma boussole, et je pris ma direction du côté où mon cœur et mon esprit m'indiquaient Paris.

Je ne saurais, mon ami, te dépeindre les sensations qui m'assaillirent alors dans ma nacelle. Comprends-tu ma position? Maître, j'étais maître d'un secret que je cherchais depuis dix ans, d'un secret que tous les aéronautes sérieux ont toujours cherché, d'un secret immense, incommensurable, d'un secret dont les effets ne peuvent se calculer. Ah! vantez donc à présent vos carrosses de tortue, vos wagons dispendieux, lourds et meurtiers, vos coursiers mécaniques qu'arrêtent les sables mouvants du désert, les eaux, les montagnes escarpées! L'intelligence du penseur peut s'arrêter là; il n'y a rien au-dessus de l'aérostatique. A elle l'espace, l'univers entier. Plus de routes à percer à grands frais d'hommes et d'argent, plus de ponts gigantesques à jeter sur les eaux ou les abîmes des montagnes, plus de terres à gaspiller en routes, en constructions, plus de longues heures perdues sur la route des voyages, plus de limites où la main du voisin dira: n'entrez pas, ou payez! Plus d'étrangers pour aucun peuple! fraternité, fraternité!

Et que sais-je ce que je pensais et disais encore dans ma nacelle? Mon cœur débordait de sensations, ma voix tremblotait d'émotions. Je me laissai glisser tout de mon long, ne disant plus rien, ne regardant plus rien, mais jouissant d'un bonheur ineffable, pendant que mon ballon marchait, marchait toujours.

Je ne sais, mon ami, si je m'endormis alors, mais en faisant un mouvement au fond de ma nacelle, il me sem-

bla qu'un petit bâton que je n'avais point encore remarqué, faisait effort pour entrer dans ma main que j'ouvris et refermai aussitôt. Oh! alors la porte des rêves s'ouvrit toute grande devant moi. Je ne rêvai plus seulement de la petite baguette, mais de la divine enchanteresse qui m'avait envoyé son ballon, de l'ami d'un jour, de quelques heures même, que j'avais rencontré à Lining et dont j'avais été séparé si brusquement. Mon esprit les suivait au loin, mon œil les voyait se dirigeant tous deux, tous trois même, le troisième tu le connais, vers la capitale du Séeland où j'arrivais avec eux.

Tous les esprits étaient en émoi dans la ville, quoique le plus grand calme régnât dans les rues. Toute la population, semblable à l'active population d'une ruche d'abeilles, sortait et rentrait incessamment pour suivre le cours ordinaire de ses affaires. Personne ne paraissait voir ni deviner le feu souterrain qui cherchait à faire explosion sous ses pieds.

Et pourtant une immense conspiration, préparée de longue main, fomentée par quelques meneurs acharnés, renforcée par cette immense armée de mécontents actifs que les gouvernements appellent des révolutionnaires, rendue plus terrible encore par l'inertie des *honnêtes gens,* qui ne se révoltent jamais, mais qui se croisent les bras quelquefois pour faire expier aux gouvernants leurs incessantes taquineries, grondait sourdement dans quelques antres de la ville.

Mon attention se porta d'abord sur un groupe de conspirateurs qui se tenaient coi dans un appartement délabré, misérable, au sixième étage d'une maison de mesquine apparence. Ils étaient silencieux, rêveurs, et écoutaient attentivement un orateur chaleureux qui parlait à demi voix et cherchait à infiltrer dans leur âme le venin que la sienne distillait. Ses paroles étaient celles d'un voleur, d'un assassin : il cherchait à prouver que les richesses ne devaient appartenir qu'à eux, et qu'il fallait d'un seul coup de hache abattre les têtes trop élevées.

L'avis paraissait bon et faisait affreusement sourire les auditeurs.

– Il vaut mieux, dit alors un des conspirateurs, en relevant fièrement la tête, tuer aujourd'hui dix hommes qui nous menacent, que de laisser en leurs mains ces tronçons de sceptre avec lesquels ils tueront un jour des milliers de nos frères.

— Bravo! bravo! cria-t-on à demi voix.

Le doucereux orateur, qui ne voulait que dix têtes pour sa part, était... devine, mon ami! Je n'en fus point surpris, moi : c'était notre envieux du tribunal de Lining, le secrétaire du cadi. Révoqué de ses fonctions, il n'avait rien trouvé de mieux que de se faire assassin. Cet homme ira loin, dis-je en moi-même, plus loin que son benêt de cadi, que mes yeux cherchaient de toutes parts, et que je crus apercevoir tranquillement assis sur le seuil d'une maison, où je vis encore des conspirateurs, desquels il attendait sans doute la pâtée journalière et l'espérance d'un meilleur avenir auquel il était incapable de travailler.

Les hommes de cette espèce ne sont point des vautours qui tuent, ce sont des corbeaux qui dévorent. Oh! j'avais bien jugé ce cadi dans son prétoire : je dirais bien, si je voulais prophétiser, ce qu'il fera jusqu'au dernier jour de sa vie. La vie de ces hommes est un livre ouvert; il suffit de vouloir le feuilleter pour savoir leur destinée.

Pendant que je reportais mes yeux du cadi à son secrétaire, il me sembla éprouver une vive secousse dans macelle. D'épaisses ténèbres me couvrirent les yeux; il me sembla que les maisons et les monuments de la ville, que je voyais si bien jusqu'alors, se perdaient dans un brouillard froid, pénétrant... Puis, j'entr'ouvris les yeux; j'étais éveillé. Éveillé! je le crois du moins, puisque je me rappelle avoir vu mon ballon qui fendait toujours les airs avec sa rapidité ordinaire. Mais ce ne fut sans doute que pour un instant, car je sentis mes yeux se refermer aussitôt. La clarté me sembla revenue sur la ville de Trévig; mais la ville n'était plus paisible comme je l'avais vue.

Toutes les maisons, les portes, les fenêtres, les boutiques étaient fermées, et dans les rues régnait une agitation menaçante qui m'effraya. Les rues étaient encombrées d'hommes en haillons, hideusement affublés d'armes et d'oripeaux de toutes sortes, qui les faisaient ressembler à des sauvages en pillage. Dans l'intérieur des maisons, au contraire, régnait le plus grand calme : on voyait là d'autres hommes baisser la tête et s'asseoir au coin de leur cheminée, les bras croisés sur la poitrine, attendant tranquillement le dénouement du drame qui se jouait dans la rue. C'étaient les honnêtes gens qui laissaient faire. Par toutes les portes de la ville enfin, je voyais sortir des soldats désarmés, qui semblaient craindre d'entendre le mot de ralliement, courant pour s'étourdir et oublier sans doute le serment de fidélité qu'ils avaient juré.

Ce spectacle me parut étrange, mais il disparut bientôt à mes yeux qui se trouvèrent absorbés par un autre spectacle qui m'intéressa singulièrement en me serrant le cœur d'une peine indicible. Des huées s'élevèrent tout à coup, et je vis une foule épaisse déboucher d'une rue étroite, en poursuivant quelques hommes haletants, dont les vêtements étaient déchirés en lambeaux. L'un de ceux-ci allait se précipiter dans une maison dont la porte était ouverte, pour y chercher un refuge, mais la porte se ferma devant lui, au milieu des cris de joie de l'émeute.

Cet homme, mon ami, je le reconnus parfaitement : c'était le juge du tribunal de Lining, et celui qui l'avait ainsi livré aux mains de ses bourreaux, était une de ces bonnes figures qu'il avait si mal jugées quelques jours auparavant.

Ainsi donc le juge avait sa peine; mais la peine était affreuse, car on l'assomma, et son corps fut traîné dans les rues. Dieu est juste, m'écriai-je en posant ma main sur mes yeux, pour ne plus rien voir. Cet homme avait peut-être commis bien des injustices, ou par incapacité, ou par légèreté, ou par méchanceté : il est puni, que Dieu lui pardonne !

Je rouvris les yeux en frémissant : mais il était écrit que mon cœur boirait le calice d'amertume qui lui était versé jusqu'à la lie. Au milieu de la place où le malheureux juge avait été assommé, je vis dresser un échafaud, au milieu duquel quelques hommes sombres placèrent un billot, puis une hache énorme, telle que je n'en avais jamais vue. La foule était tenue à distance, et des hommes affublés hideusement de vêtements militaires et de guenilles, gardaient l'échafaud, l'arme au bras, sérieux, dignes même, comme si un grand acte de justice allait s'accomplir. Le bourreau, qui monta en ce moment sur la funèbre plate-forme, prit dans ses mains robustes la lourde hache et se mit dans la posture d'un homme qui attend sa victime. Je n'eus plus aucun doute alors : une exécution capitale allait avoir lieu.

Quelques cris, qui furent aussitôt réprimés, se firent bientôt entendre au loin; la foule s'entr'ouvrit, et je vis une haie de soldats se former tout à coup jusqu'aux pieds de l'échafaud. Un homme marchait au milieu d'elle : sa démarche était noble, grave, sans forfanterie; sa figure était baissée, comme si ses yeux eussent craint de rencontrer des figures à maudire. Lorsqu'il arriva au pied de l'échafaud, il releva la tête avec dignité, pour examiner le lieu de son supplice...

Ah ! mon ami... Un cri perçant s'échappa de ma bouche... Je me réveillai, et je m'en trouvai très-heureux : j'étais en nage. Mais je vis avec plaisir que j'étais toujours dans ma nacelle, et qne mon ballon marchait bien.

Je souris de mon rêve et me rendormis. Je ne sais si la hauteur atmosphérique où je me trouvais m'assoupissait, ou si c'était quelqu'autre cause, mais à peine étais-je éveillé, que je sentais mes paupières se fermer comme par une main lourde et douce en même temps.

Mon rêve recommença; c'était étrange. Je me trouvais toujours à Trévig, mais au moins je n'y vis plus d'échafaud, ni d'assassinat. Le spectacle avait complétement changé. La ville était en allégresse ; les maisons étaient toutes pavoisées; les rues se remplissaient d'emblèmes de

fêtes, et sur toutes les places publiques on dressait des arcs de triomphe. Le palais du roi préparait de riantes et splendides illuminations.

Mon cœur s'épanouissait d'aise, je respirais enfin. Pendant que je jouissais intimement du bonheur et des plaisirs que je voyais se préparer pour tout le monde, apparut tout à coup, sortant du palais du roi, une cavalcade brillante et fringante d'hommes montés, les uns, comme chez nous, sur des coursiers mécaniques, les autres sur des cerfs, des rennes, comme dans les pays d'Occident. Des broderies, des diamants et des décorations de toutes sortes ornaient tous ces cavaliers.

Un hourra étourdissant fut poussé en l'honneur du roi qui était à la tête de la cavalcade, saluant, et souriant gracieusement aux curieux qui attendaient son passage.

A sa droite était un homme, singulièrement vêtu d'une longue robe blanche à manches larges, à large collet tombant sur les épaules, et serrée à la ceinture par une espèce de courroie de cuir velu. Sa laideur était phénoménale et capable d'effrayer le plus tolérant sur la laideur possible d'un homme. Il était petit, trapu, la tête à moitié cachée entre ses épaules, qui ne paraissaient pas attachées au tronc, mais aux oreilles. Le cou avait été supprimé. La figure était à l'avenant, une figure de taureau, toute composée d'un nez et d'une bouche : il y avait pourtant encore deux yeux, deux gros yeux placés sous le front, comme deux cratères sortant d'un large rocher.

En revanche, si ce personnage n'était pas haut, il était démesurément large. Ses membres avaient des proportions incalculables ; ils semblaient faits pour soutenir et servir un colosse qui avait été assurément oublié.

Mais si cet homme avait des reproches à adresser au créateur de toutes choses, il s'était amplement dédommagé lui-même, en couvrant ses disgrâces d'habits somptueux et tout chamarrés de brillants et de rubis. Sa poitrine, semblable aux murailles de nos temples civiques où nous attachons les décorations de ceux auxquels la patrie les

accorde, était toute couverte d'insignes qui venaient je ne sais d'où. Un cimeterre énorme, sous lequel il ne devait pas être bon de tomber dans les combats, pendait à sa ceinture. Sa tête était couverte d'une sorte de calotte, surmontée d'une pointe, du sommet de laquelle jaillissaient, comme une cascade écumeuse, des flots d'aigrettes blanches qui lui tombaient sur les épaules. C'était à ravir. Je ne sais si cet homme parlait, mais je l'ai vu plusieurs fois entr'ouvrir la bouche comme pour mugir. C'était sa manière de sourire à l'ébahissement du peuple qui l'environnait.

Je cherchais à deviner quel était cet homme, lorsque le grognement d'une voix rauque, qui fit entendre à mes oreilles un juron contenu, mais des plus énergiques, m'apprit que c'était là l'illustre Rhaman X, l'empereur de la Nouvelle Cosaquie.

Ce juron intempestif, que d'autres que moi pouvaient entendre, me donna une haute idée du courage du jureur et je le regardai... C'était le secrétaire du cadi de Lining. Oh! je m'attendais bien à le retrouver là pour proférer des jurons de convoitise et d'envie.

A la gauche du roi de Séeland, était, en grand costume officiel... devine qui, mon ami!... Le frère du roi, mon cicerone de Lining, auquel j'envoyai un salut d'ami, qu'il me rendit sans affectation comme sans contrainte. Cet homme serait un digne citoyen de la Caucasie.

J'étais certainement ébloui des splendeurs de tant de magnificence, mais je n'en étais pas satisfait. A quoi bon, me disais-je, toute cette fantasmagorie de commande, cette procession carnavalesque, cette démonstration enfantine? N'y aurait-il pas un spectacle plus vrai, plus généreux, plus grandiose, pour célébrer la venue d'un prince étranger, à montrer au prince qui vient voir et au peuple qui le regarde?

J'avais peut-être tort, ma boutade était peut-être injuste, mais j'étais peiné de voir que des hommes sérieux étalassent tant de petitesse, en voulant montrer de la force et de la

grandeur. Aussi je souriais, et mon sourire était triste. Nous sommes dans notre bonne, sévère et grande république, si peu habitués à de pareilles parades.

J'allais détourner mes yeux vers le ciel pour voir s'il n'y aurait pas là quelque sourire de pitié pour répondre au mien, lorsqu'un dernier regard jeté sur la masse du cortége, tomba directement sur mon grand diable du cimetière de Copenhague, mon allié de Lining.

Je restai d'abord atterré de surprise, puis mon cœur battit plus vivement d'un gracieux souvenir. Je ne doutai pas que sa dame et la mienne ne fût là. Il se tenait, lui, droit, roide, attentif, ne paraissant avoir deux yeux que pour une voiture qui marchait lentement devant lui. Je n'eus point de peine à découvrir là celle que je désirais tant voir. Elle me vit aussi et m'envoya gracieusement un baiser. Elle était étourdissante de beauté, revêtue d'un costume que je ne lui connaissais pas, mais qui était simple et d'un goût exquis.

Ce costume était, à mon grand regret, taché de quelques insignes d'honneur inconnus pour moi, et dont je ne pus deviner ni le mérite ni l'usage. Je pensai pourtant qu'ils indiquaient une haute position, et non point, comme j'avais pu le croire, une gracieuse aventurière, ni une divine sorcière.

Quoiqu'il en soit, elle ne m'avait point oublié, et j'en étais charmé. Aussi, j'allais m'élancer vers sa voiture, pour répondre à son baiser, la serrer dans mes bras, lorsque je m'éveillai...

Je vis alors avec une surprise indicible que je n'étais point à Trévig, mais bien étendu au fond de ma nacelle. J'avais à la main un tout petit bâton d'ivoire, long et gros comme rien, qui s'y trouvait je ne sais comment, mais qui ne me paraissait ni de force ni d'intelligence à s'y introduire malgré moi, même pendant mon sommeil. Était-il pour quelque chose dans mes rêves? Je suis, mon ami, un homme trop fort pour croire cela. Pourtant je ne puis m'empêcher de te faire remarquer que depuis ma première ren-

contre avec la légitime héritière du trône de France, je n'ai point cessé de me heurter à chaque pas à quelque haut fait de sorcellerie.

Je poussai un gros soupir de soulagement, lorsque j'eus la conviction que tout ce que j'avais vu et entendu n'était qu'un rêve. Mais, ce qui n'était point un rêve, c'était la marche, et la marche régulière de mon ballon. Je sentis le besoin, après avoir tant dormi, de consulter un peu ma lunette et ma boussole. Il me tardait de savoir si j'avais beaucoup de chemin à faire encore pour arriver à ma destination, à Paris, où je devais et voulais trouver celle qui m'y avait donné rendez-vous.

Mais, malheur! mon ami, mille fois malheur! Un mauvais génie s'acharnait à ma poursuite, cela était de toute évidence : je n'étais point sur la route que je voulais suivre. Un vent ennemi avait assurément poussé mon ballon du côté opposé à celui vers lequel je l'avais dirigé d'abord, et cela pendant mon sommeil... ou plutôt ne me trouvais-je pas victime de ma sotte crédulité? J'avais cru à la solution du grand problème, du problème de la marche intelligente et volontaire des aérostats, comme un niais sur la foi d'un sauvage : il n'en était rien.

J'en souris presqu'avec orgueil, mon ami; car ce problème restait à résoudre, et, qui sait si cet honneur ne m'est pas réservé, me disais-je?

Pourtant je lus de nouveau les instructions écrites que j'avais dans ma poche, puis j'examinai la machine dirigeante, et... j'éclatai de rire, d'un rire strident qui n'était assurément pas de bon aloi. Était-ce un reproche que je me faisais de ma sottise, ou un éclat de colère pour le temps perdu? Non, mon ami, non! c'est que je venais de reconnaître que mon problème était bien résolu, et que moi seul j'étais coupable. J'avais mal tourné la mécanique de direction; je ne devais donc pas aller en Occident, dans cet Occident que je cherchais. Aussi étais-je ailleurs; mais où donc étais-je?

XIII

LE PÉNITENCIER DU SOUDAN

Dans l'incertitude où j'étais, j'éprouvai un vif besoin de communiquer avec la terre. J'arrêtai donc mon ballon et regardai de tous côtés pour orienter ma position. J'étais au dessus d'une vaste étendue d'eau, de la mer assurément. Mes yeux ne tardèrent pas à découvrir au milieu de cette vaste plage liquide un point noir qui grandit à mesure que je le fixai de mes yeux. Je descendis mon ballon ; le point noir grandit toujours, puis me laissa distinguer des masses informes qui se changèrent, à mesure que j'approchais, en maisons, arbres, rochers. Je vis enfin que c'était une île, et une île habitée.

J'avais aussi été remarqué. Je dirigeai ma chute de manière à me trouver au milieu d'un champ, où j'abordai au milieu d'une foule de travailleurs qui se précipitèrent vers moi, tout ébahis de mon arrivée singulière. Je ne fus point effrayé, car je ne vis aucun regard hostile dans tous ces visiteurs.

L'un d'eux, qui se trouvait en arrière des autres, fit entr'ouvrir la foule, et, s'avançant vers moi, il me salua poliment. Son costume m'annonçait un dignitaire. Il portait, comme chez nous, la longue robe, et sur la tête il avait une toque de laine; mais cette robe était chamarrée de broderies sur toutes les coutures, et à son bonnet pendait un gland en or tressé. Les autres, excepté deux ou trois qui accompagnaient le dignitaire, tout bardés de ferrailles offensives et défensives dont je reconnus parfaitement l'origine africaine, n'avaient qu'une simple veste boutonnée sur la poitrine et serrant le haut d'un pantalon de même étoffe et de même couleur.

On eût dit un ordre religieux en travail, ou un collége

en vacances, ou des prisionniers dans un pénitencier. Je ne reconnus ni le pénitencier, ni le pays qui l'avait créé, car jamais je n'avais vu de ces sortes d'établissement, ni aucun de leurs employés, mais je sus bientôt qu'effectivement j'étais dans un pénitencier.

— Monsieur, me dit l'employé dignitaire qui m'avait abordé si civilement, vous êtes ici dans le grand pénitencier du Soudan, vous êtes dans l'île de Taïti, aux extrémités du grand Océan, à trois mille lieues environ de Tombouctou. Votre arrivée ici n'est sans doute point volontaire, car je sais que les aérostats ne marchent pas au gré de ceux qu'ils transportent; mais, tout en vous accordant l'hospitalité qui vous est nécessaire, l'administration du pénitencier s'en référera à votre bon jugement pour vous prier de ne point être offensé si elle vous met sous les yeux la loi qui défend d'aborder l'île et d'y séjourner sans ordre exprès.

Cet employé était, comme on le voit, d'une politesse exquise qui ne me surprit point. Je sais que tel est l'ordre donné dans le Soudan. Un employé qui agirait autrement, serait immédiatement révoqué et reconnu inhabile à posséder aucun emploi public. Ce peuple a compris combien est méprisable le fonctionnaire qui, payé sur les fonds publics, c'est-à-dire sur les fonds amassés par le peuple, se fait insolent avec le peuple, son maître, quoiqu'il ne lui commande jamais que dans les grandes occasions, au jour des révolutions.

Je déclarai alors que j'étais un citoyen de la Caucasie, égaré dans les airs, au travers desquels je cherchais un pays qui semblait fuir devant moi, et que je n'étais descendu dans cette île, sans savoir du reste où j'allais, que pour me refaire un peu des fatigues d'un pénible voyage.

Aucun soupçon ne parut accueillir ma narration, et je devins l'hôte du fonctionnaire qui m'hébergea avec toute la gracieuseté qu'il aurait pu déployer envers un ami. Je fus grandement touché de ce bon accueil qui me mit tout de suite à mon aise. Aussi je ne craignis point de passer

pour indiscret en demandant sur ce pénitencier des renseignements qui me furent donnés avec toute la cordialité possible.

Mon hôte n'était point un dignitaire de premier ordre, mais il était un homme d'esprit, qui n'avait point cru déroger en acceptant des fonctions secondaires. Il avait confiance du reste en la justice de son pays, et il avouait sans forfanterie comme sans honte que la seule hiérarchie consultée dans l'administration du Soudan, était celle du mérite.

— Monsieur, me dit mon hôte à la fin de la collation qu'il m'avait offerte, j'ai voyagé autrefois dans la Caucasie, où j'ai appris à admirer et à aimer ses citoyens : mais je crois que si vous aviez vécu aussi un peu dans notre Soudan, vous eussiez également appris à nous admirer et à nous aimer.

— J'y ai vécu, lui répondis-je, et je connais un peu votre admirable pays. Après le gouvernemement de la Caucasie ce serait bien le vôtre que j'aimerais le mieux, si toutefois je le voyais assis sur une base plus solide que la vie de votre cheik. Chez vous aujourd'hui, votre gouvernement, c'est le cheik; votre bonheur, c'est lui; votre sagesse, c'est lui. Lui, mort, qui viendra après et quel sera votre gouvernement? Votre droit d'héritage est fâcheux. Malheur au pays qui n'a pour soutien qu'un homme! Malheur au gouvernement qui est tout entier dans un homme!

— Mon gouvernement, reprit mon hôte, et je ne parle point, ajouta-t-il, comme un homme qui craindrait de dire sa pensée tout haut, de peur que les murs ne l'entendissent, ou que l'air n'emportât sa parole à des oreilles tyranniques, — chez nous la liberté est si grande qu'il ne tiendrait qu'à nous d'en faire de la licence. — Mon gouvernement donc, est, comme vous le dites, d'une sagesse rare, admirable. Aussi ne serez-vous point surpris, quand je vous dirai qu'il a probablement pensé comme vous sur notre base et sur notre avenir, car il y pourvoit en ce moment. Mais nous en parlerons plus tard : pour l'instant nous n'a-

vons à nous occuper que du pénitencier, que vous ne connaissez pas et que vous voulez connaître.

Il existe depuis vingt ans, depuis la deuxième année du règne de Fittri, notre cheik actuel. Il est assez bien peuplé, comme vous voyez, et pourtant sa population n'est pas excessive pour un pays si grand que le nôtre. En tout cas, ajouta mon hôte, nous reconnaissons tous et nous proclamons bien haut que c'est là un des plus beaux actes de la philosophie de notre cheik.

Lorsque Fittri monta sur le trône, continua mon hôte, tout le Soudan en tressaillit d'aise. On connaissait son esprit de pure et sublime philosophie. On n'avait donc qu'une crainte, c'était qu'il renonçât à son droit d'héritage, tant il paraissait faire peu de cas des honneurs et des avantages qui sont attachés à la royauté. Pour moi, j'affirme qu'il n'accepta sa position que pour faire le bien qu'il n'aurait pu faire autrement.

Les deux premières années de son règne furent employées par lui à étudier les besoins de ceux qu'on appelle ses sujets, et qu'il appelle, lui, ses frères. Mais cette étude, comment croyez-vous qu'il la fît? Croyez-vous qu'il se soit contenté de demander des statistiques de toutes parts, des avis, des renseignements dans toutes les administrations spéciales du royaume? Non : il partit, non pas avec une nombreuse escorte et des courriers sonnant sur les chemins l'arrivée du roi; non pas avec un incognito menteur crié par dessus les toits un mois d'avance; mais avec quelques amis intimes, dévoués et parfaitement imbus de ses projets, sans bruit, et inconnu autant qu'il était besoin pour ses affaires. Il alla frapper aux portes de toutes les administrations; il interrogea le grand, le riche, le pauvre, l'homme de tous les partis; et cela pendant deux années. Puis la réforme se fit. La table de la loi fut rasée : on y inscrivit de nouveau les vieux usages qui pouvaient convenir encore aux mœurs nouvelles du Soudan, puis les decrets nouveaux qu'exigeait la civilisation présente.

Ce fut à cette époque que germa l'idée de notre péni-

tencier, dit toujours mon hôte, et que fut résolue une grande question, celle du droit de mort que tous les gouvernements croient avoir sur ceux qui sont soumis à leur société. Je me rappelle encore l'édit royal qui parut à cette époque : c'est l'œuvre d'un grand philosophe, à mon avis. Le voïci, ou à peu près, du moins.

« Habitants du Soudan, disait notre cheik, appelé par le hasard de ma naissance à l'honneur de représenter et guider notre société sur ce coin de terre, au travers des misères de la vie, j'ai pesé sérieusement les lois que nous ont laissées nos pères. Ce qu'ils ont fait, je crois qu'ils l'ont bien fait; ce n'est point à nous à juger aujourd'hui les nécessités dans lesquelles ils se sont trouvés autrefois. Mais notre position à nous est tout autre, du moins je le juge ainsi; nos lois aussi seront donc tout autres. Vous les accepterez si vous le voulez. Ceux auxquels elles ne seront point sympathiques, s'ils sont en grande minorité, seront libres de se créer une patrie nouvelle sur un coin de notre patrie et d'y vivre à leur gré; nous leur en faciliterons tous les moyens : ceux qui les auront acceptées, l'auront fait sérieusement, et ils seront aussi punis sérieusement de leur infraction.

Parmi ces peines pourtant, je ne me crois pas le droit d'y insérer la peine de mort. C'est ma conviction. L'homme, me suis-je dit, a des devoirs et des droits de deux ordres, personne ne peut le contester : les devoirs et les droits naturels qu'il tient de Dieu, et qu'il ne peut aliéner lui-même : les devoirs et les droits sociaux, qu'il accepte en restant dans la société qui l'a adopté...

Contre les premiers, je ne peux rien, c'est évident : je ne peux pas m'arroger le droit de défaire ce que Dieu a fait, d'arrêter de mon autorité privée l'éxécution d'un ordre de Dieu qui a dit à l'homme en le créant : va et vis! Mais je me crois le pouvoir de protéger la société que nous consentirons, en chassant de son sein celui qui voudra la détruire et en le mettant dans l'impossibilité de le faire. Je lui infligerai donc, au lieu de la mort, une peine grave,

effrayante, qui punira le coupable, en servant de leçon et d'épouvantail aux mauvaises natures... »

Voilà, monsieur, l'origine de notre grand pénitencier, ajouta mon hôte. Nous n'avons plus d'échafauds là-bas, plus de potences, plus de bourreaux, mais nous avons ici des travaux de tout genre, durs pour ces natures indomptables qui ont toujours existé et existeront toujours, doux plus ou moins pour les autres, selon que la justice a condamné. Chacun a son coin dans l'île; nous avons même le coin du repentir, d'où la justice du Soudan arrache de temps en temps un condamné, pour le rendre à la société d'où son crime, excusable peut-être dans bien des pays, ne l'est pas dans le nôtre.

Celui qui tue vient donc ici continua mon hôte. Il y vient pour subir sa peine d'abord, puis pour servir d'exemple à ces mains trop faciles qui sont toujours prêtes à satisfaire leur moindre caprice à coups de poignard. Il peut en sortir toutefois, si son crime est rémissible : mais il y a dans cette île des coupables qui n'en sortiront jamais. Leur nature mauvaise est incorrigible ; et puis leur crime a été si atroce, si froidement cruel, qu'il n'y a pas lieu à l'indulgence. Je ne sais pas même si le repentir leur serait compté autrement que pour adoucir leurs travaux. La société a besoin de sévérité pour n'être point troublée dans son existence.

Les peines du reste ne sont point ménagées ici, me dit encore mon hôte que j'écoutais avec une attention qui le mettait en verve; les travaux sont incessants, les corrections sévères, sans cruauté. On donne aux pénitentiaires ce qu'il faut pour vivre, rien de plus. Jamais de consolations pour eux, jamais d'espoir : le repentir seul et la bonne conduite appellent quelques adoucissements dans leurs peines.

— Mais, dis-je à mon hôte, vos condamnés me paraissent libres, vos mauvaises natures ne peuvent-elles pas en abuser?

— Celui qui tuerait, me répondit-il, serait enchaîné

comme une bête féroce à quelque rocher dont personne n'approcherait plus qu'à distance. Comprenez-vous cette punition-là, me dit mon hôte en me regardant avec deux yeux d'une horrible interrogation? elle est effrayante aussi, l'on ne tue pas ici.

Pour la révolte, ajouta-t-il, si jamais ces condamnés y songeaient, voyez ces canons braqués sur l'île et qui font une muraille de bouches à feu! L'ordre est de tirer sans pitié; car c'est là un cas de légitime défense, où il est impossible de glisser le moindre doute. Ces hommes veulent nous tuer; ils se réunissent, s'arment, se jettent sur nous, pour nous tuer, tuons-les : chacun de nous a reçu ordre de garder et défendre cette vie que Dieu nous a donnée. La société ne veut pas punir un homme désarmé, elle défend sa vie. Vie pour vie d'ailleurs, il vaut mieux protéger celle de l'innocent que celle du coupable.

Voilà, monsieur, comme on raisonne dans le Soudan, depuis la grande réforme de la pénalité, me dit mon hôte en cherchant à lire mon approbation sur ma figure; et je ne vois pas que nous ayons plus d'assassins chez nous qu'ailleurs. Il est toujours regrettable de tuer un homme chez lequel il n'y a souvent pas une perversité sans espoir, et nous lui donnons le moyen de revenir à la société, tout en le punissant. Pour l'assassin endurci, l'assassin de profession, celui-là est-il bien puni par la mort? Notre île est plus dure pour lui, je vous l'assure.

— Votre logique est admirable, monsieur, lui dis-je. Il est étonnant qu'elle ait été si longtemps incomprise.

Mon interlocuteur se prit à sourire finement : vous êtes jeune, monsieur, me dit-il, et vous avez l'inexpérience de votre âge. Les hommes parlent pendant des siècles de la nécessité de supprimer un mot dans leur code, et ils ne le suppriment pas. Ce mot ne sera supprimé que par une sanglante révolution... pourvu toutefois que l'œil des révolutionnaires se porte sur lui, car autrement il faudra une deuxième révolution, peut-être une troisième ou plus pour cette suppression. Les gouvernements marchent

comme des tortues; il n'y a que les révolutions, qui sont toujours un mal immense, qui aient le talent de les atteler à leur machine et de les faire courir à pleines vapeurs... à moins qu'il ne se trouve par hasard un cheik comme le notre; car alors les révolutions se font doucement et sans catastrophe.

J'avais bien entendu parler depuis longtemps, mon ami, de ce grand pénitencier du Soudan. J'avais toujours désiré le connaître et savoir au juste si la renommée ne me trompait pas. Mais je savais aussi qu'il était inabordable, que le gouvernement avait pris toutes les précautions que la science lui avait suggérées pour qu'aucun vaisseau ne pût arriver, même à quelque distance de l'île, sans son consentement. Je n'en blâme pas le gouvernement. Son enfer ne devait sous aucun prétexte devenir un lieu d'espoir pour le meurtrier impitoyable que sa justice avait renfermé là comme dans un tombeau, en attendant le jour de la justice divine. Un hasard inouï m'avait servi à souhait. Mais je savais maintenant sur ce pénitencier tout ce que je désirais en savoir; aussi je me disposai à en sortir par le même chemin que celui qui m'y avait amené.

A cette ouverture, mon hôte me rit au nez avec toute la politesse dont il était capable, en m'avouant son incrédulité. Je n'avais qu'un moyen, mais il était excellent, pour le convaincre, c'était de lâcher mon aérostat, en le dirigeant à son souhait, et j'allais lui en faire la proposition, lorsqu'il me dit : « Si vous m'assurez que votre ballon peut marcher à votre gré, je vous croirai, monsieur; mais je vous prierai de vouloir bien, avant cet aveu et sa démonstration, visiter le gouverneur de notre île. Vous y êtes entré sans sa permission, vous ne devez pas en sortir sans elle. Un étranger est descendu chez nous, où personne ne vient jamais, notre gouverneur doit voir cet étranger et apprendre de lui ce que j'ai appris de vous, monsieur. »

C'était un devoir que ce fonctionnaire avait à remplir; pour rien au monde je n'eusse voulu lui faire manquer à ce devoir. J'acceptai donc l'invitation d'aller présenter

mes respects au gouverneur du pénitencier, de lui révéler les motifs de ma présence chez lui et de partir aussitôt.

Le gouverneur ouvrit deux grands yeux étonnés à mon arrivée, il les ouvrit bien plus grands encore, lorsque je lui eus expliqué comment j'étais tombé dans son empire, et comment j'en prétendais sortir. Il eut la discrétion pourtant de ne point rire de ma prétention, mais il me proposa un moyen plus sûr, qui était de me conduire dans une barque jusqu'à l'île la plus proche, où son gouvernement avait une petite flotte en station, pour faire le service de ces contrées avec la mère-patrie, en passant par différentes villes d'autres royaumes, où il pourrait me déposer à mon gré.

L'offre était on ne peut plus obligeante, mais ne remplissait pas mon but. Je ne voulais point encore aller au Soudan ni ailleurs de ce côté. Je m'étais trompé dans mon itinéraire en tombant dans le pénitencier du Soudan; mais je voulais et pouvais rectifier cet itinéraire en dirigeant mieux mon ballon, et je répondis avec fermeté et reconnaissance que mon ballon était au moins aussi sûr et, en tout cas, plus prompt et plus agréable qu'une barque et qu'un navire, que la surprise et l'incrédulité du gouverneur ne me blessaient en rien, car mon ballon était probablement le premier qui marchât au gré du voyageur, et que j'offrais une ou deux places à mes côtés pour démontrer la vérité de ce que j'attestais.

— Puisque vous me parlez sérieusement, monsieur, me répondit le gouverneur, je vous répondrai de même. Je vous crois, vous admire et accepte votre proposition. J'ai une dépêche très-pressée à envoyer à mon gouvernement: mes barques et mes vaisseaux marchent bien, mais assurément moins vîte que votre aérostat. Voulez-vous déposer le porteur de cette dépêche à Tombouctou?

Je n'avais point à refuser; on ne refuse point un service à qui vous le demande de cette manière. C'était pour moi d'ailleurs un voyage de quelques jours seulement, en forçant un peu mon ballon. Je ne voyais pas grand in-

convénient à retarder de quelques jours mon voyage à Paris.

J'acceptai donc la proposition du gouverneur, mais en souriant d'une pensée profonde. Mon sourire était un peu malicieux et n'échappa point au gouverneur.

— Parlez, monsieur, me dit-il; vous avez une idée à me communiquer, et je crois que cette idée mord un peu sur nous d'une dent peu charitable. Qu'importe! parlez...

— Nous avons parlé du Soudan avec monsieur, répondis-je en montrant le fonctionnaire qui m'avait reçu à mon arrivée et qui était toujours là, et nous en avons dit beaucoup de bien, autant que j'en pensais du reste. J'en ai même tant pensé, que je me suis demandé si notre Caucasie, que je suis habitué à regarder comme un modèle de gouvernement et de civilisation, ne cédait pas au vôtre en quelque chose.

— Ah! ah! soupira avec satisfaction l'excellent gouverneur.

— Pourtant...

— Ah! un pourtant, reprit le gouverneur avec malice; je l'attendais.

— Pourtant vous m'avez dit, monsieur le gouverneur, tout-à-l'heure, que vous aviez une dépêche très-pressée à envoyer à Tombouctou.

— Oui, bien pressée.

— Mais que vos vaisseaux étaient moins bons voiliers que mon aérostat.

— Vous l'avez dit.

— Et cela est vrai: eh bien, savez-vous comment nos dépêches très-préssées parcourent notre république en quelques minutes, sans vaisseaux, ni ballons?

— Pardon, je vous dirai cela, mon bon monsieur, dans six mois, répondit le gouverneur tout triomphant. Repassez ici dans six mois, lorsque notre télégraphe électrique sera établi de Tombouctou à Taïti. On a commencé ces jours-ci la pose du càble sous-marin qui doit produire cette merveille. Honneur du reste vous en soit rendu,

monsieur, ajouta le gouverneur en s'inclinant gracieusement vers moi ! car c'est à la Caucasie que nous devons ce prodige, prodige immense, incommensurable, qui à lui seul suffirait pour donner à notre époque la supériorité qu'elle a acquise par tant d'autres titres d'ailleurs, mais qu'ici personne ne lui disputera au nom des siècles passés. Le passé ne s'est jamais douté qu'un jour viendrait où l'homme causerait avec un homme à des distances fabuleuses au moyen d'un fil de fer, et cela en tête à tête, sans presqu'aucune interruption que quelques minutes. C'est à confondre en effet l'esprit humain. Oh! pourquoi ne pouvons-nous convoquer tous les peuples du vieux monde au banquet de notre civilisation, s'écria le gouverneur avec un enthousiasme que j'admirais!

— Puisque c'est un Caucasien qui a inventé le télégraphe électrique, c'est vous dire assez, monsieur le gouverneur, répondis-je, qu'il y a longtemps déjà que nous l'avons établi chez nous, dans toutes nos provinces, nos villes, nos villages, nos hameaux même : c'est notre poste à nous, en un mot.

— Eh bien, monsieur, nous vous suivrons, répondit le gouverneur avec un gracieux sourire; mais en attendant...

— En attendant, repris-je en comprenant parfaitement la pensée de mon interlocuteur, je vais déposer votre homme et votre dépêche dans quelques jours à Tombouctou.

Je vis avec plaisir que les dépêches furent mises aux mains du fonctionnaire, mon hôte, qui monta sans défiance dans ma nacelle. Je m'orientai alors à l'aide de mes instruments ordinaires, et laissai monter lentement mon ballon dans les airs; puis, donnant à ma machine dirigeante la force et la direction voulues, je saluai de la main le gouverneur qui nous suivait des yeux avec le plus grand intérêt, et nous partîmes avec la rapidité d'une flèche.

Je ne sais si la confiance était venue tout entière dans l'esprit du gouverneur du pénitencier, mais je n'ai point

appris qu'il ait en même temps envoyé les mêmes dépêches par aucun vaisseau.

XIV

TOMBOUCTOU

Notre voyage n'eut rien de bien remarquable : nous l'éxécutâmes en moins de deux jours. Le soir était venu, lorsque nous arrivâmes à Tombouctou. De sorte que nous pûmes nous installer dans la ville, sans attirer beaucoup sur nous l'attention des curieux; je n'en étais point fâché.

Mon compagnon de voyage me quitta aussitôt pour aller porter sa dépêche, puis revint me trouver. Il me paraissait vivement attaché, et voulait me servir, autant qu'il serait en lui, dans l'immense capitale du Soudan. Je ne refusai point ses services, car je connaissais plus cette capitale de renom que de fait, et je ne savais de sa langue que ce qu'on m'en avait montré au collége, c'est-à-dire, assez pour qu un homme d'éducation pût me deviner: mais dans le cours ordinaire d'une journée, je ne pouvais pas me flatter de ne rencontrer que des hommes d'éducation.

Le Soudanien, mon ami, est un des peuples les plus civilisés des temps modernes. C'est la tête, l'esprit et le cœur de l'Afrique. Tous ses voisins lui rendent cet hommage en envoyant leurs ènfants apprendre ou se perfectionner dans ses écoles. Les gouvernements eux-mêmes ne dédaignent pas de lui demander le mécanisme de ses institutions privées et publiques, pour établir chez eux le bon ordre et la prospérité.

Je ne sais quelle est l'antiquité du Soudan : on la dit bien antérieure à celle des autres pays; mais je crois qu'il en est là comme ailleurs. Chaque peuple trempe un peu sa plume dans l'encre de la vanité pour écrire son histoire, et se croit d'autant plus respectable qu'il est plus vieux.

Non-seulement le Soudan est vieux comme la terre, mais il a toujours tenu la place qu'il occupe aujourd'hui dans l'Afrique, il a toujours dominé ses voisins. Son étoile brillait autrefois d'un splendide éclat, qui jaillissait jusque sur les pays les plus lointains... dit-on.

Pauvre vanité! Il y a dans le Soudan des historiens d'un mérite incontestable cependant, des hommes d'un esprit supérieur. Je suis bien étonné qu'aucun d'eux n'ait médité sur une vieille légende populaire qui vient on ne sait d'où et qui court les rues. Peut-être trouverait-on là une origine ou une antiquité moins brillante qu'ils ne la font. Veux-tu, mon ami, me permettre de t'en dire quelques mots? Tu la jugeras ensuite comme tu voudras. C'est le premier couplet d'une complainte qui n'en a pas moins de quatre vingt quinze. Le voici :

Mes amis, voulez-vous savoir (*bis.*)
La légende de l'homme noir? (*bis.*)
Les Peuhs disent, c'est lamentable,
Que l'homme noir n'est que le diable;
Lorsque nous savons tous fort bien
Que l'homme noir est l'Soudanien.

Ce chant populaire est inséré dans un recueil charmant de naïveté antique, parmi les légendes. Une longue dissertation qui le précède prouve cependant que tous les historiens du jour ne le regardent pas indifféremment.

L'homme noir est, selon le dissertateur, le démon ennemi, ou... mais pardon, mon ami, je te fais grâce de toutes les suppositions, qui ne sont pas peu nombreuses, sur l'homme noir de la légende. Mais comme je ne suis nullement engagé d'orgueil pour le Soudan, je demanderai volontiers, en dehors de toute supposition intéressée, si par hasard l'homme noir ne serait pas tout simplement l'habitant du Soudan de l'antiquité, comme le dit la complainte, bien que cette variété de l'espèce humaine paraisse éteinte aujourd'hui. Cette idée même se fortifierait grandement

chez moi par le récit de quelques voyageurs qui m'ont assuré avoir rencontré dans quelques îles éloignées, appartenant au Soudan, des individus à peau noire, complètement noire, d'un noir brillant, huileux, comme si on les eut peints et vernis. Leurs cheveux, il paraît, sont crépus, laineux, leur front déprimé, leur nez aplati, les lèvres grosses, les pommettes des joues fort saillantes, les dignes ancêtres au reste du Soudan, car ces caractères sont précisément ceux du Soudan actuel, quoique modifiés, embellis, au point où nous les voyons aujourd'hui. Ce qui nous a toujours fait considérer le Soudanien comme une variété de notre espèce blanche, dont il diffère encore par son teint bistre, un peu cuivré.

Le Soudanien du reste, quoiqu'il ne puisse pas être cité pour sa beauté, est un type qui, pour être exceptionnel, n'est pas sans grâce.

Au reste, mon ami, je te donne ces idées pour ce que tu voudras en faire, et je ne me chargerai certainement pas de répondre à toutes tes questions sur cette variété, ou ce type primitif, si l'on veut, éteint. D'où vient-il? Pourquoi diffère-t-il des autres? Je ne veux point soutenir thèse là-dessus, ni chercher à expliquer un de ces mille et mille mystères que la nature a pris plaisir à semer autour de nous, pour exercer la sagacité et la patience des savants, à moins qu'elle n'ait voulu nous faire disputer les uns contre les autres...

Mon compagnon de voyage ne s'était point sans doute laissé presser pour dire au ministre auquel était adressée la dépêche, les particularités de son voyage. Il n'avait point, non plus, oublié de faire de vifs éloges sur moi et sur mon véhicule.

Dans le Soudan on n'est étranger à aucun progrès. La science ou l'art que l'on ne connaît pas, mais que l'on soupçonne, on le recherche. L'aérostatique n'est pas plus inconnue chez eux que chez nous, et depuis longtemps chez eux aussi, comme partout ailleurs, on a agité cette question capitale de la direction volontaire du ballon. Ce

que mon ami raconta, parut donc si merveilleux, que l'envie prit le ministre de voir mon ballon et son propriétaire.

Dans plus d'un pays, même civilisé, l'inventeur d'une pareille merveille eût longtemps sollicité du gouvernement l'honneur d'en doter son pays; peut-être même n'eût-il jamais obtenu sur sa connmunication que des rires, des quolibets, ou tout au plus un sourire d'incrédulité et d'indifférence. Il n'en est pas de même dans le Soudan. Le roi veut tout voir et tout juger, et s'il ne peut le faire lui-même, il veut que tout soit vu et jugé : malheur à celui qui refuserait sans voir et sans voir sérieusement.

Dans bien des pays encore, si quelque haut personnage eût consenti à vérifier une découverte utile, à interroger l'inventeur, on eût certainement manqué aux premiers devoirs de la civilisation, à la politesse, en affichant des prétentions d'orgueil : sous prétexte de dignité, on m'eût mandé au ministère, pour me demander un service. Mais au Soudan l'on n'a point cet orgueil : le ministre vint droit à moi, à mon hôtel, où il se fit introduire par mon compagnon de voyage. Il fut admirable de franchise, d'amabilité, de grâce. Mon raisonnement sur mon ballon le convainquit; l'expérience d'ailleurs était faite. Je venais de Taïti en moins de deux jours, et directement, à ma volonté. Il m'invita à ne pas quitter Tombouctou sans le voir et sans être présenté à la Cour, pour peu que j'en eusse le désir.

Cette proposition me toucha vivement, car je n'avais pas de plus grande envie que de voir le cheik du Soudan, ce roi-philosophe qui n'avait point de sujets, mais des frères, point de royaume, mais une vaste famille à rendre heureuse. Mon ami m'en avait dit tant de bien, qu'en vérité je n'étais point fâché de voir s'il n'avait pas un peu exagéré, et si effectivement il y avait sur le trône du Soudan un digne citoyen de la Caucasie.

Le lendemain, je devais rendre la visite que le ministre venait de me faire : ma présentation à la Cour fut donc remise au surlendemain. Je ne pouvais aller plus vite.

pour ne point être impoli, malgré toute l'envie que j'avais de partir promptement de Tombouctou, pour arriver enfin au but de mon voyage. Comme donc cet arrangement de mes visites officielles me laissait au moins deux grands jours de liberté pour moi, je résolus de mettre ces deux jours à profit, pour étudier un peu la ville et ses mœurs, et, pour ne point perdre un temps si précieux, je me mis de suite à l'œuvre dans la compagnie de mon nouvel ami. Je me pris donc à parcourir aussitôt avec lui Tombouctou, ouvrant mes deux yeux de toute leur grandeur pour bien écouter mon cicérone.

La ville de Tombouctou est la plus vaste, la plus belle et la plus florissante de l'Afrique. Située sur la mer Nigérienne, un lac immense qui ne communique avec aucune mer, elle est renfermée dans une presqu'île formée par un coude de ce lac et le fleuve Tabou qui prend là son embouchure. Cette position est admirable.

Si Tombouctou fut toujours là, c'est une grave question en ce moment, mon ami. Les savants soudaniens disputent et disputent vivement là-dessus. Ils sont d'accord sur un point pourtant, c'est que le Tombouctou actuel n'est pas le Tombouctou primitif; mais les uns prétendent très-fermement avoir trouvé dans des travaux tout récents, exécutés dans la presqu'île de Tombouctou, les fondations de la ville du vieux temps; les autres le nient et affirment, avec autant d'assurance que qui que ce soit, que le Tombouctou d'autrefois n'était point là, et ils appuient leur opinion sur une dissertation pittoresque qui n'est point sans intérêt pour un amateur de la civilisation de l'antiquité. La voici :

Le Tombouctou d'autrefois, disent-ils, n'était point, comme celui d'aujourd'hui, la ville la plus considérable du Soudan; on l'appelait Sankore. Prise et reprise plusieurs fois par des tribus nomades qui la pillèrent, puis la rebâtirent à leur convenance, cette ville finit par se trouver assez agrandie pour paraître importante. Ce sont des aventuriers du Maroc qui s'y installèrent le plus solide-

ment et créèrent ce fameux quartier du Sane-Songu, si célèbre pour sa richesse dans les vieilles légendes. Ce fut ce quartier-là aussi qui tenta le plus la cupidité de quelques tribus du voisinage, les Touareugs et les Berbechs surtout qui l'assaillirent tour-à-tour à main armée. Les Touareugs furent même assez forts pour s'installer et se maintenir dans un des quartiers de la ville, où ils se fortifièrent.

L'on croit généralement que c'est à ce temps qu'il faut rattacher la souveraine puissance d'El-Bakay, l'un des plus célèbres cheiks de l'antiquité du Soudan.

Si ce prince fut brave, un peu civilisé et l'heureux fondateur de la monarchie soudanienne, il faut convenir que pour se glorifier de lui, il ne faut pas lui demander trop de vertus; car il n'était guère en réalité qu'un brigand, chef de brigands. Mais n'en rougissons pas trop, mon ami; plus d'une de nos célébrités actuelles, en tous genres, ont de semblables origines oubliées. Qu'importe l'origine après tout! Chacun pour soi. Est-ce que je pense à la source d'un fleuve, lorsque je trouve à son embouchure l'abondance de l'eau dont j'ai besoin! Aussi n'ai-je point l'habitude d'estimer un peuple, ni un homme, par ce que furent ses ancêtres, mais par ce qu'il est au jour où j'ai besoin de le juger.

Quoi qu'il en soit, mon ami, et les Marocains, et les Peuhs, et les Sonr'ayens, et les Berbechs, et les Touareugs, qui avaient envahi partiellement cette pauvre ville de Tombouctou, ou pour mieux dire de Sankore, ne pouvant y vivre en paix et ne se gênant pas, tout en se battant entre eux, de frapper sur les indigènes, ceux-ci résolurent d'abandonner leur vieille et malheureuse patrie. Ils firent, à cet effet, passer tout ce qu'ils avaient de plus précieux dans la presqu'île, où se trouve aujourd'hui la ville nouvelle, et qui ne contenait alors que quelques huttes de pauvres gens qui vivaient là de la pêche. Ils s'y fortifièrent d'une manière redoutable, puis, à un jour convenu, ils s'échappèrent tous de la ville, qui était, à cette heure, en

complète anarchie. Les anarchistes qui restèrent continuèrent de se battre si bien entre eux, que la ville fut complétement détruite au bout de très-peu de temps et rendue tout-à-fait inhabitable.

A la nouvelle ville de la presqu'île on donna le nom de Tombouctou. L'autre ne se releva jamais de ses ruines.

Le Soudanien de Tombouctou, qu'il soit Peuh, Touareug, ou autre, ne ressemble en rien aujourd'hui au fils d'un brigand. C'est l'homme le plus civilisé, le plus poli du monde. Je crois pourtant que ce caractère lui est plus acquis que naturel. Sa politesse tient plus au bien-être dont il jouit qu'au fond de sa nature.

La nature est chez lui, comme chez tous les hommes, je ne ferai point, mon cher, d'exception pour lui. Elle n'est qu'orgueil et méchanceté. Ceci soit dit sans flatterie, comme sans haine; c'est ma pensée : ce sera la tienne aussi, pour peu que tu veuilles bien y réfléchir. Mais il est bon ; son orgueil et sa méchanceté sont enchaînés en ce moment.

Comment veux-tu, en effet, mon ami, qu'un peuple qui ne manque de rien, pas même de plaisirs, se laisse gouverner par les passions mauvaises, ne soit pas aimable envers ses frères, poli enfin? Et ceci est l'œuvre d'un puissant génie, du cheik actuel, qui a su créer des lois, non pour lui et ses mignons, mais pour tous. Ses mignons d'ailleurs, ce n'est pas une coterie, une caste, quelques hommes, quelques heureux, c'est tout le monde.

Son Code, à l'encontre du nôtre, est fort compliqué, minutieux même. Le prince a voulu tout prévoir, tout concilier, obvier à tout. Je ne l'en blâme pas, puisqu'il a cru bien faire; et quoique je n'aime pas qu'un code soit une forêt épaisse, où le sentier de la loi soit difficile à trouver, je ne m'insurgerai pas contre lui. C'est à celui qui est à l'œuvre de juger les difficultés de l'œuvre et les moyens de les vaincre. Peut-être est-il bon, après tout, de ne rien laisser à la libre appréciation du juge, dont l'intelligence ne vaut pas toujours celle du législateur.

Lorsqu'on examine sérieusement cette Constitution, on

ne peut s'empêcher d'être confondu d'admiration en présence de la profonde philosophie, du raisonnement profondément pratique qui l'a établie.

Faire une loi est une chose facile; une bonne loi, c'est difficile; une loi parfaite, c'est impossible ; mais le plus impossible de tout, c'est de faire fonctionner cette loi. Cette manœuvre est sublime, quand elle approche le plus de la justice pour laquelle pourtant elle a été faite. La loi est un bien mort, dit-on chez nous; et cela se comprend, car ce n'est pas le législateur, mais le juge qui lui donne la vie.

Mais le juge!... Ah! le juge, tu sais, mon ami, ce que je pense de ce pauvre homme dont la nature est de boue, comme celle de tout le monde.

Dans le Soudan pourtant la position du juge est franche; car, là, c'est la loi qui règne et gouverne. Le cheik lui-même est inévitablemment soumis à la loi, et le juge peut condamner ses actes librement et consciencieusement, sans avoir rien à craindre. Le cheik a prévu tout cela le premier : c'est lui qui a voulu que le juge ne dépendît plus de personne que de sa conscience. Mais la conscience, quoique bien éclairée, peut faillir un jour. Qui nous dit, en effet, que, sous cette écorce si saine, si vigoureuse, il n'y a pas un ver rongeur qui paraîtra à son heure?

Le cheik s'est fait aussi cette question, et il était bien naturel qu'il se la fît, puisqu'il se mettait, lui, comme tout le monde, sous la dépendance du juge. Mais ce problème n'était pas facile à résoudre, et pourtant il l'a résolu. Comment? Il est descendu pour cela jusqu'au fond du cœur de l'homme, il a sondé le mobile de toutes ses actions, et il a trouvé enfin deux moteurs puissants, aussi puissants que la conscience chez presque tous, plus puissants chez un bon nombre, l'intérêt et la peur. Il a donc fait appel à ces deux moteurs qu'il a suspendus sur la tête du juge, non pas comme une épée menaçante, mais comme une fleur d'un agréable parfum, d'un parfum assez odorant et assez vivace pour imprégner toutes ses pensées.

L'intérêt pour le juge qui juge bien est grand au Soudan, car à lui tous les honneurs, tous les avantages sociaux seront décernés un jour : c'était bien.

Mais ce mobile ne suffit point encore à la loi du cheik, et il l'a renforcé par celui de la peur. Eh! oui, de la peur, mon ami.

Pourquoi la peur, au fait, ne commanderait-elle pas de sa voix salutaire au juge, puisqu'elle commande bien à l'accusé, à l'innocent souvent? Devant l'accusé siégent des juges sévères, la force brutale, le code menaçant, l'inquiétude, l'opinion publique toujours si terrible, la peur enfin. Pourquoi la peur ne viendrait-elle pas aussi dès lors s'asseoir aux côtés du juge, non pas pour troubler sa conscience, bien entendu, non pas pour menacer ses paroles et ses jugements, mais pour lui dire doucement, bénévolement: Prends garde! Ne dors pas sur ton siège; appelle toute ton attention à la cause que tu vas juger; apprends, si tu ne sais pas; abstiens-toi, si tu ne peux apprendre; oublie que tu es homme, pour te rappeler que tu es la justice... Prends garde enfin, ou sinon!... Ou sinon, ton jugement et ton avenir vont se trouver en face d'un bien redoutable juge, en face de l'opinion publique...

Le juge du Soudan, mon ami, assis sur sa chaise prétoriale doit trembler en effet pour son avenir; car si tous les honneurs l'attendent un jour, il ne les aura ce jour-là que sur le jugement de la voix publique, du peuple enfin, à la barre duquel le cheik a voulu qu'il fût déféré à son tour.

Tout cela est fort bien, à mon avis, et pourtant le cheik a trouvé que ce n'était point encore assez. Il a voulu que la peur ne cessât pas un seul instant d'éclairer la conscience du juge, et pour cela aussi il a voulu que l'œil de tous fût continuellement ouvert sur le moindre de ses jugements. Pour obtenir cet excellent résultat, un journal judiciaire se publie tous les jours : il assiste à toutes les réunions conciliatrices préliminaires, comme aux réunions judiciaires et définitives. Ce journal a ses abonnés; de

statuts. Voici cependant ce que je crois en avoir appris. . . . .

. . . .

Leur mécanisme, en un mot, m'a paru être celui de nos tontines, de nos assurances sur la vie, avec quelque différence toutefois, surtout dans la création du capital.

L'associé, tant qu'il travaille, est tenu de verser, et il verse forcément, tout est organisé pour cela, un tant pour cent du gain de son travail, cinq pour cent, je crois, au dessous de deux mille francs de gain annuel, dix pour cent au dessus. Ces sommes capitalisées ne servent aux associés que dans les jours de maladie, de chômage et de vieillesse. Les rentes, comme les secours, bien entendu, sont tarifés sur l'importance des versements.

Tous ces versements ne paraissent une gêne pour personne, et chacun les considère comme un placement avantageux de ses fonds, un placement même plus sûr que tout autre qu'il pourrait rêver. Aussi voit-on des sociétaires aisés verser bien au-delà du taux de la cotisation, pour toucher un jour des rentes plus considérables...

Enfin, mon ami, les avantages de ces associations sont, à mon avis, immenses, et je ne peux te les raconter tous en ce moment; j'espère m'en dédommager plus tard auprès de toi. Mais je ne peux m'empêcher de te dire de suite un mot d'une autre merveille qu'elles produisent, c'est qu'avec sa cotisation, tant faible qu'elle soit, tout associé peut, s'il le veut, donner une éducation complète à ses enfants, depuis leur plus jeune âge jusqu'à l'âge de choisir une profession. A cet effet il y a des institutions parfaitement tenues et possédant tout le confortable désirable, qui sont entretenues par la caisse générale des associations. C'est tout simplement admirable...

Les statuts de ces corporations m'ont généralement paru fort sages; mais je les ai trouvés d'une sévérité que notre sensiblerie blâmera certainement. Elle est pourtant logique; car ils accordent tout ce qu'il faut accorder, mais ils n'accordent qu'au droit et au devoir: ils sont impi-

toyables pour les paresseux et les mauvais sujets qui reçoivent, je crois, juste ce qu'il faut de vivres pour ne pas mourir de faim, et sont continuellement l'objet d'une surveillance qui fatiguerait et rappellerait au devoir ceux dont le cœur ne serait pas tout-à-fait mort.

Chaque corporation, comme je te l'ai dit, mon ami, a son réglement et sa caisse; mais, par une prévoyance admirablement bien entendue, il existe de plus une association entre les caisses, comme celle qui existe entre les membres de la même profession. Chaque caisse verse donc tous les ans, en vertu de cette association, une somme déterminée et la somme de tous ces versements constitue la caisse générale avec laquelle on vient en aide aux caisses que des accidents imprévus pourraient surcharger de frais, à celles dont les revenus seraient inférieurs à leurs besoins habituels, et à l'entretien des institutions pédagogiques. Cette caisse sert encore à soutenir les malheureux infirmes qu'aucune corporation ne pourrait admettre dans son sein sans grever son budget outre mesure.

Ne va pas croire, mon ami, que cet enrôlement professionnel enlève rien à la liberté des associés. Chaque associé se meut à sa guise dans sa profession, agrandit ou diminue ses affaires, travaille ou se repose, exerce ici ou là sans gêne, sans espionnage. Comme pourtant il y a solidarité entre lui et sa corporation, ne fût-ce qu'une solidarité d'honneur, la corporation a l'œil sur lui et la haute inspection, au besoin, dans ses affaires. Ainsi, tout associé qui n'a point réussi dans son entreprise, est cité au ban judiciaire de la corporation : sa conduite est minutieusement examinée; ses affaires sont contrôlées sévèrement, mais impartialement. S'il est coupable de témérité, de mauvaise gestion, d'incapacité, il est puni, et la peine peut aller jusqu'au déclassement de corporation. Ses dettes, ses dettes légitimes au moins, restent à la charge de la corporation, à la sienne surtout. Le paiement ne s'arrête que lorsqu'il compromettrait l'existence des services de la société et celle de la vie de l'associé coupable.

Cetle sévérité de la corporation au reste, qui pourtant est loin d'être un mal, est largement compensée par une autre ingestion de la société dans les affaires de l'associé. L'associé que la loi poursuit devant les tribunaux pour un délit ou pour un crime, est toujours assisté du conseil de la corporation qui lui prête l'appui de ses avis et de sa force morale.

Tout cela est fort beau, à mon avis ; mais ce que j'ai trouvé de plus beau encore, c'est le désintéressement du cheik, le premier instigateur de l'établissement de ces corporations, qui au lieu de chercher à les retenir entre ses mains, les a laissées indépendantes du gouvernement. Le gouvernement n'a sur elles d'autre action que celle qu'il a sur tous ses membres : il les couvre de sa haute protection, rien de plus. En échange, elles lui fournissent tous les sujets dont il a besoin. Il est rare que le cheik prenne de lui-même un serviteur de son pouvoir : lorsqu'il a besoin, il s'adresse aux comités des corporations, qui lui envoient une liste des hommes les plus capables, dans laquelle il choisit. Les comités, qui se trouvent journellement en rapport avec tous leurs membres, sont bien plus aptes, dit-il, à juger les hommes que lui. Il est inouï que le gouvernement ait eu jamais à se plaindre de ce mode de recrutement qui, d'un autre côté, a l'immense avantage de fermer la porte au favoritisme.

Le fait est que depuis mon arrivée à Tombouctou, les quelques rapports que j'ai eus avec différents employés, n'ont pu que me donner une haute idée de leur capacité et de leur bon vouloir. Je suis vraiment émerveillé d'une action gouvernementale si rare qu'il faudrait, mon ami, te la raconter dans tous ses détails, pour t'en faire aimer la sagesse. Je ne t'en conterai plus qu'un mot, me réservant d'en causer plus tard avec toi.

Un matin que je me promenais avec mon gracieux cicérone, je vis passer un homme grave, dans la maturité de l'âge, ayant un portefeuille sous le bras.

C'est un médecin, me dit mon nouvel ami : il va visiter

ses malades. Dans ce portefeuille il inscrit ses notes. Ses notes seront probablement dans la journée vérifiées chez lui par un inspecteur compétent, qui sera libre d'aller constater chez le malade lui-même la précision du traitement auquel il est soumis.

Oh! c'est qu'ici, ajouta mon ami, nous prenons au sérieux la santé et la vie de nos concitoyens. Nous ne les abandonnons pas aux caprices, aux erreurs possibles d'un homme. Nous avons dans l'idée qu'il ne suffit point pour être un médecin sage, prévoyant, éclairé, d'avoir reçu un diplôme après quelques examens plus ou moins sérieux. La loi chez nous n'abandonne jamais, en conséquence, le médecin à lui-même, et jamais la vie du malade aux calculs plus ou moins certains d'un homme seul.

Cet homme pourtant pourrait avoir tous droits à notre confiance, car il n'obtient son titre qu'après de rudes épreuves. Encore ne peut-il aspirer à exercer seul qu'après avoir passé cinq ans sous la tutelle d'un homme d'expérience, auquel il sert d'aide, tout en prenant avec lui cette habitude et cette sûreté de jugement qui font le bon praticien. Mais ne croyez pas qu'en ce moment on l'abandonne encore à lui-même; oh! non.

Il a d'abord pour notre garantie, comme pour la sienne aussi, il est vrai, ce portefeuille que vous avez vu et ses notes, puis l'inspecteur journalier : de plus, il est dans l'obligation, pendant des années, de faire publiquement une leçon tous les trois mois, laquelle leçon ressemble diantrement à un examen, qui force le médecin à se tenir au courant de la science, tout en dénonçant l'incapacité, si par hasard un incapable avait eu assez d'art pour happer un diplôme.

C'est dur tout cela, dit mon cicérone; mais convenez aussi que rien n'est supérieur pour l'homme à la santé, à la vie. Les médecins du reste sont grandement dédommagés de toutes ces études et de toutes ces surveillances par le respect dont on les entoure et par les honoraires qu'on leur alloue. Ces honoraires sont prélevés sur la caisse de

chaque corporation qui verse dans la caisse de la corporation médicale. C'est celle-ci qui se charge de servir les rémunérations. Ces rémunérations sont toujours une pension annuelle. Le malade, lui, ne doit jamais rien au médecin, que la reconnaissance d'un bienfait.

Les médecins ne sont tenus qu'à deux visites par jour, une le matin, l'autre dans l'après midi, s'il en est besoin, pour les malades alités. Ceux qui peuvent se transporter au domicile du docteur ne doivent point l'appeler chez eux : pour ceux-ci un cabinet de consultation est ouvert dans chaque quartier tous les jours, aux mêmes heures. Ce ne sont point les médecins visiteurs qui tiennent ce cabinet.

Nous avons également des postes médicaux ouverts jour et nuit, pour les accidents et les cas pressés qui ne peuvent attendre les médecins visiteurs.

Ces différents services ne sont pas toujours dévolus aux mêmes personnes : la corporation avise à ne pas surcharger ses membres et à ne pas leur attribuer un travail trop pénible. Les médecins sont hommes; ils ont, comme tous les hommes, besoin de soulagement dans leurs travaux, et droit aux distractions de la vie sociale.

En dirigeant ainsi les occupations de tous ses membres, et en assurant à chacun sa besogne et son bien-être, la corporation médicale n'a point entendu briser la liberté de chacun. Le médecin qui veut étendre ses travaux et faire plus que les réglements ne lui demandent, a ce droit là; mais alors, comme il ne doit rien dans ces services, ces services doivent être rémunérés à part.

Nous avons des médecins qui ont ainsi largement mené leurs affaires. Ces médecins-là ne sont pas toujours plus instruits ni plus zélés que les autres, mais ils sont plus désireux, et je ne les en blâme pas... et puis, après tout, dit mon cicérone en souriant et haussant légèrement les épaules, ne devons-nous pas accorder quelque chose aux préjugés? Il y a des hommes qui préféreront toujours le sourire de l'ignorant à la rude mine du savant : que vou-

lez-vous? laissons-les libres. Il en sera toujours ainsi : il n'y a peut-être que dans l'autre monde qu'il n'y a pas de préjugés.

A dire vrai, cette activité d'un bon nombre de médecins est loin d'être un mal : elle entretient parmi eux une émulation qui profite grandement à la société et à la science. Il est bien rare qu'elle dégénère en mauvaise concurrence : la corporation d'ailleurs a un œil largement ouvert sur tous ses membres. Chez elle, comme dans toutes les autres corporations, il y a un tribunal d'honneur, où chaque mèmbre qui se croit lésé dans ses droits ou seulement dans les égards auxquels il peut prétendre, va déposer sa plainte. L'affaire est examinée, discutée et jugée en famille, et il est rare que les deux adversaires, après une explication franche, ne soient pas réconciliés, s'il y avait lésion d'un droit, ou satisfaits, quand il n'y avait qu'un malentendu. Ce tribunal est pour chaque corporation une institution des plus utiles.

La vie et les devoirs de la corporation médicale ne regardent en rien le gouvernement. La corporatiou pourvoit à tout, en assignant à chacun ses travaux, en nommant elle-même aux emplois médicaux, même à ceux qui concernent les administrations publiques.

Le gouvernement a pensé fort sagement que personne mieux que le comité professionnel ne pouvait connaître les aptitudes des personnes qu'il avait à régir. Le comité, en tout cas, n'est pas libre de se livrer à aucun caprice : les statuts ont établi les droits de chacun, qu'il ne peut oublier sans encourir le blâme public...

Qu'il y a loin, mon cher ami, de ces corporations fortement établies à nos velléités de corporations, à nous! Comme le Soudan, nous avons compris que les millions que nous jetons en pâture au pauvre honteux, au pauvre effronté, au pauvre paresseux, ne guériront jamais cette laide plaie du paupérisme, qui ronge les sociétés d'aujourd'hui; comme lui aussi, nous avons prôné les associations, nous les avons encouragées, nous les attirons de tous nos

efforts au milieu de nous, sous la forme de tontines, de caisses de retraites; mais nous ne sommes pas convaincus de l'efficacité du remède; nous ne l'imposons pas, nous conseillons.

Conseiller le bien au mauvais vouloir, le travail au paresseux, l'économie au prodigue, l'honneur à la dégradation! Peines perdues, mon ami! Nous parlons à des sourds. Le cheik du Soudan n'a pas conseillé, lui : il a fondé les corporations, et elles marchent.

Crois-tu qu'elles ne marcheraient pas aussi chez nous? Que de choses plus vastes pourtant nous avons exécutées! Que de machines plus compliquées nous avons mises heureusement en mouvement!... Et ici, qu'aurions-nous à faire? Qu'aurions-nous à créer? Rien. Nous n'aurions rien à changer dans nos affaires; point de lois à abolir, point d'institutions à torturer : nous n'aurions qu'à remplir des cadres que nous avons, puisque nous avons déjà des corporations; nous n'aurions qu'à agrandir, nous n'aurions qu'à généraliser.

Songe donc, mon ami : plus de misère, plus de mendicité, et partant que de crimes de moins! Oh! le Soudan est bien haut dans mon admiration, je te l'avoue en toute sincérité, et son cheik est un dieu pour moi, un dieu autrement adorable qu'un conquérant, car celui-ci détruit, l'autre édifie. Aussi, comme je désirais le voir!

Deux jours après mon arrivée à Tombouctou, je lui fus présenté, avec mon guide du pénitencier, par le ministre qui m'avait déjà reçu chez lui. Je ne te dirai point, mon ami, tout le plaisir que me fit cette présentation. Le cheik fut pour moi un ami de vieille date, un frère. Rien n'égale sa franchise, la netteté de ses pensées, de ses affections, de ses désirs. C'est un homme parfait, qui m'a enthousiasmé au dernier point; de sorte que si je n'étais pas Caucasien, je me ferais Soudanien, pour habiter auprès de lui.

J'espère te faire penser comme moi, mon ami, lorsque je pourrai te raconter tout ce que j'ai appris de cet homme

extraordinaire. Tu ne sais de lui qu'une partie bien minime de ses mérites, que ce que la renommée t'en rapporte sur l'aile des gazettes, apprécié au point de vue du conteur, défiguré par conséquent, après avoir traversé les immenses pays qui nous séparent et qui assourdissent les échos admiratifs du Soudan.

Si je fus bien reçu par le cheik, je le dois certainement à la vive curiosité qu'il a toujours eue de causer avec les voyageurs, de quelque pays et de quelque opinion qu'ils soient; mais je le dois peut-être plus encore à mon titre de citoyen de la Caucasie. Il paraît que Fittri a notre pays en grande estime, et que son plus vif désir serait d'introduire chez lui nos lois et notre constitution, quoiqu'il soit chef d'une monarchie.

A ma première visite, il ne m'entretint que de mes voyages et de mon incroyable ballon; mais je dus lui promettre une deuxième visite pour le lendemain, afin de causer avec lui de la république de la Caucasie.

Le lendemain, j'étais attendu au Palais-Royal avec impatience. Le cheik vint au-devant de moi, et, me tendant la main, il eut l'amabilité de me dire : je sais, monsieur Daghestan, que vous avez particulièrement étudié l'histoire de la Caucasie, sur laquelle vous avez écrit avec des aperçus nouveaux bien dignes d'un véritable philosophe : vous serait-il agréable de m'en dire quelque chose, de me parler surtout de votre divin Schamyl?

Cette question ne me déplût pas, et ne m'embarrassa nullement, car j'avais l'esprit tout imbu de cette histoire-là, dont j'ai donné, comme tu sais, tant de fragments dans ta gazette. Mais ce que tu ne sais peut-être pas, mon ami, c'est que j'ai refait ce travail, et l'ai disposé pour la librairie. Il est prêt, ou peu s'en faut; de sorte que je l'avais tout entier, non-seulement dans mes cartons, mais encore dans mon esprit. Aussi, me trouvai-je tout à fait en mesure de réciter au cheik, même sans broncher, ma thèse sur l'origine de la Caucasie et sur nos Schamyls, qu'il désirait tant connaître de ma bouche.

XVI

ORIGINE DE LA CAUCASIE

Il n'est point facile, maître, dis-je au cheik, de trouver la vérité dans les récits historiques sur l'antiquité de ma patrie. Chacun en a parlé à sa guise et si diversement, que je puis bien vous avouer sans honte que nous ne savons là-dessus rien, ou pas grand chose ; rien de bien positif, bien entendu. Nous ne savons pas même quel fut le berceau de la Caucasie ; nous ne savons pas de quel point elle partit pour rayonner sur les contrées voisines, ni comment elle a pu se les approprier pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

Je ne m'arrêterai donc point sérieusement sur ces temps primitifs des dieux, des demi-dieux et des héros, dont les hauts faits nous ont fourni de si gracieuses épopées. Notre histoire ne date pour moi que du temps des Schamyls, où commence notre ère. Je dis des Schamyls, quoique nos historiens n'en reconnaissent qu'un seul. Je crois, moi, et mon opinion est bien fondée, qu'il y en a eu trois au moins, qui ont régné à quelque distance les uns des autres, dans l'espace de trois cents ans environ, comme nous le verrons plus tard.

Ce serait assurément se poser une question insoluble que celle de savoir si Caucasus, le père de Schamyl Ier, est venu des extrémités de l'Occident, de la France antique, comme on le croit avec quelque vraisemblance, avec toute sa famille et de nombreux amis, fuyant, disent les uns, devant la tyrannie de ses rois, fuyant, disent les autres, devant la catastrophe générale et profonde qui a englouti sa patrie et tous les pays d'Occident, ou s'il est né chez nous de parents qui y habitaient depuis longues années.

J'ai rencontré dernièrement dans une vieille bibliothèque obscure, un livre assez singulier que personne assurément ne connaît, et qui pourrait peut-être jeter quelque jour sur cette question, si son anthenticité était démontrée. C'est un poëme en douze chants ; chaque chant contient mille vers qui ne sont point à dédaigner pour un poëte. Je ne sais si ce poëme a jamais été imprimé : il était manuscrit, et personne ne put me donner de renseignements exacts ou même satisfaisants sur son origine. Il était en langue russe.

Mon but n'est point en ce moment d'en rendre compte; je le ferai probablement plus tard, ou peut-être le publierai-je tout entier. Il chante l'indomptable vaillance de la Russie contre laquelle se ligua tout l'Occident antique, la France, l'Angleterre, la Pologne et l'Italie, qui étaient venues joindre leurs forces à celle de la Turquie. On vit pendant vingt ans les eaux de la mer Noire et de toutes les mers couvertes de vaisseaux. Mais tous les vaisseaux coalisés furent coulés à fond ; si bien même que quelques mers se trouvèrent comblées. Les russes triomphaient partout et toujours. L'Occident se trouva dépeuplé de ses guerriers, et il ne tint alors qu'à la Russie de s'emparer de la terre tout entière.

Mille et mille épisodes sont disséminés dans ce poëme curieux : l'épisode le plus intéressant pour nous est sans contredit celui ou nous voyons Caucasus, le général en chef de l'armée française, se retirer, au milieu des intrigues des autres généraux, dans les rochers du Caucase avec toute sa famille et un grand nombre de guerriers, qui ne voulurent point l'abandonner.

Il est vrai que d'autres poëmes, en grand honneur parmi nous, nous donnent sur notre origine d'autres variantes, et c'est à peine s'ils disent un mot de Caucasus.

Quoiqu'il en soit, nous trouvons parfaitement établis chez nous, l'an du monde 6600 d'après la croyance vulgaire, Caucasus avec ses deux femmes Ymirette et Mingrélie, et ses trois enfants Schamyl, Danilo et Béchir. Ce

dernier était d'une troisième femme dont nous ignor
nom.

Caucasus était si aimé, dit-on, qu'à sa mort ses p
voulurent lui élever un tombeau comme on n'en av
mais fait et comme probablement on n'en ferait j
disent nos premiers et naïfs historiens. Ils placè
corps de leur chef bien-aimé sous une pyramide
plantèrent sur les bords de la mer Noire. Puis cra
que ce tombeau ne fût un jour profané, ils résolur
le cacher sous un amas de terre et de rochers si gr
si élevé que plus tard personne n'osât y toucher,
que l'on serait de l'immensité du travail...

Voilà comment fut formée la chaîne du Caucase,
nos vieux écrivains. Et ce qui vient à l'appui de
opinion ajoutent-ils sérieusement, c'est l'immense é
de la mer Noire qui jusque là n'avait été qu'un pe
Il n'y a pas de doute que ce ne soient les terres du
Caucase qui aient fait si vaste cette mer que nou
naissons...

Si ce récit de nos aïeux sent étrangement la fa
fait principal cependant est vrai. Pour moi du moin
tent parfaitement avérés l'existence de Caucasus
noms de ses enfants.

Pour moi donc, il n'y a plus de doute : Caucasu
un bon père et un bon prince. A sa mort il partag
régions caucasiennes, l'Ymérétie, la Mingrélie et la
casie proprement dite entre ses trois enfants.

Schamyl eut la Caucasie. C'était l'aîné et le plus
prenant comme le plus brave de tous. Comme Ca
son père, il devint l'idole de son peuple : il ne le f
de sa famille.

Sa gloire et sa prospérité donnèrent de l'envie à s
res qui se liguèrent contre lui et lui firent une g
acharnée, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin vaincus et
nés. Ce fut là le premier agrandissement de la Ca
qui s'arrondit des provinces conquises.

Mais Schamyl ne jouit pas longtemps de sa prosp

car ses frères s'étant enfuis en Russie, ranimèrent la guerre contre lui, et il fut tué dans un sanglant combat où pourtant la victoire resta aux siens.

Personne n'avait vu sa chute, l'acharnement était si grand qu'aucun de ses soldats ne s'en était aperçu. Son fils aîné seul qui combattait à ses côtés en avait été témoin et avait pu le dérober aux regards de tous.

Comme donc personne ne sut la mort de Schamyl, quelques-uns le crurent absent pour l'intérêt de la patrie, d'autres prétendirent l'avoir vu s'envoler au ciel d'où il veillait sur la Caucasie. Son fils l'avait déposé seul et sans témoin sur le sommet du Caucase, au fond d'un rocher, selon la recommandation de Schamyl mourant lui-même.

Schamyl continua le règne de son père, commandant et agissant toujours au nom de son père absent. Voilà probablement l'origine de cette opinion qui veut qu'il n'y ait eu qu'un Schamyl.

Schamyl Ier mourut l'an 30 de notre ère. C'est lui que nous avons mis dans notre calendrier au nombre des saints.

Schamyl II, dont le règne devrait dater de l'époque de la mort de son père, gouverna la Caucasie pendant quatre-vingt dix ans. Il en avait quarante, lorsqu'il prit possession du trône. Ce long espace de temps ne fut rempli que de combats et de victoires. La Caucasie s'agrandit alors de plusieurs provinces prises sur la Russie et la Perse.

Schamyl II laissa vingt enfants de différentes femmes; mais aucun ne se trouvant en état de soutenir convenablement le poids énorme des affaires, il appela auprès de lui, à son lit de mort, un de ses neveux auquel il confia son empire et sa famille. Ce neveu fut Schamyl III, notre grand Schamyl.

Ce fut pendant ce règne que notre nation acquit cette grande gloire qui a placé la Caucasie au-dessus de toutes les nations du monde. Ce fut aussi pendant ce règne que la Russie comprit enfin son infériorité contre nous, et que, fatiguée de ses nombreuses luttes infructueuses et des pertes

énormes que nous lui faisions continuellement éprouver dans les combats qu'elle nous livrait, elle se décida à nous laisser en repos et à tourner ses armes contre des voisins moins redoutables, qu'elle soumit.

Elle s'empara successivement d'un côté de la Suède, de la Norwège et du Danemark, d'un autre côté de la Turquie. Elle se crut alors un colosse. Elle était devenue effectivement un colosse d'étendue, mais non de puissance, et il lui arriva bientôt ce qui arrive toujours aux trop vastes empires dont la population n'est point homogène. Il n'y eut plus de patrie pour personne, plus de lien, plus de fraternité. Tous obéissaient bien aux mêmes lois, mais chacun avait ses affections à soi, ses prédilections, ses désirs, son langage, ses mœurs, ses souvenirs, et l'on supportait impatiemment le joug du vainqueur.

Pour gouverner un tel empire, il eût fallu plus que la main d'un homme. L'empereur de toutes les Russies, lui, eut recours à la science gouvernementale de quelques-uns de ses favoris, avec lesquels il partagea le poids d'une si écrasante administration. Il les plaça à la tête de chacun des royaumes dont il avait fait autant de provinces, sous le titre de vice-rois. Mais bientôt l'un de ces favoris se révolta, puis un autre, puis tous : l'exemple était devenu contagieux. Pour les soumettre, l'empereur mit ses armées en campagne. Mais les révoltés connaissaient l'axiôme : l'union fait la force ; ils se coalisèrent pour soutenir le choc du puissant empereur qui fut vaincu. Les coalisés se tinrent pour satisfaits alors, et, par un reste de bon souvenir pour leur ancien protecteur, ils le laissèrent sur son trône. Mais la Russie était amoindrie, elle était démembrée...

Je sais bien qu'il y a des historiens qui racontent autrement l'agrandissement et l'abaissement de la Russie. Pour moi, je m'en tiens en ce moment à l'opinion que je viens d'émettre.

Quoiqu'il en soit, la Russie ne tomba que par une lutte longue et dévastatrice. Pendant cette lutte, la Caucasie resta l'arme au bras, l'œil attentivement fixé sur ces lut-

teurs acharnés qui s'affaiblissaient à son profit, comme elle le vit bientôt.

La modération des vainqueurs ne fut que passagère. Enivrés de leurs succès, ils se firent arrogants avec leurs voisins et surtout avec nous, quoique notre éloignement de leurs frontières dût nous préserver de leur mauvaise humeur; mais il paraît que notre gloire les importunait. La Russie, de son côté, honteuse de ses défaites, fut prise de vertige et osa se faire injuste avec nous, dans l'espoir évidemment de se refaire un peu à nos dépens.

Mais tous eurent tort, car ils étaient épuisés, et nous étions, nous, intacts et vigoureux. Aussi, attaqués par tous, nous pûmes les battre tous, et les battre si bien, que l'orgueilleuse Russie, la Suède, le Danemark, la Turquie, étreintes dans nos serres puissantes, expirèrent alors pour renaître sous le nom de la Caucasie, et former notre Caucasie d'aujourd'hui, moins quelques provinces éloignées, telles que le Danemark et la Suède, qui, dans la suite des temps, éprouvèrent des révolutions auxquelles nous les abandonnâmes.

Nous fûmes grands dès lors, et plus grands que la Russie d'autrefois : mais trop bien instruit par l'exemple qu'il avait sous les yeux, Schamyl ne voulut point régner partout et sur tous. Il fut assez fort pour fouler aux pieds l'orgueil et l'ambition qui assiégent si souvent les puissants, et pour faire seul cette révolution mémorable et inouïe qui fut le commencement de la longue et heureuse prospérité dont jouissent encore aujourd'hui nos tribus.

Schamyl abattit tous les trônes qu'il avait conquis, puis il partagea son vaste empire en tribus qu'il établit dans des circonscriptions soumises, autant que possible, aux mêmes mœurs, aux mêmes latitudes géographiques, et leur dit ces paroles plus dignes d'un philosophe que d'un guerrier : Amis, Dieu ne m'a point fait pour régner sur vous, ni vous pour m'obéir. Il m'a créé pour vivre, voilà tout, comme vous aussi. Il m'a donné un corps comme le vôtre, des besoins comme à vous, et parmi vous probable-

8.

ment, il y en a dont l'intelligence est plus grande que la mienne.

C'est donc le hasard qui a fait ce que nous sommes vis-à-vis les uns des autres. Comme pourtant nous ne pouvons pas vivre isolés, qu'il y a nécessité pour nous de vivre en société, eh bien, vivons en société. Mais que faut-il faire alors? Il faut qu'il y en ait quelques-uns de nous qui veillent pendant que les autres travailleront ou dormiront. Réglons donc tout cela! Nous allons nous réunir tous pour faire des lois à notre usage, puis nous nommerons des gens pour les faire observer...

Schamyl était un grand guerrier, mais il était aussi un grand philosophe. Il connaissait parfaitement l'esprit de l'homme qui rend volontiers ce qu'on laisse tomber généreusement dans sa main. Ses paroles furent donc agréées avec enthousiasme, et, comme il l'avait sans doute bien prévu, ce fut lui qu'on chargea d'organiser la société qu'il avait conquise.

Ses lois furent peu nombreuses, simples et appropriées aux besoins de la société et de chacun de ses membres. Quant à l'organisation gouvernementale, nous avons vu que l'immense empire de la Caucasie avait été partagé en un grand nombre de tribus. Mais, averti par l'exemple du passé, attribuant l'orgueil, l'arrogance, l'esprit de domination et d'envahissement aux grands empires, sachant parfaitement d'ailleurs que plus l'homme se sent fort, plus il lui faut de sagesse pour ne point abuser de sa force, et qu'il n'est pas prudent de laisser la force, même au sage, il donna peu d'étendue à chaque tribu. Il pensa d'ailleurs fort sagement qu'un état restreint dans ses limites, se développe d'autant plus dans sa bonne administration intérieure. L'activité qu'un homme énergique ne dépense pas sur ou contre son voisinage, il le dépense à l'accroissement de son bien-être intime.

Pourtant Schamyl était trop sage pour ne pas penser à tenir en réserve la force qu'il ne voulait point abandonner aveuglément à sa nation. S'il est bon que l'homme qui a

constamment à lutter contre ses mauvais instincts, ne trouve pas sous sa main, au désir et au commandement de sa passion, une force brutale, il est nécessaire qu'il sache pourtant, lorsqu'un danger le menace, qu'il a chez lui une arme que la sagesse peut à chaque instant mettre à sa disposition.

Cette arme, il la trouva dans une confédération fortement et savamment organisée des petits états entre eux. Le lien commun et indissoluble qui les retint tous ensemble, ne fut autre qu'une administration supérieure et indépendante, qui n'avait d'ailleurs d'autre force que celle du jugement et de la raison, d'autre appui que celui des états eux-mêmes d'où elle sortait, d'autre mission que de recevoir les communications intéressant le bien être des États et de leurs membres, de les soumettre aux assemblées générales qui devaient apprécier, et de se tenir comme une sentinelle avancée que rien ne distrait de son mot d'ordre et toujours prête à crier : qui vive! ou garde à vous!...

Il faut bien que cette combinaison de notre Schamyl ait été bonne, puisque la Caucasie est aujourd'hui ce qu'elle fut à cette époque, et que nous n'éprouvons point le besoin de changer notre constitution. Il est vrai que cette constitution n'est point tout à fait l'œuvre de Schamyl seul, ni de son temps. Des sages sont venus après lui : aidés de l'expérience et des conseils de la paix, ils ont achevé ce que n'avait pu faire le guerrier Schamyl, en perfectionnant nos rapports de société. Et ils ont si bien réussi, ils sont si heureusement parvenus à satisfaire cet ordre de Dieu qui dit à l'homme en le créant! Va et vis! que nous n'avons point eu besoin de toucher à ces lois depuis.

Ah ! c'est qu'aussi ces lois ne sont point l'œuvre d'un homme intéressé, ni de législateurs égoïstes ; c'est l'œuvre des plus sages de la nation.

Or, quand une nation s'organise elle-même, elle compte ses misères, ses besoins, ses désirs, et elle y pourvoit : mais si ses lois sont l'œuvre d'un seul, oh ! alors l'intérêt privé, l'intérêt de caste, de famille est toujours là ; le pro-

létaire est oublié. Cet homme ne songe à la nation que comme le statuaire songe au piédestal qui doit supporter sa statue...

Le cheik sourit à cette petite sortie, et, me tendant la main : je ne vous en veux pas, me dit-il. Si j'ai voulu causer avec vous, ce n'était pas pour recevoir des compliments; c'était pour entendre la vérité.

— Vous me l'avez dit, maître, répondis-je au cheik; ce qui ne m'empêcherait pas de vous demander pardon, si ces derniers mots avaient pu vous blesser. Je ne pensais pas que vous étiez seul l'organisateur du code du Soudan; si j'y eusse pensé je n'aurais certainement pas fait la réflexion que j'ai faite, car, à mon avis, la constitution du Soudan approche si près de la perfection humaine, que je l'admire de toute mon âme.

— Allons! dit le cheik avec un gros rire homérique et en me frappant familièrement sur l'épaule, la république de la Caucasie est en décadence, car ses philosophes se font les flatteurs des rois.

Et ici, mon cher ami, nous joutâmes pendant quelques minutes, en nous lançant au visage de l'esprit tant que nous pûmes... Puis, je pris congé du cheik qui me serra bien cordialement la main en me souhaitant un bon voyage, car je devais partir le lendemain. La brillante et chaleureuse réception qui m'avait été faite à Tombouctou, ne me faisait point oublier mon but. Mon but était double et m'attirait vivement: c'était de trouver Paris, c'était aussi d'aller au Séeland; car j'avais à retrouver là des amis que ne pouvaient me faire oublier ceux de Tombouctou.

XVII

LES ADIEUX DU CHEIK

Le lendemain je fus agréablement surpris de voir entrer chez moi, à l'instant de mon départ, le cheik accompagné

d'un ami seulement. Je ne devais plus le revoir, mes adieux lui avaient été faits, mais il voulait me serrer une dernière fois la main, et voir les apprêts de mon ballon.

— Je suis satisfait d'assister aux préparatifs étranges de votre voyage, me dit-il, mais croyez bien que ce n'est pas là le motif qui me fait ainsi vous surprendre. Je viens, parce que je crois, ajouta-t-il après un instant de silence plein d'émotion, et en me prenant les deux mains dans ses deux mains, que j'aurais pu avoir un véritable ami, et qu'il s'en va...

Ce mot là me toucha vivement, mon cher ami : il m'eut retenu à Tombouctou, si quelque chose avait pu m'y retenir. Mais il était écrit que mon destin ne finirait pas là, et qu'il fallait marcher.

— Et puis, ajouta le cheik, si vous avez besoin de recommandation pour quelqu'état du voisinage, pour quelqu'état lointain même où j'aurais crédit, je viens me mettre à votre disposition, puisque j'ai été assez sot pour ne pas le faire hier. Hier d'ailleurs vous êtes parti plus brusquement que je ne l'avais espéré...

Je savourais toutes ces paroles avec amour ; je ne répondis pas.

— Nous sommes en rapport d'amitié, ajouta le cheik d'une voix qui me parut prendre d'autant plus le diapason de la bienveillance, que mon silence lui laissait espérer de me convaincre, nous sommes en rapport d'amitié avec les puissants sultans du Dâr-four, du Ouadaï, du Bârnouh, de l'Égypte, du Feuta-Dhiallon, du Feuta-Dhiallon dont la capitale est si belle, les mœurs si douces et si civilisées, qu'un de nos proverbes dit que si Dieu voulait habiter la terre, il habiterait Timbo, la belle capitale du Feuta-Dhiallon...

Les yeux du cheik étaient expressivement interrogatifs ; ils cherchaient à lire au fond de mon âme : mais je ne répondis pas.

— Ou bien continua-t-il, si vous ne voulez point aller si loin, et là je vous accompagnerai, car c'est à nos portes,

allez dans le Bornou visiter Koûka, la ville aux cent portes, la ville aux mille merveilles, où siége sur toutes les places publiques le génie de l'invention sous les traits d'une haute et prodigieuse statue de grès. Cette statue est celle d'un homme qui s'est immortalisé pour avoir couvert le sol de Koûka de petits pavés de grès, qui ont remplacé les mille et mille essais plus ou moins ingénieux qu'on avait faits depuis des siècles pour assainir les rues. Ce pavage, que nous allons adopter aussi chez nous, est vraiment admirable de propreté et d'élégance ; aussi, ne pouvons-nous qu'en remercier le Bornou qui nous a déjà dotés de tant d'heureuses innovations, qu'un philosophe ne pourrait manquer d'admirer et d'étudier avec fruit...

— Pourquoi, mon ami, dit encore le cheik en s'animant de plus en plus, ne visiteriez-vous pas aussi la célèbre et sage république du Congo, où l'on trouve encore, dit-on, quelques tribus d'hommes noirs, la plus étonnante rareté de nos temps modernes, qui ne cesse de mettre en verve nos académies et leurs savants les plus hardis en utopies?... le Fezzan, dont Mourzouk, la capitale que vous connaissez au moins de nom, bien sûr, vous montrerait des milliers d'hommes graves gravement occupés à tailler et retailler tous les six mois des vêtements nouveaux, pour établir ce qu'ils appellent les modes et le bon ton?... Pourquoi... mais où voulez-vous aller, dit le cheik en fixant attentivement ma figure silencieusement rêveuse? je suis à votre disposition.

— Voulez-vous aller, ajouta-t-il, dans le grand empire du Ghât, dans la vaste république d'Asben, où vous trouverez Tintelloust, une capitale merveilleuse, où les maisons sont si belles et si luxueuses, qu'il n'y a plus que des millionnaires qui peuvent l'habiter, et où pour devenir millionnaire, tout le monde s'est fait voleur... oh! ne tremblez pas, monsieur, s'écria aussitôt le cheik, on n'y joue pas du couteau, ni du revolver, pour accomplir ses vols. Les habitants de Tintelloust sont très doux, très policés: chacun vous vole à sa manière, avec tant d'honnêteté et

de douceur même, que mon premier ministre qui ne manque pas de jovialité, disait dernièrement à son retour de Tintelloust, qu'il allait conseiller au gouvernement d'Asben de mettre en prison tous ses gens de bien, pour les préserver des honnêtes voleurs que la loi protège en ville...

J'écoutais toujours la verve gracieuse du cheik, mais je ne répondais pas : que pouvais-je dire? Mon parti était pris, et je restais absorbé dans une profonde pensée d'amitié naissante.

— Vous qui êtes un philosophe de premier ordre, ajouta galamment le cheik, il n'est pas possible que vous voyagiez pour ne rien voir. Vous n'êtes pas venu certainement chez nous pour inspecter des maisons, des rues, nos coiffures et la taille de nos vêtements : non, vous êtes venu pour étudier mieux que cela. Eh bien, si vous voulez étudier la modération et la sagesse d'un gouvernement, allez à...

— A Tombouctou, dis-je vivement, en recouvrant subitement la parole.

— Non, riposta le cheik en souriant, mais chez nos voisins, à Oualata, dans le Birou. Là, comme chez nous du reste, car enfin la modestie ne doit pas me faire injuste, le souverain a la bonne pensée de ne point se croire d'une autre nature que ses administrés. Comme nous, il s'est toujours dévoué à la cause commune, ne prenant du pouvoir que ce qu'il en faut pour l'intérêt public. Le trône n'est point à lui, ni pour lui; c'est la signature du peuple au bas d'un édit; et le peuple, dont il est le premier membre, n'est point pour lui un troupeau qu'on peut grever et tondre à merci, sous l'œil d'un soldat menaçant.

Oh! si je vous dis cela, mon ami, c'est que ce système commence à prévaloir dans la plupart des états de nos jours. Les souverains ont la malheureuse idée de se croire des Dieux auxquels doit revenir tout honneur et tout encens, ou des maîtres pour lesquels tout un peuple doit vivre et mourir. Dans le Birou, il n'en est point ainsi...

— Ni à Tombouctou, dis-je au cheik en lui serrant le mains.

— Ni à Tombouctou, grâce à Dieu, reprit le cheik... et si vous voulez, ajouta-t-il d'un regard suppliant, rester encore quelques jours chez nous, je vous conduirai moi-même à Oualata, car le souverain du Birou est mon intime ami.

— Je m'en doutais, lui dis-je, à la conformité des idées, mais...

— Mais vous n'acceptez pas, n'est-ce pas, me dit le cheik avec une tristesse qui m'affecta? Les tableaux que je vous ai présentés n'ont pu vous séduire. Vous voulez partir, vos projets vous appellent au loin... S'ils vous appellent, mon ami, sur les confins extrêmes de l'Afrique, je puis vous servir encore par là; je puis vous donner des passeports pour la grande et lointaine île de Tripoli, vaste et curieux royaume, le dernier des terres civilisées de notre hémisphère et aussi le plus vorace, il faut le dire, car il est en train de dévorer tous les petits états qui l'environnent. Il pourra du moins, après cette belle curée, digérer seul dans son île, car au delà il n'y a plus que la mer, puis, un peu plus loin, la barbarie enchaînant l'Europe ancienne et sa vieille civilisation. Mais ni Tripoli, ni personne n'envie ces conquêtes-là : il n'y a plus que les savants qui en veulent, de loin encore, au coin de leur feu, pour faire de beaux discours sur une civilisation éteinte, sur une barbarie régnante; pour faire de la haute philosophie sur une France qui était, dit-on, aussi civilisée autrefois que de nos jours le Congo; sur une Angleterre dont la vieille renommée pourrait égaler celle du Tripoli d'aujourd'hui, et qui pourtant sont si bien anéanties de nos jours que nous ne faisons plus que soupçonner la terre où elles furent. Ah! l'histoire, l'histoire, mon ami, dit le cheik en me regardant profondément! l'histoire vaut-elle bien la peine qu'elle donne aux savants?

— N'en veuillez pas trop à l'histoire, maître, et ne lui demandez pas l'impossible, répondis-je au cheik. L'his-

toire est respectable, quand elle ne dit que ce qu'elle sait, et quand elle travaille pour apprendre ce qu'elle ne sait pas. Elle donne alors au savant des joies indicibles. Aussi, pour avoir ces joies, voudrais-je apprendre, voudrais-je interroger l'antiquité, non pas dans ses splendeurs, puisqu'elles sont éteintes, mais dans sa décadence qui sait quelquefois parler si haut. C'est pour cela, maître, que je ne puis accepter en ce moment toutes vos offres si gracieuses, dis-je au cheik avec un regard plein de regrets; c'est pour cela que je ne veux point aller à Tripoli, où je ne verrais que le présent, mais au delà, au delà de ses mers, là où fut la civilisation des vieux âges, là où règne la barbarie la plus hideuse des temps modernes, en France, à Paris enfin...

— A Paris! s'écria le cheik avec terreur; mais où trouverez-vous donc Paris?

— Je le chercherai.

— Mais où? Une foule de savants, de voyageurs même n'ont-ils pas cherché aussi?

— Oui, et inutilement, je le sais, dangereusement même; car des voyageurs, tous ne sont pas revenus.

— Malheureux! mais vous y périrez aussi; car ces peuples sont des sauvages, et des sauvages d'une férocité proverbiale. Je ne sais même pas s'ils ne sont pas anthropophages.

— Non, non, c'est une erreur que les préjugés et la peur répandent au loin.

— C'est un pauvre peuple toujours.

— Pour cela, oui, on le dit du moins.

— Et vous irez là?

— J'irai là, oui... et plus tard je vous dirai pourquoi.

Le cheik s'inclina alors, et me serra une dernière fois la main. Je montai dans ma nacelle, mis en mouvement la machine qui devait la diriger, puis m'élevai lentement, afin de voir le plus longtemps possible mon bon ami couronné, pour lui faire voir aussi les mouvements de mon ballon, et en même temps pour rechercher le courant d'air

dans lequel je devais entrer pour voyager plus à aise. Je fis alors un adieu de la main, et m'élançai ra ment dans les airs, en prenant la direction que j'avai clarée au cheik.

XVIII

UNE VILLE DANS LA MER

J'avais à peine voyagé quelques heures, que je mon ballon saisi et ballotté par des tourbillons de capricieux qui semblaient se jouer de lui. Je n'avais encore éprouvé de semblables secousses, et me tro bien embarrassé pour y résister. Ma science n'était grande encore dans l'aérostatique d'occasion à laque me livrais en ce moment : je ne savais donc trop com faire lutter ma machine dirigeante avec ce dévergo aérien.

Ma mécanique se trouva bientôt endommagée, e mon ballon lui-même fut avarié. Je pris alors le pa plus sûr, sinon le plus courageux, ce fut de céder courants d'air qui me dominaient, en descendant da couches inférieures de l'atmosphère, bien résolu du à descendre jusque sur terre, s'il le fallait.

J'étais encore en Afrique, du moins je pouvais le su ser par la supputation du temps qui s'était écoulé d mon départ de Tombouctou. Je ne tardai point en d'apercevoir des villes dont l'aspect m'indiqua que me trompais pas. Combien j'eus regret alors de n'avoi accepté les passe-ports de mon ami le cheik! Peut étais-je dans une de ces contrées dont il m'avait parl où j'aurais pu trouver asile, protection, aide même la réparation de mon aérostat. Regrets tardifs, qui m rent comprendre que je manquais encore de cette voyance qui fait les habiles voyageurs, en bourrant l poches de recommandations de toutes sortes.

Je décidai, malgré tout, de descendre à terre, et je le fis lentement. Je fus assez heureux pour rencontrer dans cette manœuvre un courant d'air doux, facile à suivre, et que mon ballon suivit effectivement avec des allures si rassurantes, que je le laissai faire. Je ne pensai plus qu'à continuer ma route, puisque je ne voyais plus aucun danger bien pressant qui me menaçât.

Je marchai quelque temps ainsi, heureux du bonheur de ma lutte, et souriant à une agréable perspective, lorsqu'une affreuse pensée glaça tout-à-coup ma joie. Imprudent que j'étais, je n'avais point encore songé à vérifier la direction de ma voie, à constater si je ne l'avais pas perdue dans ma lutte atmosphérique; je n'avais pensé qu'à marcher en avant. Je consultai donc ma boussole... Malheur! elle s'était faussée dans les violentes secousses qu'avait éprouvées mon ballon.

Où donc étais-je alors? Étais-je véritablement en Afrique? Je n'en savais rien, rien; car en ce moment, je ne voyais plus ni villes, ni habitations aucunes : je ne voyais que des montagnes couvertes de rochers, et de bois tellement épais et embarrassés, qu'il n'y avait rien à voir là, que la vie d'un luxuriant désert. Que faire? J'étais dans une poignante perplexité.

Je ne perdis pourtant point courage et cherchai à m'orienter du mieux que je pus. Je m'élevai à cet effet un peu plus haut dans les airs, et braquai ma lunette pour découvrir au loin... Au loin je découvris enfin la mer.

Dieu soit loué, m'écriai-je! car aux bords de la mer j'espérais bien trouver des hommes et des renseignements. S'il n'y a pas de villes, il y aura bien au moins quelques bourgades, pensai-je, quelques huttes, quelques débris peut-être, auxquels je pourrai demander conseil.

Je hâtai donc ma marche. J'étais bien inspiré, car je me trouvai bientôt au milieu de quelques huttes de pêcheurs, pauvres sauvages qui s'enfuirent à mon approche, puis se prosternèrent à mes genoux, lorsque je les eus atteints. Ils me prenaient pour un Dieu sans doute, et mon ballon

probablement pour un de ces astres qu'ils voient toutes les nuits au firmament.

Je ne pus tirer aucun renseignement de ces pa gens. Ils ne comprenaient pas ma langue, et moi je tendais rien à la leur. Mais nous nous dîmes par tout ce que nous pouvions nous dire. Je me rendis eux dans leurs huttes, où ils m'offrirent du poiss quelques débris de leur chasse.

Après ce modeste repas dont j'avais grand besoin e me remit en bonne humeur, je me pris à examine huttes, qui, comme toutes les huttes des gens sau étaient simples et peu travaillées. C'étaient des abris n taillés par la nature, moitié façonnés par eux. Que troncs d'arbres disposés autour de quelques caverne mées par des rochers, puis des branchages, des pla de naufragés et quelques peaux de bête tuées à la cl formaient toute leur architecture.

Tout cela était simple, mais convenablement dispo je l'admirais, lorsqu'un de mes hôtes, nous quittant pitamment, revint un instant après, tenant entre se une tête et un bras de marbre d'un fini parfait, qu' montra avec complaisance.

Ces débris de statue, je n'en doute pas, mon ami des débris de statue antique, et de la plus haute anti car il y a bien des siècles déjà qu'il n'est plus d' pour nos statuaires de travailler le marbre, le bois paré et durci se prêtant bien mieux à nos idées de mo civilisation sentimentale.

J'en étais émerveillé, et mes yeux le témoignèrer non mes paroles qui eûssent été paroles perdues. mon hôte, comprenant tout le plaisir que j'éprou posséder ce qu'il me montrait, me l'offrit-il, et j'ac avec de grandes démonstrations de reconnaissance.

Je sais où retrouver ces beaux débris, mon ami : verras, et tu les apprécieras à ton tour.

Mais d'où tout cela venait-il? Le plaisir que je de témoigner en recevant le présent d'un de mes hôte

en verve celui chez lequel j'étais en ce moment : il me prit par la main, et me fit examiner dans sa hutte, qui était grande et avait plusieurs compartiments, différents objets que je n'avais point remarqués d'abord. C'étaient des fragments de meubles riches, des débris de statues, des vases antiques, des médailles, tout un musée que paieraient bien cher les musées de nos villes.

J'étais au comble de l'étonnement, et me demandais toujours d'où tout cela venait, en quel pays j'étais, et quelles fouilles avaient rendu ces trésors. Je ne tardai point d'être renseigné. Par leurs gestes mes hôtes me firent comprendre que toutes ces richesses, dont ils étaient loin de comprendre la valeur, venaient de la mer, où ils me proposèrent d'aller avec eux.

L'offre m'était on ne peut plus agréable, et j'acceptai avec de grandes démonstrations de joie. Je les laissai monter seuls dans leurs barques qui ne m'inspiraient pas grande confiance, et montai dans la mienne que soutenait et dirigeait mon ballon. Nous marchâmes assez longtemps ensemble dans des eaux peu profondes, sillonnées d'écueils sans nombre, d'ilots arides, de pointes de rochers de formes bizarres; puis mes guides s'arrêtèrent en me regardant et me montrant du doigt un rocher qui était presqu'à fleur d'eau et que de fortes vagues m'avaient empêché de remarquer plus que les autres.

C'était un singulier rocher, mon ami : le sommet était inégalement arrondi par l'érosion des flots, mais il formait une pointe qui allait en s'élargissant jusqu'à perte de vue. Ce n'était certainement point un rocher de formation naturelle ; c'était le travail de l'homme qui l'avait fait, car je pus très-bien distinguer que cette masse était le produit de pierres soudées ensemble. Les joints étaient parfaitement distincts, tels qu'on dit que faisaient les anciens, moins parfaits en cela que nous dont les monuments paraissent être coulés comme dans un moule, tant l'emploi de nos matériaux est parfait.

Te rappelles-tu, mon ami, une vieille gravure, décrépite,

sans autorité, que nous trouvâmes un jour dans la vente d'un marchand de bric-à-brac, et que nous jetâmes de côté avec dégoût, tant elle était grossièrement faite? Eh bien nous eûmes tort de la traiter avec tant de mépris. Elle était fort mal dessinée, c'est vrai, l'œuvre d'un écolier sans doute, mais elle représentait une scène vraie de l'antiquité, comme elle le disait du reste. Dans cette scène il y avait un temple, comme on n'en voit point chez nous, mais comme on en voyait chez les anciens, disait toujours la laide gravure, un temple avec portail à colonnes cannelées, surmonté de pyramides de différentes sortes. Quelle sottise d'avoir repoussé cette gravure, à laquelle je reconnais aujourd'hui un prix inappréciable! Eh bien, mon rocher, c'était ce temple. Le portail, je ne pus le voir, car mes yeux, malgré tous mes efforts, n'arrivèrent point au fond de l'eau, mais la pyramide, je l'ai vue, parfaitement vue.

Oh! comme je regrettai alors de n'avoir point avec moi mes appareils de plongeur!

Je me promenai dans ces parages une bonne partie du jour, en la compagnie de mes guides qui ne me quittaient pas et paraissaient prendre un grand plaisir à découvrir mille et mille curiosités, qu'ils me montraient et que j'admirais comme un enfant envieux. La mer était si calme et les eaux si transparentes ce jour-là, que mes yeux pouvaient plonger jusqu'à une profondeur inaccoutumée...

Aussi, te dirais-je, mon ami, si je ne craignais de passer pour un visionnaire, que j'ai cru voir... j'ai cru! non, non, j'ai vu, j'ai bien vu... j'ai vu des monuments, les monuments d'une ville enfouie sous l'eau. Oh! n'en ris pas; cela est vrai. Je vais d'ailleurs te conter quelque chose de bien plus étonnant encore.

Dans un instant où j'étais occupé à contempler quelque chose que mon imagination me disait une statue équestre élevée sur un rocher, au fond de l'eau, je vis tout à coup sauter de sa barque un de mes sauvages, au secours duquel j'allais m'élancer, car je croyais qu'il tombait à la mer,

lorsque ses compagnons me retinrent en riant et me faisant signe de le suivre des yeux. Il plongeait, et il plongea si bien qu'au bout d'un instant il revint tenant entre ses dents une petite plaque de fer laminé, qu'il m'offrit.

Cette plaque était en partie rongée par la rouille, mais comme elle avait été enduite d'une espèce d'émail inoxidable, qui n'avait été qu'en partie détruit, je pus déchiffrer quelques lettres sur cette plaque, des lettres comme celles du livre du père Franco, du français alors.

Ah! que j'étais heureux en ce moment d'avoir connu le père Franco! Comme je bénis sa mémoire et son livre! Que je me trouvais joyeux de l'avoir étudié, d'avoir pu déchiffrer, à peu près au moins, cet alphabet, ces lettres, cette langue, sur lesquels nous n'avions jusqu'alors que des conjectures, malgré toutes les discussions intarissables et toutes les élucubrations des savants de nos jours!

Sur cette plaque, mon cher ami, je pus lire :... *tel* d'*Alger*. Oh! Alger y était en toutes lettres. Deux lettres seulement manquaient au premier mot, comme il n'était point difficile de le voir. Lorsque je serai plus savant dans la langue française, je tâcherai de les remplacer.

Alger, m'écriai-je en contemplant ma plaque avec des yeux pétillants de joie! Alger!... Mes compagnons de voyage étaient tout ébahis de mes exclamations. Ils ne comprenaient certainement pas d'où me venait cette si vive émotion qui me surexcitait en ce moment; car qu'était-ce pour eux qu'Alger?

Alger n'était autre chose pour ces pauvres gens qu'un sol bon ou mauvais; tandis que c'était pour moi toute une histoire, tout un passé méconnu qui se révélait à moi, tout un peuple qui renaissait à mes yeux, toute une époque calomniée que je pouvais réhabiliter, une lumière éteinte que je pouvais rallumer et faire briller à tous les yeux. C'était une illusion qui prenait un corps, un mythe qui revêtait les formes du réel; c'était enfin le grand doute du passé qui s'éclairait à mes yeux.

Car Alger... qu'était-ce donc qu'Alger après tout?... La

plus brillante des colonies françaises, disent les uns... la plus riche et la plus féconde des républiques des vieux âges, disent les autres... la plus inconnue, puis-je dire à mon tour avec raison, car que savons-nous d'Alger, si toutefois nous savons quelque chose, avant Hilarion Cokberg son roi, son président, ou son gouverneur, au choix des historiens de nos jours... si toutefois encore Hilarion Cokberg a jamais gouverné l'Algérie...

Je restai un bon quart d'heure, mon ami, en contemplation, en extase même, devant cette plaque de fer, à laquelle je parlai mentalement et avec une effusion que mes sauvages respectaient religieusement.

Pauvre Algérie! sa grande cité est là, sous les eaux, bien avant dans la mer, formant des écueils, des rochers habités par les monstres marins seulement, oubliée, si bien oubliée même qu'il n'y a plus que quelques savants bien profonds qui en disent quelque chose, peu de chose, ce qu'ils en savent... Et pourtant ces débris que je tiens là, ces ruines que je vois là, n'indiquent-elles pas une vie bien active, une science bien grande, une civilisation bien avancée autrefois?... Oui, mais il y a... depuis combien de siècles cette vie, cette science, cette civilisation sont-elles éteintes? Que de peuples ont passé depuis et occupé l'attention du monde?...

Pauvre peuple! Pauvre cité! Mais quelle catastrophe l'a donc enfouie là? Sont-ce des tremblements de terre, sont-ce des éruptions de volcans? Ou la mer l'a-t-elle dévorée pierre par pierre dans ses envahissements séculaires?

Question insoluble aujourd'hui, mon ami : c'est dur à avouer pour des savants comme nous, mais c'est comme cela.

La découverte d'Alger était pour moi en ce moment une grande affaire, une affaire doublement agréable et comme savant et comme voyageur. Comme savant, tu dois le comprendre; comme voyageur, je voyais avec un bien grand plaisir que les accidents de ma boussole ne m'avaient point été funestes, et que le hasard, s'il y avait ha-

sard, m'avait parfaitement servi en me jetant sur le chemin que je voulais suivre, sur le chemin de la France ancienne, sur le chemin de la nouvelle Cosaquie.

Je fis donc mes adieux à mes hôtes, puis m'avançai en pleine mer, mais tenant mon ballon peu élevé, afin de pouvoir étudier, autant que je le pourrais, les pays que j'allais traverser.

Cette mer que je te donne, mon ami, et avec une grande assurance, pour la mer qui séparait autrefois la France de l'Algérie, est fortement accidentée. Elle est semée d'îles, d'îlots de source volcanique évidemment, de vastes rochers, que j'étais tout disposé, au souvenir d'Alger, à appeler du nom de quelque ville ou de quelque peuple ancien. Mais il n'y avait plus rien là, ni habitants, ni habitations, pas même de huttes sauvages : il y avait pourtant encore une végétation luxuriante, des oliviers, des figuiers, des orangers, toutes sortes de céréales, de la vigne même qui grimpait et s'attachait librement partout, puis du gibier en abondance.

Donc l'homme a passé par là! Mais quel homme? En quel temps?

Mon ballon marchait lentement; j'avais tant de choses à voir et des yeux du corps et des yeux de l'esprit! Aussi, ne sais-je combien de temps je mis à faire ma traversée, mais beaucoup, il paraît, car je m'aperçus tout à coup que le jour baissait. J'en fus effrayé, car je ne voulais pas coucher sur mer, et j'étais fâché de n'avoir point pris mes précautions pour passer la nuit ailleurs.

Aussi j'arrêtai mon ballon, et me pris à regarder de tous côtés, demandant à l'inspiration de bien diriger ma course, lorsque je me vis enveloppé subitement dans les voiles de la nuit la plus noire.

XIX

LES ANDROGÈNES

Je ne suis pas peureux, mon ami, mais je t'avoue que je fus saisi d'effroi en ce moment, car ce voile noir, quel était-il? Ce n'était pas encore la nuit, je le savais bien. Je cherchais à le deviner, lorsque je le vis s'éclaircir peu à peu, et laisser bientôt même passer au travers de lui des lueurs rougeâtres qui grandirent insensiblement et me semblèrent enfin comme le reflet d'un vaste incendie.

Une vapeur intense et d'odeur sulfureuse monta au même temps de la mer, entraînant avec elle des myriades d'insectes qui formèrent des nuages épais au-dessus et autour de moi. Le soleil en paraissait couvert. La mer s'agita, mais dans un espace très-restreint; les eaux bouillonnèrent en mugissant; des montagnes humides s'élevèrent au-dessous de moi à une grande hauteur, si haut même qu'elle me forcèrent à relever mon aérostat. Puis des roulements sous-marins, des éclats de tonnerre, des bruits inexplicables et terribles grondèrent dans la profondeur des flots.

Qu'allait-il advenir? Je me le demandais, lorsque tout à coup un orage horrible, tel que je n'en avais jamais entendu, tel même que je ne pouvais le concevoir, éclata, mais au fond des abîmes de l'eau. Il était si effroyable, que je me bouchai les oreilles, fermai les yeux, en m'étendant tout de mon long dans ma nacelle...

Puis tout cessa... je regardai.

Je vis au-dessous de moi une petite île verdoyante, couverte de gazon et d'arbustes, dans laquelle grouillaient des êtres étranges que je n'avais jamais vus dans mes promenades sous marines. Ils paraissaient tous de la même famille, quoiqu'avec des développements divers. Quelques-

uns pourtant étaient si petits, si informes même, qu'il eût fallu les étudier de plus près, pour voir s'ils tenaient par quelque côté à l'espèce des autres, ou s'ils ne formaient point une espèce à part.

Quel prodige, mon ami! Ces êtres ne me parurent point malfaisants. Aussi, je descendis dans cette île, avec précaution toutefois, car savais-je si son sol était solide. Il l'était.

A mon approche, une partie de cette singulière population s'enfuit vers les eaux où elle disparut, une autre partie ou trop faible et trop peu agile, ou trop enfoncée dans le limon pour m'éviter, me regarda avec tout l'effroi de l'intelligence.

Un seul être plus grand, plus fort et beaucoup plus développé, comme il me sembla au travers des grandes herbes et des arbustes derrière lesquels je l'apercevais à peine, me regarda sans trembler. Je m'avançai vers lui. Tout son buste et la partie inférieure de son corps étaient enfouis dans la vase. Je ne vis que la tête d'abord, mais la tête... la tête!... la tête, ô mon ami, avait une figure humaine, à s'y méprendre, non pas, il est vrai, la figure humaine avec toutes ses beautés caractéristiques, car elle était plus anguleuse, avec des organes un peu plus saillants, mais elle était telle cependant qu'on en trouve quelquefois dans plus d'une variété de l'espèce humaine.

J'étais saisi d'émotion.

Je m'avançai encore et tendis la main vers cet être étrange. Il avait des bras, des mains, le buste d'une femme. Je lui parlai, mon ami, pauvre fou; je lui parlai, je lui pris la main. Quelques cris rauques sortis de sa gorge me répondirent, il me sembla.

Pauvre femme! c'est une naufragée, dis-je en moi-même. Et je me baissai, pour la saisir dans mes bras et l'emporter dans ma nacelle. Mais avant que je l'eusse arrachée complétement au limon qui la retenait, je sentis le sol mollir sous mes pieds, et mes efforts devenir impuissants et même dangereux, car j'enfonçais de plus en plus. Cette

femme m'échappa tout à coup : elle disparut avec son île et je n'eus que le temps de me raccrocher à ma nacelle. Puis, je ne vis plus rien à la surface des eaux.

Je restai stupéfait, anéanti, vivement affligé de la perte de cette malheureuse femme que j'aurais voulu sauver pour tout au monde. J'attendis donc encore un peu, regardant tout autour de moi ; mais rien ne reparut.

Dans le lointain pourtant, il me sembla entrevoir quelque chose, une petite île, un rocher peut-être. Ma lunette me dit qu'effectivement c'était un rocher ; mais sur ce rocher il y avait un homme, et un homme qui me regardait aussi, à l'aide d'une lunette comme la mienne.

Je me dirigeai donc de ce côté, pour porter secours, s'il en était besoin, et je ne doutai pas un seul instant qu'il n'en fût besoin. Je trouvai un rocher large, très-large même et de facile accès. L'homme que j'avais aperçu était toujours là, sa lunette à la main, nu, et me regardant venir à lui avec une grande expression de plaisir. Mais, à mon grand étonnement, mon ballon ne paraissait pas l'impressionner, et il était plus calme que je ne m'attendais à trouver un naufragé.

— Pardon, monsieur, me dit-il en m'offrant la main pour m'aider à descendre sur son rocher ; pardon si je reste nu devant vous. Il me serait difficile pour l'instant de faire autrement, attendu que j'ai déposé mes vêtements sur le bord de la mer, pour me rapprocher autant que possible du lieu où je pressentais un événement. Quel malheur, monsieur, ajouta-t-il, que vous ne m'ayiez pas compris, car dès le commencement de l'orage sous-marin je vous ai fait signe de venir me prendre.

— Je ne vous ai point vu, monsieur, répondis-je, tout ému du sang-froid de mon interlocuteur.

— J'y serais bien allé à la nage, reprit-il, mais l'île... Je pensais qu'il ne serait pas prudent d'aller s'empêtrer là, au milieu des eaux ; tandis que vous... Enfin ! c'est partie remise, mais j'en suis désolé ; car il y a cinquante ans

que j'attends ce phénomène, et je ne l'ai pas vu, ou je l'ai mal vu.

— Vous m'étonnez, monsieur, lui dis-je, ou je ne vous comprends pas. Je vous prenais pour un naufragé auquel je venais porter secours.

— Merci! mais je ne suis point un naufragé du tout. Je suis un amateur, un curieux, un petit savant à la recherche de la science et des émotions, voilà tout.

— Et je vous prenais, ajoutai-je, pour être de la société de cette malheureuse femme qui m'a échappé, en disparaissant dans les eaux avec son île.

— Ah! malheur, s'écria mon interlocuteur en se frappant le front! Il y avait une Androgène, et je ne l'ai pas vue! Il y avait là une femme, dites-vous, monsieur.

— Il y avait une femme.

— Et vous l'avez bien vue?

— Je l'ai touchée.

— Ah! monsieur, c'était une Androgène!

— Une Androgène?

Mon interlocuteur me regarda avec étonnement.

— Vous venez de loin, monsieur, me dit-il?

— De la Caucasie.

— De la Caucasie! un pays de science!... Et pourtant vous n'êtes point, il me paraît, au courant des affaires de nos îles. Je suis, moi, de l'île des Androgènes, qu'on voit là, là-bas, dit-il en me montrant du doigt un point où je ne vis rien. Eh bien, monsieur, je vous le répète, la femme que vous avez vue n'était point une naufragée, mais une Androgène. Une Androgène, s'écria-t-il en levant les yeux au ciel! Quel beau spectacle, et je l'ai manqué! Quel beau sujet d'étude, et je l'ai manqué! Enfin!...

J'étais tout ébahi, j'écoutais mon interlocuteur la bouche béante et les yeux grandement ouverts. Véritablement je ne comprenais rien à son langage, ni à son désespoir.

— Vous ne savez rien, monsieur, je le vois, me dit-il en me regardant avec beaucoup d'intérêt. Attachez donc alors,

je vous prie, votre aérostat à ce rocher, et causons, si vous le voulez bien.

Je fis comme il me le dit, fort curieux d'entendre la leçon de cet homme qui me révélait un halluciné ou un savant dans une science à laquelle je n'entendais rien.

— Eh! bien donc, monsieur, tous ces êtres que vous avez eu le bonheur de voir sont des Androgènes, dit mon interlocuteur en poussant un profond soupir, depuis le plus petit embryon, depuis la plus petite fibre fœtale que vous ne pouviez pas voir, jusqu'à cette *femme* qui est le développement le plus parfait, comme il est aussi le plus rare de l'espèce, car je n'en ai jamais vu, moi, mon père n'en a jamais vu, je ne connais personne enfin qui en ait jamais vu, et je voulais en voir.

Je suis, monsieur, comme je vous l'ai dit, habitant de l'île des Androgènes. Chez nous c'est une croyance religieuse que nos ancêtres sont sortis du fond des eaux, tout armés, disent nos pères, quittant un royaume qui ne leur plaisait plus, pour venir s'établir dans notre île.

L'idée est gracieuse et poétique, mais elle n'est pas entièrement vraie. Nos ancêtres sont bien sortis du fond des eaux, la science le dit, mais comment? Ils n'étaient point certainement tout armés.

Savez-vous, monsieur, ajouta tout à coup mon philosophe que j'écoutais le sourire sur les lèvres, ce qui aiguillonnait, je crois, sa verve, savez-vous comment étaient le ciel, la terre et les mers, savez-vous quels principes, quels corps palpables et impalpables les animaient, les faisaient mouvoir et vivre autrefois? Autrefois! je veux dire il y a quinze, vingt, trente mille ans ou plus!

Je souris pour toute réponse.

— Il faudrait pourtant le savoir, repartit mon maître; car tout le secret, tout le mystère de la religion de nos pères et de la génération première est là.

— Ce que tout cela est depuis plusieurs milliers d'années, nous le savons à peu près, répondis-je; ce que tout cela est aujourd'hui, nous le voyons.

— Oui, mais avant qu'y avait-il, je vous le demande? Le ciel et la terre étaient-ils autrefois comme aujourd'hui? Avaient-ils les mêmes degrés de chaleur! Produisaient-ils les mêmes phénomènes? N'ont-ils pas perdu quelques-unes de leurs propriétés? N'en ont-ils pas acquis d'autres?

Nos savants le disent : mais ce qu'ils nous disent encore et depuis longtemps déjà, c'est que nous revenons insensiblement à la constitution atmosphérique et terrestre des vieux temps.

Or, si leurs calculs sont justes, si effectivement nous retournons vers le passé, nous devons voir ce qui se faisait dans le passé. Voilà précisément où j'en voulais venir. Et si autrefois les Androgènes ont fait l'homme, ils doivent le faire encore, si les mêmes conditions se représentent... si les mêmes conditions se representent, entendez bien ceci, monsieur.

Ces conditions, quelles sont-elles? Sont-elles constantes, sont-elles passagères? Sont-elles dans la nature des événements, sont-elles des prodiges? Je ne sais. Tout ce que je sais, c'est qu'on a quelquefois trouvé une pépite d'or là où il n'y en avait jamais eu et là où il n'y en aura jamais. Je sais qu'un phénomène peut se produire une fois et rien qu'une fois. Voilà pourquoi je passe ma vie sur la mer, cherchant cette pépite, guettant ce phénomène... parce que je crois, monsieur, qu'un Androgène a pu devenir un homme, comme vous avez eu le bonheur de le voir... et vous, monsieur, me dit mon interlocuteur à brûle pourpoint?

— Je vous écoute, monsieur, et je ne crois rien encore.

— Vous ne croyez rien! Mais vous fermez donc les yeux pour ne point voir! Vous ne voyez donc pas et vous n'appréciez donc pas cette douce et constante gradation qui existe entre tous les êtres, depuis le polype qui est le premier des végétaux et le dernier des animaux, jusqu'à l'homme qui est le type de la perfection animée et vivante!

Vous ne voyez donc pas comment tout cela vit! Vous n'avez donc jamais étudié leur constitution, leurs organes, leurs principes qui sont les mêmes pour tous, avec la variante indispensable aux besoins, aux milieux pour lesquels et dans lesquels ils doivent vivre!

Qu'y a-t-il d'étonnant dès lors, dites-moi, qu'une exubérance de vie développe quelquefois outre mesure des formes qui n'étaient que rudimentaires, et paraisse engendrer un être nouveau, tandis qu'elle le perfectionne seulement, et, par cette perfection, le fait sortir d'un type incomplet où la raison dort, pour le transporter à la constitution normale, indispensable au plein exercice d'une intelligence pour laquelle il ne semblait pas né?

Qu'y a-t-il d'étonnant dès-lors que l'Androgène dont la tête et la figure sont, à quelque chose près, la tête et la figure humaines, dont les membres avortés sont les embryons de ceux de l'homme, qu'y a-t-il d'étonnant que l'Androgène, se développant outre mesure sous une influence quelconque, forme le type que nous cherchons?

Mais vous ne me croyez pas, ajouta mon philosophe?

C'est qu'en effet je ne le croyais pas, et il s'en aperçut.

— Eh bien, monsieur, tant pis pour vous! Moi je crois parce que j'ai étudié. Et vous, pourquoi ne croyez-vous pas? Vous ne croyez probablement pas parce que votre éducation vous l'ordonne, parce que votre religion peut-être vous l'ordonne.

Et pourtant vous croyez des choses bien plus incroyables que les miennes, me dit mon philosophe en s'animant!

Un gland devient un chêne en s'assimilant quelque chose de la substance de la terre qui pourtant ne ressemble ni au gland ni au chêne; une goutte de sang renfermée dans un œuf produit un oiseau, couvée par une douce chaleur; un enfant devient homme, en transformant ce qu'il mange en sang, en chair, en os : bien plus, cet enfant naît de je ne sais quoi, d'une pourriture, d'un petit corps organique qui ne ressemble à rien, disent les uns, d'un animalcule,

disent les autres, mais alors d'un animalcule informe, et spontanément engendré.

Comment tout cela se fait-il? Dites le moi! Ah! si je vous proposais, moi, ces vérités incroyables, vous ne me croiriez pas.

— Pardon, mais si je crois, c'est que je vois, et cela me suffit.

— Oh! si vous ne voulez croire que ce que vous voyez, monsieur, vous ne croirez pas grand chose... Mais votre raison, en tout cas, vous dit-elle aussi que l'homme ne peut pas naître autrement qu'il ne naît? Vous dit-elle que l'origine de l'homme par l'Androgène est plus incroyable que la vôtre? Vous dit-elle que l'homme n'est pas sorti un jour, quand? je n'en sais rien; sous quelle influence? je n'en sais rien, mais qu'il n'est pas sorti un jour comme je vous le dis?

— Je ne sais, monsieur, lui répondis-je avec quelque lassitude d'une pareille discussion: mais, je vous le répète, ce chêne, je le vois sortir du gland.

— Et c'est fort heureux, monsieur, me riposta-t-il vivement, car l'espèce se perdrait, comme l'espèce homme se perdrait, si l'homme ne produisait pas un homme. Aussi ne parlai-je pas de la reproduction, mais bien de la génération primitive. Or, il ne répugne point à ma raison de penser qu'un Androgène a pu former un homme par une force génératrice que je ne vois pas, mais que je comprends.

— Et à moi, monsieur, il répugne de croire qu'un monstre comme votre Androgène a pu produire un être parfait comme l'homme.

Mon interlocuteur poussa un grand éclat de rire.

— Et la pourriture, et l'animalcule informe de votre reproduction, dit-il, sont-ils plus dignes de la génération humaine? Ah! vous êtes plus crédule que moi, monsieur. Il est vrai que vous voyez, vous, ajouta-t-il malicieusement, tandis que moi je ne fais que comprendre. Pourtant, vous n'avez pas vu la première génération. Comment la prouverez-vous à ma raison?

— En vous disant que l'intelligence ne peut pas venir à un être qui n'est pas conformé pour cela, répondis-je avec un peu d'humeur de l'insistance de mon adversaire.

— Parfait! aussi, ne vous ai-je pas dit que mon Androgène avait l'intelligence de l'homme, tant qu'il restait Androgène, mais qu'en se développant, en acquérant la belle mécanique humaine, dont il a en lui tous les rudiments, il peut fonctionner dès-lors comme un homme. Et votre animalcule, à vous, monsieur, pense-t-il, a-t-il de l'intelligence, tant qu'il ne sort pas de sa chrysalide? Non, n'est-ce pas? C'est comme mon Androgène alors. Oh! vous ne me devancerez pas, monsieur, ajouta-t-il avec une grande expression de contentement, parce que j'ai raison, moi, tandis que votre raison, à vous, je le crains bien, n'est autre que votre éducation, ou votre religion peut-être, je le répète.

— Mais, monsieur, répondis-je fermement, pourquoi voulez-vous que je fasse en effet ici abnégation de ma religion? Dieu n'a-t-il rien à voir dans nos croyances, et surtout dans celle-ci?

— Pardon, Dieu a tout à voir ici; c'est ma croyance à moi du moins. Mais qu'appelez-vous Dieu? Quel est le Dieu de la Caucasie? Dites-vous comme les *bonnes gens* que Dieu est un patriarche à barbe blanche, au front chauve, qui commande à une nombreuse famille; un roi qui trône et gouverne comme les rois de la terre? Pour nous Dieu est un principe, c'est le principe souverain, c'est la vie; pour nous c'est le créateur de l'homme, que l'homme vienne de l'Androgène ou du ver que vous dites.

Vous voyez, monsieur, que nous sommes tout aussi croyants que vous dans notre île; vous voyez en outre, ajouta-t-il en souriant et avec toute la tenacité du philosophe qui veut consolider sa thèse, que si vous m'avez prouvé, ce que je savais sans aucun doute, que l'homme se reproduit par l'homme, vous ne m'avez point prouvé que le premier homme ne soit point né d'un Androgène... qui lui-même, disent quelques-uns de nos savants, naît

quelquefois spontanément d'une pourriture fœtale, comme votre animalcule de la reproduction du reste...

J'avais affaire à une forte partie, comme tu le vois, mon ami. Cet homme était probablement un savant dans son île, et il avait toute la tenacité du savant : de plus il avait la rage de la discussion. Aussi me transforma-t-il en lutteur, quoique je ne lui aie à peu près rien dit, pour avoir le mérite sans doute de m'avoir terrassé. J'étais peu en verve, je l'avoue, et ce que je venais de voir et ce que je voyais n'aiguillonnait pas beaucoup ma philosophie. Je laissai donc mon antagoniste triompher tout à son aise. Le jour d'ailleurs commençait à poindre, et je me rappelai facilement que le but de mon voyage n'était pas là. Je me pris donc à regarder de tous côtés pour orienter mon départ.

Je ne sais, du reste, si malgré tout ce qu'il me disait, mon interlocuteur était bien convaincu; car, après un instant de silence, il se prit tout à coup à rire à gorge déployée, de quoi? je n'en sais rien. Puis, me serrant la main avec effusion pourtant, il me rappela son île où il me convia d'aller le visiter, et s'élança au même temps dans la mer, à la recherche de ses habits sans doute.

Mon premier mouvement fut de le suivre, mais la réflexion me retint : j'avais peur d'aller plus loin que je ne voulais. Je me réservai de l'aller rejoindre un jour dans son île, pour l'étudier à mon aise. Si cela ne m'est point permis, je t'abandonne ce soin, mon ami, connaissant le grand désir que tu as d'apprendre.

Pardieu, dis-je seulemeut en moi-même, en le voyant fendre si lestement les flots, je ne sais en vérité pas trop si c'est là un homme!

C'était, en tout cas, un être qui pouvait me renseigner sur la mer où j'étais, sur les lieux qu'il m'importait de connaître aux environs, et sur le chemin que j'avais à suivre pour arriver à la nouvelle Cosaquie. Et je ne l'avais point interrogé là-dessus! Pauvre sot, j'avais fait

avec lui de la philosophie de cabinet, et j'avais oublié la philosophie du voyageur.

Je pus m'en repentir tout à mon aise, car j'eus beau regarder partout, je ne vis plus rien de mon savant, et l'on ne voyait nulle part les rivages de la mer.

Je retournai donc sur le point où j'avais vu apparaître l'île flottante et ses Androgènes, afin de reprendre mon premier itinéraire. Et je fis bien, car, élevant mon aérostat à une grande hauteur, je pus, en braquant ma lunette dans la direction que je suivais d'abord, découvrir à quelque distance la terre ferme ou une île au moins de grande étendue, la nouvelle Cosaquie peut-être. Mais je n'étais sûr de rien pourtant, pas même du lieu où j'étais, malgré ce que m'avait dit la plaque métalliqne qui m'avait parlé d'Alger, et qui pouvait bien, après tout, m'avoir induit en erreur.

Je poussai néanmoins mon ballon avec beaucoup de bravoure vers le point que je venais de découvrir et que j'atteignis en peu de temps. Ma joie en fut à son comble: le pays était habité, et, ce qui me fut plus sensible, c'est qu'il me parut habité par des gens fort hospitaliers; car, à la vue de mon ballon, des hourras bruyants et pleins de joie s'élevèrent au-dessous de moi; puis une foule de petits ballons franchit fort agilement les airs pour venir à ma rencontre.

XX

AU PALAIS DE LA REINE

Je me mêlai et marchai fièrement avec mon escorte d'honneur, à laquelle je fis des saluts très-gracieux. Les hourras cessèrent en m'abordant; aucune parole ne me fut adressée. Personne probablement ne croyait pouvoir entendre mon langage : je n'en fus donc point surpris.

Nous marchâmes ainsi pendant près d'une demi-heure,

puis je vis les ballons de mon escorte descendre à terre. J'en fis autant, mais je ne pus deviner où j'étais.

J'étais, en tout cas, c'est ce qui me parut le plus certain, à très-peu de distance de la mer. Le temps que j'avais mis à arriver là avec mon ballon, me l'indiquait assez.

Nous étions descendus sur une colline à pente douce et à très-large plateau, dont la terre était horriblement labourée de déchirures et de ravins quelquefois très-profonds, courant bizarrement les uns vers les autres, et laissant comme fèeriquement suspendus des lambeaux de terre et des quartiers de rocs. Sur plusieurs de ces îlots se tenaient majestueusement plantés les piliers d'un pont, dont la voûte percée et croulant de tous côtés ne paraissait plus tenir que par l'enlacement des herbes et des arbrisseaux qui la dérobaient presque aux regards.

Je ne voyais ni là, ni aux environs, aucune trace de rivière : quelques filets d'eau seulement coulaient au fond des ravins. D'où venait donc alors ce pont? Qui l'avait mis là? A quoi servait-il?

Ce n était point un mince sujet d'étonnement pour moi que de trouver un monument pareil sur une colline, et je m'évertuais à comprendre quel bouleversement avait pu ainsi dénaturer l'aspect des lieux, au point de porter sur le sommet d'une montagne une construction que son usage place ordinairement au fond des vallées, ou bien quelle impérieuse nécessité avait construit là un niveau factice que l'on n'élève jamais que dans les bas-fonds.

Ce pont, du reste, n'était point évidemment de construction moderne : je te l'assure, mon ami, et tu peux me croire sur parole, car il n'était certainement pas nécessaire d'être un bien savant architecte pour le deviner. Qui donc l'avait fait alors? Je n'ose dire ce que j'en pensais, et je n'avais point espoir d'en rien savoir pour l'instant par mes hôtes, car mes hôtes ne me parlaient pas; à peine s'ils prononçaient même quelques mots entre eux.

Pendant que je me livrais à mes rêveries, ils étaient, eux, entièrement occupés à vider leurs ballons et ils paraissaient

bien disposés à se charger seuls de l'équipage de notre caravane.

L'un d'eux cependant se détacha bientôt des autres, vint à moi, et, me tirant de mon extase, il me prit par la main pour m'inviter à le suivre. Nous rebroussâmes chemin, et, en quelques minutes, nous arrivâmes par une route horriblement défoncée en face d'une sorte de forteresse, qui dressait à notre droite ses murailles, qui n'étaient autres qu'un tas de moellons liés entre eux seulement par les branchages des arbustes et s'élevant à une hauteur considérable. Quelques sentiers étroits, pratiqués dans l'épaisseur de cette espèce de fort par l'écartement des moellons, et presque invisibles sous le fourré des plantes et des arbres, servaient à communiquer du dedans au dehors.

Qu'était-ce que cette masse? Une ruine, à mes yeux, au milieu des ruines. C'était, à n'en pas douter, une ruine, mais une ruine habitée; c'était tout un village, comme je le vis bientôt, car je fus introduit là, précédé et suivi de mes guides; ou plutôt, c'était un amas de huttes de différentes formes et de différentes dimensions qui s'élevaient dans un vaste enclos. L'enclos était fermé par cette vaste muraille de pierres sèches qui m'avait frappé d'abord.

Une habitation plus belle et plus grandiose s'élevait au milieu des autres avec quelque prétention de luxe. Elle était entourée de cours et de jardins. Son aspect était bizarre, mais ne manquait pas d'élégance au milieu de l'âpre rusticité de cette sorte de village. Ses abords étaient protégés par une grille de fer, qui n'avait certes pas éte fabriquée par les habitants du lieu. Elle devait venir de loin, si mes souvenirs ne me trompent pas, car elle ressemble de tout point à une grille unique que nous possédons au Musée de Caucasipol, et que notre gouvernement a achetée à grand prix d'argent, comme un specimen des travaux de la plus haute antiquité.

Cette richesse artistique me parut étrange au milieu de ce tohu-bohu sauvage; mais ce qni me parut plus étrange encore, c'est que toute la moitié inférieure des murs de

cette maison était une construction à part, une construction antique, disons le mot franchement, et même dans le style que quelques fouilles nous ont révélé comme le style des peuples que nous reconnaissons pour les plus vieux du globe. Le reste du bâtiment était de main moderne, de la main de mes guides probablement ou des leurs.

Au-dessus de la porte d'entrée de l'habitation était clouée une petite plaque de métal, sur laquelle je pus lire, à l'aide de la science que m'avait donnée le livre du père Franco, mais sans comprendre toutefois le français : *Boulevart du Maine*. Bien que cette sorte d'enseigne n'eût pour moi aucun sens, elle me fit cependant frémir d'aise, car elle me rattachait à quelques-unes de mes pensées les plus chères.

Un point noir cependant se trouvait toujours sur le passage de mes pensées, pour jeter sur elles le voile du doute et aussi de l'anxiété; car enfin où étais-je?

Je me le demandais, lorsqu'un de mes guides, celui qui paraissait plus spécialement chargé de me conduire, me prit par le bras, et, me montrant une hutte qui était à quelques pas de moi, m'y fit entrer.

Cette hutte était plus spacieuse que toutes les autres, et partagée en plusieurs compartiments. Je fus introduit dans le compartiment du fond, où je me trouvai en face de plusieurs hommes qui paraissaient assemblés là pour me recevoir.

Ces hommes étaient gravement assis autour d'une table de bois brut. Leur costume, comme celui de mes guides, était simple, on ne peut plus primitif. Une sorte de pagne fait de peaux de bêtes, variées selon le goût de chacun probablement, couvrait leur dos en guise de manteau : le reste de leur corps était enveloppé de peaux semblables, découpées selon le besoin. Sur la tête, ils avaient une espèce de bonnet velu, taillé, je crois, dans la même étoffe, qui leur servait aussi pour la chaussure.

Je ne sais s'il y a quelque mode en faveur chez ce peuple, mais ce que j'en voyais ne me le faisait guère soupçon-

ner. Heureux peuple qui a su s'en tenir au nécessaire, et qui ne cherche point à emprisonner ses formes et les forces de ses membres dans des habits gênants !

Tous mes hôtes étaient graves et me reçurent gravement : moi, j'étais souriant, j'avais la confiance au cœur. Celui que je pris pour le plus considérable de cette réunion, était un homme qui paraissait avoir toute la force et l'énergie de la seconde jeunesse, soixante ans à peine. — Je dis soixante ans, selon notre langage, il faudrait dire quarante tout au plus, selon le leur ; car j'ai appris depuis que l'année chez eux est d'environ treize lunes. — Ses cheveux d'un noir d'ébène tombaient en longues ondulations sur son cou : sa barbe couvrait toute la figure ; elle était fort lisse et coupée d'une certaine longueur qui n'allait pas jusqu'à la poitrine.

C'était une belle figure, un peu dure, à mon sens, et avec laquelle, il me semblait, je n'aurais voulu rien avoir à démêler. Mais l'intelligence était là, à n'en pas douter.

Après m'avoir considéré un instant, celui que je prenais pour le président de cette réunion, parce qu'il était assis au milieu des autres, se leva, et me dit d'une voix grave et tremblotante, dans un langage qui n'était pas le sien d'habitude, que je pus saisir en partie, et qui est, il paraît, le langage des savants du lieu : d'où viens-tu ? Qui es-tu ?

— Je suis citoyen de la république de la Caucasie, répondis-je avec autant de gravité que j'avais été interrogé ; je voyage pour m'instruire, et je viens de différents pays que vous ne connaissez peut-être pas, de Tombouctou en dernier lieu.

— Mais ton ballon, d'où te vient-il ? Qui te l'a donné ? Il ne t'appartient pas.

Ces mots furent dits d'une voix frémissante qui ne me rassura aucunement. Mon interlocuteur était très-pâle ; les muscles de son visage étaient agités comme par un tic nerveux, et ses yeux dardaient du feu.

Je ne répondis rien. Pour répondre, j'aurais voulu cou-

naître le feu secret qui brûlait mon interrogateur, afin de ne pas irriter davantage la colère que je lui voyais monter au visage. Je ne suis pas lâche, tu le sais, mon ami; mais je ne sais si c'eût été de la bravoure, ou de l'imprudence de dire un mot qui eût fait déborder une rage concentrée encore, qui pouvait attirer sur ma tête les périls les plus graves, et arrêter tout court mes voyages.

— Pardon, dis-je enfin, après avoir tourné longtemps ma langue dans ma bouche! Mais voudriez-vous me faire le plaisir de me dire d'abord où je suis, dans quel pays, et en face de quels juges, car je vois que vous êtes des juges?

— Ton ballon, ton ballon, reprit mon interlocuteur sans répondre à ma question, d'où vient-il? Où l'as-tu pris? Tu l'as volé.

Ce mot, mon ami, tu l'as volé! fut si bien dit, qu'il m'atteignit en pleine poitrine, et que je ne lui vis une réponse convenable que dans ma poche où j'avais un beau revolver à dix coups et tout chargé. Je voulus l'en arracher, mais, en faisant le demi tour nécessaire, je vis que j'étais entouré d'une multitude d'hommes armés jusqu'aux dents, qui remplissaient la hutte et ses environs. Ils s'étaient glissés là sans que je m'en fusse aperçu.

Sortir dès lors mon revolver de ma poche, eût eté folie; je me contentai de répondre dignement que le mot qui venait de m'être lancé au visage, était une insulte dans mon pays; mais que je pensais qu'il ne devait point en être ainsi dans le pays où j'étais, car autrement mon honorable interlocuteur, que je prenais pour un homme de cœur et de courage, ne me l'aurait point dit au milieu de son armée, lorsque moi, j'étais seul.

Ma harangue parut faire impression, et je vis mon juge ou mon insulteur, comme tu voudras, mon ami, me grimacer un sourire. Je profitai de cette amende honorable problématique pour me déclarer satisfait et décliner tout au long ma possession du ballon. Je ne sais ce qu'on en pensa, mais je vis pâlir plus encore, s'il était possible,

mon interrogateur, qui leva la séance, dit quelques mots à plusieurs de ses gens, et sortit, escorté du conseil qui l'avait assisté de son mutisme pendant mon interrogatoire.

Je restai là fort inquiet de ce qui devait m'arriver, car j'augurais mal du redoublement de pâleur de mon juge J'attendis ainsi une heure à peu près, au milieu d'une escorte qui ne me parut plus une escorte d'honneur; puis enfin un messager arriva. Il fit ouvrir une trappe, que je n'avais point encore remarquée sous mes pas, et l'on me descendit dans un cachot obscur.

Ma situation se compliquait diantrement, comme tu le vois, mon ami, et je ne pouvais m'empêcher de la prendre fort au sérieux. Qu'allais-je devenir là? Je pouvais bien le soupçonner. Je n'étais point encore écorché vif, c'est vrai, ni pendu, ni empalé, ni percé de coups de yatagan; mais tout cela n'était peut-être que différé.

Si au moins j'avais eu la tête plus libre, et surtout si j'avais eu de la lumière, peut-être aurais-je pu me distraire un peu de mes soucis, en promenant mes recherches archéologiques sur les murs de ma prison, sur son sol, sur sa construction; car peut-être étais-je dans quelque lieu célèbre d'autrefois, à en juger par ce que j'avais déjà vu. Mais je ne pensais point à tout cela au milieu de mes ténèbres. Le passé pour moi n'était plus rien : je ne m'inquiétais plus que du présent et surtout de l'avenir. Je savais bien, et je le pensai aussi, que la prison la plus célèbre et la plus enviable, quand on est dans son cabinet, la plume à la main, est toujours une prison, et quelquefois le premier dégré de la potence.

J'en étais à ces réfléxions qui avaient duré je ne sais combien de temps, et que les cris de mon estomac affamé rendaient plus cuisantes, lorsque la trappe fatale s'ouvrit, pour laisser tomber à mes pieds quelque chose que je ramassai. C'était pour ma nourriture évidemment : un mets que je mangeai et trouvai délicieux. J'en fus un peu consolé : si l'on voulait me faire mourir, on y mettait encore

des formes, en ne me traitant point comme une bête malfaisante qu'on assomme, ou comme un ennemi qu'on jette aux oubliettes.

Mon estomac rassasié, les pensées funèbres s'envolèrent à quelque distance pour laisser revenir mon esprit à son état habituel, à sa passion des découvertes. Je n'en pouvais pas faire beaucoup en ce moment, mais j'en fis une pourtant, une qui sera plus utile un jour, je l'espère, que pour un peuple la conquête d'une province. Laisse-moi, mon ami, t'en parler de suite.

Ce mets qu'on me servit si lestement, est complétement inconnu chez nous, chez nos voisins, dans toutes les contrées civilisées que je connais : il pourrait cependant devenir d'un secours immense pour tout le monde, car c'est un heureux succédané du blé. C'est un tubercule farineux comme le blé, mais d'un goût plus savoureux que lui. Il vient à peu près naturellement dans ce pays inculte, comme je l'ai plus tard appris. Les gens du pays l'appellent d'un mot difficile à prononcer, difficile pour moi, bien entendu, qui veut dire pomme de terre.

Si jamais je retire ma peau d'ici, me dis-je en mangeant ma pomme de terre, je gratifierai mon pays de ce précieux légume, et je veux m'immortaliser, en lui donnant mon nom. Et je le ferai, mon ami, car j'ai apporté à Caucasipol quelques-uns de ces fruits.

J'avais donc mangé, c'était bien; le mets que j'avais mangé, devait peut-être devenir un jour, pensais-je à cette heure, une source de gloire, c'était parfait; mais une troisième affaire, bien plus sérieuse que les deux autres, se présenta de nouveau à mes yeux : quand sortirai-je d'ici, me dis-je avec beaucoup d'anxiété?

Je me faisais cette terrible question, quand la trappe de mon cachot se releva de nouveau. J'entendis alors une voix douce parler avec autorité au-dessus de moi; puis une voix plus forte me commanda de sortir. Je le fis sans empressement, comme sans crainte : j'avais toute la résignation d'une victime courageuse qui cède à la force bru-

tale. Je me trouvai face à face avec une foule très-p bienveillante sans doute, qui m'attendait là, mais je ne regardai pas. Je ne vis qu'une jeune femme à leur têt une femme qui me parut plus belle que toutes les femme du monde, car elle me regarda avec beaucoup d'intérêt, i me sembla, et même, je le crus du moins, avec un léger sourire sur les lèvres. Sa contenance pourtant était grave.

Était-ce la femme ou la fille de quelque chef? Ou n'était-ce pas plutôt la prêtresse de quelque divinité anthropophage, qui venait tâter la victime, pour voir si elle était assez grasse?

XXI

OUCHDA

Je fus bientôt édifié sur mon affaire. Ma gracieuse visiteuse fit un signe de main, dit un mot, et tout le monde s'évanouit: nous restâmes seuls. Elle s'assit, et me fit signe de m'asseoir à côté d'elle: c'était fort gracieux pour la fille ou la femme d'un barbare. Aussi, je lui vouai dès ce moment toute ma confiance, et je repris mon aplomb, qui s'était un peu dérangé depuis quelques heures.

— Vous êtes le citoyen Daghestan, me dit ma noble visiteuse d'un accent et dans un langage qui étaient à peu près les nôtres?

Oh! à ce mot, mon ami, je bondis de dessus mon siège. Qui donc me connaissait ici? Je regardai mon interlocutrice avec deux yeux hébétés qui la firent légèrement sourire; mais je ne lui répondis pas.

— Vous êtes bien le citoyen Daghestan, me demanda-t-elle de nouveau, en me faisant signe de me rasseoir?

— Je le suis, répondis-je.

— Vous venez de la Caucasie, en passant par le Séeland, puis par... aidez-moi, je vous prie.

— Par le Soudan. J'arrive directement de Tombouctou.

— C'est cela; je l'avais oublié. Eh bien, continua-t-elle avec beaucoup d'impassibilité, vous êtes condamné à mort.

— Ah! fis-je d'un ton qui voulait dire tant de choses, que mon interlocutrice en parut tout émue... Est-ce pour éxécuter cette sentence, repris-je après un instant de silence, que vous m'avez fait arracher de mon cachot?

— Vous n'étiez point dans un cachot, me répondit-elle avec un sang froid qui me terrifia.

— Comment! Madame veut plaisanter, dis-je en regardant fixement les yeux de la prêtresse des dieux anthropophages, car c'en était une évidemment: la voûte de ce cachot est même toute tàchée du sang de vos victimes.

Oh! ici, mon ami, mon interlocutrice poussa des rires qui me parurent d'une férocité des plus sauvages: non, me dit-elle en se calmant un peu, vous n'étiez point dans un cachot, vous étiez dans une cave; et ce sang que vous avez si bien vu à la voûte, c'est la couleur d'une sorte de pierres, que l'on appelle brique, et dont nous n'avons retrouvé aucune carrière nulle part. Vous qui êtes plus savant que nous, ajouta-t-elle d'une voix qui me parut railleuse, peut-être saurez-vous où l'antiquité prenait ces moellons rougeâtres; car vous étiez là dans une cave que ni les nôtres, ni les Cosaques qui nous ont précédé dans ce pays pendant bien des siècles, n'ont point bâtie. Elle vient de plus loin encore, des Français du vieux temps, disent ces hommes qui nous entourent et qui veulent votre mort.

J'écoutais cette belle jeune femme avec tout le plaisir d'un antiquaire qui est sur la trace d'une découverte, lorsque le dernier mot qui venait de lui échapper, me rappela à la triste réalité de ma position.

— Eh bien, s'ils veulent ma mort, dis-je avec beaucoup de vivacité, qu'ils me tuent, et finissons-en; car je ne sais, en vérité, si vous ne venez pas de leur part comme un chat va vers une souris.

Mon interlocutrice frémit, non pas de colère, oh! je le remarquai bien, mais de douleur, en entendant ces mots.

Aussi, me hâtai-je de revenir sur la brutalité de mon apostrophe.

— Pardon, madame, lui dis-je avec la galanterie d'un fat qui voudrait toucher un cœur fermé! Je ne voulais point vous dire ce que je vous ai dit; mais je voulais vous faire entendre que je regrettais beaucoup d'apprendre une aussi mauvaise nouvelle d'une aussi jolie bouche.

Je ne sais si mon mot fit son effet, mais il s'établit entre nous un instant de silence, après lequel nous causâmes comme deux amis. Et voici ce que j'appris.

J'appris de cette jeune fille, que décidément j'étais dans la Nouvelle-Cosaquie, qu'elle s'appelait Ouchda, et qu'elle était la fille du roi, Rhaman X. J'ai la fatuité d'avouer que j'avais presque deviné tout cela, et que je m'en trouvai grandi de quelques centimètres. Aussi, me fis-je plus aimable et plus gracieux que jamais, car je trouvais à cette heure un charme infini à converser avec cette belle fille des sauvages, bien que je fusse toujours assis sur le billot du supplice.

La conversation prit même bientôt des allures si intéressantes à mon point de vue, que je vins à oublier complétement où j'étais, et me donnai tout entier aux récits d'Ouchda.

Si j'ai parlé de conversation, mon ami, c'est par erreur, car nous ne causions pas. Ouchda parlait à peu près seule: et son entrain et son abandon devinrent même bientôt si grands, que je vis bien qu'elle aussi avait l'esprit loin du lieu où nous étions, loin surtout de cette hache qui pesait sur mon cou. Le présent ne paraissait plus rien pour nous: nous étions là comme deux amateurs de sciences qui causent histoire et beaux-arts, avec cette différence que moi j'écoutais à peu près toujours.

Il me parut évident que la fille du roi Rhaman connaissait ma folie d'apprendre, et qu'elle voulait la satisfaire avant d'arriver au réel de ma situation. Était-ce de la cruauté? Je ne le crus point. Son langage était pour moi d'ailleurs si séduisant, qu'une telle pensée ne me vint

point à l'esprit, et que je la laissai parler tout à son aise.

Je n'oublierai jamais, mon ami, la causerie de ce jour-là, et surtout les quelques mots qu'Ouchda me dit, et que je ne me sens point humilié de tenir pour vrais, sur l'histoire de son pays, quoique cette histoire soit loin de ressembler à celle que nous enseignons gravement à nos enfants comme la seule vraisemblable, la seule authentique...

Aussi je le proclame hautement et sincèrement à cette heure, nous ne connaissons pas l'histoire de la Nouvelle-Cosaquie. Cela ne m'étonne plus du reste aujourd'hui que je sais que chez ce peuple il n'y a pas d'histoire écrite, et que personne n'a jamais pénétré chez lui. Aussi son histoire ne se retrouve-t-elle que dans les traditions populaires.

Ce peuple a cependant quelques livres, qui sont regardés par lui comme des livres sacrés. Ces livres doivent véritablement venir de loin, de fort loin même, car je ne sais pas si l'imprimerie a jamais passé chez ces Cosaques là, et, en tout cas, à quelle époque elle y serait passée. Il y a toujours bien des centaines, pour ne pas dire des milliers d'années qu'elle y est inconnue. Mais malheureusement personne ne touche et ne doit toucher à ces livres qui restent ainsi des trésors fermés. Reste donc alors la tradition seule pour enseignement historique.

Eh bien il paraît, dit la tradition de ce peuple, que c'était bien effectivement là où j'étais, que fut une grande ville autrefois; que cette ville est détruite depuis des milliers d'années, vingt mille ans, dit-on, avec cette exagération populaire qui ne sait pas compter. Elle était, disent les dévots, d'après leurs livres sacrés probablement, tellement corrompue dans ses mœurs, que Dieu, ne pouvant plus tolérer ses débordements, envoya contr'elle les feux des volcans, les guerres civiles et l'invasion des peuples voisins d'abord, puis celle des peuples les plus éloignés.

Il ne restait point dans les souvenirs de ma jolie conteuse quel fut le nom de cette ville, qui la détruisit. Elle

ne connaissait que l'histoire générale du pays, et dans cette histoire elle ne savait que l'invasion des Cosaques qui en gardèrent la possession pendant plusieurs siècles, puis celle des Marocains, ses ancêtres, qui ne pouvant plus, dit-elle, contenir leur immense civilisation et leur population plus immense encore dans des terres que la mer rapetissait sans cesse par de continuelles inondations, ne trouvèrent rien de mieux à faire que de se jeter sur les Cosaques, qu'ils soumirent à leur domination et à leurs lois, tout en conservant au sol le nom de ses anciens maîtres.

Les anciens maîtres pour Ouchda n'étaient autres que les Cosaques : elle ignorait tout à fait si ces contrées avaient eu avant eux un autre nom et d'autres possesseurs.

L'invasion des Marocains trouva le pays partagé en deux tribus distinctes, l'une dominatrice, l'autre esclave. Elle en fit deux tribus d'esclaves. Le sol se trouva donc dès lors partagé en trois tribus, la troisième, la tribu dominatrice désormais, fut celle des Marocains.

Les deux premières tribus avaient joui autrefois d'une grande puissance qui les avait rendues redoutables à tous leurs voisins ; mais à l'époque de l'invasion marocaine elles se trouvaient singulièrement affaiblies. Elles s'étaient affaiblies par les révoltes continuelles des esclaves qui cherchaient à recouvrer une liberté qu'ils n'avaient certainement jamais connue, et par les victoires sanglantes des dominateurs qui payaient leurs triomphes de la perte de leurs forces.

De ces luttes était née une haine étrange qui ne paraissait vouloir finir qu'avec la vie du dernier des vaincus. La domination d'un troisième maître, d'un ennemi commun ne l'avait pas même adoucie.

Ces deux tribus étaient la tribu des Cosaques, la plus forte, la tribu souveraine ; l'autre, la tribu des Français... C'était sa prétention du moins.

Les honorables juges qui m'avaient condamné à mort

étaient les enfants de cette tribu-là; comme elle, ils prétendaient bien aussi sortir du sang des Français des vieux temps. J'avais besoin d'étudier plus amplement la physionomie de ces hommes et leur type pour applaudir sérieusement aux dires de ma belle conteuse, car, en vérité, la sauvagerie de leurs procédés envers moi me disposait peu à leur accorder un titre que je regardais comme un titre d'honneur. Je me contentai pour l'instant de leur refuser mon approbation par un sourire de pitié.

Ouchda devina ma pensée.

— Vous en penserez ce que vous voudrez, me dit-elle : le fait est que notre ville, que nos pères ont appelée Figuig, en souvenir d'une ville du vieux Maroc, est appelée Paris par ces Français-là, vos ennemis, et que les Cosaques ne protestent pas et n'ont jamais protesté. Pour moi, j'aime mieux dire que je ne sais quelle ville fut ici...

Les Marocains n'ont point eu beaucoup de peine à s'implanter au milieu de la Nouvelle-Cosaquie, dit toujours l'histoire de ma charmante Ouchda, mais ils ont eu beaucoup de peine à s'y maintenir d'abord, et surtout à s'y maintenir en paix. Les Français, puisqu'il faut les appeler de ce nom, étaient remuants, conspirateurs et toujours en éveil, comme sous la domination des Cosaques, pour réconquérir cette domination idéale qui n'avait jamais été pour eux qu'un souvenir de tradition. Les Cosaques, de leur côté, n'étaient point contents d'être soumis, d'être esclaves, et ils se révoltèrent fréquemment.

Le roi de la Nouvelle-Cosaquie avait donc fort à faire en ce temps là, au milieu de ses nouveaux sujets, dont la turbulence l'inquiétait vivement, et il était à craindre en effet qu'il ne succombât sous des attaques incessamment renouvelées des deux parts. Il eut certainement succombé, dit Ouchda, s'il n'avait pas eu la prudence du serpent... s'il n'eut pas été plus prudent qu'on ne pouvait l'attendre d'un *barbare*.

Je souligne ce mot, mon ami, parcequ'Ouchda venait de le souligner malicieusement dans son récit. Pour moi, je

n'eusse certainement pas donné le nom de barbar
grand Rhaman Ier, le plus érudit peut-être de la race
rocaine, dit l'histoire, dans un temps où cette race éta
avancée dans la civilisation du moyen âge.

Peut-être n'en dirais-je pas autant de son descend
le roi actuel, Rhaman X. C'était évidemment cela
craignait sa charmante fille qui allait au devant de
pensées, pour les combattre. Mes pensées cependan
pouvaient lui être bien hostiles, puisque je ne le con
sais pas; mais l'esprit fin et délicat de la jeune fille
deviné que je n'étais pas placé non plus de manière
voir comme un grand homme.

Aussi ne tarissait-elle pas dans un éloge que je dés
vrai, en attribuant à son père une large part dans les
binaisons heureuses qui avaient soutenu la prospérit
royaume au milieu de deux tribus frémissantes. A lui
même cette excellente fille donnait toute la gloire d
politique que n'avaient point soupçonnée les ancien
qui était loin de révéler un souverain inepte.

La politique de Rhaman X était fort savante en e
elle prouvait un homme peu ordinaire, si elle venait d
De son temps les terres situées au nord de la ville ét
assignées aux Cosaques; celles du midi aux Françai
roi, son gouvernement, et une bonne partie de ses s
se tenaient au milieu. Il n'y avait pas de fusion,
d'unité, comme on le voit.

Tout indique du reste que ces positions respectives
taient point récentes, et qu'elles avaient toujours sub
de la sorte depuis Rhaman Ier, mais ce qui était ré
au dire d'Ouchda, et revenait par conséquent de dr
son père, c'était l'habileté avec laquelle le roi Rham
avait su profiter de la haine qui divisait les deux tr
vaincues et les maintenir dans l'obéissance, en pou
les Cosaques contre les Français, et les Français contr
Cosaques, chaque fois qu'il en était besoin.

Cette tactique est bien simple; il fallait cependa
trouver. Quoiqu'elle soit assez habituelle chez quel

peuples les plus civilisés de nos jours, qui maintiennent ainsi leur domination, en tenant en haleine les passions diverses qui fermentent dans les empires, il n'est pas croyable que le monarque Cosaque ait pris là ses conseils.

Donc toute la gloire lui en revient, en même temps que lui en revinrent tous les bénéfices; car avec cette politique il n'eut pas besoin de grandes armées, pour maintenir l'équilibre chez lui.

J'admirai donc bien sincèrement cette habileté gouvernementale, qui du reste avait obtenu un excellent résultat, celui de la paix. Les levées d'armes des rebelles étaient devenues en effet de plus en plus rares, et au temps de mon voyage, il paraît que la résignation était si bien venue, que tout le monde vivait en paix, les uns dominant cependant toujours, les autres toujours esclaves.

Si Ouchda et son père attribuaient ce calme à leur sagesse, il n'en était point ainsi de tout le monde. Les sages de la nation donnaient tout l'honneur de la paix dont ils jouissaient depuis assez longtemps déjà, il paraît, à une loi très-rigoureuse, dont bien des curieux ou des imprudents ont été victimes, à une loi très-ancienne et fondamentale, qui défend l'entrée du pays à tout étranger, sous peine de mort.

Ici je secouai tristement la tête, pour blâmer cette loi, et cela m'était bien permis, à moi. Ouchda s'en aperçut.

— Vous ne nous approuvez pas, dit-elle, et vous avez raison, car vous êtes un homme civilisé, vous: nous, nous ne sommes que des sauvages, des barbares au moins... Mon père est un barbare, ajouta-t-elle avec le même ton ironique, et il a raisonné comme un barbare, lorsqu'il a juré l'observation de cette loi, lorsqu'il a dit à tous, en la jurant: enfants, nous ne sommes point sur terre pour apprendre beaucoup de choses; nous n'avons intérêt à n'en savoir qu'une seule, l'art d'être heureux. Or, pour être heureux, il nous suffit d'être contents. Mais nons ne pouvons être contents que si nous ne portons point nos

regards au delà de nos frontières, que si nous ignorons même complétement ce qui s'y passe.

Il paraît pourtant que Rhaman X a failli dans ce serment, car Ouchda m'apprit que, poussé par je ne sais quelle influence mystérieuse, il venait de rapporter cette loi. Elle ajouta même très-gracieusement qu'il venait de la rapporter en ma faveur; que son décret était daté de Trévig, dans le royaume de Séeland, où il visitait à cette heure le roi Belt, philosophe couronné, qui, à mon avis, pouvait bien être pour quelque chose dans ce décret... si ce décret existait; car, après un instant de réflexion, je n'y crus pas. Aussi, je baissai la tête, et souris d'un sourire inquiet, en cherchant à deviner la voie dans laquelle s'engageait la fille du roi.

— Mais, madame, lui dis-je, vous ai-je bien compris? Comment le roi votre père, qui est à Trévig, dans le Séeland, sait-il que je suis ici au cachot?...

— Il le sait, répondit-elle avec toute la naïveté de la conviction.

— Que j'ai été condamné à mort?... Qui a dit au roi tout cela, ajoutai-je en relevant la tête, et fixant la jeune fille d'un œil interrogateur qui voulait dire: ne vous amusez-vous pas à mes dépens?

Ouchda comprit ma question et fronça les sourcils.

— Je ne veux point vous tromper, répondit-elle; tout cela est comme je l'ai dit. Mais comment ne me comprenez-vous pas, ajouta-t-elle en épanouissant sa figure, vous qui venez du pays des savants! Est-ce que nous serions plus savants que vous? Est-ce qu'il n'y aurait pas chez vous comme chez nous la puissance du spiritisme?

— Le spiristisme! répondis-je en ouvrant deux grands yeux étonnés; qu'est-ce cela, madame?

— C'est une science que je voudrais bien vous apprendre, me dit Ouchda en me regardant finement et haussant légèrement les épaules, mais je n'en connais que les effets: je n'y suis point initiée; c'est un mystère pour moi. Il n'y a que la reine...

Ici elle s'arrêta tout court, et me regarda avec inquiétude.

— La reine, votre mère, madame, dis-je avec intérêt!

Ouchda se pinçait les lèvres : elle était rouge comme un soleil levant.

— Non, reprit-elle après un instant d'hésitation... Non, ma mère est au ciel.

— Oh! pardon, madame, lui dis-je avec émotion, si j'ai été indiscret... C'est que je croyais l'avoir vue dans le cortège du roi à Trévig, ajoutai-je après un instant de silence, avec une effronterie de curiosité, qui n'avait peut-être d'excuse que pour moi qui voulais savoir à tout prix.

— Ah! vous l'avez vue, me dit Ouchda d'un ton qui pouvait bien être de l'ironie amère!... C'est vrai, au fait, ajouta-t-elle à demi voix et pour elle seule, puisqu'*il* était au Séeland, et qu'*elle* le protège.

Puis elle se leva avec la brusquerie d'un enfant mutin, et fit quelques pas dans la chambre. Elle revint ensuite vers moi qui restais tout ébahi avec une question pendante sur mes lèvres. Sa figure était pâle, mais calme.

— Qui donc me protège, madame, dis-je alors avec plus de feu que de prudence?

— Qui? cette femme, répondit dédaigneusement la fille du roi, notre esclave, la reine, puisqu'on l'appelle la reine dans sa tribu, la tribu des Français... C'est la fiancée du chef de cette tribu, qu'elle doit épouser... d'après l'ordre de la loi... et comme c'est leur loi la plus sacrée qui l'ordonne, elle doit obéir sous peine de mort... à moins qu'elle ne se voue au célibat perpétuel.

Ouchda paraissait prendre grand plaisir à me parler de cette loi sauvage qui ne devait pourtant l'intéresser en rien. Pour moi, j'étais atterré, et je gardais le plus profond silence.

— Oui, tout cela vous intéresse peu, je le vois, reprit-elle, et c'est de la cruauté de vous parler si longuement de tant de choses indifférentes pour vous, pendant que vous êtes toujours là, aux pieds de la potence... car vous

êtes condamné, ajouta-t-elle en me jetant un coup d'œil à la dérobée, condamné par le fiancé de la reine.

— Le fiancé de la reine! lui!... cet homme!... fis-je d'un air menaçant.

— Oh! rassurez-vous, se hâta de dire Ouchda avec un sourire sardonique, qui me révéla qu'elle ne se méprenait point sur le sens de ma menace, quoiqu'elle parût l'accepter comme un cri de défense, rassurez-vous: celui qui a rouvert les portes de son royaume en votre faveur, a aussi envoyé votre grâce. Mon père vous fait donc grâce, citoyen Daghestan, et il ordonne qu'on vous dispose un aérostat, pour que vous puissiez continuer vos voyages.. Adieu, monsieur, dit-elle tout à coup en faisant une profonde révérence, et d'une voix plus altérée que je ne l'attendais et à laquelle je ne pouvais donner aucune signification.

Au revoir, madame! m'écriai-je à mon tour, en voulant m'élancer sur ses pas, car elle venait de sortir avec la rapidité d'une biche qu'on poursuit.

Mais devant moi se forma tout à coup un mur d'hommes armés, que je ne pus franchir. Au delà je ne vis rien, mais j'entendis le bruit de grands mouvements qui se faisaient autour de la hutte. Je devinai sans peine que la fille du roi était encore là, donnant ses ordres, mais il ne me fut pas possible de faire un pas en avant, pour m'en assurer, car je crois que ceux qui me gardaient n'avaient pas l'intention de me laisser libre.

J'eus bientôt lieu de n'en plus douter, en voyant la trappe de mon ridicule mais fatal cachot se rouvrir de nouveau sous mes pas, puis se refermer sur ma tête.

Ouchda! Ouchda! m'écriai-je alors avec la rage du désespoir... Ah! elle m'a trompé!... Il faut que je meure ici misérablement dans cette cave... O ma patrie, comme tu me parus belle alors! O mes amis, comme je me jetai ardemment dans votre sein! Comme j'invoquai votre souvenir, votre aide... Mais à quoi bon, pauvre fou que j'étais! J'étais là, seul, sur un sol inhospitalier, sans civilisa-

tion, sans raisonnement, sans justice... et le jouet de la cruauté d'une coquette, pensai-je en ce moment.

J'entendis quelques instants après mes juges revenir de nouveau dans la hutte et parler vivement entre eux. Ils n'étaient pas seuls, il me sembla. Il me sembla même entrevoir qu'ils étaient accompagnés d'un personnage que je jugeai un haut dignitaire à ses insignes, et qui paraissait plus écouter que parler. J'étais tout oreilles en ce moment, mais je ne pus rien entendre : le langage qu'ils parlaient m'était tout à fait inconnu.

Combien de temps restèrent-ils là? Je n'en sais rien : un siècle, il me sembla. Ils se turent enfin; puis la trappe de mon cachot se rouvrit, et je vis descendre je ne sais combien d'hommes, quelques-uns armés jusqu'aux dents, d'autres portant dans leurs mains des torches qui inondèrent ma prison de lueurs lugubres. Ces hommes étaient silencieux.

A leur vue, je ne fis pas de la bravoure, c'était inutile; je n'affichai pas non plus la fanfaronnade d'un homme qui ne craint pas. Je me retirai dans le coin le plus reculé du cachot, en recommandant ma tête et mon âme à Dieu seul.

Les hommes armés s'avancèrent alors résolument vers moi, leurs yatagans levés pour l'attaque; mais, ô prodige! Ils reculèrent tout à coup avec épouvante, et se hâtèrent de sortir du cachot en poussant des hurlements effroyables...

C'est qu'il venait, mon ami, de se passer quelque chose d'étrange, d'incroyable, que j'ose à peine raconter ici, et que pourtant j'ai vu, bien vu, de mes deux yeux vu. Au moment où mes bourreaux allaient me frapper, car ils n'étaient plus qu'à quelques pas de moi, un nuage, que je pris au premier instant pour le jeu des torches, s'éleva subitement entre eux et moi; et de ce nuage je vis, ce qu'ils virent aussi sans doute, je vis sortir une ombre blanchâtre, représentant parfaitement, à s'y méprendre, même pour un homme de la plus haute civilisation, un vieillard

à longue barbe, qui lançait des flammes de feu par les yeux, en avançant jusque sur ma tête une longue main décharnée, comme pour me protéger.

Tout cela, mon ami, je l'ai vu, parfaitement vu, étant tout éveillé, car tu comprends que je ne dormais pas en ce moment; et, bien mieux, mes bourreaux aussi l'ont vu. C'est ce qui m'a sauvé de leurs coups.

Mais tout n'était pas fini. L'ombre du vieillard était toujours là, immobile, pendant que mes bourreaux fuyaient, saisis de terreur, auprès des juges qui les avaient envoyés. Je vis bientôt ceux-ci descendre dans le cachot, accompagnés du haut fonctionnaire. Mais ils ne parurent point effrayés : tous s'inclinèrent devant le vieillard, sans mot dire, et s'en retournèrent aussitôt.

La trappe de ma prison resta ouverte; l'ombre du vieillard disparut, et il ne tint qu'à moi de m'enfuir. Mais je restai pétrifié, dans un extase qui dura je ne sais combien de temps. Je n'en sortis qu'au contact d'une main douce qui se posa sur ma main et m'entraîna au dehors. C'était Ouchda.

Un groupe considérable d'hommes et de femmes paraissait nous attendre là, devant la hutte.

— Malheureux, s'écria la fille du roi, que voulez-vous? Qu'alliez-vous faire? Cet homme est l'ami du roi, mon père, et le protégé de Dieu. Ne vous avais-je pas confié sa vie? Pourquoi avez-vous enfreint mes ordres? Qu'il soit sain et sauf, entendez-vous? Vous m'en répondrez sur votre tête. Préparez-lui un aérostat, et qu'il parte, s'il le veut... Adieu, monsieur, me dit-elle, en me donnant un baiser sur la joue!...

J'étais désormais inviolable pour ce peuple. La fille du roi m'avait marqué de ce baiser, que tout le monde était tenu de respecter en moi. Je m'en aperçus aussitôt, car toutes les figures qui m'environnaient prirent instantanément une physionomie bienveillante à mon égard. Chacun s'empressa d'obéir aux ordres d'Ouchda, et en un instant un aérostat fut préparé au milieu du plus grand silence.

La jeune fille elle-même ne dit plus rien, quoiqu'elle présidât aux préparatifs de mon départ. Lorsque tout fut prêt: où voulez-vous aller, me dit-elle, ami Daghestan ?

— Dans le Séeland, madame, répondis-je d'une voix pleine d'émotion.

— C'est bien, dit-elle en pâlissant plus que je n'aurais voulu.

— J'irai du moins saluer le roi votre père, ajoutai-je avec un regard plein de reconnaissance.

— Et saluer votre bienfaitrice, la reine, riposta-t-elle entre ses dents ; c'est justice.

Cette conversation fut entendue de tout le monde, mais personne assurément ne la comprit. La comprenais-je bien moi-même? Pourrais-je dire sans témérité que j'avais deviné quelle corde faisait vibrer la voix d'Ouchda ?

Mon ballon étant prêt, je m'inclinai profondément devant Ouchda qui me prit la main et la serra très-vivement: puis je montai dans ma nacelle. Le fiancé de la reine eut ordre de disposer la machine, et de laisser sa manœuvre assez facile pour que je pusse la diriger à mon gré et sans effort.

Il se mit à l'œuvre sans répliquer, mais il le fit de si mauvaise grâce et avec des mouvements qui me parurent si convulsifs, que j'en fus effrayé. Je partis cependant, en recommandant mon âme au Dieu des voyageurs, et en disant de nouveau adieu à la fille du roi.

— Non, au revoir, me répondit-elle avec un sourire des plus gràcieux... et une larme aussi, je crois, sur le bord des paupières! Pensez quelquefois à moi...

— Oh! toujours, toujours, m'écriai-je avec l'enthousiasme de la reconnaissance!...

Et je partis enfin.

XXII

LE LICENCIÉ ARACH

Je n'étais point aussi calme que je voulais le paraître sous les regards de tout le monde. Aussi, lorsque je me vis seul, je sentis ma vigueur factice m'abandonner tout à coup et succomber sous le poids du découragement. Pourquoi ? Le sais-je, mon ami? Le souvenir de cette jeune fille, de ces juges, de cette prison et de son apparition, la vue de mon départ dans de si singulières conditions, et d'autres souvenirs peut-être encore, tout cela m'oppressait.

Je m'étendis dans ma nacelle, pour me livrer plus à mon aise aux sensations d'une douleur vague et irréfléchie. Mais ce ne fut heureusement que l'affaire d'un instant, je le crus du moins. Je me relevai bientôt, honteux de ma faiblesse, et repris toute ma force d'homme.

Mais mon ballon allait vite, et je n'eus point de peine à remarquer, à l'encontre de ce que j'avais cru, que j'avais fait beaucoup de chemin déjà. Depuis combien de temps étais-je donc parti? Je n'en savais rien. Je n'avais plus ni la boussole qui aurait pu diriger ma marche, ni le sablier, qui aurait pu me permettre de mesurer le temps. Je ne savais plus où j'étais : je n'avais plus que mon cœur pour me conduire au Séeland: mauvaise boussole dans un pays que je ne connaissais aucunement.

Je me pris alors à examiner ma machine; mais mon aérostat était nouveau pour moi : ce n'était plus celui de la reine, avec lequelle j'étais un peu familiarisé. Et malheureusement, pendant que je l'examinais et que je cherchais à le faire manœuvrer à ma guise, il marchait toujours, et il marchait malgré moi. Ses mouvements étaient si raides et si difficiles à diriger, que je pris le parti de le laisser aller à son gré.

Je ne m'en inquiétai pas trop d'abord, car je croyais bien être sur le chemin de Séeland, vers lequel je savais que mon aérostat avait été lancé.

Après un parcours que je jugeai avoir été fort long, mon aérostat s'arrêta enfin. La machine ne fonctionnait plus, ses mouvements étaient enrayés : je n'étais plus soutenu dans l'air que par mon ballon, qui restait toujours parfaitement gonflé, mais qui menaçait de prendre de folles allures. Je descendis donc à terre.

Mais où étais-je? Malheur ! Je n'étais point au Séeland. Ah! j'aurais bien dû m'en douter... Le fiancé de la reine m'avait joué ce vilain tour, en m'envoyant aux extrêmités du monde. Heureux encore que sa méchanceté n'ait eu que ce but-là.

Je me trouvais, en tout cas, dans un pays civilisé ; car je ne voyais ni ruines, ni rochers dsséchés, ni terrains incultes. Tout autour de moi, au contraire, respirait la vie et la santé sociales.

La végétation était luxuriante, pleine de sève et de travail : l'intelligence et la fortune ressortaient dans toutes les cultures qui m'environnaient. J'étais descendu au milieu des champs, mais en face de moi s'élevait une ville splendide, autant que j'en pus juger à distance, et d'une étendue considérable. Le bruit de la civilisation la plus active qui circulait dans ses rues, arrivait très-intelligiblement jusqu'à moi. De grands fleuves la traversaient évidemment, car j'en vis les flots sortir des champs pour pénétrer par plusieurs entrées dans ses flancs animés.

L'endroit où j'étais descendu était ravissant de fraîcheur et révélait à tous mes sens la vie des gens heureux. Les habitations y étaient rares cependant, mais d'un aspect qui me les fit regarder comme le séjour des philosophes qui aiment la paix, ou le rendez-vous des gens d'affaires, qui recherchent parfois l'oubli des tracas de la vie trop agitée.

A mes pieds coulait un profond et large ruisseau, sur les bords duquel je fixai mon ballon, pour avoir la li-

berté d'aller prendre langue dans les environs. J'avais précisément remarqué à quelques pas de moi une petite maison isolée, à moitié cachée par un bouquet d'arbustes, au-dessus desquels elle élevait coquettement son toit et ses cheminées. C'était là que j'allais partir aux renseignements, lorsque j'aperçus une petite barque montée par un homme seul, qui regagnait à force de rames la rive où j'étais. J'attendis.

Pardon! monsieur, dis-je au canotier, lorsqu'il fut près de moi, et pendant qu'il tirait son canot sur le rivage, pour le ployer.

— Ah! ah! fit-il en me regardant de côté, sans cesser sa besogne, c'est vous, monsieur, me dit-il dans ma langue, mais avec un accent singulier!

— Vous me connaissez, monsieur, lui dis-je?

— Non, pardieu, non : mais j'ai vu tout à l'heure votre ballon dans les airs, et je n'allais pas vous en faire mon compliment.

— Vraiment, monsieur, répliquai-je un peu piqué!

— Vraiment, me dit-il, car je vois que vous n'avez pas mieux réussi que les autres.

— Quels autres, s'il vous plaît?

— Mais, tous ceux donc qui depuis six mois viennent échouer ici, prétendant qu'ils dirigent à volonté le vol de leurs ballons.

— Ah!

— Et cela se comprend, pardieu, bien : il y a deux cents mille dollars promis par une société qui ne paiera peut-être jamais, mais promis cependant à celui qui aura trouvé ce secret-là. Aussi, tout le monde est-il en quête du secret, et, je pourrais même dire, si j'avais des prétentions au bel esprit, que tout le monde est en l'air, à la chasse des deux cents mille dollars; mais tous échouent ici ou là, beaucoup ici.

— Eh bien, monsieur, répondis-je avec assurance, je puis avoir ces deux cents mille dollars, moi.

— Vous! ah! ah! ah! se prit à rire d'un rire de com-

mande mon interlocuteur. Vous! mais personne ne les aura, mon petit monsieur; car c'est impossible de commander à ça, dit-il en me montrant du doigt les airs, et ça, ajouta-t-il en désignant mon ballon.

— Et quelle société a promis ces deux cents mille dollars, dis-je en ouvrant grandement les oreilles?

— Mais la société philantropique de Bornéo donc!

— Nous sommes ici à Bornéo, m'écriai-je avec étonnement?

— Mais d'où diable venez-vous donc, que vous me faites cette question là?... Au fait, votre costume... je le prenais, moi, pour un costume de fantaisie.

— Je suis citoyen de la Caucasie, monsieur...

— On le dirait pardieu bien à votre langage, repartit mon interlocuteur en m'interrompant; mais comme chez nous il est d'usage de prouver qu'on est un homme d'érudition en parlant une langue étrangère, j'ai cru que vous vouliez m'éprouver, et, ma foi, j'ai parlé caucasien de mon mieux, quoiqu'à vous dire vrai, je commençais à m'en lasser: mais continuez, je vous prie; je ferai tous mes efforts pour bien vous répondre.

— ... Et je viens de Tombouctou, du Soudan, ajoutai-je après avoir écouté respectueusement les explications du Bornéen. En passant, je me suis arrêté deux heures dans la Nouvelle-Cosaquie, où j'ai eu des émotions que je ne vous souhaite pas.

Le bourgeois de Bornéo me regarda de la tête aux pieds, et, après m'avoir bien considéré, il me répondit gravement et presque respectueusement: pardon, monsieur, je vous avais pris d'abord, je vous l'avoue franchement, pour un de ces mauvais plaisants qui inondent nos champs depuis quelque temps. J'étais loin de vous croire un homme sérieux, comme je sais qu'on l'est dans la Caucasie. Je ne vous comprends pas, mais je vous crois: je vais donc vous donner l'adresse du sécrétaire de la société philantropique, et je vous souhaite bonne chance.

— Pardon, monsieur, lui répondis-je; je préfère que

vous me donniez l'adresse d'un bon hôtel, pour m'y loger ; car, je vous l'ai dit, je viens de loin, et j'ai besoin de chercher un gîte. Ici je ne connais personne, et je n'ai de recommandation pour personne.

— La Caucasie n'èst point un pays qui me soit tout à fait étranger, me dit mon Bornéen, sans répondre à ma question, quoique ce pays soit fort éloigné d'ici. J'y ai fait un voyage autrefois, et y ai laissé quelques amis, je crois. J'en ai même conservé un si bon souvenir, que pour ne point rester étranger à leurs intérêts, je me suis abonné à l'un de leurs journaux, à la gazette de la Caucasie.

— J'en suis un rédacteur, monsieur, dis-je avec un peu de fierté.

— Votre nom, s'il vous plaît?... si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander, me dit mon interlocuteur avec un intérêt qui me flatta vivement. Moi je suis le licencié Arach.

— Je m'appelle Daghestan, répondis-je en baissant modestement les yeux.

— Monsieur Daghestan ! Oh ! je vous connais, monsieur, et même, permettez moi de vous le dire, je vous admire et vous aime, s'écria le licencié Arach avec des yeux pétillants d'une aimable vivacité. Vous serez mon hôte, si cela vous plaît: voici ma maison.

Et il me montra la petite maison qui était devant moi, et où j'avais eu l'intention d'aller aux renseignements.

Je ne pouvais pas accepter d'emblée: je fis donc quelque difficulté, mais tout juste ce qu'il en fallait pour ne pas paraître un homme sans savoir-vivre; puis je me rendis. Nous ployâmes donc, lui, le canot de toile préparée qu'il avait laissé à ses pieds pour causer avec moi, moi, mon ballon; et nous partîmes ainsi chargés, chacun de notre véhicule.

La maison du citoyen de Bornéo était ravissante d'aspect au dehors, comme je te l'ai déjà dit, mon ami; mais je n'en dirai point autant du dedans, où je trouvai bien tout le confortable de l'aisance, et même un peu de luxe,

mais aucun ordre dans l'ameublement et un laisser-aller qui ne m'inspira pas beaucoup de confiance dans les préoccupations économiques de mon hôte, quoique je ne sois pas dans l'habitude de juger un homme à première vue.

Lorsque nous fûmes installés, mon hôte vint vers moi, et, me tendant la main : soyez le bienvenu chez moi, me dit-il. Je crois que c'est Dieu qui vous envoie dans cette maison, pour me consoler un peu des soucis de la vie, car vous êtes un philosophe, et un philosophe que j'estime.

Je m'inclinai au compliment.

— Monsieur, lui dis-je, la vie n'est que ce qu'on la fait; elle ne vaut que ce qu'on l'estime. J'ai cru que vous l'aviez prise en philosophe, car je vous vois dans toute la beauté de l'âge, à l'âge où l'homme est seulement homme, parcequ'il a l'expérience du passé, la connaissance des hommes et des choses, à cet âge où il a acquis une force qui peut le rendre infiniment précieux à la société ; et cependant vous vivez ici, dans les champs.

— Et seul, monsieur, me répondit mon hôte, et désenchanté de cette vie dont vous parlez, aigri contre le monde qui ne vaut rien, contre les hommes qui sont des pervers, contre la société qui est mal faite.

Je n'avais rien à dire ici, car je ne connaissais pas Bornéo. Je ne savais de ce pays que ce que l'histoire moderne nous en dit, peu de choses, car on sait toujours peu du pays qu'on n'a point habité. J'écoutai donc sans répliquer à cette boutade qui pouvait être, après tout, la boutade d'un homme vrai.

— Si vous ne connaissez le royaume et la ville de Bornéo, ajouta le licencié, que par ce que les gazettes et les livres vous en disent, vous ne les connaissez pas, monsieur. Vous saurez bien, il est vrai, que le Bornéo est un vaste royaume, compris entre les royaumes de Ceylan et de Camboge d'un côté, et la mer de tous les autres côtés, ce qui en fait une presqu'île merveilleusement située, très-peu distante de l'illustre république de la Nouvelle-Hollande, dont elle

n'est séparée que par un petit bras de la mer des Indes sur lequel un de nos compatriotes est en train de s'inscrire pour l'immortalité, en construisant un pont phénoménal qui joindra les deux pays. Vous saurez bien que les Bornéens sont pleins de vaillance et pleins de gloire; qu'ils sont à la tête de la civilisation moderne; qu'ils sont riches, industrieux, de mœurs douces, élégantes; des modèles en tous genres, enfin; vous saurez tout cela, parce qu'on le dit, et vous ne saurez rien.

Le Bornéen, pour moi qui le connais intimement, est de mœurs douces, si vous marchez dans ses voies, mais de mœurs farouches, si vous contrariez ses intérêts. Il est soupçonneux, fier, arrogant même, ambitieux, égoïste, et méchant dans tous ces vices-là. Sa langue est un poignard empoisonné qui vous tue sous prétexte de jovialité; sa morale... elle est aux abois; aussi ne croit-il point à la vertu. Sa vertu à lui, c'est un peu de sensiblerie qu'il ressent quelquefois et qu'il exprime très-hautement. Chaque citoyen de Bornéo est très-fort sur la connaissance des devoirs d'autrui, et personne ne le dépasse sur la connaissance de ses droits...

Voilà, monsieur, le Bornéen, tel qu'il est chez lui, au coin de son feu. Ailleurs, en public, il ne sera pas autre. Suivez-le partout; dans quelque fonction, dans quelque administration que vous l'alliez chercher, vous le trouverez toujours revêtu du vieil homme. Ses vices, pourtant, il les modifiera, car il est habile; il les adaptera aux différents rouages qu'il doit faire mouvoir. Aussi, ne soyez point surpris si partout cet homme est un tyran au petit pied, glorieux de sa puissance qu'il veut faire sentir, esclave de ses passions qu'il veut satisfaire... Que Dieu vous garde des Bornéens, monsieur!...

Ici, mon licencié sourit amèrement, en jetant un regard plein de fiel vers la croisée de sa chambre, comme si l'ennemi eût été là; puis, il se leva et se mit à dresser lui-même une table qu'il chargea de fruits divers, pour notre souper probablement. Mais il ne m'en dit rien; il gardait, du

reste, le plus profond silence, et je pouvais tout à mon aise réfléchir sur les mœurs des Bornéens, qui n'étaient pas belles, si elles n'étaient pas un peu chargées du fiel de mon hôte.

— Pardon, monsieur, lui dis-je très-doucement, et en lui souriant le plus gracieusement que je pus, je ne connaissais point le Bornéen sous cet aspect. Vous, monsieur Arach, ne le regarderiez-vous pas au travers d'un prisme qui vous le représenterait peut-être sous un aspect plus agréable si vous tourniez votre prisme dans un autre sens?

— Du tout, du tout, répondit mon hôte en s'asseyant à table avec un sans-gène qui me fit plaisir, et me faisant signe de la main de l'imiter, je ne retournerai point mon prisme, parce que je veux voir les hommes tels qu'ils sont. Si j'ai mis, du reste, quelque exagération dans ma conversation avec vous, ce n'est pas là, mais bien plutôt quand je vous ai parlé des soucis de la vie. Ne prenez pas, je vous prie, tout ce que j'ai dis là-dessus au pied de la lettre, car je suis, au contraire, moi, un grand philosophe de ce côté. Les soucis de la vie ne m'atteignent pas. Il ne me faudrait, à moi, qu'un gîte, un peu de pain et de l'eau; et j'ai tout cela, j'ai même plus que cela, car je suis riche.... De plus, la fibre sensible est desséchée chez moi; les méchants ne peuvent la faire vibrer à leur guise. Ma résignation, d'ailleurs, est grande; elle est d'autant plus grande que je méprise le monde, et que je suis convaincu que les honnêtes gens ne peuvent point maltraiter un honnête homme. Vous voyez bien, monsieur, que les soucis de la vie ne sont rien pour moi.

— Je voudrais être arrivé à ce degré de perfection-là, monsieur, dis-je au licencié, car c'est la perfection philosophique que d'être insensible aux traits de la méchanceté. Permettez-moi de vous admirer; votre philosophie vaut mieux que la mienne.

— La mienne n'est peut-être point nécessaire dans la Caucasie, mais elle l'est ici. Vous en jugerez, du reste,

quand vous connaîtrez mieux nos mœurs, nos habitudes et nos lois... Eh! tenez, voici des faits, quelques faits, un petit coin du tableau. Jugez-nous tout de suite, s'écria le pétillant licencié.

J'avais une maison à Bornéo, une grande maison; c'était une fortune. Cette fortune, je l'avais acquise de longue main, dollar sur dollar, afin d'avoir le repos et du pain dans mes vieux jours; car ici notre société ne pourvoit point aux besoins de la vieillesse ni aux infirmités des malheureux. Tant pis pour celui qui a été imprévoyant ou peu heureux dans son travail! Eh bien donc, j'avais cette fortune dont chaque écu était couvert de mes sueurs et de mon sang; je l'avais payée, elle était bien à moi, je le croyais du moins. Pauvre sot que j'étais!... Dans la Caucasie, les propriétés que vous achetez sont-elles à vous, monsieur? me dit mon hôte à brûle pourpoint.

— Oui, monsieur, lui répondis-je, à certaines conditions pourtant.

— Ah!... Eh bien, dans le Bornéo, c'est à certaines conditions que nous possédons aussi, me riposta aigrement M. Arach. Tenez, voici nos conditions: écoutez bien, ajouta le licencié, en appuyant ses deux coudes sur la table, et comptant sur ses doigts, qui se trouvaient à la hauteur de sa face. Nous achetons une maison, nous la payons à celui qui nous la vend, c'est juste; mais nous ne l'achetons pas pour nous seuls: le fisc en veut sa part, et il prend la plus nette. Est-ce équitable? je ne sais: en tout cas, c'est bon; car il en sera ainsi chaque fois qu'elle sera vendue ou chaque fois que son propriétaire mourra. Le fisc pose son doigt crochu partout ..

Je souris ici à mon hôte, qui me regardait assurément sans me voir. Ses lèvres grimaçaient un sourire incertain et ironique, qui semblait me demander un mot.

Je ne répondis que par un clignement d'yeux et un mouvement d'épaules qui ne voulaient rien dire, car je ne savais que dire en effet.

— Eh bien, ce n'est pas tout, ajouta-t-il: cette maison-là,

d vous l'avez achetée, payée et partagée avec *l'autre*, point encore à vous. Le fisc s'en empare alors et la ıu tribunal de son inquisition. Là, elle est pesée, supe, disséquée, mise à la question, torturée enfin par les fers chauds des yeux et des chiffres, puis enfin ; à l'amende d'une rente perpétuelle...

'en dites-vous, monsieur? Vous voyez bien que j'araison quand je vous disais que cette maison-là n'é-)as encore à vous quand vous l'aviez achetée. J'aurais :x fait de dire qu'elle n'y sera jamais, non jamais! n'en serez que l'administrateur ou l'usufruitier, et fruitier peu chanceux, car votre maison sera sucée :ne armée de vampires qui la dessécheront, et dont je)us parlerai pas...

Arach était vraiment beau d'indignation en parlant . Il m'en coûtait donc de l'interrompre. J'allais cepenle faire pour lui dire un mot sur sa maison à lui, sur evenus, lorsqu'il m'arrêta en répondant par avance à uestion.

Oui, je vous devine, me dit-il; vous voulez me parler 'evenus, et surtout des revenus de ma maison, tandis noi je ne vous parle que des charges. Eh bien, je vous franchement, et c'est là ce qui m'irrite, que les reıs de ma maison étaient loin de répondre raisonnablet à ses charges. Ajoutez que ses charges étaient souaccrues encore par la mauvaise foi de quelques-uns eux qui l'habitaient. Et, pour me comprendre, vous ez, citoyen Daghestan, qu'à Bornéo, paie qui veut sa ion. Il n'est pas nécessaire d'être bien fin pour cela: ffit de ne pas vouloir, et beaucoup ne veulent pas. La lu reste, est assez souple pour les favoriser un peu à : occasion, en imposant au créancier des conditions euses et des démarches pénibles s'il veut sauvegarder lroits.

ıus voyez combien dès-lors est hypothétique chez nous ;venu d'une maison : il n'y a là de certain que les

Eh! tenez, une autre charge dont je ne vous parlais pas et que j'oubliais, comme bien d'autres assurément. La rue qui passe le long de ma maison n'est point à moi; je n'y ai aucun droit que celui du passant; je l'use peu, du reste, puisque je marche toujours à pied, eh bien, c'est moi qui dois l'entretenir, l'entretenir pour tout le monde, ou bien payer au fisc un droit qu'il taxera arbitrairement, et qui ne sera pas petit, si je veux m'exonérer de cette corvée-là.

Eh! tenez encore... mais non, je ne veux plus rien vous dire là-dessus. L'anecdote serait piquante, mais pour un Bornéen seulement... Pas plus que je ne veux vous parler de cette nuée d'employés de toutes sortes, de gamins de tout âge que les administrations *protectrices* lancent sur nous, et qui nous dévorent en riant...

Eh bien, croyez-vous, citoyen Daghestan, ajouta le licencié en allongeant vers moi sa figure enflammée, et croisant fortement les bras sur sa poitrine, croyez-vous que, malgré tout cela, il y a des Bornéens qui s'imaginent que la propriété est un paradis, — pauvre paradis! — et que ceux qui en sont exclus ont le droit de vociférer, comme des gamins hargneux, contre lui, ou de vouer, comme voleurs, ses favoris à la corde?

L'entrain de M. Arach me fit sourire de bon cœur; mais, comme mon sourire était assaisonné d'une grimace de satisfaction fortement stéréotypée, mon hôte crut, au contraire, que j'étais saisi d'effroi, que je me croyais sans doute tombé au centre d'une caverne de voleurs.

— Oh! rassurez-vous, me dit-il en riant de travers, les voleurs sont encore assez rares ici. Il n'y a, du reste, de voleurs que les propriétaires de maisons; tous les autres sont d'honnêtes gens, et ils sont les plus nombreux. Lisez plutôt nos journaux, ils vous le diront comme moi; ils vous diront que la propriété, celle des maisons, bien entendu, est une infamie, un privilége, une insulte aux droits publics, un vol enfin; mais que la propriété des journaux, la propriété d'un commerce, la propriété des rentes, la propriété littéraire, la propriété de toute indus-

trie, enfin, est sacrée, que l'intérêt public le demande...

Eh bien, j'ai compris tout cela, monsieur, continua le licencié, et je me suis dit un jour : Allons, cédons au torrent; le vent est à l'orage, retirons-nous dans le port; sortons du brigandage enfin. Bâtira qui voudra des maisons pour tous ces honnêtes gens-là; administrera qui voudra cette industrie, si utile pourtant, si l'on ne veut pas coucher à la belle étoile, mais si mal famée. Aussi bien, cette vilaine maison dont je ne suis qu'usufruitier, qui n'est point à moi, dont je ne puis faire ce que je veux, qui me sera ravie quand il plaira au caprice d'un administrateur, qui la décrétera nuisible à l'intérêt public, elle me gruge, elle me dévore, vendons-là... et je l'ai vendue.

Voyez-vous maintenant ce qu'est chez nous la propriété, ajouta M. Arach, ce qu'en a fait notre civilisation moderne? Ah! que nos pères étaient bien plus justes!... Mais ne parlons pas du passé, ne parlons que du présent. Eh bien, le présent est mauvais ici, monsieur; nous sommes en décadence, notre empire s'en va. Je ne sais, mais je soupçonne quel ogre nous dévorera : l'envie... l'envie, la mère de tous les crimes, parce qu'elle est la mère de tous les vices.

Ici mon hôte poussa un profond soupir et releva la tête, car nous ne mangions plus. Il était, je crois, moins philosophe qu'il ne me l'avait dit; mais je ne pouvais le lui reprocher, même mentalement, car, s'il avait souffert, il avait bien le droit de se plaindre.

— Oh! je ne me plains pas, dit tout à coup mon hôte, comme s'il eût répondu à ma préoccupation présente, tandis qu'il ne répondait bien évidemment qu'à la sienne, qui tombait probablement en plein dans mes pensées; non, je ne me plains pas! J'ai vendu ma maison cinquante mille dollars, je vais être riche, tandis que j'étais à la gêne, et, de plus, je pourrai être honnête homme, digne de l'intérêt public, au lieu d'être bon à pendre...

M. Arach se tut alors; il avait une pensée profonde, bien certainement, qu'il ne m'exprimait pas.

— Mais, lui dis-je, cet argent, vous l'avez placé, e
payez sans doute encore au fisc?

— Oh! payer au fisc ne m'épouvante pas, me répo
il faut que le fisc vive, si nous voulons vivre; car
c'est un peu nous! Mais non, je ne l'ai point plac
dans ma cave.

Je regardai fixement mon hôte, comme si je n'e
compris; ou peut-être avais-je eu un soupçon, c
cet excellent homme était un peu fou. Il me com
reste, parfaitement.

— Oh! je ne suis pas fou, me dit-il; je suis tout
un singulier personnage pour vous. Mon but, à
de vivre tranquille, puisque je suis condamné à v

— Mais cet argent peut être utile, non-seulemen
dis-je, mais encore à la société.

— A la société! Oui, je le voudrais, me riposta-
ment; mais je crois qu'il serait plus utile au fisc
tratif qu'au fisc social. Eh bien, que me fait, à m
du fisc administratif? Qu'il soit juste, paternel, s
fin, et je lui viendrai en aide; sinon, non! je
qu'à moi.

Or, voici mon raisonnement : j'ai cinquante ans
au plus; je prendrai tous les ans mille dollars à
cement, et j'arriverai ainsi tout doucement et
ment, sans tracas, au terme de ma vie et de mes
en ne laissant au fisc que mes miettes, sur lesq
grattera bien encore, je le sais, mais sans me
beaucoup au moins. Voilà, monsieur, mon raiso
et il est bon : tant pis pour les administrations
cupidité et la tyrannie m'ont rendu un homme si

— Mais si tout le monde raisonnait ainsi, lui di
deviendrait votre gouvernement, et vous par con

— Il ferait comme moi : il deviendrait peut-êtr
économe. Vous ai-je dit, d'ailleurs, que les adı
tions devaient être abandonnées, qu'elles n'avaie
bonnes lois, de bons décrets? Non! Je dis seulen
les administrations ne se meuvent que par des ho

hommes aujourd'hui sont cupides, envieux, tra-
tyrans, au Bornéo, du moins, car je ne connais
.utres pays, et qu'à ces hommes je veux résister.
:ontinuai pas cette discussion, car elle était inutile
homme qui raisonnait si crûment en dehors des
:s sociales, et de l'imperfection native de l'homme,
l ne pardonnait rien. Arach, du reste, ne parais-
vouloir changer d'avis ni, du moins je le crus,
r une lutte qu'il ne trouvait bonne peut-être que
lisposition aigre où il se trouvait.
;ardâmes donc tous les deux le silence, lui profon-
absorbé dans des pensées que je ne pouvais devi-
[ue je respectai. Cet homme n'était point fou évi-
:t; il était tout au plus, comme il l'avait dit, un
singulier; mais, pour être singulier de la sorte, je
, moi, qu'il devait y avoir un grand tourment qui
rsait la netteté de son intelligence.

XXIII

LA FAMILLE DE M. ARACH

n'étions plus à table. M. Arach, après s'être pro-
ıelques instants dans sa chambre, respirant avec
parfois à grand bruit, revint vers moi ; puis, me
par la main, il me conduisit en face d'une porte
lef de laquelle il mit la main pour l'ouvrir. Il me
alors avec une larme dans l'œil, qui me fit beau-
mpression. — Vous m'avez cru seul ici, me dit-il;
ıus êtes trompé; je suis en famille, ma famille

rit en même temps la porte et entra en me précé-
ns la chambre. Il s'avança vers un lit de parade :
i ma femme, me dit-il en soulevant un voile qui
t ce lit.

Madame Arach était morte depuis plusieurs années, et l'on eût dit qu'elle dormait dans son lit, tant la vie paraissait active sur son visage. Ses yeux même, lorsque mon hôte souleva les paupières, me semblèrent brillants de santé.

— Je savais, dis-je à mon hôte, que les Bornéens étaient fort habiles dans l'art des embaumements, mais je ne savais pas qu'ils avaient atteint la perfection...

Ah ! que cet embaumement, mon ami, est bien supérieur à celui de la Caucasie, dont nous sommes si fiers ! Que nos nécropoles, toutes grandes, toutes magnifiques qu'elles soient, sont éloignées de nous donner cette heureuse illusion que l'art du Bornéen sait faire vivre dans les familles ! Quand nous avons desséché nos morts, quand nous les avons momifiés, que nous reste-il, à nous ? Des squelettes, des morts; rien ou presque rien;... tandis qu'à Bornéo l'on ne meurt pas !

La chambre de madame Arach pouvait passer pour un musée. Non-seulement elle était là, elle, à peu près vivante, mais son portrait d'une ressemblance parfaite, il paraît, ainsi que ceux de plusieurs enfants, était là aussi, appendu le long des murailles, et répété plusieurs fois. Selon la mode de Bornéo, qui est, à mon avis, d'un goût parfait, il était en relief, ressortant aux trois quarts du centre d'un tableau, dont le sujet, également en relief, reproduisait des scènes de famille, peintes à vif.

Les Bornéens emploient fort habilement pour ces portraits scéniques, et même pour leurs statues quelquefois, m'a-t-on dit, une sorte de pâte qu'ils pétrissent à leur gré, et qui prend ensuite la dureté de la pierre.

Pendant que j'admirais tous ces portraits, mon hôte tira la coulisse d'un rideau qui était de même couleur que la tapisserie des murailles et déguisait une espèce d'alcôve qu'il était impossible de remarquer, car elle ressortait de la régularité de la chambre, que ce rideau rétablissait parfaitement.

Il y avait là une table de travail, autour de laquelle

étaient assises plusieurs jeunes femmes, qui s'occupaient de travaux d'aiguille, pendant que de jeunes enfants paraissaient jouer à côté d'elles.

Voici ma femme et mes enfants, monsieur, me dit mon hôte en prenant un siége pour s'asseoir à côté de l'aînée de ce groupe, qui effectivement était madame Arach. Veuillez faire comme moi.

Je ne le pus, je restai immobile. Ma surprise était à son paroxisme, car l'illusion était complète. Je m'étais cru en face d'un groupe de vivants, et je n'étais qu'en face d'un groupe de statues.

J'avoue, mon ami, que malgré tout le désir que j'ai de proclamer la suprématie des arts de la Caucasie sur ceux de tous les autres peuples, nous le cédons de beaucoup ici aux Bornéens, et même aux habitants de Tombouctou, qui ont à peu près la même manière de faire qu'à Bornéo.

Nous nous croyons bien méritants, nous, et bien habiles, quand nous avons porté sur la pierre quelquefois, comme les anciens, ou sur le bois commun, ou sur le bois préparé et durci, comme il est généralement d'usage aujourd'hui, les traits d'une personne. Je ne veux point faire de la singularité en niant le mérite que nos artistes peuvent acquérir dans ce travail; mais hélas! qu'il y a loin de ces traits mornes, sans couleur, de ces yeux sans vivacité, de cette bouche qui ne dit rien, à ces traits parlants des statues de Bornéo!

A Bornéo aussi, tous les statuaires sont-ils peintres : et l'amour de la réalité est chez eux si vivace que ceux qui n'ont point en peinture, un talent à la hauteur du sujet qu'ils représentent, ont toujours recours aux palettes les plus habiles pour donner à ce sujet la vie qui lui manque.

J'étais vivement impressionné par ce spectacle : — je comprends maintenant les soins que vous donnez à vos morts, M. Arach, dis-je au licencié, je comprends votre statuaire et l'amour avec lequel vous la prodiguez aux objets de votre affection. Je n'ai point connu madame Arach, ni vos enfants, mais je les vois vivre encore ici, et je serais bien

étonné que la ressemblance ne fût pas parfaite, tant est parfait de naturel l'art que vous avez donné à ce groupe... Mais permettez; cette jeune fille, dis-je en lui montrant l'aînée de ces enfants, qu'elle est belle, monsieur! Si je ne me trompe, elle dépasse de plusieurs années, l'aînée même de vos enfants.

— Ah! vous la trouvez donc belle aussi, vous, me dit-il avec une grande émotion? Je ne l'avais jamais remarquée ainsi, et je l'aimais comme mes enfants, sans la trouver plus belle qu'eux.

— Elle n'est pas de votre famille?

— Non, c'est une orpheline, la fille de mon meilleur ami.

— Et... elle est morte aussi, ajoutai-je avec un pénible effort?

— Oh! elle n'est pas morte pour tout le monde, si elle est morte pour moi, répondit-il avec une larme brûlante dans les yeux.

Puis, sa face se voila de ténèbres sombres, qui m'indiquèrent une amertume que je respectai, car je croyais la comprendre; de tristes soupçons avaient passé dans mon esprit.

— Non, elle n'est pas morte, réprit-il, elle est à Bornéo... Ils me l'ont tuée.

Je ne relevai point ces paroles, persuadé qu'il y a des douleurs qu'il ne faut jamais sonder.

— Tenez, écoutez-moi, reprit mon hôte, et voyez si j'avais tort de maudire les hommes, et de vous dire tout ce que je vous ai dit sur les Bornéens. J'avais un ami d'enfance, un véritable ami : il est mort; sa femme est morte, et il n'avait plus de parents, il n'avait que moi, son ami. A son lit de mort, il me recommanda sa fille que j'adoptai. Elle était jeune, bien jeune encore; elle grandit auprès de moi et devint belle comme vous la voyez. C'était ma fille; c'était l'enfant chérie de ma femme qui l'aimait d'autant plus que la pauvre enfant était orpheline et pouvait être malheureuse.

Nous perdîmes tous nos enfants que cette pauvre fille aimait comme ses frères; puis je perdis ma femme. Je restai donc seul, et devins seul le tuteur et le soutien de Tarnawalis, elle s'appelait ainsi; elle était aussi ma seule consolation et ma seule famille.

Plusieurs années se passèrent ainsi, heureux tous les deux, autant que nous pouvions l'être, elle, en consolant par sa douce voix son père d'adoption, moi, en consolant ma fille par mes attentions et mes bons procédés. Mais enfin vint un jour où je vis la sérénité de Tarnawalis s'assombrir, ses caresses devenir plus réservées, sa douce voix plus tremblotante en me parlant. Si nous nous promenions ensemble, son bras ne s'appuyait plus que de loin sur le mien; elle devenait muette, sa gêne était excessive avec moi, ses yeux étaient toujours inquiets et errants. On eût dit qu'elle avait peur à mes côtés, lorsque nous passions dans les rues de la ville, ou que nous rencontrions quelqu'un dans les champs. Elle en vînt même à ne plus désirer sortir. Sa santé s'en affaiblissait d'autant. J'étais on ne peut plus inquiet; mais je ne pouvais deviner la cause de ce changement. C'était une énigme pour moi.

J'eus enfin un jour le nœud de cette énigme. Un ami, un de ces amis comme on en a tant, c'est-à-dire, un homme qui n'était pas mon ennemi et qui avait quelque souci de ma considération, vint me dire un matin confidentiellement : Mon ami, pourquoi n'épousez-vous pas Tarnawalis?

Ce fut un coup de foudre pour moi. Qui, moi? épouser ma fille! Mais vous n'y pensez pas, mon ami! ma fille!... mais Tarnawalis est ma fille, lui répondis-je, et je la donnerais en mariage de grand cœur à l'honnête homme qui me la demanderait, et qui serait selon le cœur de ma fille. — Ah! dame... c'est que... reprit mon ami, c'est que... Il était bien dans l'embarras pour répondre à l'emportement que je venais d'avoir... C'est que... je croyais... je croyais! c'est-à-dire, non, je ne croyais pas, moi, car je vous connais, vous aime et vous estime comme le plus honnête homme de Bornéo; mais c'est qu'on dit... on dit que vous

feriez mieux de l'épouser. — Oui, je vous entends, lui répliquai-je; les Bornéens sont des infâmes, des infâmes, des infâmes!

Je ne pus dire autre chose à cet ami qui voulut me consoler, essuyer les larmes qui brûlaient mes yeux, puis me dit en partant : Mon ami, songez à mes paroles, et avisez.

Lui aussi croyait donc à cette hideuse et lâche calomnie! Lui aussi ne croyait pas au dévouement d'un ami ! Lui aussi ne croyait point à la vertu! lui aussi... Oh! Les lâches, les lâches! Infâme Bornéo! et vous voudriez que j'aimasse ces hommes, dit mon hôte en se tournant vers moi! Et vous ne voulez pas que je dise que ces hommes ne connaissent rien que le mal!

Ces caresses que je donnais à Tarnawalis, c'était de la luxure; ces soins dont je l'entourais, c'était de la luxure; cette protection que je donnais à la pauvre orpheline, à la fille de mon meilleur ami qui me l'avait confiée en mourant, c'était de la luxure. Oh! les misérables, les misérables !

Et mon hôte s'essuyait le front qui ruisselait de sueurs rougeâtres comme du sang; il étanchait ses yeux qui versaient des larmes de sang. Je ne disais rien : que dire? mais j'étais triste, et j'admirais cet homme dont les principes jusque-là m'avaient paru si bizarres, et je comprenais sa singularité.

— Eh bien, me dit monsieur Arach après un instant de silence, si l'on voulait ruiner les débris de mon bonheur, en calomniant ma belle action, car c'en était une, monsieur Daghestan, ajouta mon hôte d'un ton et avec une conviction honorables, que je trouvai de bon goût, ils ont réussi. Tarnawalis avait entendu les paroles de mon officieux ami, et le soir même elle disparut de chez moi, en me laissant une lettre qui est là, devant elle, me dit-il en me montrant une lettre qu'il prit de devant la statue de la jeune fille. Voyez la: elle m'avoue, la pauvre petite, qu'elle mourra de chagrin, mais que depuis quelque temps elle a vu les soupçons les plus odieux la pour-

e partout où elle se trouvait avec moi et même sans qu'elle a plus d'une fois eu à subir les odieux quo- des passants et de nos voisins même; qu'elle vient d'entendre la conversation que j'ai eue avec mon et qu'elle ne veut plus m'exposer aux sarcasmes igno- de la méchanceté; qu'elle ne veut plus me punir de bontés pour elle; qu'elle a supporté les rires mo- rs qui l'accueillaient partout, depuis quelque temps, qu'elle espérait qu'ils ne m'atteindraient pas; mais maintenant, qu'elle m'en voit la victime, elle n'hésite , elle part...

elle est partie... et je suis seul aujourd'hui, malheu- , oui malheureux, car j'ai beau dire, leurs rires triers sont là, toujours là, dans mon cœur, et ma .. Oh! ma fille est-elle plus heureuse que moi? Que -elle eu plus de courage aussi! Si elle m'avait seule- t dit en face ce qu'elle m'a écrit ici! Je lui aurais dit, : Non, reste! Que me fait à moi cette odieuse calom- Que doit te faire, à toi, ce lâche mensonge? Tu as n de moi pour vivre, reste! J'ai besoin de toi, pour ier un peu les mortels ennuis de la vie, reste! Fai- -bien, et laissons dire: Dieu nous jugera. Ici-bas ceptons qu'un juge, notre conscience... Mais non, elle artie.

Et vous ne l'avez pas revue, hasardai-je de dire?

Je ne l'ai pas revue! Il aurait fallu me tuer, pour ne la revoir. Oui, je l'ai revue, mais comme un subor- cette fois, comme un coupable, comme un lâche: je revue, en me cachant aux yeux de tous. Oui, je l'ai e: il le fallait bien pour la faire vivre, pour la met- l'abri des mauvais conseils de la misère. Mais je l'ai e, en me glissant chez elle comme un voleur, comme roscrit traqué par la police la plus ombrageuse. Et lâcheté, ne me la reprochez pas, monsieur: non, je is pas lâche pour moi: que me fait, à moi, le venin tte vipère qu'on appelle le monde? mais pour elle, la re petite, qui se meurt lentement de honte d'avoir été

soupçonnée... Quand je vous disais, monsieur, qu'à Bornéo les mœurs sont dégradées, si dégradées qu'on n'y soupçonne même pas qu'il puisse y avoir un peu de vertu!...

Mon hôte se tut alors : il parut se recueillir. J'étais vivement impressionné par la douleur qui venait de déborder de son âme, et je ne hasardai point de lui offrir des conseils qui ne pouvaient être qu'inutiles, et qu'il ne paraissait pas d'ailleurs désirer pour le moment.

Il me pressa la main, pour me remercier sans doute de l'intérêt que je prenais à ses récits; puis, comme la nuit était venue, il me montra la chambre où je devais reposer, et je m'y installai, non pour dormir, mais pour rappeler dans mon esprit tout ce que j'avais vu et entendu.

XXIV

A BORNÉO

Le lendemain, l'orage de la veille paraissait complètement apaisé. A mon réveil, je vis monsieur Arach qui allongeait sa tête souriante à ma porte entr'ouverte, et qui venait m'offrir le bonjour du matin, en m'apportant à déjeuner.

— Monsieur, me dit-il, après avoir déjeuné avec moi, au pied de mon lit, nous avons parlé de moi, rien que de moi hier, parlons un peu de vous aujourd'hui. Je vais, si vous le trouvez bon, vous présenter à la société philantropique, où vous montrerez votre aérostat et votre système; car je ne doute plus, moi, que vous n'ayez trouvé le secret que vous dites et que tout le monde recherche.

— Merci, monsieur, lui répondis-je! Ce secret n'est point à moi : il me vient d'un pays que nous autres, gens de la haute civilisation, nous appelons pays des barbares. Mon secret, à moi, n'est point encore mûr, et, lorsqu'il le sera, je le donnerai à ma patrie qui le transmettra gratuitement

à la vôtre, car à nous que serviraient des millions? Nous avons chez nous sans argent, sans beaucoup d'argent au moins, le bonheur de la vie. Mais j'accepterai avec reconnaissance votre bras pour visiter votre ville et étudier vos mœurs, ces mœurs qui ne m'enchantent pas, il est vrai, mais qu'il est bon de savoir, ne fût-ce que pour me trouver plus heureux des nôtres.

Mon hôte sourit en me présentant son bras, et nous sortîmes ensemble.

Nous nous dirigeâmes du côté de la campagne, car pour l'instant il entrait plus dans mon plan d'étudier le sol que les habitants de Bornéo.

Le sol de Bornéo est d'un aspect très-pittoresque : il est semé de montagnes et de monticules de toutes hauteurs et de toutes formes, évidemment volcaniques, et de profondes vallées toutes couvertes de fondrières, certainement remplies par des eaux que la mer y a laissées dans ses différents retraits. D'où je pus conclure, à première vue, il est vrai, mais incontestablement pour moi, que la mer a été là autrefois, et que le Bornéo, dans un temps que je ne précise pas encore, n'était qu'une île entourée d'îles de différentes dimensions.

Précieuse découverte pour moi, mon ami, car elle confirmait mes calculs, et elle me permettait d'asseoir plus solidement ceux que j'avais faits sur les transformations successives des mers et des terres, et sur les diverses révolutions de leurs rapports entre eux; elle me permettait surtout de suspecter l'âge du globe, de ce respectable mais coquet vieillard qui ne cherche qu'à se rajeunir en effaçant de dessus son front la date de sa naissance.

Nous passâmes, M. Arach et moi, plusieurs heures par jour à inspecter les environs et la ville de Bornéo. M. Arach était d'un entrain charmant, bien qu'il eût souvent encore sur les lèvres des mots d'amertume pour ses compatriotes. Puis enfin nous pénétrâmes un jour dans les maisons.

Mon hôte me conduisit chez tous ses amis; ils étaient

nombreux, et je pus voir combien il était estimé, malgré tout ce qu'il m'avait dit. Je visitai les tribunaux, je fréquentai toutes les sociétés savantes, je vis les théâtres, toujours en compagnie de M. Arach, qui faisait taire pour moi la haine qu'il avait vouée au monde. Peut-être n'était-il point fâché de me mettre face à face avec tous ces vices qu'il m'avait si durement dépeints.

J'étais reçu partout avec beaucoup de bienveillance; mon titre d'étranger et de Caucasien peut-être m'ouvrait toutes les portes et tous les salons.

Lorsque je n'étais point en visite, je lisais les journaux et les nouveautés littéraires de Bornéo. Mon hôte ne me quittait pas pour cela ; il m'aidait à lire et à commenter ce que nous avions lu.

Les journaux sont nombreux à Bornéo, car la presse est libre, comme chez nous, comme au Soudan, comme au Séeland, comme dans tous les pays civilisés enfin. Ils sont aussi soumis à des lois fort sévères; mais personne ne s'en plaint; car il n'y a que des imprudents ou des mauvaises têtes qui s'exposent à enfreindre les devoirs de la bonne société ou le contrat qu'ils ont volontairement signé.

Chez nous, les journaux sont purement littéraires ou sociaux; au Soudan, ils sont littéraires, sociaux et administratifs; mais au Bornéo, ils sont à peu près uniquement politiques; ils visent à devenir une puissance dans le gouvernement. Je crains bien qu'ils ne viennent à l'écraser un jour, le jour où cet instrument redoutable tombera entre les mains de gens bien unis qui porteront toutes leurs forces contre le trône qu'ils ont pourtant fondé.

Leur prince actuel sent cela probablement, car c'est un homme d'un grand sens et d'un coup d'œil rare; aussi a-t-il décrété la liberté de la presse, qui ne date que de son règne. Depuis son règne aussi Bornéo n'a jamais vu tant de feuilles périodiques, tant de dissertations politiques de toutes couleurs, tant de brochures qui discutent les différentes opinions, quand elles ne disputent pas.

Cette liberté même est excessive, et les tournois qu'elle

engendre offrent quelquefois fort peu de courtoisie. Mais le gouvernement, qui pourrait s'en offenser et appliquer souvent les lois de répression, ne les applique jamais. Les journaux et les autres publications congénères se chargent très-libéralement de ce soin, en se gourmant réciproquement, et quelquefois plus vertement que la loi ne le ferait peut-être.

Tout cela est bruyant, c'est vrai, mais tout cela n'est point dangereux. Il est probable que le roi du Bornéo connaît ce principe, qui est de tous les pays et a été probablement de tous les temps : *Diviser, c'est régner*. Aussi divise-t-il la presse pour régner en paix, et son règne est effectivement fort calme.

Quant à la littérature de Bornéo, je ne l'aime pas, bien que le ton lui soit donné en ce moment par un homme d'origine caucasienne, par l'illustre Kouban. Elle est tout idéale, toute romanesque, féerique même, impossible, vide enfin. On dirait qu'à Bornéo les beaux esprits se soient donné la mission d'écrire pour amuser les enfants et les dames à sentiments, ou les esprits bizarres ou blasés qu'il faut remuer vivement par l'extravagance des récits.

Pour être juste cependant, je dois dire qu'il y a en ce moment une velléité de réaction contre cette littérature épicée, qui se révèle par quelques volumes fortement trempés sur les devoirs sociaux, sur les vertus qui régénèrent un peuple.

— Bornéo redeviendrait-il sérieux? dis-je un jour à mon hôte, après avoir lu un de ces ouvrages.

M. Arach sourit en secouant la tête, puis il sortit.

Pauvre peuple! c'est véritablement un pauvre peuple que le peuple de Bornéo!...

J'écrivais ces derniers mots, mon cher ami, sur le calepin où j'inscrivais mes notes de voyage, lorsque M. Arach rentra dans ma chambre. Tu dois comprendre quel fut mon embarras à sa vue. Traiter si mal les compatriotes de mon hôte! Cela pouvait lui être permis, à lui; mais, de ma part, c'était un crime, car c'était insulter mon hôte. Cela

du moins pouvait être pris ainsi, bien que ce fût loin de ma pensée. Aussi je rougis jusqu'à la pointe des cheveux, et me hâtai de fermer le calepin coupable.

— Oh! ne vous gênez pas, me dit cet excellent homme, qui devina ma pensée; vous ne direz jamais des Bornéens autant de mal que j'en pense. Montrez-moi, je vous prie, votre note, que j'y ajoute ce que vous ne pouvez pas savoir, car vous ne connaissez pas Bornéo comme moi.

Je m'exécutai de bonne grâce et rouvris mon calepin.

— N'est-ce que cela? s'écria M. Arach après avoir lu. Mais c'est moi qui vous ai dit cela; pourquoi me craignez-vous? Tenez, je venais vous raconter une petite anecdote qui ne vous fera point changer d'avis.

Rappelez-vous qu'hier nous sommes entrés un instant au tribunal, et que nous avons entendu plaider et juger une cause qui vous a fait bâiller tout à votre aise, quoiqu'elle n'ait pas été longue; et elle ne l'a pas été pour avoir été brusquement interrompue par le président du tribunal, qui déclara tout à coup, au beau milieu des plaidoiries, se trouver suffisamment éclairé.

Cette cause, en effet, n'était pas bien curieuse ni pour vous ni pour moi, mais elle l'était beaucoup pour les deux adversaires, deux commerçants, deux concurrents, dont l'un devait être ruiné par le prononcé du jugement.

Le commerçant condamné et ruiné fut précisément, dit la rumeur publique, celui qui avait le bon droit; mais il paraît aussi que la partie adverse avait pour elle une bonne raison.

L'avocat qui fut heureux ne plaida pas beaucoup, mais il eut le talent de faire passer à temps son argument victorieux dans une lettre au président. Cette lettre est colportée ce matin dans tout Bornéo. Il paraît que le juge, croyant la mettre dans sa poche, l'a mise à côté. La voici : « Vieux c..., je t'attends à dîner ce soir; mais tâche de m'apporter de bonnes nouvelles, si tu ne veux pas être f... à la porte... Ta chérie qui t'adore... »

Mettez cela dans vos notes, monsieur, ajouta le licencié,

et ne vous cachez plus....Ah! vous croyez que nous ne sommes pas civilisés, nous autres! Vous croyez que nous ne savons pas prouver par de belles paroles qu'un voleur est un honnête homme! que nous ne savons pas troubler l'eau du lac social pour y pêcher les poissons que les bénets d'honnêtes gens y ont jetés! que nous ne savons pas assassiner nos voisins trop confiants, non pas avec un poignard, qui pourrait compromettre notre réputation, mais avec un mot, un jugement, une calomnie bien ménagée! que nous ne savons pas voler, sur le fauteuil du cabinet comme sur le fauteuil du tribunal, par un acte parfaitement légal!... Vous vous trompez, monsieur; nous sommes assez civilisés pour cela...

XXV

LA CIVILISATION DU LICENCIÉ

Mon hôte se prit alors à rire d'un rire infernal.

— Infâme Bornéo, s'écria-t-il tout à coup, voilà ta civilisation!

— La civilisation est l'art d'être heureux mis en pratique, dis-je avec beaucoup de calme à mon hôte, que je désirais attirer tout doucement loin de cette exaltation où je le voyais monté; c'est l'état social assez bien organisé pour que chaque sociétaire ne puisse trouver sur son passage aucun obstacle sérieux à son existence comme créature de Dieu et comme membre de la société humaine.

— Oh! ne dites pas cela, monsieur Daghestan, répartit vivement M. Arach, dont l'esprit ne revenait pas encore au calme; c'est là votre civilisation à vous, à votre Caucasie, mais ce n'est pas celle de Bornéo. Comme on rirait chez nous si l'on entendait les naïvetés de votre philosophie!

— Chez nous, un homme ne vient pas au monde pour nous embarrasser, répondis-je à mon hôte avec autant de

sang-froid que je pus, et cherchant à raisonner un peu avec lui, persuadé que le raisonnement devait faire tomber l'irritation où je le voyais. Le père en voyant naître son fils, ne doit point s'inquiéter du pain qui le nourrira. La société y a pensé : tous ses membres ont le pain assuré jusqu'à leur dernier soupir. Puisque la société les a reçus, puisqu'elle leur a donné les charges de l'association, elle leur en donnera les bénéfices. Elle pensera pour eux, ils agiront pour elle. Tout est prévu. Voilà, monsieur Arach, notre civilisation, qui marche à l'aide d'une machine bien simple, car elle n'a que deux rouages : *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît à toi même... Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fût fait.*

— Si votre civilisation marche par deux rouages, me dit mon hôte avec un sourire ironique qui me fit prévoir un nouveau sarcasme, la nôtre est plus parfaite, car la simplicité d'une machine accuse sa perfection, et notre civilisation, à nous, ne marche que par un rouage : l'amour de l'or. L'or est le Dieu de Bornéo.

— Chez nous, répondis-je tranquillement, c'est l'intelligence qui est le Dieu de notre civilisation, et l'intelligence ne nous rend pas orgueilleux. L'homme de grande intelligence se sert de son esprit comme le sage riche se sert de son or, pour son bien-être et le bien-être de tous; et, s'il se met au travail, s'il se jette à la recherche des vérités qu'il ignore, ce n'est point pour avoir des habits chamarrés d'or, ni le luxe des orgueilleux, c'est pour s'honorer soi-même, et obéir à la volonté de Dieu qui nous a créé et nous a donné une vaste et sublime énigme à deviner ici-bas.

— Oh! oui, il y a longtemps, me dit mon hôte, que je savais bien que dans la Caucasie, c'était l'esprit qui faisait la civilisation, tandis que c'était chez nous la matière.

— Mais non, répondis-je, non, c'est une erreur : c'est l'esprit qui fait la civilisation partout; lors même que le moyen de la civilisation est la matière. Tenez, chez vous, par exemple, qu'y a-t-il de plus beau qu'une chose maté-

rielle, et pourtant l'un des derniers mots peut-être de la civilisation la plus avancée, vos chemins de fer? Eh bien...

— Ah! oui, nos chemins de fer! Parlez-moi de nos chemins de fer, s'écria monsieur Arach en ricanant! Parlez moi de la vapeur, cette force aveugle et irrésistible qui a tout bouleversé chez nous, ruiné des milliers de familles, pris sans pitié le bien de l'un pour le donner à l'autre! Parlez-moi de cette bête féroce qui se démusèle si souvent pour nous dévorer! Mais à qui donc nos chemins de fer ont-ils fait du bien? Qui donc ont-ils enrichi, excepté quelques heureux?... Oh! la belle invention qui nous conduit tout droit à la famine en enlevant des terrains immenses à l'agriculture, à l'industrie et au commerce! Oh! la belle invention d'un peuple libre, qui met partout des entraves à la circulation publique! Et pourquoi? Pour marcher un peu plus vite... Ah! vous ne faites pas tant de bruit pour vos voyages, vous, dans la Caucasie. Vous me l'avez dit hier, et je m'en souviens, si vous voyagez, vous avez chez vous, sous votre hangard ou dans votre chambre notre vapeur, nos wagons, nos machines, vous avez un morceau de bois taillé à votre guise et mis en mouvement par un mécanisme que vous avez trouvé. Et ce morceau de bois, animé par des rouages très-simples court, vole dans les champs, sur les chemins ordinaires, sur les montagnes, à votre gré. Oui, parlez-nous donc après cela de nos chemins de fer! Glorifiez donc nos inventeurs!

Les glorifierez-vous encore d'avoir inventé, quoi? L'art de se chauffer et de s'éclairer avec le gaz dont ils sont si fiers! Mais quel gaz? Un gaz qu'ils sont obligés d'aller chercher par des fouilles profondes jusque dans les entrailles de la terre. Leur civilisation n'a pu leur en procurer ailleurs.

De quoi glorifierez-vous donc encore leur civilisation? D'avoir conduit au centre des villes des rivières par des travaux qui pourraient effrayer l'imagination! Mais qui

n'a pas fait cela? Quel peuple jeune ou vieux n'a pas fait de semblables travaux?

Et nous nous disons civilisés! Et nous appelons les autres peuples... Oui, ne les appelons-nous pas des barbares?

Ils ont inventé... Quoi donc encore, continua toujours monsieur Arach? Des vaisseaux insubmersibles, des canots portatifs! Belle affaire! Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez vu des sauvages voyager sur les eaux un bâton à la main, comme sur terre, à l'aide d'ailes qu'il s'attachent aux épaules, pour les soutenir légèrement en l'air? Et vous-même, n'avez-vous pas voyagé ainsi!

— Oui, mais, monsieur Arach, voulus-je dire...

— Non, non, s'écria-t-il en m'arrêtant, non, nous ne sommes pas civilisés. Nous ne le serons pas tant que nous ne marcherons qu'à la remorque des autres, ou que nos inventions seront inférieures à celles des autres peuples.

— Mais, monsieur, vous confondez...

— Je ne confonds rien : non, vous dis-je, nos inventions ne sont rien : notre civilisation n'est rien, rien dans ses inventions que vous voyez, rien dans ses mœurs... Ses mœurs! Ah! oui, parlez-moi d'une ville, d'un peuple où l'on estime un homme plus qu'un homme, selon qu'il est riche ou pauvre; où l'on met la matière au-dessus de l'intelligence, les vêtements, les équipages, la richesse, au-dessus des hommes. Non, non, non, je vous le répète, nous ne sommes pas civilisés...

Je renonçai à donner à mon hôte d'autres idées que les siennes sur la civilisation, car sa fureur était montée à son dernier paroxisme. Je le plaignis, mais je ne cherchai plus à le réfuter. Je laissai au temps le soin de lui apporter le calme nécessaire pour qu'il pût voir avec plus de justice et de vérité ce qu'il rabaissait tant en ce moment.

Je pus du reste bientôt comprendre quel aspic piquait en cet instant son cœur, et envenimait ses paroles : et, en vérité, son exaspération furieuse et son déraisonnement ne pouvaient pas s'expliquer autrement, car monsieur

Arach était d'un bon sens parfait. Au plus fort de son emportement, je le vis se calmer tout à coup, comme si, averti par une voix mystérieuse, il avait dû prendre une résolution imprévue, mais fermement décidée. La tristesse sombre de son visage, et quelques tics qui ridèrent ses traits, m'inspirèrent du moins cette idée.

— Nous allons sortir ensemble, si cela vous plaît, monsieur, me dit-il d'une voix saccadée. Vous êtes loin d'avoir tout vu à Bornéo.

XXVI

TARNAWALIS

Nous sortîmes et nous nous acheminâmes vers un quartier que je n'avais point encore vu, et qui termine l'extrémité de la ville opposée à celle où nous étions. Il était du reste fort peu curieux à voir, à moins qu'on ne voulût le voir en philosophe, car il était d'une saleté et d'une misère repoussantes.

Je ne sais, mon ami, comment Bornéo, qui est une ville fort civilisée, quoique nous en ayons dit tous deux mon hôte et moi, fort coquette au moins, peut souffrir l'aspect d'un tel quartier. Il est vrai que là sont toutes les immondices humaines du ménage; tout ce que la société, non-seulement élégante, mais honnête et propre de la ville ne veut garder nulle part, se trouve-là. Il faut bien après tout que la lie d'une cité se trouve quelque part.

En entrant dans ce repaire à mille faces, je regardai mon hôte qui restait silencieux. Mon regard parut lui faire mal, mais il ne rompit point son silence. Il s'arrêta en face d'une masure à plusieurs étages, ma foi! mais lézardée, surplombant, et barbouillée dans toute sa moitié inférieure de peintures grotesques, qui indiquaient probablement, car je ne les lus pas, la variété des commerces

n'a pas fait cela? Quel peuple jeune ou vieux D' ...rces de semblables travaux?

Et nous nous disons civilisés! Et nous a' ...sant un tres peuples... Oui, ne les appelons-no ...a main et bares?

Ils ont inventé... Quoi donc encor monsieur Arach? Des vaisseaux i' ...bon cœur : sa nots portatifs! Belle affaire! Ne r ...e de remercie- vous aviez vu des sauvages voy' ... maison : nos pas ton à la main, comme sur ter' ...rit pour nous atten- tachent aux épaules, pour ... quelqu'un nous atten- l'air? Et vous-même, n'ave ... mon hôte, car, à ma vue,

— Oui, mais, monsieu ...ira au fond de sa chambre,

— Non, non, s'écri ...ment, qu'on pouvait incriminer sommes pas civilisés ne marcherons qu'' ...fille, et un véritable ami, dit mon inventions seront ...en me présentant à elle ; il nous aime,

— Mais, mon...

— Je ne co... regardait avec confusion et en baissant ne sont ri... Sa révérence avait été des plus gracieuses, invention... à l'annonce d'une bonne nouvelle. mœurs ... mademoiselle, lui dis-je en lui présentant la l'on e... elle posa deux doigts que je baisai rich... profond respect. Je savais qu'à Bornéo je ne tel' ... mieux répondre à ce que venait de dire d... monsieur Arach, qui en fut touché jusqu'aux larmes, car je venais de témoigner par ce baiser respectueux contre toutes les calomnies que la ville avait débitées sur Tar-pawalis.

Aussi, la jeune fille n'y tint plus dès lors, et, se jetant au cou de monsieur Arach, elle le tint étroitement embrassé, en pleurant à chaudes larmes, et l'appelant son père. Le pauvre père suffoquait ; il ne pouvait plus rien dire que : ma fille, ma fille...

Cette scène était navrante : ces muets embrassements disaient un tourment inouï pour moi qui savais tout à cette heure.

-awalis, dit alors monsieur Arach, nous sommes des
-acrifions notre repos, notre bonheur sur l'au-
-, et de l'opinion de qui? De l'opinion des
-uriens, ou au moins des gens légers et
nous sommes fous! Viens, reviens
et je suis la tienne. Oui, tu es ma
-qd injuste, sot, méchant, et par
-mande à mon ami Daghestan
-e des folies depuis qu'il est chez
-ussi, à toi, car je le vois, tu meurs
: ton visage m'effraye; il n'a plus la
-ne âge et du bonheur; tes yeux sont ca-
-rmes; ta figure est ridée. Reviens, ma fille!
- plus pour nous à Bornéo que Dieu, toi et moi.
-mporte le reste! Le reste, nous le brûlerons dans
-ammes de notre conscience. Reviens, reviens, reviens,
-na fille!...

Et le pauvre père regardait sa fille avec des yeux humides de larmes. Tarnawalis était oppressée: elle baissait les yeux, et ses lèvres s'agitaient continuellement, mais sans formuler aucun son. Le pauvre père cependant ne cessait de répéter: reviens, reviens, ma fille!...

Tarnawalis revint en effet, un peu grâce à moi, grâce à mes raisonnements, j'espère. Je pus l'installer dans la maison de son père avant mon départ. J'en fus bienheureux: j'avais donc pu au moins payer mon hospitalité par le retour du bonheur chez mon hôte...

Mon arrivée à Bornéo n'avait été pour moi qu'un accident, et, si j'y étais resté quelques jours, ce n'avait été que pour obéir aux ordres du hasard et de l'imprévu qui m'y avaient retenu malgré moi. Mais mon intention n'avait jamais été d'y séjourner longtemps, malgré qu'il m'eût été très-agréable d'y étudier des mœurs que j'avais probablement mal appréciées et qu'il entrait dans mon plan d'étudier un jour.

Après la réconciliation de Tarnawalis et de son père, je songeai donc sérieusement à mon départ. Quelque chose,

un pressentiment, je ne sais quoi enfin m'appelait ailleurs et je me pris même à regretter vivement cette fatalité qui me repoussait continuellement de Séeland. Aussi, toutes les instances que fit mon hôte pour me retenir encore auprès de lui, ne purent ébranler ma résolution.

Je me mis donc à réparer mon aérostat avec autant de zèle et de savoir que je le pus. Je me fis même aider par M. Arach dans ce soin, en lui expliquant toute la manœuvre de mon ballon. Je désirais lui être agréable autant qu'il était en moi, et je n'eus point été fâché de lui laisser dans son pays d'argent le moyen d'en gagner immensément, à son gré. Je ne lui cachai point mon désir, et l'engageai fortement à profiter du secret que je tenais dans ma main et que je lui abandonnais de tout mon cœur.

— Merci, monsieur Daghestan, me répondit-il en me serrant affectueusement la main ! Je n'avais besoin que d'un bonheur ; vous me l'avez procuré, merci ! En revanche je veux, moi, vous offrir et vous donner un bon conseil, plus même, un trésor, un trésor bien précieux, surtout pour un voyageur comme vous qui vivez quelquefois au milieu des sauvages de la barbarie, et qui pouvez quelquefois aussi rencontrer sur votre passage les sauvages de la civilisation. Ce trésor est une invention nouvelle, qui sort fraîchement des flancs de notre Bornéo... du feu et du gaz.

— Ah ! ah ! répondis-je au licencié, vous estimez donc encore un peu votre civilisation.

Il sourit.

— Oui, un peu... Je l'estime même beaucoup à cette heure, me répondit-il avec des yeux rayonnants de bonheur, mais n'en parlons plus... Parlons de mon trésor, de mon armée, car ce sera une armée pour vous. Avec votre ballon vous marchez bien, et vous marchez vite ; avec notre secret, car c'est un secret encore, vous ne craindrez plus rien dans vos courses. Vos revolvers peuvent faire long feu, vos poignards peuvent se briser dans vos mains ;

.rmée, à moi, ne manquera jamais à votre défense.
z, et croyez en moi, comme je crois en vous.
Arach me remit alors plusieurs boîtes hermétique-
fermées, en me recommandant bien de ne point être
curieux pour les ouvrir sans besoin, et surtout sans
ution. Les unes renfermaient la foudre moins son
s, mais la foudre et ses éclairs. En les ouvrant, je
s diriger leur intérieur vers mon ennemi, en manœu-
t comme il me l'indiqua, et mon ennemi se trouvait
ors aveuglé par l'éclat que je lui projetais au visage.
uglement, il est vrai, ne durait pas éternellement, et
it, en vérité, tant mieux, mais il durait assez pour
léfense.

ns les autres boîtes se trouvait un gaz stupéfiant,
suffisait de lancer dans l'atmosphère ennemie, pour
ettre à l'abri de toute attaque. L'essentiel était de se
raire promptement soi-même à l'asphyxie en fuyant;
ui est toujours facile lorsqu'on est prévenu.

ut cela pouvait évidemment devenir fort utile, si tout
était vrai. J'y avais peu de confiance ; mais qu'im-
! je crus faire plaisir à mon hôte, en acceptant son
nt, et je le fis avec de grandes démonstrations de
ir. Pour moi, mon véritable trésor et ma véritable ar-
c'était mon ballon, c'étaient mes bons revolvers, mais
ballon surtout. Pour M. Arach, son trésor, c'était
chose : ce n'était assurément pas mon ballon, car
ppris depuis mon départ, qu'il n'en avait tiré aucun
, et que mon secret était mort dans son esprit.

ureux homme, bienheureux philosophe qui n'avait
n pour son bonheur que d'un sentiment!

rsque tout fut prêt, je fixai le jour de mon départ.
ur-là M. Arach me prépara un triomphe. Je fis mes
iers préparatifs dans la cour, entre la maison et les
stes qui la cachaient aux regards du dehors ; je ne
is personne, je me croyais seul. Mon ami, lui, pendant
mps lestait ma nacelle de mille et mille objets divers
ouvaient m'être utiles dans mon voyage.

Lorsque j'eus pris mon essor et dépassé la cime des arbustes, j'aperçus au-dessous de moi une nombreuse société et une société des mieux choisies. Je redescendis jusqu'à terre alors, au milieu de la foule curieuse, qui s'empressa autour de moi.

Mon ami et Tarnawalis accoururent des premiers vers moi, et alors, un pied dans ma nacelle et l'autre à terre, je serrai avec effusion la main de M. Arach, et, prenant les deux doigts de Tarnawalis, je les baisai à la face de tous, puis saluai tout le monde. Je fis faire quelques évolutions à mon aérostat, à une très-petite hauteur, pour prouver l'intelligence de ma manœuvre; je saluai de nouveau, et partis dans la direction de Séeland.

Ma machine était cette fois bien montée; ma boussole était à son poste; mes mesures enfin étaient bien prises; je pus donc espérer un bon voyage.

Je traversai rapidement le grand empire de Camboge, le voisin le plus proche du Bornéo, et pris mon vol au travers d'une mer de ruines, semées d'oasis charmantes, vaste espace où était, dit-on, la Chine du vieux monde, cette Chine si civilisée qu'aucun art ne lui était inconnu, qu'aucune découverte ne lui était étrangère, et que le dernier de ses citoyens pouvait passer pour un savant dans les contrées de son voisinage.

Je ne m'arrêtai nulle part, pressé que j'étais d'arriver à mon but; car quelque chose me poussait instinctivement. Aussi ne fis-je point attention à ces belles oasis qui forment la brillante république de la Chine de nos jours, ni à ce vaste et si curieux désert qui les entoure.

Arrivé pourtant au-dessus du sol de la belle, sage et heureuse république de Pologne, qui comprend, comme tu sais, mon ami, une bonne partie de la vieille Russie, et étend ses possessions assez près du royaume de Séeland, dont elle n'est séparée que par quelques petits états sans importance, et par quelques terres arides et incultes qui forment un désert de ces côtés, je m'arrêtai une heure, mais rien qu'une heure seulement.

Je connaissais un peu et j'aimais la Pologne, mais ce n'était point pour lui témoigner ma sympathie, que je descendis de mon aérostat. J'avais besoin de prendre langue à terre, et d'aller aux nouvelles de voisinage ; car, je ne savais pourquoi, mais j'avais une inquiétude qui ne faisait qu'augmenter depuis mon départ de Bornéo.

J'appris là peu de choses sur le Séeland, je ne pus saisir que quelques vagues rumeurs qui couraient dans l'air, et qui me donnèrent plus de tourments encore que je n'en avais. Aussi, ne te dirai-je rien ici, mon ami, de cette république dont je te parlerai à tête reposée plus tard, rien, si ce n'est pourtant la bonne impression que j'éprouvai de la sagesse de ce peuple, en entendant parler tout le monde.

Au dire de tous, leur gouvernement est parfait. Cette unanimité d'opinion, mon ami, me semble miraculeuse, car je ne l'ai trouvée nulle part ailleurs que dans ce bienheureux pays, et je doute fort que qui que ce soit l'ait jamais signalée chez un autre peuple. Aussi, se flattent-ils d'avoir trouvé la seule combinaison gouvernementale qui pût réunir efficacement tous les suffrages.

Ils n'ont ni empereur, ni sultan, ni roi, ni cheik, ni président. Leur gouvernement se compose de cinq personnages égaux en titre et en pouvoir, qui se partagent les soins administratifs. Ce gouvernement est éternel, disent les Polonais, mais il se modifie et se perfectionne selon les besoins, en se rajeunissant continuellement. Tous les ans l'un des membres sort, pour être remplacé par un autre, et ne peut être réélu qu'après cinq ans d'absence, lorsque tout le gouvernement est renouvelé, rajeuni, comme ils disent. Ce gouvernement est électif, et tout le monde peut être élu.

Tout cela, mon ami, je le trouvai fort bien, puisque ça convenait. Le fait est qu'on dit la Pologne contente, heureuse et prospère. Mais je ne cherchai point à m'en assurer d'avantage, car je me sentais de plus en plus aiguillonné par une crainte qui devenait très-vive, et qui me reportait

tard.

XXVII

CAUSERIES EN BALLON

Tout ce que j'avais rêvé n'était point un rêve. Le horrible tumulte régnait bien dans la ville de Trévig, paraissait livrée au désordre le plus effréné. Les so étaient là, rangés autour d'un échafaud dressé sur la grande place de la ville. Deux gibets se dressaient su échafaud. Avaient-ils déjà dévoré leurs victimes? Je savais rien.

Le cœur me palpitait violemment, j'étais oppressé à pouvoir plus respirer, tant j'étais ému et inquiet : p quoi? Ah! pourquoi?... Oui, je ne connaissais poir peuple, je n'avais rien à lui reprocher; il ne m'en voı évidemment pas; mais j'avais là un ami, deux peut-ı et qui sait? Ne m'étais-je pas frappé de l'idée que toı désordre était contr'eux? Que ces gibets étaient pour e

Je me tenais très-haut dans les airs; je pouvais avec ma lunette, mais je ne pouvais rien entendre, e

Je compris, car j'avais appris en passant en Pologne ce qu'on appelait de ce nom dans toutes ces contrées : c'est le bourreau chez nous.

Le bourreau n'était donc point encore là. Tant mieux! dis-je, et j'en fus soulagé d'autant. Mais ma joie ne fut pas de longue durée, car le mourawiew n'était pas loin ; il arrivait sur la place aux grands éclats de joie d'une foule ivre de sang. Par un raffinement de cruauté ou de précaution, il était assis sur le devant du char qui traînait les victimes, afin d'être toujours prêt à les exécuter, même en route, s'il en était besoin.

La précaution était inutile; les victimes ne firent aucune résistance, et personne ne tenta rien en leur faveur; elles purent donc arriver sans encombre jusqu'au pied de l'échafaud.

Le mourawiew quitta son poste alors; il monta gravement les funèbres degrés, et se prit à préparer les cordes des deux potences, au milieu de l'attention et du silence de la foule.

Je ne savais si les pauvres victimes étaient des gens bien coupables et bien haïs, mais il me sembla que ce silence qui les enveloppait était le silence du tigre qui va s'élancer sur sa proie. Je frémis à la vue de tous ces yeux largement ouverts et féroces, de ces bouches béantes tendues vers un seul but, souriant avec l'hébétude du sauvage.

La porte du char de voyage s'ouvrit enfin... Il n'y avait pas de femme, mais il y avait deux victimes. L'une d'elles... oh! mon ami, c'était mon cicérone de Lining, mon ami, le frère du roi; et l'autre, le roi de Séeland probablement; mais je ne le connaissais pas.

Mon premier mouvement fut de courir à ma machine, de lâcher ses freins pour rendre mon aérostat plus impétueux, et de le lancer comme la foudre au milieu de cette tourbe sanguinaire; mais je m'arrêtai à temps. Qu'eussé-je fait là, seul, sans armes ou à peu près? J'eusse été mis en pièces avec mon ballon avant de pouvoir enlever les deux victimes que je voulais sauver.

Mais que faire? Mille pensées diverses, mille desseins traversaient mon esprit, et je ne m'arrêtais à rien. Le temps pressait cependant. Les préparatifs du supplice n'avaient point été longs; le mourawiew paraissait fort expert, et la première victime avait été poussée en un rien de temps au pied de la potence pour attendre son heure. Son heure ne se fit pas attendre, car je vis au même instant la main du mourawiew saisir la corde fatale pour y accrocher le cou du patient.

Oh! à cette vue je ne pus me contenir. Le souvenir des boîtes de M. Arach me revint à l'esprit comme une inspiration subite, et je les pris, bien décidé à m'en servir, tout en faisant des efforts surhumains de mon côté, car je n'avais pas une entière confiance en l'action de ce gaz que j'ignorais.

Je me précipitai donc comme un éclair en secouant et jetant autour de moi mes boîtes tout ouvertes. Leur effet fut instantané et terrifiant : on eût dit que j'avais magnétisé cette foule furieuse. Je pus donc sans crainte saisir les deux victimes à moitié asphyxiées, les placer dans ma nacelle et m'enfuir avec elles sans qu'on pût, sans qu'on cherchât même à m'inquiéter.

Mon triomphe était complet. J'en restai tout stupéfait; mais j'en fus aussi, je te l'avoue, mon ami, un peu inquiet. J'avais sauvé deux hommes; j'en étais bien heureux ; mais à quel prix? Je voulais le savoir. Je m'élevai donc à quelque distance de la place à une hauteur où je ne pouvais avoir rien à craindre, je pris ma lunette et regardai l'effet de mon gaz.

Je partis alors d'un éclat de rire involontaire et irrésistible à la vue du désordre que j'avais produit. Aucun accident grave ne me paraissait arrivé; mais toutes les physionomies étaient si bizarres, les mouvements de chacun me paraissaient si étranges et si comiques, que mes éclats de rire devinrent inextinguibles, au point que c'était devenu chez moi une crise nerveuse que je regrettais, mais que je ne pouvais arrêter.

Aussi, pour ne pas rire seul, passai-je ma lunette à mes hôtes qui commençaient à respirer à leur aise. Ils ne purent s'empêcher d'oublier un instant leur malheur par un rire qu'ils réprimèrent pourtant bientôt.

Enfin je me sentais bien heureux qu'aucun accident grave ne fût arrivé par mon gaz, et j'en remerciai de tout mon cœur M. Arach, qui m'avait vraiment fait un présent d'un grand prix. De ceux qu'il avait si gaîment asphyxiés, les uns montraient leur poing à ma nacelle, d'autres riaient à gorge déployée. Je pus alors serrer la main à mon ami, qui se jeta dans mes bras avec une effusion qui me toucha bien vivement.

Le roi, lui, me serra la main de toute la force de son poignet; mais il resta muet; il était absorbé dans des pensées profondes et pleines de tristesse. Quand il releva la tête pour me regarder, ses yeux étaient rouges : pourtant il n'avait pas pleuré.

— Je vous connais, monsieur Daghestan, me dit-il alors. Mon frère m'a dit tant de bien de vous que je ne suis point étonné de votre grand dévouement.

— Et pourtant, maître, lui dis-je, si j'ai bonne mémoire, peu s'en est fallu que je n'aie pu venir à votre aide. Je ne l'ai pu que parce que ce ballon, qui vous a si heureusement sauvé, m'a sauvé aussi un jour de la sottise de vos gendarmes.

— Est-ce un reproche, monsieur Daghestan? dit le roi avec douleur.

— Non, maître, lui répondis-je bien humblement, c'est une observation, mais une observation qui a bien sa valeur, car évidemment vous vouliez m'arrêter, et pourtant vous ne me connaissiez pas.

— Que voulez-vous! répondit tristement le roi; il y avait rapport contre vous. Les pauvres rois sont souvent induits en erreur.

— Je le crois, maître, et je crois de plus que ce sont ces erreurs souvent répétées qui enfantent les révolutions. Parce qu'on a la force autour de soi, je ne parle pas de

vous, maître, parce qu'on a des milliers de soldats à ses ordres, beaucoup d'argent, un grand empire, on se croit invincible. Les flatteurs le disent, les envieux, les ambitieux, les arrogants, les tyrans de toutes classes enfin le disent : on les croit; on agit par leurs mains et l'on agit durement; mais vient enfin le jour des désillusions. La désaffection populaire est arrivée : elle s'est fait attendre longtemps, c'est vrai; mais enfin elle est venue, et avec elle la rage et la fureur et leurs dangers de toutes sortes... Et le roi se trouve seul alors sur un échafaud, au pied d'une potence, sans qu'un cri s'élève pour lui, sans qu'un bras s'arme pour lui.

— C'est vrai, monsieur, dit le roi avec une vive émotion, et en se cachant la figure dans les mains.

— Oh ! oui, cela est vrai, maître. Croyez-moi, car j'ai vu le monde et je connais les hommes. Mais, pardonnez-moi de vous le dire, vos conseillers ne les connaissent pas, vos ministres ne les connaissent pas, vos grands administrateurs ne les connaissent pas. Ils sont trop haut placés, ils ne voient que ce qui est à leur hauteur : un ciel toujours bleu, des météores et des mirages; mais ils ne voient jamais la réalité terrestre; et pourtant c'est de cette réalité terrestre que naissent les révolutions. Ne les cherchez pas ailleurs, maître ! Et si je vous dis de ne pas chercher ailleurs, ce n'est pas, maître, que j'ignore vos principes; ce n'est pas que je ne sache qu'il y a dans les gouvernements des points de vue de science locale, tout un système fort savant d'administration, des pensées très-hautes en toute question, un code enfin d'où l'on ne doit pas raisonnablement dévier un seul instant : mais c'est que je veux vous dire que vos gouvernements se trompent; que leurs points de vue sont faux; que leur code est faux; et que, lorsque l'orage gronde, ils ont tort de porter de suite leurs regards en haut, pour voir quels nuages menacent de crever sur eux; je veux vous dire que les nuages sont en bas, et que l'orage vient des volcans qui s'ouvrent sous vos pas pour vous engloutir.

— Vous êtes dur, monsieur Daghestan, me dit le roi en portant une main sur mon bras qu'il étreignit dans un accès nerveux.

— Dur, maître? oh! je ne le voudrais pas; mais je veux vous dire toute ma pensée et toute la vérité; mais je voudrais que vous comprissiez bien comment croulent tous les trônes. Je vous dirai même que j'en vois peu foudroyés par de violents orages; que la plupart, à mon avis, s'affaissent, silencieusement minés par des fourmis. Les fourmis sont l'arbitraire, les injustices...

— Oh! j'aimais mon peuple, monsieur! s'écria vivement le roi en m'interrompant, et je n'ai jamais voulu commettre envers lui ni injustices, ni arbitraire.

— Pas vous, maître, répondis-je au roi : oh! je le crois bien; mais vos gens, depuis le premier de vos ministres jusqu'au dernier de vos fonctionnaires, ont été coupables. Et, ce qu'il y a de plus terrible pour vous, maître, et pourtant ce qui est logique, c'est que le plus petit déni de justice, la plus mesquine tracasserie, la moindre sévérité administrative, on ne les leur reproche point à eux, mais à vous; on ne les en punit point, eux, mais vous, maître.

Le roi me regardait avec ébahissement : on eût dit qu'une grande conviction venait de pénétrer dans son esprit. Son frère me fit l'amabilité de lui dire : — M. Daghestan est un philosophe; ne vous l'avais-je pas dit, mon frère? et de plus un ami véritable.

— Vous devez avoir raison, monsieur Daghestan, me dit le roi qui paraissait m'écouter très-attentivement, et il n'y a que par-là que je puisse comprendre la révolution de mon pays; car qui donc au Sééland pouvait me haïr? Tout ce que mon peuple m'a demandé de raisonnable, ne le lui ai-je pas accordé? Ne l'ai-je pas satisfait sur toutes les hautes questions à l'ordre du jour? Mon cœur le faisait avec plaisir, et les plus sages et les plus progressifs de mes conseillers me disaient que le salut de ma patrie et le mien étaient là... Et pourtant je suis en fuite; et vous voyez comment je fuis. Sans M. Daghestan, nous serions tous

deux, mon frère et moi, balancés en ce moment au bout de la corde d'une potence... Oui, mon frère aussi, et pourquoi? Si j'étais, moi, du parti conservateur, mot charmant avec lequel on voulait m'injurier, mon frère, lui, mon pauvre Falster, était du parti progressif et progressif très-avancé. C'était l'homme du peuple, la pensée du peuple, la voix du peuple, le bras du peuple: il était plus souvent assis dans les ateliers, dans les clubs, dans les chaumières que dans nos palais; et pourtant, pourtant...

— Oui, répondit Falster avec tristesse; et ici je me trouve en défaut; mon raisonnement se perd. J'ai tout fait pour le peuple; pour le peuple, j'ai voyagé partout; j'ai voulu voir tous ses besoins, étudier ses griefs, afin de les reporter au roi. Et je l'ai fait, mon frère, vous le savez, je l'ai fait comme vient de le faire M. Daghestan, avec une grande conviction.

— Oui, dit le roi en serrant la main de son frère, et je ne vous ai pas toujours cru, mon ami; j'ai cru trop souvent mes savants conseillers, comme le disait tout à l'heure notre ami, ajouta le roi en me regardant affectueusement. Mais au moins, mon frère, aurait-on dû vous savoir gré de votre sollicitude.

— On m'en aurait su gré aussi, j'en ai la conviction, repartit Falster avec des yeux flamboyants de haine et de mépris, sans quelques conspirateurs émérites qui n'ont pour état que de bouleverser les empires.

— Oh! pardon, vous faites erreur, mon ami! répondis-je. Les conspirateurs dont vous parlez sont toujours bien peu à craindre dans un grand pays. Ils sont des agitateurs dangereux, c'est vrai; ils sont au jour du combat les meneurs très-énergiques des affaires; mais, s'ils étaient seuls, s'ils n'avaient pas à leur suite cette innombrable armée de mécontents qui les appuie, que feraient-ils? Et si vous ou vos fonctionnaires aviez su faire à temps de cette armée de mécontents une armée de gens satisfaits, satisfaits de votre justice impartiale, satisfaits de la douceur de votre administration, il n'y a que le ciel en tombant qui

eût pu vous écraser. Cherchez donc ailleurs les motifs de votre condamnation, mon ami.

Falster fit un signe de tête qui témoignait énergiquement qu'il n'abandonnait point encore son opinion.

— Eh! mon Dieu! lui dis-je, pourquoi ne feriez-vous pas un raisonnement désagréable mais bien simple pour trouver la vérité, au lieu de chercher si loin? On vous aimait au Sééland; je le crois du moins, car j'en ai eu des preuves à Lining. Toute l'oasis chantait vos louanges; mais, pour des motifs qui me sont inconnus, on voulait détruire votre règne. Il fallait bien dès-lors détruire aussi tout ce qui pouvait le faire revivre un jour : c'était logique. Votre frère mort, vous mort, plus de prétendants au trône de Sééland, et partant plus de sourdes menées de ce côté, plus d'efforts et d'appui de votre part, plus de coups de main meurtriers, plus de révolutions, plus de guerres civiles pour votre restauration. Et qui nous dit que le peuple de Sééland n'a pas dit en vous regardant et en vous plaignant tous deux : Il vaut mieux que deux hommes meurent que d'en tuer des milliers pour leur cause? N'y a-t-il pas des moments, maître, où le peuple doit être juge et roi?

— Oh! oh! dit le roi en grommelant et d'une voix tremblotante de doute.

— Oui, mon frère, je crois, moi, ce droit au peuple, répondit fermement Falster! mais démontrez-moi, monsieur Daghestan, ajouta-t-il en s'adressant à moi, qu'il n'y a eu contre nous ni intrigues, ni erreurs au moins, ni ambition, ni sentimentalisme démocratique; démontrez-moi que ce ne sont point des factions intéressées ou turbulentes, qui ont mené en laisse vos gens de bien mécontents; qui ont enrôlé les nonchalants, les ambitieux timides, les gens sans aveu, sans cœur, sans réflexion, oh! alors je dirai : laissons passer la justice du peuple, car le peuple est juge et roi.

— Arrêtons-nous ici, mon ami, dis-je à Falster, car vous ouvrez là une porte trop grande aux soupçons, aux récri-

Caucasie, ceux d'une république qui m'a allaité dan
bas âge, et nourri dans l'âge mûr du dogme de l'
civique. Je n'ai rien dit, et je ne sais rien d'ailleu
vous soit personnel.

— Enfin, dit le roi en poussant un profond sou
étendant la main vers la ville de Trévig, que Die
fasse paix, et qu'ils soient heureux!

— Heureux, maître, répondis-je avec quelque
toisie! S'ils ne l'ont point été avec vous, le seront-i
d'autres? Les Séelandais manquent peut-être de la
qui fait les heureux. Pour être heureux, je ne cr
moi, qu'il suffise d'abattre un trône, pour élever
débris le fauteuil d'une république. Tous les gou
ments sont bons, à mon avis, quelque nom qu'il
s'ils sont justes, doux, paternels; car tous les gou
sont heureux alors. Mais le gouvernement qui v
au Séeland sera-t-il paternel? Les mêmes homn
l'ont administré jusqu'ici, ne vont-ils pas se tro
encore avec un habit nouveau, mais avec leurs vieu
ments d'autrefois? Si ce sont, au contraire, des h
nouveaux qui s'installent dans les conseils du go
ment, qui sait si ces hommes sauront dépouiller l

de silence : c'est de n'avoir pas mis à temps à éxécution le projet de, nos corporations, et d'avoir mis trop tôt éxécution le projet de loi qu'on m'avait imposé sur le vote universel. Le vote universel est pour moi un brandon de discorde.

— Non, non, mon frère, ne vous reprochez pas cette loi, dit vivement Falster. Vous avez fait là un bel acte; vous avez relevé la royauté du peuple, de ce peuple dont vous étiez le chef : vous vous releviez vous-même en même temps.

— Oui, maître, dis-je au roi; et vous faisiez là aussi un bel acte, un grand acte même de générosité, car vous le faisiez contre vous. Son vote à la main, chaque citoyen vous juge: il vous absout ou vous condamne. Avec le vote universel bien compris, le Séeland n'aura plus de révoltes, il n'aura plus que des révolutions...

Toute cette conversation se tenait au-dessus de la ville de Trévig ou aux environs. Mon ballon étant hors de toute atteinte, je ne craignais pas de rester là, et, je ne sais si je me trompais, mais je croyais faire plaisir au roi. Bien qu'il fût banni de son royaume, bien qu'il fût condamné à mort par ses sujets, comme on dit au Séeland, par ses concitoyens, comme on dit dans la Caucasie, il paraissait éprouver quelque satisfaction de ne pas partir encore. Aussi, n'avais-je point craint de prolonger notre conversation au-delà peut-être de ce qui convenait à sa position actuelle; et je l'avais fait, par ma foi ! du ton d'un Caucasien qui, tout en respectant le malheur, ne cherche point à lui cacher la figure de la vérité. J'étais d'ailleurs enhardi dans mes prédications démocratiques par l'approbation tacite de Falster.

Après notre mot sur le vote universel, le silence s'établit tout à coup au milieu de nous. Chacun porta ses regards où il lui plut : le roi tint les siens constamment sur la ville; mais il n'y pouvait assurément rien distinguer, car nous nous tenions à une trop grande hauteur. Puis, vint un instant où nous nous regardâmes tous trois, un

peu embarrassés peut-être d'une pensée que cl
nous avait. Le roi rompit le premier le silence:
pouvons pas rester continuellement ici, mes am
il nous faut aviser.

— C'est ce que je pensais aussi, répondit Falste

— Nous n'avons plus qu'une chose à faire, rep
avec un accent de douleur et de résignation d
c'est d'abandonner cette ville et ce royaume, que
pouvons sauver, aux malheurs de la révolution, e
attendre dans un endroit sûr la justice de Dieu
hommes.

— Parlez, maître; je vous conduirai partout
voudrez, dis-je au roi.

— Je n'attendais pas moins de votre courtoisi
sieur Daghestan, me répondit-il; mais je vous dem
seulement de nous sortir de Séeland: nous aviser
suite avec mon frère.

— Pardon, maître! je ne vous abandonnerai
vous ne soyez là où vous voulez être. Où trouver
ailleurs un meilleur voilier que le mien? Ainsi dc
donnez, maître!... à moins que mes offres ne soien
crètes.

— Indiscrètes! Ah! vous ne le pensez pas, mo
mon meilleur ami, s'écria vivement le roi, en me p
affectueusement les mains. Mais c'est moi qui serais
discret, en vous demandant plus. Mon intention es
ler dans un pays ami, je l'espère, où il y aurait du
faire, mais dans un pays lointain et sauvage, oi
voudrais pas exiler mes ennemis les plus achar
voudrais aller dans la Nouvelle-Cosaquie, qui est s
de nous par des déserts, des ruines, la misère, la ba
chez un pauvre peuple; mais il y a là un roi qui es
dernièrement me demander mon amitié et des cc
Comprenez-vous dès lors mon refus de vos offres
sieur Daghestan?

— Non, maître, lui dis-je fermement.

— Tenez, mon frère, dit Falster en souriant, re

nc le visage de notre ami Daghestan ; il vous dira si no-
ami n'accepte pas votre projet avec joie, et même avec
connaissance... N'est-ce pas, Daghestan, me dit-il en me
ndant la main.

— Vous m'avez deviné, mon ami.

— Oh! je vous ai deviné plus que vous ne pensez, re-
it Falster en me regardant fixement avec un fin sou-
re...

Je rougis malgré moi, et mon cœur battit violemment,
lgré tous mes efforts pour le comprimer.

— ... Car vous aimez la science des antiques, ajouta-t-
ussitôt avec bonhomie, comme pour donner tort à mon
otion, et vous avez, je le sais, formé le projet d'aller
tter la Nouvelle-Cosaquie, pour y retrouver la France
ienne.

— Eh bien, partons, monsieur Daghestan, dit alors le
; nous ne nous quitterons plus, si vous le voulez :
si bien cela me convient beaucoup. Comme donc nous
là en société, et que dès lors il y a lieu de fonder un
vernement, ajouta le roi avec un doux et triste sou-
qui voulait me témoigner de l'amitié, je vous nomme
tateur. Avisez maintenant, monsieur; nous obéirons
uglément.

e disposai lestement ma machine, et, consultant mon
onomètre et ma boussole, je vis que nous pouvions
tir en toute tranquillité. Je dirigeai donc mon aérostat
s la Nouvelle-Cosaquie, en lui donnant toute sa force
mpulsion.

Nous eûmes bientôt atteint les frontières de Séeland,
ur entrer dans un vaste désert qui s'ouvrit devant nous,
qui borne le Séeland de ce côté. Nous ne vîmes plus dès
s que des sables, des rochers, de larges étangs boueux
couverts de plantes aquatiques, quelquefois des forêts
ougries, bordées de quelques groupes de huttes habi-
s par des sauvages, tristes avant-coureurs de la barba-
de l'Occident.

Au sortir de Séeland j'abaissai mon aérostat, de manière

à pouvoir diriger sa course à mon gré et m'arrête
soin, car il marchait si rapidement, que je ne do
que nous n'arrivassions bientôt à notre but. J'a
soin, en tout cas, d'avoir un œil sur la terre, n'et
que pour pouvoir satisfaire la curiosité du voyage

Le roi rêvait, son frère regardait volontiers a
lui, me jetant de temps à autre un coup d'œil
mais personne ne disait mot. Nous marchâmes ai
dant plusieurs heures, sans savoir où nous étions a
car je n'avais aucune idée des terres que nous
sions; mais ma boussole me dirigeait bien, j'en ét

— Maître, dis-je alors au roi, nous avons besoi
nir conseil, car je crois que nous ne devons pas é
du but de notre voyage.

— Comment! Ici? dit le frère du roi, en se lev
bout dans la nacelle, et regardant avec effroi tout
de lui. Oh! ce n'est pas possible, mon frère, dit-il
il n'est pas possible que le but de notre voyage ait
venir ici! Mais regardez donc!...

— Mon ami, dis-je à Falster, vous oubliez que l
land est le boulevard de la civilisation de ce c
monde habité, et qu'au delà sont le désert et la ba
Pourquoi voulez-vous trouver ici autre chose que
vous y voyez, une nature brute et sauvage?

— Mais c'est que j'y vois plus que cela, reprit F
car j'y vois une nature renversée, bouleversée, ruin
vois le désordre de la foudre, et de quelle foudre?

— Donc, nous devons être bientôt à notre but,
pondis-je en souriant; car là où nous allons, je vo
sure que nous ne devons pas trouver autre chose.

— Non, nous ne devons pas trouver autre chose
le roi, en tirant de sa poche un petit livre qu'il a
feuilleter souvent, à voir l'usure de sa forme. Avoi
le temps d'en lire une page, me dit-il en me montr
livre qu'il ouvrit? C'est une page dont je fais gra
bien que je ne sois pas plus dévot qu'il ne convien
j'ai grande confiance en ces livres-là, qui sont no

'és ; car j'y ai toujours trouvé des tableaux vrais et des ons d'une sagesse divine. Ce sont les prophéties du plus nd de nos prophètes, prophéties qui ressemblent gran-ient à de l'histoire.

– Nous vous écoutons, maître, répondis-je avec un em-ssement qui fit plaisir au roi.

– Ce n'est pas pour vous que je lis, mon frère, ajouta roi en souriant, car vous êtes un incrédule; mais je vais pour notre ami et pour moi.

– Si vos prophéties concernent ces lieux, maître, c'est-lire, les lieux peut-être les plus civilisés et les plus ux de l'ancien monde, nous pourrons assurément mieux comprendre ici qu'ailleurs.

– Et nous nous consolerons peut-être mieux aussi de grandeurs déchues en voyant celles-ci, répartit le roi poussant un profond soupir.

Le roi ouvrit donc son livre et lut, pendant que notre lon marchait si lentement, qu'on eût pu le croire im-bile,

Ceci est la prophétie de Feröe, le dernier serviteur que u a envoyé au monde pour lui dire de se convertir.

Je vous ai envoyé une armée de fidèles serviteurs, dit Tout-Puissant, pour vous parler de moi, de la justice et vos errements; et vous les avez mis à mort.

» Je vous ai envoyé une nouvelle armée, qui vous a dit crimes et reproché la mort des serviteurs de Dieu : en avez-vous fait? vous les avez honnis, conspués, ltraités. Et vous avez cru que le jour de ma vengeance viendrait pas, parce qu'il venait lentement.

» Eh bien, je vous le dis par la bouche de mon prophète 'öe, vous n'êtes pas loin de l'an deux mille — l'an deux lle de l'ancien monde, fit observer le roi, qui reprit : — ıs n'êtes pas loin de l'an deux mille; eh bien, en cette ıée-là pourtant vous périrez.

» Va, Feröe, a dit Dieu, parcours la terre et dis aux ımes, aux cités, aux empires que leur dernier jour est ıu. J'ai résolu de purifier le globe que j'ai créé.

» J'avais créé l'homme bon, et il est devenu méchant : l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme le dévorent. Cette terre et ses biens, que j'avais organisés pour être utiles à tous, sont devenus la proie de quelques-uns, des plus forts ou des plus rusés. L'homme, si petit devant moi, a amassé sous ses pieds fange sur fange, et il a pensé qu'il était plus grand alors, et il a insulté ses égaux ; il m'a insulté moi-même...

» Va, va, Feröe ! fais le tour du monde ; dis à chaque peuple : Tu vas périr... Dis à la France : Tu vas périr... Dis à Paris : Tu vas périr ; ton dernier jour est venu. Ni tes remparts profonds aux cent portes, ni tes forts si savamment construits, ni tes vaisseaux qui couvrent les mers, ni tes soldats si aguerris et si nombreux, ni tes monceaux d'or, ni tes monuments si splendides, ni tes rues, ni tes places féeriques, ni ton luxe, ni tes richesses, rien ne te garantira de ma colère.

» Il faut que tu sois détruit, parce que tu ne connais ni le droit, ni le devoir, ni la vertu. Tu t'es fait à toi-même un droit, des devoirs et une vertu. Tu as renié ton Dieu, et tu t'es fait des dieux à toi ; tu t'es prosterné devant tes vices...

» Je comblerai donc tes fossés, je cacherai tes monuments au fond des entrailles de la terre, je briserai tes vaisseaux, tes soldats, toutes tes villes et ton empire ; et je jetterai sur tout cela des rochers, des bois, des eaux puantes, des herbes malsaines : je ferai un désert où était une civilisation mauvaise, et j'enverrai des peuples ignorants et barbares qui seront là chez eux, qui mangeront le pain et coucheront dans les lits de l'orgueilleux peuple de Paris... »

Le roi ferma son livre et nous regarda d'un air satisfait.

— Nous devons être à Paris, mon frère, dit alors Falster, car il y a bien tout cela ici, moins les sauvages que je ne vois pas.

— Les voici, mon ami, répondis-je à Falster en lui montrant de la main plusieurs petits aérostats qui s'avançaient

vers nous... Oui, nous sommes bien à Paris, répétai-je à demi-voix, car il n'y a qu'à Paris, je crois, que les aérostats servent de voitures.

— Paris, Paris, grommela le roi en hochant la tête... Vous en parlez trop en savant, monsieur Daghestan : je ne vois ici, moi, que Figuig... Eh! mais, s'écria tout à coup le roi en se levant, et portant ses yeux du côté que je regardais, si je ne me trompe...

XXVIII

AU PALAIS DU ROI

Cette exclamation du roi était provoquée par un spectacle des plus étranges qui venait de se développer devant nous, et qui était véritablement beau, beau comme la féerie d'un rêve. Je n'avais d'abord aperçu, moi, que quelques aérostats à peine perceptibles dans le lointain, semblables à des oiseaux de proie fendant les nues; mais je les avais à peine signalés à l'attention de mes hôtes, qu'ils étaient déjà prodigieusement grandis par leur rapprochement de nous, et de plus multipliés au point que cette petite avant-garde que j'attendais me parut bientôt une forte armée, une armée d'aérostats magnifiques, mon ami, magnifiques de contexture, d'aménagement et de souplesse. Au milieu d'eux s'élevait un aérostat de dimensions colossales et d'une apparence luxueuse qui dépassait tout ce que je pouvais imaginer. C'était le ballon du roi.

C'était le roi de la Nouvelle-Cosaquie, Rhaman X et sa cour, qui venaient au-devant de nous... Comment avait-il su notre arrivée? Un Caucasien n'en saurait évidemment rien; mais moi je m'en doutai de suite au souvenir du passé. Je ne connaissais qu'une personne capable de deviner le malheur du roi de Sééland et son approche de Figuig.

L'escorte du roi de la Nouvelle-Cosaquie nous eut bien-

tôt atteints. Tous les aérostats s'abaissèrent alors vers la terre. Nous en fîmes autant. Les deux rois purent s'embrasser comme deux frères, et nous eûmes, le frère du roi et moi, l'honneur et l'avantage, l'avantage surtout, car c'était un signe de haute amitié et de protection qui nous était donné en face d'un peuple qui ne demandait peut-être pas mieux que d'abuser de son hospitalité, nous eûmes donc l'avantage de baiser le dessus de la main du roi de la Cosaquie.

Le roi était bien l'homme que j'avais vu dans mon rêve.

Les deux rois s'étaient à peine donné l'accolade fraternelle, et dit quelques mots, que tous les aérostats remontèrent dans les airs pour s'acheminer vers la capitale de la Nouvelle-Cosaquie, car, malgré ce que j'avais cru, nous n'y étions pas encore.

Nous prîmes place dans le cortége du roi, qui s'avança à toutes voiles. En très-peu de temps aussi fûmes-nous rendus enfin dans ce Paris si désiré. Mais il était tard, la nuit venait et nous ne pûmes rien voir. Mon cœur cependant était tout haletant, je respirais à peine ; mes yeux n'étaient point assez grands, quoique je ne pusse rien voir, et mes pieds n'osaient se poser à terre de peur de briser quelque magnificence de ce Paris où j'espérais en trouver tant.

— Ah ! mon ami, me dit Falster en tournant ses regards vers notre aérostat, qu'il paraissait regretter de quitter, c'est ici la désolation de la désolation !

Mes illusions et mes rêves s'envolèrent à ce mot, et je commençai à sentir, en effet, autour du cœur comme une main glacée qui le serrait. Je ne sais au juste pourtant si c'était le mot de Falster qui me rappelait à la réalité, ou la vue d'un homme que je n'avais point encore vu, et que j'aperçus tout à coup en ce moment, le fiancé de la reine, qui me jetait un regard fauve et ironique.

— Ah ! pensai-je, c'est fâcheux : je crois que j'ai là un ennemi. Tant mieux s'il a vu que le roi m'a donné le dos

de sa main à baiser! En tout cas, j'aurai soin qu'il se souvienne toujours que je suis l'hôte de son pays.

Ce fut, du reste, le seul personnage de ma connaissance que je pus voir, malgré toute l'attention que j'y mis; mais c'était bien aussi le seul que je croyais avoir à craindre.

Nous n'eûmes point de peine à voir que nous n'étions point attendus à Figuig, car rien n'était préparé pour nous recevoir; et comme les palais sont rares dans la ville, aussi bien, du reste, que les habitations privées en disponibilité, nous fûmes conduits directement au palais royal pour y passer la nuit. Le roi nous fit la gracieuseté de s'en excuser auprès de nous, et de nous promettre un palais pour le lendemain, dût-il le faire construire, ajouta-t-il.

Le mot était charmant, mais il me fit ouvrir largement les yeux et les oreilles. Y avait-il encore à Figuig, me demandai-je, des magiciens assez puissants pour frapper du pied la terre et en faire sortir des palais d'une seule pièce? Le roi parlait si à son aise d'une telle construction, que je pouvais bien le supposer, dans un pays surtout où je venais pour voir des merveilles. Mais je pus bientôt comprendre le mot du roi en voyant les palais de Figuig.

Le palais du roi, celui où nous fûmes installés provisoirement, est assis au bord d'un étang, contre les eaux duquel il est défendu par un amas de grosses pierres très-artistement taillées, et qui certainement n'ont point dû l'être par les Cosaques ni par leurs descendants. Il se compose de plusieurs huttes faites de troncs d'arbres parfaitement ajustés, et recouvertes de roseaux cueillis dans l'étang voisin probablement, et tressés avec beaucoup d'art.

La hutte affectée au séjour et au service du roi est belle, grande et surmontée d'embellissements de toutes sortes, de toutes sortes d'objets curieux et surtout d'un prix inestimable pour un savant, trouvés dans les ruines du pays. D'autres huttes moins belles, mais précieuses encore pourtant aux mêmes titres que celles du roi, entourent la

palais, le reste à construire d'autres palais. Profanation !...

Profanation, ai-je dit, mon ami! Mais ai-je bien dit cela? Puis-je être admis à condamner ici sans pitié le roi de la Nouvelle-Cosaquie, et à ne pas même admettre au moins le bénéfice des circonstances atténuantes pour ses dévastations ?

Bien que Rhaman X ait été loin d'employer dans ses fouilles toute l'intelligence d'un savant de la Caucasie, il y aurait réellement de l'injustice à dire qu'il les a méconnues complètement et sottement gaspillées; et la preuve qu'on se tromperait, c'est qu'il s'en est créé un musée. Ce musée était dans un coin spécial du palais, dans la section du trésor. Le roi avait réuni là tout ce qui lui avait présenté quelqu'intérêt de curiosité, et ce qui paraissait devoir lui être utile pour le présent ou pour l'avenir.

C'est dans ce musée-là, mon ami, que j'ai rencontré le type de nos fusils de la Caucasie, de véritables canons de fusil... Oui, oui, des canons de fusil, que nous nous glorifions d'avoir inventé il y a quelques siècles seulement, en riant de la naïveté des anciens qui ne savaient probablement faire la guerre qu'à coups de bâton, disons-nous... Eh bien, je le répète j'ai vu là des canons de fusil, et en grand nombre, disposés bout à bout, pour conduire les eaux des toits dans des réservoirs, et quels réservoirs? Devine, si tu l'oses!... Des mortiers, des mortiers en bronze, des mortiers pour l'invention desquels nos ancêtres ont illustré le général Bakou.

Heureuse ignorance! ces hommes n'ont trouvé les mortiers et les fusils bons qu'à recevoir et à charrier de l'eau. Hélas! mon ami, peut-être quelque voyageur égaré dans la Caucasie, trouvera-t-il dans quelques milliers d'années aussi nos fusils, nos mortiers et nos canons servant à des usages plus ignobles encore, chez des peuples plus barbares peut-être que les Cosaques de Figuig. Pauvre monde! Pauvres peuples, peuples si fiers! O homme!...

L'espace que renfermait l'enceinte du palais était très-vaste; il comprenait du reste toute l'île, et ce n'était pas

Oh ! les monstres !...

Pardonne-moi, mon ami, cette exclamation d'un savant aux abois, qui oublie les devoirs de l'hospitalité. Elle n'est assurément pas l'exclamation d'un philosophe, je l'avoue. Le philosophe vit du présent et s'accommode de tout. Les Cosaques dont j'étais l'hôte sont peut-être, après tout, plus philosophes que moi : ils n'ont qu'un souci, celui de vivre, et qui sait si la sagesse n'est pas là? Avec tous nos beaux sentiments, nos rêvasseries, nos illusions, tous nos souvenirs, toute notre science enfin, sommes-nous plus heureux qu'eux?

Nous prîmes donc gîte au Palais-Royal. Si le toit n'était pas beau, le lit y était bon. Il était moelleusement composé de deux pièces principales, l'une de laine, l'autre d'un coton très-fin qu'on récolte dans le pays, le tout enveloppé dans des peaux de bêtes sauvages tuées dans les chasses, et qu'on prépare à cet effet. Mais je ne dormis pas.

Mon cœur trop plein débordait sous les mille et mille pensées diverses qui l'assiégeaient, et qui n'étaient pas toutes des pensées de joie. La vie que nous commencions là, me promettait cependant rien de bien désagréable pour un philosophe, et surtout pour un républicain de la Caucasie. Car, s'il y avait des inégalités sociales dans cette contrée, nous ne pouvions guère nous en apercevoir. Le roi, notre hôte, était d'une simplicité franche et cordiale, et nos marques de respect paraissaient plus le fatiguer que notre familiarité. Ses habitudes du reste n'étaient point gênantes pour nous, et je n'avais point vu jusque-là que les habitudes de ses familiers dussent nous gêner davantage : immense privilége que l'on ne trouve pas dans le collet haut monté de notre civilisation ! J'étais donc aussi libre, et même plus libre que dans la Caucasie; et pourtant je rêvais de tourments.

Dès le matin, de grand matin, le roi nous fit prévenir qu'il nous attendait à déjeuner, et que la table était servie. On est matinal à Figuig; nous autres de la haute civili-

à ce vice inné des peuples. Ils demandent peu, c'est vrai, mais ils demandent pourtant quelque chose ; et ce quelque chose, ce sont des bijoux, dont ils sont fort friands, quelques étoffes, et une partie des matériaux qui entrent dans la composition de leurs aérostats, notamment du fer et du cuivre. Ces métaux ne sont recherchés, il est vrai, que par la tribu des Français, qui se livrent seuls à la construction des aérostats, qu'ils tiennent en grand secret.

Je n'ai point vu d'argent monnayé à Figuig : aussi le commerce ne se fait-il que par échange. Cet échange n'est pas tout à fait libre : il ne se fait que sur certains points de la frontière, à certains temps de l'année, et en présence toujours des gens du gouvernement. Les cosaques apportent là le produit de leurs chasses, qui est toujours très-abondant. Leurs forêts et leurs vastes déserts regorgent de gros et de menu gibier qui erre par troupe, de chevaux, de cerfs, de gazelles, de daims, de chiens et de chats sauvages.

Leurs troupeaux de moutons et de chèvres donnent aussi un lainage qui est fort recherché. Il paraît, en outre, que depuis quelque temps on exporte de là une grande quantité de cafés, qu'on commence à goûter fort dans les pays voisins, et qui nous arriveront peut-être, Dieu le veuille' jusqu'en Caucasie.

Le roi ne commerce point lui-même, mais il ne lui est point défendu par l'étiquette de rechercher les bénéfices du commerce. Aussi les recherche-t-il très activement, mais seulement par les mains de son intendant. C'est à conserver les matières d'échange qu'est destinée dans le palais de l'Intendance une partie de la section du trésor.

Dans une autre section, qui n'est pas moins vaste, se trouvent les vivres que l'intendant doit toujours avoir sous la main en quantité suffisante pour les besoins de la cour : ce qui n'est point une petite besogne, car il ne doit y avoir là aucun animal vivant, attendant l'heure d'être égorgé pour alimenter la table royale.

Les cosaques ne tuent jamais, pour le manger, ni un ani-

tour de nous, pour nous faire honneur sans doute, car nous ne leur demandâmes rien. Il est vrai que nous pouvions leur demander, et ils étaient prêts à nous servir. Mais j'aurais préféré, moi, manquer de tout que d'invoquer leur concours pour quoique ce fût; car j'avais remarqué à leur tête mon ennemi intime, le fiancé de la reine, qui me couvait des yeux et me semblait avoir l'attitude d'un tigre tout prêt à s'élancer sur sa proie.

— Messieurs, nous dit fort gracieusement le roi Rhaman, en s'asseyant à table, excusez-moi de vous servir comme un sauvage. Il y a trop peu de temps que j'ai appris au Séeland comment on traite ses amis dans les pays civilisés. Si j'avais su plutôt cependant votre arrivée dans mes états, j'aurais fait tous mes efforts pour me rapprocher un peu des bonnes habitudes des pays de l'Orient. En attendant que je puisse donner des ordres à ce sujet et façonner un peu mes sujets, s'il y a moyen, veuillez accepter de bon cœur ce que les sauvages de la nouvelle Cosaquie vous donnent de bon cœur.

Ce petit speech était de fort bon goût; aussi le roi de Séeland répondit-il à notre hôte par un toast très-bien dit, et qui fit plaisir au roi Rhaman, car il y répondit par un gros rire qui fit trembler et la table et la hutte.

Personne autre ne mangea avec nous que le roi; c'est l'étiquette, il paraît; mais tous les habitants de l'enclós royal arrivèrent à la fin du repas, pour prendre avec nous une boisson ambrosiaque d'un brun rougeâtre, qu'ils appellent le café.

Le caféier est un arbuste qui pousse dans ces contrées sans grande culture, grâce à la chaleur du climat, et qui me paraîtrait être originaire de là, car je ne l'ai vu nulle part ailleurs dans toutes mes excursions. Le goût du fruit est un peu amer, mais on l'adoucit avec un suc liquide que ces peuples extraient de différents arbustes, et qu'ils préparent avec beaucoup d'habileté.

Somme toute, cette liqueur est d'un goût exquis, fort digestive, et vous laisse une sensation agréable qui détend

confondre l'idée et les désirs de l'homme. •

On n'arrive point tout droit dans le palais d
dance, puisqu'il est dans une île. Il y a donc ur
marais à franchir. Ce bras n'est pas bien grand
assez cependant pour qu'un tronc d'arbre ne puis
de passage. Il a donc fallu aviser autrement, cons
pont; mais quel pont pouvons-nous demander à
ple si ingénieux?

Les ponts sont formés à Figuig par des débris
des moellons, tout ce qu'on rencontre enfin d
solide sur le sol et aussi, malheureusement,
fouilles. Les constructeurs jettent alors tous ces m
dans le courant où ils ont besoin d'un passage,
entassent aussi bien qu'il leur est possible jusqu'au
du niveau des eaux.

Ils ont compris pourtant, par l'expérience sans
que ces ponts si primitifs, s'ils étaient utiles pour
sage, pourraient devenir nuisibles en arrêtant l
des eaux et inonder leurs habitations. Aussi ont-
tiqué de petits espaces vides pour permettre à l
couler au delà. Il est bien entendu, et on me l'a bien
qué du reste, que ces sortes d'arches en miniature

ge était la croupe d'un cheval de bronze qui était cachée
ıs les eaux, mais que l'œil de l'imagination pouvait
ivre aisément. Je ne sais au juste, mais je crois, en vé-
é, qu'un cavalier de bronze également montait ce che-
l : quoique je ne visse que le buste de l'homme et la tête
. cheval, la pose l'indiquait assez.

C'est étrange assurément pour nous, qui ne connaissons
cheval que comme un gibier de nos forêts; mais je pour-
is répondre aux incrédules que cela ne doit point trop
urtant nous étonner, puisque le cheik de Tombouctou
'a assuré que dans une tribu de son voisinage des hommes
sont essayés à apprivoiser des chevaux, et qu'ils y
t réussi.

Qu'y aurait-il d'étonnant dès-lors de croire que les Fran-
is de l'antiquité se servaient, quelquefois au moins, de
evaux pour montures?

La tête de ce cavalier, que je considérai pendant quel-
ıes instants avec toute l'attention d'un amateur juste-
ent enthousiasmé, était superbe de franchise. La barbe
oissait à son gré et couvrait toute la figure; elle était
illée court; les cheveux étaient ras, le nez aquilin, la
ɔuche souriante, les yeux vifs et largement ouverts.

Cette statue n'avait point été placée en tête du pont
ımme ornement; elle y était comme utilité. Il était en
fet très-utile à l'entrée d'un passage qui, malgré tous
s soins, était resté un peu fangeux, d'avoir un point d'ap-
ıi solide pour la main. Eh bien, cet appui était fourni par
tête du cavalier; la croupe du cheval, elle, servait de
se au tablier du pont. C'était du luxe.

Ce tablier était lui-même une merveille, sinon de luxe,
ntérêt tout au moins. Il était formé par deux longues
ɛrres de granit, carrées, chargées d'hiéroglyphes. Elles
ıient évidemment les deux fragments séparés d'un même
ɔc, brisé, je l'espère, par la méchanceté du temps, mais
ɯt-être aussi par ces barbares qui n'auront vu en lui
'une surface plane très-convenable pour former le dos
ın pont.

Je n'avais point de raison pour admirer ce bloc en morceaux, mais les signes hiéroglyphiques, qui étaient gravés sur ses faces, intriguaient fortement ma curiosité. Qu'était ce que cette pierre? Que signifiaient ces gravures? Cette pierre était-elle un débris des vieux Cosaques, des vieux Marocains de la Nouvelle-Cosaquie, ou venait-elle de plus loin?

Elle venait évidemment de plus loin, mon ami, mais d'où? De qui? Mais que disait-elle? Oh! si j'avais pu la mettre dans mon sac de voyage, et l'apporter ici, dans mon cabinet, pour l'interroger à mon aise! Quels beaux secrets, j'en suis sûr, cette pierre et ses hiéroglyphes m'eussent découverts! Quelles belles leçons ils m'eussent faites sur les usages des anciens, sur leurs mœurs, sur leur histoire!... Ces signes, ces signes!... Qui me dira quels sont ces signes? Quel alphabet me les révélera?... Ce sont des signes hiéroglyphiques, eh, pardieu! je le vois bien, puisque j'ai là, dans le livre de Franco, l'écriture des Français, mais... à moins que ce ne soit une écriture de savants, comme en ont bien des peuples de nos jours... à moins que ce ne soit une écriture spéciale pour les monuments publics... à moins... L'avenir me le dira peut-être.

Ah! si j'avais Franco, dis-je en moi-même en passant sur cette pierre!... Si j'avais plutôt, pensai-je aussi furtivement, dans un coin de mon cœur, ma belle sorcière!...

XXX

UN MUSÉE AU PALAIS DE L'INTENDANCE

Tel était, mon ami, le palais qui nous était destiné. Nous nous y installâmes, moi tout joyeux, et le trouvant plus beau et plus riche que tous les palais du monde; le roi de Séeland, avec la résignation d'un philosophe en belle

verve, et Falster, avec la résignation d'un philosophe aux abois.

L'Intendance, bien entendu, avait déménagé : le trésor et les vivres royaux avaient été transportés ailleurs pour nous faire place.

Nous installer là, n'était point difficile : nos bagages n'étaient pas considérables, et notre ameublement, de son côté, n'était ni encombrant, ni luxueux. Nous eûmes cependant le nécessaire, le superflu même, si l'on considère ce qu'avaient les autres.

Le roi s'accommoda de ce qui fut mis à sa disposition ; son frère fit de même, ne pouvant faire mieux ; pour moi, je me trouvais l'homme le plus heureux du monde. J'étais bien loin de regretter en ce moment le confortable de la Caucasie.

Je m'arrangeai un logis enviable aux plus difficiles des antiquaires, en me mettant immédiatement en quête de débris d'un prix inestimable, que je ramassai tout autour de moi. Ma hutte ne fut bientôt plus qu'un petit musée, à part mon lit qui faisait tache.

Je ne pus pourtant rien changer à mon lit, qui était solidement monté sur quatre pieux de bois fichés en terre ; mais je me dédommageai de mon impuissance en songeant à métamorphoser ma table, qui, comme mon lit, était loin d'être élégante. C'était à peu près, du reste, le seul meuble à ma disposition, sans que je le regrettasse, car mes habitudes de voyages m'avaient appris à réduire grandement mes besoins. Mais la table, puisqu'elle était là, me paraissait véritablement nécessaire pour écrire mes impressions de voyages ; et je n'en manquais en vérité pas dans ce pays féerique, où il suffisait de gratter du doigt la terre pour y trouver des merveilles. Aussi, décidai-je de les écrire comme un luxueux, puisque je le pouvais.

J'avais remarqué dans un coin des cours une grande table de marbre d'un carré long, couvrant un cloaque humide formé par les eaux pluviales qui tombaient de quelques toits. On l'avait déposée là par précaution, pour por-

ter les eaux plus loin et préserver ainsi la halle aux vivres.

Je soupçonnais très-justement, je crois, d'où venait cette table, mais je n'en dis rien d'abord, pour échapper aux quolibets et aux railleries de Falster.

Les Cosaques, lui dis-je pourtant un jour, n'ont point taillé ce marbre autrefois, encore moins les cosaques maroquinés d'aujourd'hui, donc...

— Donc !... me dit Falster en riant aux éclats, quoiqu'il n'eût point envie de rire.

— Donc, je l'emporte, répondis-je brusquement à côté de l'attente de mon ami!

Je soulevai de mon mieux alors cette table de marbre, en regardant Falster qui, voyant mon embarras, vint à mon aide; et nous la transportâmes à nous deux dans ma hutte.

C'était un magnifique morceau de sculpture, le bas-relief peut-être de quelque monument historique, car il n'était point difficile de voir qu'il représentait un fait.

Hein! dis-je à Falster, en écarquillant largement mes deux yeux pour mieux prouver mon admiration interrogative.

— C'est une pauvre table, me répondit malicieusement Falster, car vous ne pourrez pas écrire sur ces reliefs, et je gage que vous n'aurez pas l'intelligence des Cosaques de ce bazar, ajouta-t-il en appuyant dédaigneusement sur ce mot. Avez-vous remarqué qu'ils avaient mis le côté uni de la table vers le ciel, et les reliefs vers la terre, dans le cloaque enfin? Et pourquoi? Pour le plus facile écoulement de l'eau. Faites comme eux, si vous voulez que cette table soit une bonne table.

J'avais à peine installé ma table, que je songeai à me procurer une autre nécessité du ménage, qui avait été complètement oubliée. Je ne sais si les Cosaques baignent leurs mains et leur visage ailleurs que dans les ruisseaux et les rivières, mais nous autres Caucasiens qui avons

d'autres habitudes, nous éprouvons d'autres désirs. Je me fis donc un lavabo d'un morceau de marbre artistement creusé en forme de coquillage, qui était relégué dans un coin de la cour, et servait de lavoir aux esclaves de l'intendant.

Enfin, que te dirai-je, mon ami, sur notre palais? Ma hutte, à moi, mon appartement, comme nous dirions en Caucasie, n'était pas des plus commodes, mais il était, en vérité, luxueux, je te l'assure, car je l'avais rempli de toutes les magnificences de l'antiquité, du peuple certainement le plus civilisé de l'antiquité, quoique nous en disent nos savants. J'avais là, sous la main, autour de moi, des bras, des jambes, des têtes brisées, les unes en marbre, d'autres en pierre; mais quels bras, quelles jambes et quelles têtes? Des chefs d'œuvre, tels que nos plus fins sculpteurs ne feront peut-être jamais mieux. Seulement tout cela était sans vie, car tout cela, quoique taillé dans le vif, n'avait plus de peintures, ou peut-être n'en avait-il jamais eu, contrairement à nos usages, à nous qui peignons toutes nos sculptures.

Je m'installai là comme une petite maîtresse dans son boudoir, ou plutôt comme un avare au milieu de ses trésors : oui, mon ami, comme un avare. Et je n'avais plus qu'une crainte, c'était d'être dépossédé de mes richesses, soit par mon départ que je ne prévoyais pas, soit par celui du roi et de son frère, que je craignais beaucoup, car il aurait rendu le mien nécessaire. Aussi, ne cessai-je de leur vanter la gracieuseté de notre séjour que je leur rendais le plus agréable possible par toutes sortes de complaisances ; mais j'avais peine à persuader Falster.

Un jour pourtant qu'il vint me voir de grand matin, il ne me trouva déjà plus chez moi. J'étais gravement occupé à fouiller la terre, pour en tirer un magnifique morceau d'art, que je me mis à lui vanter au-dessus de tout, quoique je ne pusse le voir suffisamment encore. Ma verve se trouvait exaltée par l'attention d'artiste que je surprenais sur la figure de Falster.

Aussi, fis-je alors une excursion historique des plus chaleureuses sur la France antique, sur ce Paris féerique dont nous foulions bien certainement le sol, et sur le bonheur et la gloire que nous aurions de déchiffrer l'énigme de l'antiquité la plus reculée, en restant un temps suffisant sur la plus belle terre que nous pussions étudier, sur cette terre vierge de France, qui n'avait jamais été foulée que par les pieds des barbares, et fouillée que par les mains ignares des sauvages.

Oh! je parlais avec beaucoup de feu; j'étais éloquent, j'étais persuatif: aussi, vis-je Falster sourire d'un sourire d'adhésion. Il m'avait compris, et je crus, moi, le comprendre parfaitement aussi: car je savais que s'il pouvait regretter les jouissances du Séeland, et le bien qu'il espérait y faire, je savais aussi qu'il était philosophe et un philosophe de bon aloi, pour lequel la gloire dont je parlais n'était pas indifférente.

Je n'avais point, après tout, l'intention de vivre toujours là où j'étais, et je le dis franchement à Falster qui aurait pu trouver ce désir dans mon exaltation. Aussi, le vis-je dès cet instant moins triste et plus actif à jouir de la vie dont je jouissais. Pour le moment il m'aida même dans mes travaux, et nous pûmes, en joignant nos efforts, sortir de nos fouilles l'objet après lequel je travaillais depuis la veille.

C'était une statue de marbre, une femme tenant un enfant dans ses bras, du moins j'en pus juger ainsi par sa pose, car il ne restait plus de l'enfant que les deux jambes. Elle avait un serpent sous les pieds, et sur la tête une couronne, un peu brisée, il est vrai, mais parfaitement reconnaissable. La statue était assez bien conservée; la figure était intacte. Dans la même fouille, nous ne retrouvâmes rien de l'enfant, si ce n'est une couronne plus petite que celle de la femme et que j'attribuai sans hésiter à cet enfant.

Qu'était-ce donc, mon ami, que cette femme? Mon ignorance, je pourrais même dire sans blesser personne, no-

tre ignorance du passé est trop avérée pour me prononcer là-dessus. Au bas de ses pieds était écrit *Maria.*

Maria! Était-ce une reine, une régente, une femme célèbre, et dans quel temps? Était-ce une Déesse, une allégorie?

Nous pouvons supposer ici tout ce que nous voudrons, car ce nom ne nous dit rien, à nous : l'histoire est muette sur lui, et pourtant la statue indiquerait un personnage important, ou une allégorie d'un haut intérêt. Si l'histoire s'était donné la peine de nous dire quelque chose sur la religion des Français, je crois que nous pourrions peut-être trouver là l'explication de ma statue: mais elle ne nous dit rien, ou à peu près rien sur cette religion. Les Français en avaient-ils seulement une?

La religion des anciens, non pas des anciens de la plus haute antiquité, mais de ceux dont nous savons quelque chose, était, il paraît, fort démonstrative. Comme nous, ils croyaient en Dieu; quel peuple du reste n'y a pas cru? mais tandis que chez nous le culte religieux est fort simple, chez eux il était fort compliqué.

Les anciens avaient des temples somptueux d'architecture et d'aménagement, de riches trésors pour leur entretien, des corporations religieuses fortement organisées pour le service, tout un gouvernement enfin pour administrer la grande affaire de la religion.

Nos historiens varient sur la date de la catastrophe qui a fait crouler ce gouvernement; mais enfin il a croulé, et si bien, qu'il n'en est rien resté dans nos mœurs, à nous, rien dans nos usages, ni dans nos souvenirs. La croyance seule est restée, la croyance en Dieu.

Chez nous le culte sacré est bien différent de celui des anciens, comme chacun sait. Nous n'avons point de corporations religieuses, chacun offre à Dieu ses hommages à sa guise; point de prêtres, ni de grands-prêtres, comme on disait autrefois. Le prêtre est chez nous le chef de la famille, qui porte auprès de Dieu la parole pour tous dans l'intérieur, et dans le public, nous n'avons pas d'autre

prêtre que le premier de chaque commune, qui représente l'autorité gouvernementale. Nos temples sont partout où la foule peut se réunir.

C'est fort simple, et c'est, je crois, tout aussi respectueux et reconnaissant envers la divinité, que de faire beaucoup de bruit, et d'étaler un luxe insultant pour les pauvres. Voilà du moins ce que pensent tous les peuples modernes, car il n'y a pas qu'en Caucasie que cette croyance est acceptée.

Nos anciens pensaient autrement que nous : Dieu me garde de vouloir les en blâmer! A chaque siècle ses mœurs et ses croyances; à chaque siècle ses besoins!

Mais si nos anciens avaient cette organisation religieuse que nous annoncent les historiens, qui nous dit qu'ils ne l'avaient pas reçue de leurs aïeux aussi? Qui nous dit que la plus haute antiquité n'avait pas aussi ses temples luxueux, ses prêtres, son gouvernement sacré? Qui nous dit que la France des premiers âges n'avait pas aussi toute cette organisation-là? Qui nous dit que je n'étais pas dès lors, au milieu du palais de l'Intendance, dans les ruines d'un temple de cette époque, et que ma statue n'était pas la statue d'une déesse ou d'une sainte du temps?

J'ai dit une déesse, mon ami, mais n'en sois point scandalisé. Sais-je, moi, si les Français adoraient un ou plusieurs dieux, malgré tout ce qu'on en dit? Ils adoraient une croix, nous le savons par les légendes, et l'histoire a bien voulu nous transmettre à peu près sûrement cette bribe de la science antique. Mais encore quel culte rendaient-ils à cette croix? Quel culte rendaient-ils à tous les personnages que leurs statues représentent? Pourquoi une croix? Pour qui leurs autels?

On nous dit qu'ils adoraient des saints, c'est-à-dire, des hommes bons, bienfaisants pendant leur vie; qu'ils leur élevaient des autels, comme à Dieu. On nous le dit : ils étaient donc idolâtres? Idolâtres! Oh! je ne le croirai jamais! Idolâtres, eux, les Français! L'on ne me fera jamais comprendre qu'un peuple si civilisé ait adoré ses sembla-

bles, à l'égal de Dieu. Oh! non, non! je ne sais rien sur la France, mais je sais quelle était civilisée, et cela me suffit.

Mais patience! patience, en tout cas! Si je ne sais rien aujourd'hui, je saurai plus tard. Que je puisse seulement rester une année, rien qu'une année à Figuig, et je saurai alors ce que personne n'a jamais su sur la France ancienne, sur ses mœurs et son histoire, aussi bien que sur sa religion...

Tu vois, mon ami, comme je marche. Nous ne venons que d'arriver à Figuig, nous ne venons que de nous installer au palais de l'Intendance, et déjà je te rends compte de tous les travaux que j'y ai faits. Oublie-les donc un peu, je t'en prie, et ne te souviens que de notre arrivée au palais, de mon entrée dans ma hutte.

Nous y étions à peine depuis quelques heures, et fort occupés, je te l'assure, à parcourir notre nouveau domaine qui est, par ma foi! grand, fort grand même, parsemé de ci et de là de bosquets naturels, de jardins à peu près cultivés, et de huttes surtout, que notre hôte, le roi Rhaman, arriva seul, comme un bon bourgeois, pour nous y visiter.

Quand je dis seul, c'est par erreur, car il était accompagné d'un esclave ployant sous le faix d'une montagne de papiers que le roi venait par courtoisie offrir à notre curiosité. C'était l'histoire de son pays, écrite par je ne sais qui, revue et corrigée par les intéressés probablement.

Quoiqu'il en soit, c'était un passe-temps de bon goût, que l'on nous offrait là; et nous en remerciâmes notre hôte avec des mots bien sentis. Ma curiosité, à moi, en était bien vivement surexcitée. Moi, qui m'étais jusqu'alors tant occupé d'histoire, j'allais donc pouvoir enfin étudier des documents historiques inédits sur un pays que nous connaissions si peu en Orient, et sur lequel nous avons probablement débité tant de fables.

Mais notre désappointement ne fut pas petit, quand nous nous aperçûmes que cette histoire était écrite à la

main, et d'une main assez inhabile. Nous n'en fûmes point trop étonnés, puisque l'imprimerie n'a probablement jamais abordé là, mais nous en fûmes affligés.

Vous verrez avec intérêt, j'espère, nous dit notre hôte, l'origine de ce pays et de notre race, et vous la verrez dans toute sa vérité, car nous ne savons pas feindre chez nous. Il n'y' a là-dedans, ajouta-t-il en frappant de sa grosse main sur ces volumineux manuscrits, que des faits, rien que des faits. Nous ne sommes guère philosophes chez nous, et nous ne savons point habiller les faits d'oripeaux brillants qui vous aveuglent et vous empêchent de voir le vrai.

Le roi Rhaman n'est point, en vérité, tout à fait un barbare : il y a même chez lui l'étoffe d'un homme civilisé, comme tu peux le voir, mon ami, par ses paroles. J'aurais préféré, pour moi, qu'il ne nous dît rien de son histoire, car je n'étais plus sûr qu'elle serait impartiale, dès lors que le roi comprenait les avantages et sans doute aussi les inconvénients de l'impartialité historique.

Enfin, comme il n'avait pas tout écrit tout seul, comme en tout cas on y parlait de l'antiquité de la Nouvelle-Cosaquie, j'espérais trouver là un beau travail dans lequel je saurais bien démêler quelque chose au moins d'utile. Aussi, demandai-je vivement la permission d'ouvrir cette liasse précieuse que j'entamai aussitôt.

Oh! pas encore, pas encore, me dit le roi Rhaman, en poussant un gros rire, comme pour adoucir la rudesse de sa défense, et en me retenant le bras qui se mettait le plus vite à l'œuvre, pas encore!... plus tard; car en ce moment nous avons à causer. Venez!... Et toi, reste ici, dit-il à l'esclave! Tu me répondras de ces papiers sur ta tête...

XXXI

LES CONFIDENCES DU ROI RHAMAN

Rhaman X prit alors le roi de Séeland par-dessous le bras; Falster et moi, nous emboitâmes leurs pas, mais à distance, car je ne voulais pas être entendu, s'il me prenait envie de parler; et je remarquais que Rhaman ne parlant pas, pouvait fort bien m'entendre. Il ne parlait pas, il songeait sans doute à ce qu'il avait à dire: il garda le silence jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où il voulait s'asseoir pour ouvrir la conversation qu'il désirait. Cette conversation devait donc être sérieuse; car ces peuples ne traitent rien de sérieux qu'assis: s'ils parlent en marchant, c'est pour dire peu de choses; ils n'aiment causer qu'en repos.

— Je serais curieux, dis-je à Falster, sans m'astreindre aux usages de nos nouveaux hôtes, de savoir comment écrivent l'histoire de pareils savants, et quelle histoire ils peuvent avoir.

— Oui, me répondit Falster en soupirant, oui, quelle histoire? L'histoire de leurs palais sans doute, de l'architecture de leurs ponts, de leur commerce. Pauvre peuple! Tout est mort ici.

Et il secoua tristement la tête. Je vis que j'avais fait une faute; car je ne devais parler que joies et plaisirs à Falster.

— Ah! ne parlons pas ainsi de la mort, dis-je le plus gaîment que je pus, car la mort parle ici plus éloquemment que la vie, et c'est là ce qui doit précisément nous rendre ce pays enchanteur. A quoi servirait donc la philosophie, si elle ne savait pas nous égayer sur des ruines?

— Votre philosophie, Daghestan, n'est pas la mienne, me riposta mon ami: votre philosophie vit des ruines du passé, la mienne vit du présent.

— Eh bien, pour le présent, admirez donc cette bonhomie royale et cette tranquillité dont jouit notre hôte dans sa ville. Voyez : il va, vient, ne se gêne pas ; l'opinion publique ne le tyrannise pas. Il est libre, cet homme là, et plus libre que les rois puissants de nos pays civilisés, qui font tout trembler autour d'eux; car il se promène ici comme un bon bourgeois de Lining ou de Caucasipol. Aussi, comme il ne craint rien, vous le voyez, il ne se fait point accompagner ni de la police bruyante et chamarrée, ni de la police secrète. Oh! la barbarie a bien quelque chose de bon.

— Mais, me dit Falster, après avoir jeté un coup d'œil autour de nous, pour constater la vérité de ce que je venais de dire, ne vous trompez-vous pas? Voyez donc!...

Je regardai, et vis ce que voyait mon ami, une tête de soldat ou d'esclave, qui se montrait de distance en distance, avec beaucoup de précaution, et qui suivait tous nos mouvements, c'est-à-dire, ceux du roi Rhaman.

— C'est de la police, mon pauvre ami, dis-je à Falster d'un ton déconcerté... Oui, c'est encore ça de la police...

Je n'en pus dire davantage, car les deux rois venaient de s'arrêter, et nous regardaient en nous attendant : nous étions au terme de notre promenade.

L'endroit où nous étions n'était point un bosquet, mais un fouillis d'arbres et d'arbustes qui avaient poussé et crû au milieu de débris de moellons et de ruines de toutes sortes, couverts d'une mousse épaisse. Ce lieu était évidemment un rendez-vous de promenade pour les habitants du palais, car le chemin qui y conduisait, paraissait fréquenté, et des bustes de statues couchées à terre et disposées commodément, servaient de siège aux promeneurs. Derrière nous, il n'y avait que ce bosquet, puis le mur de clôture, en arrière duquel était un bras de l'étang qui, vu sa position, prenait là le nom d'étang de l'Intendance.

— Roi Belt, mon frère, dit Rhaman X au roi de Séeland, en s'asseyant sur le tronc d'une statue, et nous faisant signe de faire comme lui, vous avez prononcé à votre arri-

vée hier le mot de malheur. Je ne l'ai point relevé, parce que je ne le devais pas. Je ne voulais pas que notre première entrevue nous fît pleurer ensemble, mais aujourd'hui pourtant j'éprouve le besoin de vous consoler, et je viens vous demander quel malheur vous est survenu depuis mon départ de Trévig.

— Je ne suis plus roi, mon frère, répondit le roi Belt; les Séelandais m'ont détrôné et condamné à mort, moi et mon frère; et si notre ami Daghestan, ajouta-t-il en me désignant de la main, ne fût point survenu, nous serions exécutés à cette heure.

Le roi Rhaman se leva et vint le plus gracieusement qu'il put vers moi; puis, appuyant ses deux mains sur mes épaules, il me baisa sur le front

Vous êtes notre ami, me dit-il.

Un homme de notre haute civilisation eût mieux dit sans doute, mais il n'eût jamais dit avec autant de cœur. La simplicité et la franchise du roi barbare me toucha vivement. Il ne dit plus rien, il paraissait atterré; il resta rêveur pendant quelques instants. Puis il se leva de nouveau et, se plaçant en face du roi Belt :

Mon frère, lui dit-il, je n'ai point de consolations à vous offrir pour un tel malheur. Vous trouverez votre consolation dans votre grand cœur et la résignation du vrai philosophe; mais j'ai un asile à vous offrir, et je vous l'offre... jusqu'à ce que je sois aussi, moi, condamné à mort par mes sujets, ajouta Rhaman avec un pénible effort qui nous transit tous. Oui, reprit-il, condamné à mort, j'ai bien dit. Je ne sais si ce temps est bien éloigné, mais je voudrais l'éloigner encore.

Voilà pourquoi j'ai voulu vous visiter au Séeland, où je voulais apprendre l'art de gouverner et de conquérir l'amour de mes sujets; voilà pourquoi je vous ai apporté l'histoire de notre pays, que nous ne devons pourtant communiquer à personne; voilà pourquoi j'ai voulu causer avec vous ici.

L'histoire de notre pays vous apprendra, mon frère,

que nous ne sommes point ici d'hier, mais que dans une haute antiquité Dieu a créé l'un de nos ancêtres pour venir conquérir la nouvelle Cosaquie. Nos ancêtres sont originaires du Maroc, une vaste contrée qui s'étendait au delà des mers loin, bien loin d'ici, et dont je n'entends plus parler aujourd'hui.

Abd-el-Moussa, le premier de nos ancêtres, conduit par la main de Dieu, traversa de vastes mers, accompagné d'un peuple nombreux, armé de toutes pièces, et vint prendre possession de ce sol que Dieu lui donnait. Mais ce sol était habité par des tribus nombreuses et puissantes, venant je ne sais d'où, mais composées en grande partie de Cosaques qui lui avaient donné leur nom qu'il conserve encore, et que ni nos ancêtres, ni nous n'avons point changé.

Je crois pourtant que la ville de Figuig où nous sommes, fut ainsi nommée par Abd-el-Moussa. Elle s'appelait d'un autre nom avant lui, ou peut-être n'existait-elle pas. Notre histoire ne dit rien de bien clair là-dessus.

Quoiqu'il en soit, Abd-el-Moussa vainquit les peuples, tous les peuples de la nouvelle Cosaquie, et les soumit à ses lois. Il eut une nombreuse postérité qui régna ici, et prit différents noms, chacun selon son goût. J'ai conservé, moi, le nom de Rhaman, d'un de mes aïeux, et je suis le dixième de ce nom.

Notre histoire vous dira mon règne jusqu'à ce jour; quels soins j'ai toujours pris pour avoir la paix et le bon ordre, et pour rendre mon peuple heureux. Ai-je réussi? On le dirait; car autrefois la guerre intestine était souvent chez nous, tandis qu'aujourd'hui tout paraît tranquille. Et pourtant je ne suis point rassuré.

De tous les peuples vaincus par mes ancêtres, il nous reste deux tribus seulement, celle des Cosaques et celle des Français. La tribu des Cosaques ne s'occupe plus que de chasse et de pêche : autrefois elle ne s'occupait que de pillage, mais j'y ai mis bon ordre.

La tribu des Français, qui se prétend originaire de ce

et croit descendre du ciel, tant elle place sa naissance l'obscurité du vieux temps, est plus industrieuse. a aussi des désirs plus ambitieux, et se croit dépla-ans l'esclavage où nous la tenons. Et quel esclavage ;ant! Elle a gardé ses mœurs à elle, et nous l'avons voulu; puis des secrets de toutes sortes, que nous ıns point cherché à lui arracher.

us la laissons véritablement dominer un peu chez . Si nous avons besoin des services d'un esclave in-;ent, nous les demandons là; si nous avons une fa-à accorder à quelqu'un nous la portons chez eux. faisons enfin pour eux plus que pour les sujets de ; sang. Il est vrai de dire aussi qu'il y a chez eux des aissances merveilleuses que nous ne comprenons mais dont nous ne pouvons nous empêcher d'admirer ffets. Ils prétendent que ces connaissances leur ont ransmises de toute antiquité.

tte tribu autrefois s'était si souvent révoltée, que nous ns été obligés de la décimer. Aussi, était-elle devenue ›u nombreuse, que nous ne pouvions plus la craindre. elle a paru se soumettre depuis longtemps déjà, et sa ılation s'est accrue considérablement. Leurs mœurs, 'este, en outre de la paix, y ont beaucoup contribué.

ıez eux le mariage n'est point comme chez nous. Chez ; les usages ne veulent pas qu'un homme ait plus de ‹ femmes: mais on peut dire que chez eux il n'y a pas nariage, ou que le mariage est un mariage sans fin. mme et la femme ne restent ensemble qu'autant de ›s que cela leur convient : seulement la femme, tant lle est avec un homme, ne doit communiquer avec un e homme; mais dans tout autre cas elle est libre. mme, lui, l'est toujours, à moins qu'il ne veuille pas isser la femme qu'il a choisie, et que celle-ci consente ster avec lui.

'e enfants, du reste, ne se ressentent aucunement de sticité de ces mœurs, car ils sont élevés, dans leur plus âge, par les nourrices de la tribu, si leur mère ne

les garde pas, et plus tard, dans les écoles publiques la tribu entretient à frais communs.

Il y a pourtant une exception dans cette loi du ... et cette exception est pour ceux qu'ils croient ... du sang royal. Pour que ce sang ne soit point altéré, ... rois, ceux du moins qu'ils appellent de ce nom par... car nous ne reconnaissons point, nous, cette pr... de nos esclaves, eh bien ces rois ne sont pas li... prendre une femme de leur gré. Ils ne doivent se... qu'entr'eux, et n'avoir qu'une seule épouse. Mais si l... pulation de la famille royale ne le permet pas, ou ... reste qu'un rejeton, les plus anciens de la tribu s... blent alors, et cherchent au milieu d'eux la bra... greffer sur ce rejeton.

Pour l'instant ils n'ont qu'une reine, Nhohell... hukeck, une jeune femme, qui a déjà passé l'âg... avait assigné à son mariage, parce que l'époux qu... choisi parmi les plus distingués de la tribu par ... gine et leur bravoure, ne lui convient pas, je cro...

Si ces mœurs sont de bonne organisation, je ... rien, mais je ne les vois point mauvaises pour e... ne sont un mal que pour nous, car leur popula... lule aujourd'hui, et cette tribu est une tribu ... quoiqu'elle paraisse nous servir avec zèle. Elle n... elle nous méprise, et elle veut régner. Voilà not...

Autrefois elle était ennemie de la tribu des ... elle la caresse aujourd'hui : elle caresse les peu... tre sang, qu'elle détestait autrefois. Pourquoi? ... que, voyez-vous, la raideur et l'insubordinati... ont jamais réussi ; elle a recours à présent à la s... et à la ruse.

Voilà pourquoi je la crains bien davantage ; v... quoi j'allais demander à votre civilisation les ... la déjouer; voilà pourquoi je vous consulte a... frère. J'ai auprès de moi la reine de cette tri... comble de caresses qu'elle mérite du reste, et je ... l'intention de l'épouser, si vous me le consei...

pour gagner complétement sa tribu et me raffermir sur le trône.

L'aveu du barbare me saisit au cœur; je ne sais pourquoi, car franchement pouvait-il être mon rival? Je n'avais jamais eu la sotte idée d'épouser la reine; je ne m'étais même point encore bien expliqué l'attachement qui me retenait à elle. Mon cœur cependant battait plus fort en écoutant ces confidences: j'aurais été bien certainement dans l'impossibilité de répondre. Heureusement que si la question était faite à moi comme aux autres, puisque le roi Rhaman voulait bien m'admettre au conseil, ce n'était point à moi de répondre le premier, et j'avais le temps de me remettre. Personne, du reste, n'avait remarqué mon émotion.

— Mon frère, dit le roi Belt avec une sagesse qui ne pouvait point le compromettre, si vous êtes libre, si la reine est une femme digne de vous, comme je n'en doute pas, puisque vous avez daigné jeter vos yeux sur elle, si votre trône est ébranlé et que cette union puisse le raffermir, je ne vois pas pourquoi vous n'écouteriez pas les conseils de votre raison.

— Il n'y aurait plus, dit Falster que Rhaman regardait d'un œil interrogateur, qu'à gagner les bonnes grâces du conseil des Anciens de la tribu.

— Et qu'à éloigner loin, bien loin, dis-je à mon tour, pour répondre au regard du roi, le fiancé de la reine.

— C'est là le seul point qui m'arrête, dit le roi Rhaman, car c'est le point difficile. Johan-Ali-Schahpohtink est pour la tribu, dès maintenant, le mari de leur reine, bien qu'il ne le soit encore que d'élection, d'une élection même que Nhohelle n'a point encore sanctionnée par un consentement formel, et le faire disparaître m'a paru jusqu'à présent impossible. Toute la tribu serait contre moi; elle mourrait jusqu'au dernier de ses enfants pour me punir de ce crime. J'avais pensé, pour calmer Johan et ses frères, à l'élever à la grandesse dans mon royaume, et à lui donner ensuite ma fille Ouchda. Mais Ouchda, qui paraissait

consentir d'abord, repousse cette proposition de toutes ses forces depuis quelque temps. Que faire?...

Le roi Rhaman prit sa tête dans ses deux mains, et se mit à rêver. Nous n'avions, nous, rien de mieux à faire que d'imiter le roi : aussi chacun se livra silencieusement au courant de ses pensées. J'avais, pour moi, tellement d'aversion pour Ali-Schahpohtink, que je trouvai la résolution d'Ouchda tout à fait de mon goût, mais je n'en dis rien.

— Il faut pourtant que cela soit, dit Rhaman, en relevant brusquement la tête, et en nous regardant avec consternation!

— Eh bien, cela sera, mon frère, répondit le roi Belt, puisque c'est votre salut, et nous vous aiderons autant que nous le pourrons.

— Oui, aidez-moi, répartit vivement Rhaman en se levant, et vous me rendrez un grand service.

Nous nous levâmes avec le roi que nous reconduisîmes jusqu'au pont que je pourrais bien appeler le pont du cavalier, à cause de la statue équestre qui lui servait de pilier, et nous nous séparâmes avec de grandes démonstrations d'amitié.

Nous ne parlâmes point entre nous des confidences de Rhaman X, chacun faisant sans doute ses réserves à cet endroit. Aussi, pour nous éloigner d'une conversation qui pouvait surgir à chaque instant, avant que chacun de nous eût son thème fait, nous nous précipitâmes vers les papiers du roi, où nous pensions trouver une diversion utile et agréable.

XXXII

COMMENT RHAMAN X DEVINT ROI DE FRANCE

— Avant tout, me dit Falster, racontez-nous, mon cher Daghestan, vous qui êtes un historien avoué, un savant très-érudit sur l'histoire, surtout l'histoire ancienne

racontez-nous ce que vous savez de l'histoire s-là. Pour moi, je l'ai complètement oubliée, ıvec un sourire qui voulait dire qu'il ne l'avait ı connue, et je ne serais point fâché que vous elassiez avant de mettre le nez là-dedans.
ɔntrait dédaigneusement de la main l'histoire du bon roi Rhaman.
e vous comprends, lui répondis-je : vous n'êtes tisfait de cet Abd-el-Moussa créé par Dieu dans ıcien tout exprés pour venir prendre possession elle-Cosaquie. Le fait est que cela est étrange. lu moins celle que j'ai compulsée dans bien des échiffrée sur bien des monuments, ne nous dit

ɔremier de notre ère, dit-elle, ou peut-être un l'an deux mille environ de l'ère ancienne, jusrs à l'époque de vos prophéties, dis-je au roi ira sur ce mot son petit livre de sa poche et ıus d'une main satisfaite, florissait l'empire du ınd je dis florissait, c'est par habitude, car cet it très-peu florissant. Le Maroc pouvait bien époque ce qu'est aujourd'hui la Nouvelle-Couelque chose près du moins.
npire était grand ; son empereur, Almoravis, ɔas plus grand pour cela, car il n'était pas maîi : il obéissait même plus qu'il ne commandait. ɜ ses provinces avait à sa tête des gouverneurs .ns étaient de sa famille, d'autres des grands voulu gratifier d'honneurs.
s ces gouverneurs, parents ou autres, n'obéis- leur gré : peu s'en fallait même qu'ils ne fusfait indépendants, car le lien qui les retenait impériale, était si faible, qu'il rompait de temps 'empereur, pour le renouer alors, était obligé ses armées en campagne ; et il en venait ordià bout, lorsque les gouverneurs ne s'aidaient ns les autres dans la résistance.

Abd-el-Moussa vivait à cette époque, et il n'avait été créé miraculeusement quoiqu'en dise le roi Rh c'était le frère de l'empereur. Mais il était aussi l' gouverneurs les plus turbulents et les plus jaloux de torité impériale, comme il était, il est vrai, un des braves et des plus intelligents guerriers du Maroc.

Un jour, il se révolta, et cette fois sérieusement c son frère. Il conduisit même si bien son entreprise, fut sur le point de détrôner Almoravis. Il n'y réussit tant point : il fut vaincu et fait prisonnier.

L'usage du Maroc était en cette occasion de jeter mer, bien lié dans un sac, tout prisonnier de cette et de pendre tous les autres dans une île où ils ser de pâture aux oiseaux de proie. Mais Almoravis étai main, et de plus, il aimait beaucoup son frère. Il le nir devant lui, aussi libre que ce prince l'était c fois qu'il venait au palais impérial, et lui dit avec ques larmes dans la voix :

Mon frère, vous ne devez pas mourir de ma main, Dieu et ma mère me le reprocheraient dans ce mond dans l'autre. Je ne punirai pas non plus les rebelles vous avez entraînés dans votre révolte. Ils vous ont et ils le devaient. Mais vous ne devez plus rester aupr nous ; vous ne devez plus vivre de nos lois que vous mez pas, et que vous avez déshonorées. Passez les par là les peuples sont en discorde ; la guerre civile es eux, et ces peuples sont tellement amollis par les p et les vices de toutes sortes, que vous en aurez bon ché. Allez ! je vous donnerai autant de soldats qu'i aura qui voudront vous suivre, et autant d'or qu pourrez en emporter.

Abd-El-Moussa ne répondit rien ; mais il embras frère, le cœur gros de sa générosité, et les yeux pl larmes. Puis, il partit. Il traversa les mers sur le seaux de son frère, qui le débarquèrent lui et les si les rivages de la vieille Espagne, et revinrent au Ma

Les Espagnols, comme les Français, comme t

Ies du continent d'alors, étaient perdus de vices, ne l'avait bien dit Almoravis. Aussi Abd-El-Moussa t-il point de peine à se créer un établissement chez en leur livrant des combats faciles, qu'ils ne soutin- que par orgueil, mais où ils furent presque tous ntis et leurs villes ruinées.

n'est point Abd-el-Moussa, comme le disait le roi man, qui envahit la France d'alors. Il resta en Espagne, t une grande partie de sa postérité. La France fut en- ie, presque dans le même temps, par les Cosaques, qui ent, comme une avalanche, de la Caucasie et de ses rons, chassés par d'autres peuples, comme je pourrai s le raconter un jour si vous le désirez.

ais plus tard, bien plus tard, les descendants d'Abd-el- ssa et de ses soldats devinrent si nombreux, si entre- nants aussi, que le petit pays de l'Espagne ne leur fisant plus, ils se jetèrent sur la France, qu'on appelait Nouvelle-Cosaquie, bien qu'elle ne fût pas entièrement upée par les Cosaques, car d'autres peuples aussi bar- es s'étaient installés dans différentes parties de ce s.

es descendants de Moussa soumirent toutes ces con- s, et, comme leurs ancêtres avaient fait en Espagne, ruisirent tout, tout ce qui avait échappé aux dévasta- s des Cosaques.

oilà comment Rhaman X règne aujourd'hui dans la ivelle-Cosaquie, à laquelle il a conservé le nom de la barie, trop peu instruit lui-même pour relever le beau n de France, qu'il ne connaît pas.

uant à Figuig, qui n'était point autrefois la capitale la Nouvelle-Cosaquie, c'est bien pour moi le Paris de la nce antique, quoiqu'on en dise. Les Cosaques envahis- rs avaient si bien détruit, si bien rayé du sol des villes nême des lieux habités, la capitale de la vieille France, ls ne purent s'y loger jamais. Leur capitale, à eux, était s au centre.

'est, je crois, la dynastie de Rhaman, c'est Rhaman Ier

à la même table du festin que les hommes. Est-ce par pu-deur ou jalousie? Est-ce par convenance? Je n'en sais rien, et peut-être aujourd'hui les Cosaques eux-mêmes ne se rendent-ils pas bien compte de cet usage qu'ils ont reçu, comme bien d'autres, et qu'ils ne changent pas par habitude.

Cependant, comme la liberté des festins, chez les riches surtout, et dans les jours de gala, chez tout le monde, est très-grande; comme on y mange énormément et qu'on y boit de même, surtout d'une liqueur très-capiteuse que les uns mêlent à leur eau, et que d'autres boivent pure, mais qui, dans tous les cas, ne laisse pas que de troubler singulièrement l'intelligence lorsqu'on en abuse, il est probable que, pour avoir plus de liberté, les hommes ont préféré dans le principe dresser la table des dames dans une autre salle que la leur, et de les y réunir à une autre heure que celle de leur repas à eux.

Tout cela, je crois, en effet, ne doit point être un mal, si leurs repas sont comme celui que le roi Rhaman nous fit servir au palais de l'Intendance. Quand on sort d'un pareil repas, auquel il faut faire honneur par son appétit, si l'on veut honorer son amphytrion, on a réellement besoin, pour sa tranquillité personnelle, de n'avoir point de dames qui soient témoins de l'énorme quantité de viandes et de liquides qu'on absorbe, et de la bestialité qui se reflète ensuite sur le visage.

Notre festin se passa très-bien, mais je ne fus point fâché quand il fut fini. Je ne m'étais pas gorgé comme un Cosaque, mais j'avais mangé et bu plus qu'un Caucasien, et je trouvai d'une longueur interminable la petite heure que le roi resta avec nous après le dîner.

XXXIII

LA NUIT D'UNE CATASTROPHE

était nuit quand le roi partit; sa cour et ses esclaves ompagnèrent avec des brandons allumés. Il nous avait aité la bonne nuit, et nous en avions réellement be- J'avais, moi, la tête tout en feu; mes oreilles tin- t d'une manière assourdissante. J'avais mangé beau- , c'est vrai; mais je crois que la liqueur que j'avais :e trop fréquemment peut-être, pour rendre potable de Figuig, et que j'avais bue pure ensuite pour ou- le rosbif du dessert, n'était point étrangère au ravage uit dans mon intelligence.

ssi, l'heure arrivée, je gagnai vivement ma hutte, où e couchai sans jeter le moindre coup d'œil sur mes ifiques antiquités, que je ne manquais jamais pour- de caresser chaque fois que je rentrais chez moi. Je dormis aussitôt, mais d'un sommeil excessivement nenté, pendant lequel je fis les rêves les plus inouïs, prouvai les sensations les plus diverses.

y avait à peine une heure que durait cette agitation, e sentis s'appesantir sur mes épaules une main vigou- : à laquelle je résistai d'abord, mais qui me secoua si ment que je finis par ouvrir les yeux.

ne vis personne, mais ma chambre me parut tout en Persuadé que cette vision était le fruit de mon cer- malade, je ne m'en préoccupai pas, et je ne sais eurs, en vérité, si j'avais assez de force pour m'en :cuper. Je refermai donc les yeux et rentrai ma tête : deux montagnes de laine.

e nouvelle secousse, et une secousse si vive cette fois, esantit sur mes épaules, que je m'assis tout d'un bond

sur mon lit, et, tendant le cou et ouvrant largement mes deux yeux, je cherchai à deviner d'où venait cette clarté si brillante qui m'enveloppait tout entier.

La porte de ma hutte s'ouvrit en ce moment : je vis et je reconnus parfaitement le vieillard à longue barbe que j'avais déjà vu dans une autre occasion. Il paraissait vouloir sortir, mais il s'était arrêté, et, tournant la tête vers moi, il me faisait signe de la main de le suivre. Son œil était si vif et si impérieux que je n'osai résister, bien que j'en eusse grandement envie.

Je le suivis donc et jusque hors du palais, car il marchait toujours devant moi : je ne le distinguais pas, mais je suivais sa forme blanche.

Nous passâmes par l'unique pont du palais, puis nous traversâmes de nouveau l'étang sur un autre pont, pour atteindre l'autre rive. Après avoir marché silencieusement pendant quelques minutes, nous arrivâmes au centre des ruines, que j'étais loin d'admirer pour l'heure. Bien que je ne sois pas timide, et que je n'aie nulle crainte des morts, beaucoup moins redoutables, à mons sens, que les vivants, je n'étais cependant pas très-rassuré.

— Restez ici une heure, me dit alors une douce voix, mais une voix si douce qu'elle ne pouvait être la voix du vieillard à la longue barbe et au poignet si vigoureux.

C'était, en effet, la voix d'une femme ; c'était une voix que je reconnaissais parfaitement d'ailleurs, pour l'entendre tous les jours au fond de mon âme : c'était la voix de la reine.

Je restai interdit un instant, rien qu'un instant, pendant lequel je ne pus répondre ; et lorsque je voulus ouvrir la bouche, il n'y avait plus personne : j'étais seul. Était-ce un rêve ? ou plutôt n'étais-je pas dans un accès de somnambulisme ?

Je voulus m'en assurer : je fis quelques pas dans ces ruines ; je touchai les vieux arbres qui les couvraient ; je grattai les murailles ; je parlai, et je parlai haut... Non, je ne rêvais pas. Je fis quelques pas encore pour m'en assurer

davantage; je parlai toujours... Une voix me répondit, une voix de femme encore.

— Qui donc êtes-vous? lui dis-je.

— Ouchda. Mais comment êtes-vous ici, monsieur Daghestan? me répondit la fille du roi.

— N'est-ce pas vous qui m'y avez conduit?

— Non, me dit-elle; mais je voulais vous y conduire.

— Vous! oh! parlez, parlez, madame, dis-je avec une émotion que je ne pouvais maîtriser; parlez! ne fût-ce que pour me dire que tout ceci n'est point un rêve.

— Non, tout cela n'est point un rêve; mais parlez, vous, d'abord : comment êtes-vous ici?

Je ne me fis point prier, et je racontai à la fille du roi ce qui venait de m'arriver.

— C'est *elle*, dit alors Ouchda à demi-voix et comme se parlant à elle-même.

— Qui, elle? lui dis-je.

— La sorcière, me répondit-elle avec dédain.

— Quelle sorcière? repris-je sans me déconcerter du ton de voix de la jeune fille, et avec un léger accent de reproche que je voulais infliger à sa mauvaise humeur.

— Celle qu'ils appellent la Reine... la fiancée de Johan, ajouta-t-elle d'une voix où il y avait autant de mépris pour la fiancée que de malice pour moi.

Puis un silence profond s'établit au milieu de nous. Chacun, sans doute, pensait profondément : moi, je pensais à la Reine; Ouchda peut-être y pensait elle aussi; mais assurément autrement que moi. La jeune fille rompit la première le silence.

— Écoutez-moi, monsieur Daghestan, me dit-elle, votre vie est en danger.

— Vous croyez, madame? répondis-je avec une émotion bien pardonnable, il me semble, même chez un philosophe.

— J'en suis sûre : vous avez un ennemi bien acharné et bien redoutable dans Johan-Ali-Schahpohtink.

— Je m'en suis déjà aperçu; car je n'ai point oublié ma première arrivée dans ces contrées.

— Il ne comptait pas vous revoir; votre retour si imprévu n'a servi qu'à ranimer sa haine. J'habite depuis quelque temps un palais qui est à deux pas d'ici, auquel sont adossées ces ruines. Là j'ai appris votre arrivée chez nous; là aussi j'ai appris les projets malveillants dont Johan est l'âme. Je vous avais envoyé tantôt un de mes esclaves pour vous prier de vous rendre ici ce soir.

— Je ne l'ai pas vu, madame.

— Je croyais qu'il m'était dévoué; mais je vois maintenant qu'il l'était encore plus à Schahpohtink, car il n'a pas exécuté mes ordres. Je voulais vous avertir... et puis, ajouta-t-elle en baissant la voix, je voulais vous dire un grand secret.

— Parlez, madame, lui dis-je en lui prenant les mains pour encourager sa confiance : je suis un homme d'honneur ; votre secret ne sera pas trahi.

— Mon père veut épouser Nhohelle Merlhukeck...

Je ne répondis pas; car je ne trouvais pas convenable d'avouer que je connaissais ce secret.

— Mais la Reine est promise à Johan; elle doit l'épouser, sous peine de mort; car le Conseil des Anciens l'a ainsi décidé, et les décisions du Conseil sont des lois sacrées. Johan lui-même ne pourrait renoncer à cette union. Mon père le veut cependant pour des raisons politiques qu'il me développait tantôt encore. Mais pour faire ce mariage, il faut que le Conseil des Anciens revienne sur sa décision, et mon père espère bien obtenir cette faveur, en donnant une indemnité à Johan. Cette indemnité sera de l'élever à la grandesse d'abord, lui, l'esclave, ce vaincu étranger à notre sang, et puis...

Ouchda n'acheva pas, mais elle me prit dans ses bras en appuyant son front sur ma poitrine.

— Achevez, Ouchda, lui dis-je, tout ému de la douleur que j'entrevoyais dans sa voix, et la serrant sur mon cœur; achevez !...

— Mon père veut que j'épouse Johan, dit-elle en sanglotant et cherchant à étouffer ses sanglots.

Je savais encore cela, et pourtant cette nouvelle m'impressionna vivement, tant la douleur de la jeune fille me parut touchante. Je n'oserais dire pourtant si le dévouement qu'elle m'avait témoigné jusqu'à présent, si les grâces et les charmes de sa personne n'avaient pas fait naître aussi en moi quelque autre sentiment dont je ne me rendais pas bien compte.

J'imprimai sur son front un baiser qu'elle ne repoussa pas; mais, séchant tout à coup ses larmes, elle se redressa : — Eh bien, non! dit-elle avec une sauvage énergie; non, je ne l'épouserai pas! J'aimerais mieux, moi, la fille d'un roi, moi, la reine future de la Nouvelle-Cosaquie, j'aimerais mieux devenir l'esclave du dernier des rois de l'Orient.

En ce moment j'entendis quelque bruit, un bruit indistinct dans les ruines. Je pris vivement Ouchda par le bras et l'attirai derrière moi pour la protéger au besoin. J'étais redevenu brave pour sauver la fille du roi, si elle était menacée. Mais il n'en était rien. Une voix que je reconnus sans peine, malgré le timbre d'ironie que je crus lui trouver, sortit des ténèbres.

— L'heure est passée, monsieur Daghestan, dit la voix. Retournez au palais : vos amis vous cherchent avec une grande inquiétude.

Et la Reine disparut dans les ruines, car c'était elle.

— Adieu! non, plutôt au revoir, monsieur Daghestan! me dit alors Ouchda. Je veillerai sur vous... et j'aimerai la Reine comme une sœur, ajouta-t-elle en élevant un peu la voix, si elle veut continuer de vous prendre sous sa protection.

Et nous nous séparâmes en nous serrant affectueusement les mains.

Je n'étais point assez avant dans les ruines pour n'en point sortir aisément; mais, ne connaissant point ces lieux que j'avais parcourus d'une manière si singulière,

et au milieu des ténèbres d'une soirée déjà avancée, je ne me trouvai pas peu embarrassé pour retourner seul au palais. Je m'arrêtai donc un instant, au sortir des ruines, pour m'orienter.

— Suivez-moi! dit la Reine, qui parut tout à coup devant moi, une torche à la main.

J'allais lui parler lorsqu'elle mit un doigt sur ses lèvres en signe de silence.

— Méditez les paroles d'Ouchda, me dit-elle seulement, et ne me parlez pas.

Cet avis était donné sans aigreur, mais avec fermeté. Je ne crus donc pas devoir lui désobéir. Nous marchâmes ainsi jusqu'au pont du palais, où la Reine me quitta en me souriant et me saluant de la main, mais sans rien dire.

J'étais atterré; je voulais lui parler, moi : j'avais tant de choses à lui dire, il me semblait; mais elle m'avait ordonné le silence, et elle me quittait. Pourrai-je jamais la revoir, au moins? Oh! je la reverrai! dis-je avec une ferme décision, mais tout bas.

Puis je regagnai ma hutte, plus content de moi après cette détermination.

J'avais à peine fait quelques pas dans l'enceinte du palais, que je rencontrai le roi Belt et son frère. Falster me sauta au cou et m'embrassa avec toute la vivacité d'un homme qui retrouve un ami qu'il croyait mort.

— Mais venez donc! me dit-il d'une voix saccadée qui articulait à peine, et m'entraînant vers ma hutte : voyez!...

Ma hutte était anéantie sous la chute de son toit, qui l'avait écrasée.

— Et je vous croyais là-dessous! ajouta Falster.

Je saisis à mon tour Falster par le cou et l'embrassai de toutes mes forces; car je compris en ce moment toute la profondeur de son amitié.

— Il y a près de deux heures que je suis sorti de ma hutte et du palais, lui dis-je; je vous dirai comment et pourquoi.

— Eh bien, mon ami, me dit Falster, il y a près de deux

heures que nous avons été, mon frère et moi, subitement réveillés par le fracas de l'écroulement de votre hutte. Nous avons crié, nous avons appelé de toutes nos forces, et personne n'est venu d'abord. Plus tard pourtant quelques-uns des gardiens de ce palais sont accourus, mais le plus lentement possible, il nous sembla. Nous avions déjà fait tous nos efforts pour vous porter secours. Ils nous aidèrent alors, mais lentement et de manière à vous tuer plutôt qu'à vous sauver, si vous n'aviez point été écrasé. Enfin, quelle fut notre terreur de ne point vous trouver sous ces ruines! Ils l'ont tué, bien sûr, dis-je tout bas à mon frère; ils l'ont fait disparaître, et l'écroulement de cette hutte n'était que pour donner le change sur la cause de sa mort... Et je le croyais, mon ami, me dit Falster; mais, Dieu merci, il n'en est rien...

Je me trouvais bien heureux d'avoir la vie sauve; mais je regrettai bien vivement les richesses que j'avais amassées déjà sous mon toit, et qui se trouvaient fortement endommagées.

Le roi Belt et son frère firent des commentaires interminables, après que je leur eusse raconté comment j'étais sorti du palais, pour trouver le coupable et la cause de la haine qui l'avait poussé contre moi; car nous ne pouvions plus, dès le lendemain, douter d'une main malveillante, après avoir inspecté les poutres de mon toit, qui étaient sciées assez adroitement, il est vrai, pour déguiser l'intention mauvaise, mais pas assez pourtant pour la faire disparaître complétement à nos yeux.

— Le coupable, après tout, dit le roi Belt qui voulait nous rassurer un peu, est peut-être le hasard.

— Non; le coupable, dis-je en moi-même, n'est autre que le fiancé de la Reine. Mais je ne dis point tout haut ma pensée, de peur que le roi Belt ne crût devoir porter sa plainte au roi Rhaman, qui aurait peut-être pris à cœur de punir : ce qui aurait pu rendre notre position pire encore, tout en ne rendant pas meilleure celle du roi notre hôte.

Depuis ce jour, Falster ne voulut plus me laisser seul; la même hutte nous servit à tous deux. Cette catastrophe, du reste, me fit prendre la résolution d'être plus circonspect, en me révélant que j'avais à mes trousses un ennemi infatigable, qui ne reculerait devant aucun moyen pour me perdre. J'avais d'ailleurs déjà des motifs pour m'en douter. Aussi je décidai de ne plus faire un pas sans savoir où je poserais le pied.

XXXIV

LE LENDEMAIN

La nuit de cette catastrophe se passa vite pour moi : elle fut remplie par un peu de sommeil et par beaucoup de réflexions. J'avais, en effet, vu et entendu tant de choses dans la soirée!

Le lendemain je n'eus plus qu'un désir, ce fut de revoir au grand jour les ruines que je n'avais fait que soupçonner dans les ténèbres de la nuit. Le naturel revient toujours, malgré tout, mon ami, et plus opiniâtre chez l'antiquaire que chez tout autre. Je crois du moins que je n'avais pas d'autre sentiment que celui de la curiosité de l'antiquaire en désirant parcourir les lieux que j'avais singulièrement parcourus quelques heures auparavant.

Mais je n'y fus pas seul; Falster, qui ne paraissait pas disposé à m'abandonner de sitôt aux chances d'un hasard dangereux comme celui de la veille, voulut m'accompagner. J'étais loin d'être fâché de cette prévenance qui me promettait d'avoir à mes côtés quelqu'un à qui confier les impressions que je comptais bien éprouver dans les ruines voisines du palais d'Ouchda.

Le roi Belt, lui, resta au palais pour y recevoir le Rhaman, qui ne manquerait certainement pas de venir lui apporter ses compliments de condoléance pour cette catastrophe à laquelle il avait si heureusement échappé.

Nous nous mîmes donc en route, Falster et moi, inos·
ensiblement armés chacun d'un bon revolver à plusieurs
:oups pour le besoin. Je suivis le même chemin que j'a-
vais suivi la veille autant que je pus le faire. Je savais, en
tout cas, que je devais traverser complétement le marais,
et chercher aventure sur les rives opposées à celles où
nous étions.

Ce trajet ne fut point difficile, et je retrouvai facilement,
au-dessous du pont de l'Intendance, le pont que nous de-
vions prendre. Comme ce pont était de la même fabrique,
était aussi de la même architecture que les autres, mais
lus gracieux pourtant en ce que son dos était formé par
ne couche de terre dans laquelle avaient poussé et crû
s buissons et même des arbres. Il était devenu ainsi un
ntier ombreux fort agréable. Il était plus long, bien plus
ng que le pont de l'Intendance, car il courait d'une rive à
utre, sans s'arrêter dans l'île.

Après avoir traversé le marais, nous ne marchâmes plus
'en tâtonnant, au milieu de sentiers quelquefois très-
 fréquentés, qui serpentaient en labyrinthe au travers
pans de murs, de pierres sculptées, couvertes en partie
mousses, de lichens et de lierre, cachées souvent sous
 broussailles épineuses; le tout dominé par une forêt
grands arbres que j'avais à peine entrevus la veille.

Aussi mon embarras fut-il grand pour découvrir, au
lieu de ces fourrés épais, les ruines que je cherchais.
rès avoir marché quelque temps le nez au vent et l'œil
guet, il me sembla que je m'étais égaré, et nous allions
ourner sur nos pas lorsque les cris d'une orfraie nous
ètèrent tout court en nous donnant quelques frissons.

Nous n'avions point en ce moment, Falster et moi, plus
résolution timide qu'il ne convient à des chercheurs
ventures, mais nous n'étions point habitués à entendre
cri pendant le jour.

— Est-ce bien là, dis-je à Falster, le cri d'un oiseau? Ne
ait-ce pas plutôt un signal malveillant donné à notre
esse par quelque pipeau humain?

— Bah! dit Falster en riant de notre hésitation; l'orfraie est l'oiseau des ruines : donc les ruines ne sont pas loin. Avançons.

Et nous avançâmes résolument, comme deux peureux qui veulent se piquer de bravoure; mais mettant toutefois la main sur nos revolvers. Nous avions bien fait d'avancer, car, après quelques pas, nous nous trouvâmes en face de nos ruines.

Ces ruines étaient fort simples; elles ne nous offrirent rien de bien merveilleux au premier aspect. Nous étions en ce moment dans un petit sentier un peu plus fréquenté que les autres; en face de nous s'élevait un édifice d'assez minces dimensions et crevé par le sommet en divers sens. De chaque côté s'élevaient de grandes murailles qui revenaient vers nous en laissant un espace vide entre elles.

Toutes ces murailles étaient percées de ci et de là d'ouvertures de diverses formes, dont quelques-unes n'occupaient que la moitié de l'épaisseur des murs, et ne donnaient par conséquent aucun jour. Sous les murailles du bâtiment du milieu se trouvait une ouverture assez vaste, qui servait probablement de passage autrefois, et au-delà de laquelle nous aperçûmes le jour, ce qui nous indiquait qu'un autre espace vide était là.

La maçonnerie de ces murailles n'offrait rien de grandiose : il n'y avait point de ces gros moellons taillés et sculptés comme j'en rencontrai tant ailleurs, point d'ornements. Elle se composait d'un massif de mortier très-dur, dans lequel on avait noyé de petites pierres que revêtaient en parement uni des petits moellons piqués, et quelquefois des briques très-solidement appliquées et cimentées ensemble.

Il n'y avait pas de luxe là, mais il y avait une solidité qui paraissait à toute épreuve. Le lierre et toutes sortes de plantes grimpantes tapissaient ces murailles. L'espace vide, en face duquel nous étions, était rempli de grands arbres qu'une main soigneuse maintenait en bon état de propreté : c'était presque un bosquet. Il n'était point diffi-

cile de reconnaître les soins d'une femme en cet endroit, et je soupçonnai que ces ruines étaient probablement la solitude où venait rêver Ouchda, dont le palais était proche. Il y avait là, comme dans les dépendances de chaque palais qui servent à la promenade, des siéges luxueux, formés par des statues mutilées, couchées à terre et artistement revêtues de mousses et de gazons.

Falster et moi, nous nous ingéniâmes à deviner quelle avait pu être, dans la France antique, la destination de semblables édifices. Nous fîmes là-dessus des réflexions à perte de vue; nous en appelâmes à tous nos souvenirs historiques, qui n'étaient pas bien grands, il est vrai, sur les lieux où nous étions; nous cherchâmes à comparer toutes les ruines que nous avions vues déjà avec celles-ci, qui ne leur ressemblaient en rien, et nous ne pûmes rien deviner.

Tout indiquait cependant que là avait dû exister un monument national, bien que la construction ne nous offrît point de luxe. Eh bien, là, comme partout ailleurs, nous fûmes obligés de baisser la tête en reconnaissant que nous ne découvrions rien.

— Pauvres savants que nous sommes! dis-je à Falster. J'imaginais, dans mon cabinet de Caucasipol, que si je mettais seulement le pied sur la vieille terre de France, je la saurais par cœur, je la reconstruirais de toutes pièces : et voilà que je bronche à chaque pas.

Et dire, repris-je en me jetant, pour m'asseoir, sur le dos d'une statue, qu'il y a là une tribu qui prétend descendre des vieux Français, ces héros de la civilisation antique, eux les barbares, les sauvages, les idiots que nous savons!...

— Vous vous trompez, mon ami, me répondit Falster en s'asseyant en face de moi, entre les bras mutilés d'une autre statue; ces gens-là ne sont point idiots. Nous n'en avons point encore vu beaucoup, il est vrai; mais ceux que nous avons vus vous donnent-ils le droit de les juger si sévèrement? Rappelez-vous donc leur physionomie

pleine de finesse, d'astuce, si vous voulez. Qu'en dites-vous? Leur âme ne vous est-elle pas apparue tout entière sur leurs visages? Et ces visages, sont-ce les visages d'hommes idiots? La Reine est-elle une idiote?...

— Oh! non, dis-je en relevant vivement la tête, que j'avais baissée aux premières paroles de Falster pour les écouter plus attentivement.

— Johan est-il un idiot? Non; c'est un homme de la civilisation moderne: il se tait quand il ne peut rien; il parle quand il se croit le plus fort. Et comment se tait-il? comment parle-t-il? vous l'avez vu. Il est venu au devant de nous à notre arrivée; il vous a souri au palais du roi : il ne pouvait faire autrement, il s'est tu; mais il a parlé quand il s'est cru le plus fort. Votre hutte en ruines doit vous rappeler ce qu'il vous a dit. C'est un ennemi fort civilisé, mon cher Daghestan : il veut votre mort, il l'aura peut-être... et vous savez pourquoi, ajouta mon ami en me regardant d'un œil significatif. Il est le fiancé de la Reine; vous, vous êtes peut-être un obstacle qu'il doit briser pour arriver jusqu'au mariage. Qu'en pensez-vous, Daghestan?

Je ne répondis rien.

— Ne croyez-vous pas alors, reprit Falster, que puisqu'il en est ainsi, que puisque cette lutte de la fatalité ne peut nous conduire à rien de bon, que nous ferions bien de nous donner le courage des vrais braves, qui fuient toujours un combat inégal?... Et puis, je ne sais si je me trompe, mais j'ai beaucoup réfléchi depuis hier, et je crois avoir deviné beaucoup de choses. Nous sortons d'un pays où nous avons manqué de laisser notre vie; je ne sais si nous ne sommes pas tombés dans un pays où nous ne sommes guère plus en sûreté. Mon expérience entrevoit ici la guerre civile, et mon instinct la pressent. Rappelez-vous bien ce que vous avez vu et entendu depuis notre arrivée.

Rappelez-vous ce que nous disait hier le roi Rhaman sur le rapprochement des deux tribus, dont l'inimitié

vait fait jusque là sa force. Qui a rêvé ce rapprochement? es Cosaques? Non : ils ne sont point assez intelligents our céla. Les Marocains? Non : à quoi bon d'ailleurs? 'est la tribu des Français. Et pourquoi? Pour soumettre leur tour les Cosaques et les Marocains; pour reprendre ette supériorité qu'ils disent avoir perdue, et qui leur ppartient; pour régner enfin.

Et, s'il faut que je vous dise tout ce que je pense, oui, s régneront, mais après avoir soutenu une lutte où nous rions, nous, bien mauvais visage. Et pourquoi douteriez-ous de leur victoire, dit Falster en me frappant sur le enou, comme pour me réveiller de l'engourdissement où le plongeaient de profonds rêves qui suivaient pourtant rès-avidement la conversation de mon ami; pourquoi outeriez-vous de leur victoire?

Les Cosaques et les Marocains, et toutes ces autres races e métis qui n'ont point d'autre nom ici que celui d'habi-ants de la Nouvelle-Cosaquie, que sont-ils? que font-ils? ortez-les de la chasse, de la pêche, du pillage, à quoi ont-ils bons? Quels monuments ont-ils construits? Quelle ulture ont-ils faite? Quelle amélioration ont-ils recher-hée? Quelle industrie ont-ils? Voyez, regardez autour de ous. Le roi Rhaman peut-être a-t-il quelque velléité de ien faire; son âme, je crois, s'ouvre à la lumière; mais près?...

— Et Ouchda? dis-je avec vivacité.

— Oui, Ouchda, reprit Falster en souriant malignement, ui, Ouchda n'est point la fille des barbares. Peut-être nême est-ce elle qui inspire son père; mais après?...

Tandis que dans la tribu des Français... ah! là, tout est à : commerce, agriculture, industrie, sciences physiques et métaphysiques; tout est là. Regardez chez eux : comme es terres sont bien cultivées; comme leurs troupeaux sont beaux, leur lainage bien préparé; leurs institutions le caste et de famille florissantes; comme leurs femmes sont belles, belles surtout de leur âme; comme elles sont coquettement et richement vêtues!

Et leurs aérostats! leurs aérostats, mon maître, qu'en dites-vous, vous, homme de la civilisation la plus avancée, vous qui recherchez depuis si longtemps ce secret qui est familier chez eux et leur œuvre?... Et cette verge divinatoire que la Reine a mise un jour en vos mains, dans ce ballon, pour vous servir; et ce père Franco qu'elle tient toujours à vos ordres; et cet œil qu'elle a toujours sur vous, de près et de loin... qu'en pensez-vous, mon maître? En Caucasie, que dirait-on de tout cela? Ignorance, superstition, sortilége; spiritisme et jonglerie... Et l'on rirait en haussant les épaules. Vous avez vu cependant...

Vous voyez bien, mon cher, ajouta Falster avec exaltation, que l'intelligence est là, et que là où est l'intelligence doit arriver la victoire. Quittons ce pays, croyez-moi!

— Et la science, la science, dis-je à Falster, cette divinité qui dévore ses adorateurs!

— Et la vie! me répondit-il.

J'étais atterré dans mes convictions. N'ayant plus rien à répondre, je ne répondis plus rien; mais, prenant mon ami par le bras, je l'entraînai plus loin. Il ne disait plus rien non plus; je le voyais inquiet et s'occupant peu de tout ce que nous voyions. Je fus touché de sa résignation à mes volontés.

— Encore quelques jours, rien que quelques jours, lui dis-je alors, et nous reparlerons de tout cela. Mais, en attendant, mon ami, aidez-moi donc à deviner ce peuple, ce grand peuple.

Puis, quittant le bras de Falster, je m'avançai le premier sous les grands arbres et m'enfonçai dans un léger ravin, au fond duquel je trouvai une porte pratiquée dans la muraille. Au delà, nous nous trouvâmes tout à coup dans un petit bois tout rempli d'une légion de statues presque entières, et représentant toutes sortes d'images bizarres, des animaux dont chaque être possédait les membres de tout le règne animal. On voyait des têtes d'oiseau sur le corps d'un lion, la poitrine d'un homme sur le train d'un cheval, des têtes de femmes sur le buste et la queue d'un

serpent. C'était monstrueux, mais c'était brillant d'imagination, quoique d'une exécution assez médiocre.

— Qu'est ceci? dis-je à Falster avec un regard brillant d'espérance.

— Des sottises, me répondit-il, des jeux d'esprit, des fantasmagories de rêveurs.

— Ne serait-ce pas plutôt, lui répliquai-je en souriant, avec l'envie bien arrêtée de contredire, des vérités bizarrement représentées, mais enfin des vérités? Qui nous dit que ces ruines où nous sommes ne sont point les ruines d'un temple, et que nous ne sommes point ici en présence des dieux de la France ancienne? Vos prophètes ne nous disent-ils pas, dans leurs imprécations, que la France renonça un jour au Dieu de ses pères pour se faire une religion à elle? Des historiens anciens, les plus avérés du Soudan, du Bornéo, de la Chine, du Séeland même, de la Pologne, aussi bien que de la Caucasie, ne nous disent-ils pas, dans les quelques mots qu'ils nous ont transmis sur l'antiquité, la même chose?

— Je ne suis point un savant, mais je sais cela, répondit Falster. Je sais même que les nouveaux dieux de la France furent l'or, l'argent, le luxe, les plaisirs, l'ambition, la luxure. Je sais même encore que beaucoup avaient élevé des autels à la légèreté, la calomnie, la médisance, la colère, l'égoïsme, au vol même, dit un historien, non point au vol brutal des grands chemins, mais au vol des honnêtes gens, au vol domestique et de confiance.

— Eh bien, qui nous dit que ce ne sont point là les images de leurs dieux? dis-je à Falster en tremblant de n'être point contredit par lui.

Mais Falster s'anima tout à coup.

— Quoi! vous croiriez tous ces historiens-là, me dit-il, vous, homme de la civilisation moderne, vous, un savant, un penseur! Vous croyez des historiens qui vivaient on ne sait quand, s'ils ont vécu! Vous croyez toutes ces prophéties qui viennent on ne sait d'où, et que dix plumes diverses peut-être et de dix époques différentes ont revues,

corrigées et probablement considérablement augmentées! Vous croyez cela, vous! Vous croyez qu'un peuple comme le peuple français, que vous tenez en si grand honneur de civilisation, aurait adoré des vices ailleurs que dans l'intérieur de son cœur; qu'il leur aurait élevé des autels pour s'agenouiller sérieusement devant eux! Mais vous croyez donc ce peuple-là stupide? Non, mon ami, non, il n'était point stupide; et vos prophètes, et vos historiens, s'ils sont vrais, n'ont fait que des allégories, croyez-m'en, des allégories que nous autres badauds du jour nous avons prises au positif.

L'énergique apostrophe de Falster était comme je le désirais : il avait dit tout ce que je pensais. Cependant, par un bizarre caprice de mon esprit, je le trouvai un peu hardi de rayer ainsi d'un seul trait l'enseignement de tant de siècles. Il est vrai de dire aussi que je me sentais un peu honteux, moi un savant, un philosophe, un antiquaire à prétentions réformatrices, de me trouver ainsi devancé et pris en défaut par un homme qui n'écrit point, et que je n'aurais point été fâché d'instruire.

Aussi, je ne voulus point me rendre de suite. Je ne me sentais certainement point en veine de soutenir comme sérieux ce que je n'avais avancé d'abord que comme un jeu d'esprit, mais je voulais prendre mon temps. Un peu d'orgueil me retenait peut-être.

— Qui sait, dis-je à Falster, ce que nous devons penser ici? Laissez-moi voir pendant quelques jours encore, puis nous jugerons...

XXXV

UNE VISITE AU PALAIS D'OUCHDA

Je ne regardai point Falster en lui parlant de la sorte; il me semblait qu'il devait y avoir de la rougeur sur mon front, car je venais de mentir à ma franchise habituelle. Un instant de silence s'établit entre nous : nous paraissions

tout occupés de l'art antique qui était là, sous nos mains. Entraînés d'un objet à l'autre, nous avançâmes ainsi en tournant les ruines dans lesquelles nous étions entrés; mais nous fûmes bientôt arrêtés par une muraille que nous n'eûmes point de peine à reconnaître pour être de construction moderne, et même de la construction des Cosaques.

C'était, en effet, le mur du palais d'Ouchda. Une poterne était là, devant nous, communiquant du palais aux ruines; mais nous n'osâmes point la franchir, quelque envie que nous en eussions. Nous la regardions avec beaucoup de curiosité, cherchant à voir et à deviner ce qu'il y avait au delà, lorsque nous vîmes sur le seuil une apparition qui surgit tout à coup, et qui me pétrifia de souvenir, moi, mais qui donna confiance à Falster : c'était mon ours de Lining, que Falster n'avait point raison de haïr comme moi. Il nous fit signe de le suivre.

— Non pas, dis-je à mon ami en le retenant par le bras : c'est un piége. N'est-il pas vrai qu'ici la demeure des femmes, et des femmes royales surtout, est interdite aux hommes? Les femmes de la Nouvelle-Cosaquie, je le crois du moins, ont des gynécées où nous n'avons point encore pénétré; elles n'ont point non plus été invitées à aucun de nos galas : donc elles sont séquestrées! donc nous ne devons point les visiter, sans autorisation compétente du moins! Voilà mon avis, et je ne suis point autorisé à en avoir un autre. Je me méfie des gens de cette tribu-là, et pour cause; je me méfie surtout de ce cadet-là, qui nous appelle. Soyons prudents, mon ami; ne donnons pas prise sur nous et sur notre tête. Il y a probablement quelque loi que nous ignorons, et qui nous rendra corvéables de leur potence. Halte là, mon ami!

— Qui vous envoie vers nous, Cheorchek? dit Falster en s'avançant vers mon ennemi au poignet de fer, qui se tenait à moitié tourné vers nous et ne cessait de nous inviter à le suivre, en faisant une horrible grimace qu'il prenait évidemment pour un sourire.

— La fille du roi, répondit-il ; elle vous attend.

Je résistai encore ; mais Falster franchit délibérément la poterne, en faisant un geste admirable de hardiesse, et je le suivis.

Et je fis bien, mon ami. Nous nous trouvâmes dans une petite cour, dans un véritable musée, tout resplendissant de richesses artistiques de premier ordre et d'une antiquité sans conteste, que je n'eus point le temps d'inspecter pour le moment, il est vrai, mais qui me firent oublier complétement la potence que j'avais tant redoutée. Tout était admirablement rangé là ; l'ordre sentait l'intelligence.

Nous n'étions plus évidemment en Cosaquie, et, pour que l'illusion fût complète, nous n'eûmes plus devant nous les huttes des sauvages, mais un palais, un véritable palais d'hommes civilisés, un palais comme il n'y en a pas dans la Caucasie.

Ce palais, mon ami, était aussi probablement un monument unique en ce pays : il n'avait point dû être élevé par les mains de nos hôtes ni par celles de leurs prédécesseurs, Cosaques, ou Marocains ou métis. Il n'y avait rien en lui qui sentît leur architecture. Il venait donc de plus loin.

C'était pour moi, et sans aucun doute, un monument de la France antique. Ce que les derniers peuples y avaient ajouté se voyait aisément, car ce monument avait subi, comme tous les autres, les injures du temps, des guerres et des barbares. Les derniers barbares cependant avaient eu honte, il paraît, des dévastations de leurs ancêtres, car ils avaient un peu réparé, à leur manière, il est vrai, mais enfin ils avaient réparé, ce qui me les rendit presque chers.

Je ne te dirai rien pour l'instant, mon ami, de ce monument, de ses sculptures, de ses tourelles, de ce splendide trésor des arts enfin. Tout cela était égratigné, mutilé, fortement en ruines, et, ce qui est pire, c'est que tout cela était refait bêtement, hideusement par les architectes des

uttes et des palais royaux, par les constructeurs des onts que tu sais. Ils avaient posé des têtes et des bras ouvés dans leurs fouilles sur des bustes bien étonnés de s recevoir assurément; mais comment faire? Les bustes 'avaient point de tête, et il en fallait; point de bras, et il n fallait; point de jambes, et il en fallait : et personne our en faire. Pauvres artistes!

Ce monument-là était habitable pourtant, et il était, en ffet, habité, habité par une femme de sentiment, une emme de goût, que je n'appellerai plus barbare à cause e sa bonne volonté. Je ne pus jeter qu'un coup d'œil sur e palais en ce moment, je n'eus pas le temps de l'examiner avantage, car Cheorchek marchait toujours, et Falster n'entraînait par la main, comme une mère fait à son en-ant; il se doutait bien que je serais resté là une éternité n contemplation.

Nous montâmes par un escalier magnifique jusqu'au remier étage, qui était terminé dans sa partie supérieure ar des troncs d'arbres ajustés aussi bien que le pouvaient aire les ouvriers restaurateurs. Sur le palier du premier tage nous fûmes reçus par Ouchda, qui nous regardait vec ébahissement, et que je fus sur le point d'embrasser ans respect, tant j'admirais son bon goût.

— Oh! c'est admirable! s'écria-t-elle aussitôt en se re-ournant vers l'intérieur de l'appartement, dont la porte tait restée ouverte. Tu avais deviné juste, Nhohelle; voilà es messieurs.

Et la jeune fille, légère comme une biche, s'élança en rappant naïvement dans ses mains vers Nhohelle, qu'elle aisit par le cou pour l'embrasser.

Nhohelle, la Reine, car c'était elle, resta grave et silen-ieuse; elle ne comprenait rien, sans doute, à cette effer-escente démonstration de gaieté, ou peut-être la compre-ait-elle à son point de vue. Son point de vue, en ce cas, e devait point être celui sous lequel Ouchda voulait nous pparaître; car la Reine comprenait trop bien que la divi-ation dont elle venait de donner une preuve n'était point

un miracle ni une nouveauté pour la fille du roi. Ouchda s'était donc trahie par son accès de joie, mais point pour nous. La Reine reçut cependant avec beaucoup de patience les baisers de la jeune fille, puis se leva pour nous saluer.

— Excusez *notre* joie, messieurs, nous dit-elle avec un fin sourire, elle est bien naturelle à *notre* âge. Madame se livre depuis quelque temps à l'étude du magnétisme, sous ma direction. Je suis son institutrice, mais son institutrice malheureuse, car je n'ai encore réussi qu'à moitié dans le but de mes leçons. Madame connaît très-bien les secrets du magnétisme, je les lui ai révélés; mais son fluide est rebelle à tous mes efforts : je n'ai point encore pu l'endormir du sommeil somnambulique, ce qui est cause que ses convictions sont un peu revêches à mes théories. Elle voudrait voir, elle voudrait ressentir en elle-même les divins effets du fluide.

Mais il n'en est point de même chez moi : le fluide magnétique se développe seul ou à peu près. Aussi, tout à l'heure, pour convaincre ma royale élève, me suis-je endormie en lui recommandant de m'interroger, de me demander un renseignement qui pouvait l'intéresser, et qu'elle pourrait vérifier aussitôt. Madame m'a demandé, continua la Reine d'un ton plein de malice, pendant qu'Ouchda, rougissant comme une enfant prise en défaut, lui posait son doigt sur les lèvres en s'écriant : Oh ! ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela !... madame m'a demandé, reprit la Reine en modifiant probablement la question qui lui avait été faite, où étaient les hôtes du roi Rhaman. — Dans les ruines de votre palais, lui ai-je dit... et je m'éveillai aussitôt.

Cheorchek fut appelé de suite, puis envoyé au-devant de vous, pour vous inviter, de la part de madame, à venir visiter son palais. Voilà pourquoi, messieurs, ajouta la Reine, qui avait tout l'esprit d'une femme de la civilisation moderne, madame a témoigné une si grande joie à votre arrivée, car elle vous en devait une partie pour le plaisir de voir les hôtes du roi, son père, chez elle, et à

moi une partie pour reconnaître la justesse de ma vision.

Ouchda paraissait bien satisfaite de l'interprétation de la Reine, et le lui témoigna par un serrement de main convulsif de joie. Falster, lui, souriait de l'esprit fin et délicat de la Reine. Pour moi, j'admirais de tout mon cœur cette femme incomparable.

— Mais, madame, lui dis-je après un instant de silence, vous me parlez du magnétisme animal comme on en parle dans nos académies de la Caucasie, où l'on attribue la gloire de la révélation de ce spiritualisme à l'un de nos compatriotes qui vit encore.

— J'en suis fâchée pour vos académies, me répondit la Reine avec un sourire fascinateur, mais notre tribu, quelques-uns de notre tribu au moins ont toujours possédé ces secrets, qui nous ont été transmis par nos pères de toute éternité peut-être. En ce moment, moi seule ici en suis dépositaire, pour les pratiquer au moins, car les principes du magnétisme ne sont plus chez nous des secrets. On les enseigne dans notre tribu à tous ceux qui veulent savoir. Mais malheureusement on les dédaigne, et, comme on les dédaigne, il est enjoint aux chefs de la tribu de les connaître, de les étudier constamment, afin de les conserver comme nous les avons reçus.

Les chefs, chez nous, doivent du reste être également initiés à toutes les connaiseances que nos pères nous ont léguées. Ils en sont les dépositaires naturels. Nous ne devons rien perdre de ce qui nous vient de nos ancêtres : c'est un point religieux chez nous.

— Je le vois, et j'en admire plus encore vos ancêtres, s'il est possible, ainsi que votre tribu, madame, dis-je en jetant autour de moi un regard de curiosité qui n'était pas le premier.

Nous étions, en effet, dans une chambre vaste et remplie de merveilles, d'objets d'art magnifiques, provenant de fouilles pratiquées par les ordres d'Ouchda. Tout cela pourtant n'eut plus qu'un regard de moi, tant je m'habituais déjà aux prodiges de ce pays antique, ou peut-être

avais-je une autre préoccupation. C'est qu'en effet il y avait là, pêle-mêle avec tous les bijoux de ce trésor artistique, tous les ustensiles d'un chimiste de première force. Mon Dieu! me disais-je, où suis-je donc? Et moi qui croyais arriver ici en pleine barbarie! Falster avait sans doute deviné depuis longtemps déjà ma préoccupation la plus intime, et entendu ce que mon esprit et mon cœur disaient, cependant bien bas, car il souriait de mon étonnement comme un homme que plus rien n'étonnait.

— C'est ici notre cabinet de chimie, nous dit la Reine, qui probablement m'avait aussi deviné. Madame a désiré depuis quelques jours participer à mes expériences, et je me suis installée dans son palais; mais, en vérité, je ne suis pas forte dans cette science, et je suis une fort mauvaise institutrice, qui ne peut réussir à faire passer dans l'intelligence de son élève le peu qu'elle sait.

— Je voudrais bien savoir pourtant, dit Ouchda avec une grande envie. La science est une si belle chose! Elle fait d'un sauvage un homme de la civilisation, n'est-ce pas, messieurs? ajouta-t-elle en nous regardant.

— Vous l'avez dit, madame, répondîmes-nous, Falster et moi.

— C'est vrai, dit la Reine, mais nous voulons peut-être trop apprendre à la fois. Peut-être eussions-nous mieux fait de nous adonner à une seule chose d'abord : à la chimie, ou au magnétisme, ou...

— Eh bien, restons-en au magnétisme, répondit vivement Ouchda. Il est plus attrayant, et j'y crois si fermement maintenant que je ne serai, bien sûr, plus rebelle à son fluide mystérieux. Croyez-vous à cette science, messieurs? nous dit Ouchda avec des yeux pétillants de curiosité.

— J'y crois bien sincèrement, répondit très-sérieusement Falster.

— Et moi, répondis-je de mon côté sons l'œil interrogateur d'Ouchda et de la Reine, j'ai professé cette science avec quelque succès à Caucasipol, et, de plus, je me suis

toujours montré jusqu'à ce jour un sujet très-lucide. Seulement, je ne m'endors pas seul; je ne suis point encore arrivé à cette perfection.

— Mais vous vous endormez très-bien sous le regard et les attouchements d'un magnétiseur? dit la Reine qui s'avança vers moi avec le sans-gêne du savant qui ne connaît point de sexe, me prit les mains selon le rit sacramentel, et me darda un regard sous lequel je m'endormis aussitôt.

— Parfait, madame! s'écria Falster émerveillé. Je n'ai jamais vu mieux faire.

— Interrogez-le maintenant, dit la Reine à Falster; il vous répondra, car je le veux, et je vous assure que mon pouvoir magnétique est irrésistible.

— Je ne saurais mieux faire alors, répondit Falster, que de lui demander en quels lieux il est. Je suis sûr que si, endormi, il a les mêmes désirs qu'éveillé, il verra bien des choses qui lui feront plaisir.

— Belle idée! dit la Reine. je vous aiderai de tous mes vœux.

Puis, posant un doigt sur mon front, elle fit signe à mon ami de m'interroger, ce qu'il fit avec la plus grande curiosité.

Un voile épais se déchira tout à coup devant mes yeux. Je n'étais plus à Figuig; je n'étais plus au milieu des ruines; je ne voyais plus ni Cosaques, ni huttes : je me trouvais en face d'un spectacle des plus émerveillants. Aussi mon admiration ne put-elle rien décrire avec calme; elle éclata en exclamations, en cris sibyllins. — Paris!... m'écriai-je; mais c'est ici Paris!

— En doutiez-vous, homme de peu de foi? me dit la Reine avec satisfaction. Et moi aussi je l'ai vu depuis longtemps; ne vous l'avais-je pas dit d'ailleurs?

J'étais si oppressé que je ne pus plus rien dire. La Reine passa de nouveau son doigt sur mon front, et je devins plus calme.

— Soyez calme, me dit-elle alors, et voyez.

point séduit par ses grâces, par sa science, aussi élevée au-dessus des gens de Figuig, q au-dessus de la terre?

— Oui, parlez-moi de la reine, répondit F chant à grands pas... une syrène... une de prêtresse probablement de la déesse Ven n'irez pas...

Nous continuâmes de marcher en disput qu'au palais de l'Intendance, où j'avais hâte admirer ce que j'avais vu dans mon sommei nation, toute bouillante encore de mon b voyait plus ni marais, ni huttes, et ma vervi sable d'exaltation, en refaisant pour Falster les palais, et l'animation de leur entourage encore en regardant cette hideuse solitude.

XXXVI

LE RENDEZ-VOUS

Au lever du soleil, le lendemain, je ne d Falster, lui, dormait profondément. Aussi j faisant le moins de bruit possible, et sortis notre hutte. Mais j'avais à peine mis le pied s palais, que je le vis sur mes talons.

— Vous êtes fou, Daghestan, me dit-il a pleins de colère. Ce que vous faites là, n'es rage; ce n'est ni le courage d'un philosoph le courage d'un savant qui se dévoue; c'est

— Vous croyez donc alors, lui répondis-je vaincu, que la reine me tend un piège? Elle cette intelligence que vous avez tant admir Vous la croiriez assez peu habile pour dres devant vous, devant Ouchda! Vous croiriez si peu le roi, qu'elle provoquât ainsi sa ven

molant ses hôtes! Oh! non, non... Vous voyez bien, mon cher ami, que je ne suis pas fou, et que je le serais bien plus, en n'allant point à ce rendez-vous, en refusant d'apprendre ce que personne autre ne pourra m'apprendre, et en témoignant de la méfiance pour une femme qui jusqu'à présent a veillé sur moi, comme une mère sur son enfant.

Rappelez-vous Lining et ses déserts; rappelez-vous la soirée d'hier, et je vous rappellerai, moi, mon emprisonnement et ma condamnation à mort au palais de la reine.

Je n'ai donc rien à craindre, croyez le bien. D'ailleurs je reviendrai dans trois heures : si je ne suis point arrivé dans trois heures, demandez à la reine où je suis, et faites-moi réclamer par le roi, votre frère, au roi Rhaman.

Falster était à peu près convaincu de la bonté de mon raisonnement. Je le crus du moins, car il me regarda avec des yeux pleins d'amitié, et ne me répondit pas. Je profitai de son silence que j'acceptai comme une permission de m'éloigner : je lui serrai la main, et partis aussi vite que je le pus, pour n'avoir point à subir les objections d'un nouveau combat.

Lorsque j'eus fait assez de chemin pour penser que j'allais le perdre de vue, je me retournai vers lui. Il était toujours à la même place, me suivant des yeux, dans une attitude que je pris pour une attitude de découragement. Je le saluai de la main, et m'enfuis sous les grands arbres de la forêt; la forêt est partout en ce pays.

Je ne tardai point d'arriver au pont en ruines, dont la Reine m'avait parlé, et qui était si tristement resté gravé dans mon souvenir. Après avoir traversé les nombreuses et profondes crevasses du sol qui l'entoure, quelquefois sur des troncs d'arbres jetés en travers, quelquefois en posant le pied sur des pointes de rochers qui me servaient de passerelles, je me trouvai, au-delà du pont, juste au point désigné.

Là je trouvai en effet un homme vers lequel je m'avançai, et que je reconnus aussitôt. C'était Cheorchek.

Cheorchek m'indiqua de la main le chemin que je devais suivre : allez, par là, ajouta-t-il dans un jargon que j'eus peine à comprendre, et que je connaissais pourtant déjà, et au premier homme de notre tribu que vous rencontrerez, vous direz : *Jehovah*... puis suivez-le.

Je fis comme Cheorchek m'avait dit.

Je n'avais certainement pas peur, mais ce mystère m'émotionnait, et je trouvais au moins étrange que la Reine eût confié mon sort à l'homme qui m'avait déjà tant tourmenté. Aussi, tout en suivant l'avis de Cheorchek, je ne cessai d'avoir l'œil au guet et de bien dépister les endroits où je passais et d'aussi loin que je le pouvais.

Mon premier soin fut, lorsque j'eus fait quelques pas au delà du pont, après avoir quitté Cheorchek, de regarder derrière moi, pour voir quelle attitude il conservait. Je ne le vis plus. En cherchant de mes regards avec une inquiétude qui n'était qu'une sottise, car il ne pouvait pas rester éternellement immobile à la même place, je l'aperçus au faîte d'un grand arbre, où il faisait manœuvrer un fil de fer, que je n'avais point aperçu. Ce fil se continuait au-dessus de ma tête, attaché de distance en distance à des arbres qui longeaient le sentier que je suivais.

Un télégraphe, m'écriai-je à part moi, avec une surprise bien naturelle, il me semble! Un télégraphe électrique ici! dans la Nouvelle-Cosaquie, chez des barbares, lorsqu'il fonctionne depuis quelques années à peine chez nous, au centre de la civilisation! Oh! non, non, répétai-je en souriant dédaigneusement... Cependant, ajoutai-je après un instant de réflexion, j'ai vu ici les merveilles du magnétisme animal; j'ai vu un cabinet de chimie; pourquoi ne trouverais-je pas encore les mystères de la physique en action dans le pays de la Reine?

Je m'étais arrêté pour faire ces réflexions, et je regardais comme un badaud le fil qui ne bougeait pas, mais qui me paraissait continuer son chemin sur le chemin que je devais suivre.

Puis, instinctivement je reportai mes regards vers l'ar-

rent en ce moment à l'esprit, et je cherchai tout autour de moi des yeux ce qui pouvait me redonner la confiance que je n'avais plus.

— Vous m'êtes confié pour vous instruire, reprit Johan en paraissant ne pas comprendre les motifs de mon hésitation, je remplirai ma mission en galant homme. Si donc vous désirez avant tout voir notre petit Paris, ajouta-t-il en me montrant de la main les quelques huttes qui environnaient la sienne, je suis à vos ordres; parlez, monsieur Daghestan.

Sans attendre ma réponse, Johan sortit alors de sa maison, et, marchant devant moi, il s'avança au milieu du village. Je le suivis : ma confiance revenait un peu. Je me rangeai à ses côtés, bien décidé à ne plus craindre désormais, tout en restant prudent, et à profiter de sa bonne volonté pour l'interroger à mon aise.

XXXVII

LE PETIT PARIS

Le village du petit Paris me parut propre; il sentait l'aisance de l'ordre et du bon vouloir : c'est tout ce que j'en peux dire pour faire son éloge. A l'encontre des villages de nos contrées, dont le moindre a ses rues, et ses maisons régulièrement alignées sur les rues, les maisons du petit Paris étaient plantées selon la volonté des propriétaires, et isolées les unes des autres. Chacune était entourée d'un petit verger sans enclos, composé d'arbres à fruit; quelques-unes y joignaient un petit jardin orné de fleurs des champs, que la culture avait embellies.

Mais toutes étaient de même structure, de mêmes dimensions à peu près. On n'aurait pu dire, à les voir, si ceux qui les habitaient étaient plus riches les uns que les autres. Aucune de ces huttes ne fermait à clé : j'en témoignai toute ma surprise à Johan qui me fit comprendre que

dans son heureux coin de terre les voleurs n'étaient pas bien redoutés.

Imprime, mon ami, cette nouvelle en lettres d'or dans ta gazette, pour faire réfléchir le moraliste sur les avantages et les inconvénients de la civilisation.

Mais... après tout, que pouvait-on voler là? On ne prend rien à qui n'a rien. Et pourtant, puisqu'il faut tout dire, j'ai vu des prisons à quelque distance du village. Il est vrai que là où il n'y a point d'or à prendre, il peut y avoir, comme je l'appris des récits de Johan, des pommes de terre. C'est, il paraît, précisément cette fortune-là qui tente quelquefois les picoreurs du petit Paris, et les rend coupables.

Heureux, en tout cas, heureux peuple, dis-je à Johan, que celui qui ne trouve à prendre dans ses trésors que quelques fruits! Heureux le peuple qui ne connaît point tous ces vols raffinés qui chez nous savent si bien échapper aux atteintes de la loi, quand ils ne sont pas assez habilement faits, pour conquérir des louanges et des honneurs!

Je ne veux pas dire pourtant, mon ami, que ce peuple est un peuple de Dieux : non, c'est un peuple d'hommes; et l'homme est toujours homme. Il a donc des vices, et il commet des crimes; et, comme il est en société, la loi lui fait des délits.

Mais il paraît qu'en ce moment les crimes et les délits étaient nuls au petit Paris, car les prisons étaient vides.

Tant mieux, m'écriai-je avec effroi, à la vue de ces horribles prisons que me montrait mon guide!

Ces prisons, mon ami, écoute-moi sans frémir, si tu le peux, ces prisons sont des puits profonds, très-profonds, où l'on descend le coupable, à l'aide d'une corde, pour le remonter de même à l'expiration de sa peine. Oh! la loi n'est pas douce au petit Paris, et le conseil des Anciens, qui juge tout et sans appel, ne pactise jamais avec aucune considération. Tout crime ou tout délit, qui lui est dénoncé ou qu'il découvre, ne regarde que lui, rien que

et il en poursuit la réparation activement et sans re-
e, sans s'occuper de l'intervention des parties lésées.
tte police regarde la tribu seule; le gouvernement,
persuadé qu'elle sera bien faite, ne s'en occupe pas.
perd point pour cela ses droits qui restent tout en-
; mais il ne garde pour lui que la connaissance et la
ession des délits et des crimes qui attaquent la société
mune, et non la tribu seule.
ut cela ne me parut point mal; et j'écoutais attenti-
ent Johan qui me donnait tous ces détails avec beau-
de complaisance.
us ne vîmes personne dans le village, pas même un
es enfants qu'on rencontre en si grand nombre dans
les nôtres. J'en fis la remarque à Johan.
- Rappelez-vous donc, me dit mon guide, que les en-
s ne sont point sous la surveillance des parents qui les
eillent toujours fort mal; qu'ils ne sont confiés qu'à
arde de la tribu, qui a soin de ne pas les laisser vaguer
s les chemins.
s enfants ne sont point libres chez nous, c'est notre
ème; ils ne doivent pas l'être, jusqu'à ce qu'ils aient
is à se servir de la liberté. Aussi, depuis le bas âge
u'à vingt ans pour les filles, vingt-cinq pour les gar-
s, ne doivent-ils qu'obéir. Ils sont élevés, et ils travail-
sous les ordres de ceux que le conseil des Anciens a
nnus capables.
ous nous sommes toujours bien trouvés de cette insti-
on nationale, continua Johan. Je ne doute point, pour
, que la plus grande partie des parents ne soit disposée
nner une bonne et solide instruction aux enfants;
s qu'elle instruction? Chacun la comprend à sa ma-
e; et assurément elle ne serait que trop variée, si elle
ait pas trop mauvaise souvent. Elle n'atteindrait donc
le but, la vigueur, que notre tribu ambitionne...
puis, vous le savez sans doute, le mariage chez nous
complétement libre, me dit tout naïvement Johan.
s enfants voulez-vous que nous donne une fille avant

vingt ans, et un jeune homme avant vingt-cinq? Nous voulons conserver nos filles et nos femmes fortes et de bonne constitution; nous voulons avoir des enfants dont la santé fera honneur à notre sang. En tenant nos enfants en tutelle jusqu'à cet âge, nous atteignons notre but. Vous en jugerez vous-même, du reste, si vous voulez me suivre.

Je suivis volontiers Johan, qui me conduisit au delà du village, où je vis une culture admirable d'ordre et de netteté. Toutes les céréales y étaient plus belles que je n'en avais vu en aucun autre lieu du monde. La pomme de terre, dont je ne cesserai de parler que lorsque je cesserai d'écrire, ce fruit unique que je n'ai rencontré dans aucun de mes voyages, et que nous méconnaissons complétement en Caucasie, est là d'une venue merveilleuse. Elle y est une succédanée précieuse des céréales, si elle ne marche pas de pair avec elles.

Eh bien, cette culture est en grande partie l'œuvre des femmes et des enfants; les hommes, eux, s'occupent plus spécialement de la chasse, de quelques travaux d'art, qui sont en vigueur dans cette tribu et du commerce.

Nous nous trouvâmes bientôt dans une vaste plaine, que je ne vis qu'en y entrant, car elle m'avait été jusque-là cachée par un rideau d'arbres. Elle était en ce moment couverte d'une légion de travailleurs de tous les âges de l'enfance et de la jeunesse, qui, sous la conduite de personnes plus âgées, paraissaient activement occupés, les garçons d'un côté, les filles de l'autre; mais dans un éloignement assez grand les uns des autres pour qu'il ne pût y avoir aucune communication entre les deux camps.

— Croyez-vous, dis-je à Johan, que ces jeunes gens ne trompent jamais votre surveillance, et n'enfreignent jamais vos lois?

— Jamais, dit-il... de mémoire d'homme au moins. Pour moi, je n'ai jamais vu aucun de ces jeunes gens dans nos prisons, où le coupable serait certainement condamné à attendre sa majorité. Pourquoi d'ailleurs manqueraient-ils à nos lois? Qui les y porterait? Nous? Un coupable ne

rouverait d'excuse auprès de personne dans la tribu : eurs passions? La loi les réprime et la prudence leur évite a tentation.

— C'est parfait, dis-je à Johan, d'autant plus parfait que je vois vos élèves confirmer par leur bonne tenue et eur bonne santé apparente, la sagessse de votre loi.

Je venais, en effet, de m'approcher de ces enfants, et 'avais pu voir de mes yeux ce que m'avait dit mon guide.

— Vous voyez, Monsieur, voilà nos enfants, me dit Johan, satisfait de l'impression que m'avait faite la vue des élèves de sa tribu... Venez voir maintenant nos femmes.

Nous quittâmes alors la double armée de nos petits travailleurs, et nous repassâmes le rideau des grands arbres, pour nous avancer dans une autre direction, sans nous éloigner de beaucoup pourtant du village.

Mais avant de sortir définitivement de la petite ferme où nous étions, je jetai un dernier regard sur elle, car une pensée venait de se faire dans mon esprit.

— Et... dis-je à Johan, en le regardant fixement sans qu'il sourcillât le moins du monde, comme un homme qui conserverait quelque arrière-pensée au milieu des témoignages de franchise qu'il me donnait, quand ces enfants sortent de votre tutelle, qu'en faites-vous?

— Ils deviennent ce qu'ils veulent, me répondit-il; chacun peut suivre son goût dès lors, car toutes nos carrières lui sont ouvertes. Mais la première chose qu'ils font ordinairement, c'est de se marier, et personne n'y met obstacle. Toutes nos filles sont à leur disposition. Il n'y a pour eux que la difficulté du goût.

Le mariage et ses apprêts sont simples chez nous. Le choix une fois fait, la famille le sanctionne, et le sanctionne toujours dans un repas d'amis. L'union dure tant qu'elle plaît aux deux conjoints; elle ne peut se défaire que sous certaines réserves et à certaines conditions; mais elle n'est, en tout cas, que momentanée, si l'on veut; perpétuelle, si l'on veut encore.

— Il n'y a donc point de dot chez vous, dis-je vivement

18

à Johan, en lui exprimant une pensée qui m'était déjà venue depuis quelques instants, et que je n'avais point exprimée plutôt, pour ne point entraver sa narration! Comment vivent alors les nouveaux époux?

— En travaillant avec tous les membres de la tribu, me répondit Johan. Il y a toujours là du travail pour la femme. L'homme, comme vous le savez, se fait chasseur, commerçant ou artiste.

Les biens, chez nous, n'appartiennent à personne; ils appartiennent à la tribu. Il y a donc là du travail et du produit pour tous. La mort fait de temps en temps malheureusement quelque trouée dans nos familles; c'est de la place pour les nouveaux venus. Quand les terres cultivées paraissent, malgré tout, de trop petite étendue, ce qui est excessivement rare, pour suffire aux besoins probables des cultivateurs, nous défrichons quelque coin de bois, et nous étendons ainsi notre rapport.

Il résulte de là qu'il y a peu d'envie chez nous, peu de jalousie, peu de vols, puisque les biens sont en commun, le travail aussi.

— Et les paresseux, qu'en faites-vous, dis je à Johan?

— Les paresseux sont presque inconnus chez nous, me répondit-il; il y en a pourtant. On leur donne le pain de l'aumône à nos portes, mais on ne leur ménage pas les humiliations. On les fuit dans nos réunions et dans nos plaisirs; nos filles ne veulent point les voir; nos familles ne leur parlent que pour les envoyer au travail; on les stigmatise de la flétrissure de mendiants. Il est rare alors qu'au milieu de tous ces tourments, ils ne renoncent pas à leur vie errante, pour rentrer dans la vie commune.

Je ne répondis plus rien à Johan, mais j'admirai silencieusement la sagesse des lois de sa tribu. Je quittai définitivement alors la ferme des enfants pour entrer sur les terrains communs du village du petit Paris.

Il y avait là plusieurs escouades de femmes de tous les âges, travaillant avec toute l'activité de gens heureux et avides d'un bon résultat.

Le teint de toutes ces femmes était hâlé par le grand air es champs; un sang généreux et fortement coloré paraisit couler dans leurs veines. Leurs formes étaient fermes musculeuses : sans être démesurément fortes comme elles des hercules de certains pays, elles me parurent ien constituées. Toutes ces travailleuses étaient fort causeuses au milieu de leurs occupations, et j'entendais les onversations traverser les distances avec un entrain adirable. Les rires joyeux ne manquaient pas de leur onner leur animation.

Ces femmes, même les plus jeunes, étaient fort à l'aise ans leur costume; si elles n'étaient pas nues, comme je ai vu dans d'autres contrées, il s'en fallait de peu. Mais pudeur n'est, il paraît, que ce qu'on la fait; car elles ne araissaient point se soucier beaucoup de la légèreté de eur toilette.

La nudité n'est du reste, pour ces femmes, que la toiette du travail; les jours fériés et les heures de chômage, lles se couvrent de vêtements qui révèlent chez elles une oquetterie de bon goût. Elles ne laissent voir alors que eur visage, et aussi pourtant le bout de leurs doigts, le este de la main demeurant emprisonné dans des espèces le gants d'étoffe, presqu'aussi élégants que ceux de nos elles dames de la Caucasie.

Leur toilette la plus recherchée ne diffère guère de la oilette ordinaire que par la propreté plus exquise de 'étoffe. Cette étoffe d'ailleurs est toujours fort simple, et l'offre pas grand choix; elle leur vient de leur commerce ivec leurs voisins, qui paraissent avoir juré entr'eux de ie point gâter le goût de leurs clients.

Mais aucune étoffe, quelque belle, quelque luxueuse qu'elle soit, n'est jamais employée dans l'habit national, qui est toujours l'habit des jours de fête. Cet habit dont la orme est toujours semblable aux autres habits, se compose de peaux de bêtes, qu'ils tannent à leur manière, en conservant en dehors le pelage de l'animal. Le buste est très-gracieusement emprisonné dans une sorte de veste,

qui prend bien et serre la taille, à l'aide d'un large ruban de peau. Cette veste est de la peau d'un animal à poil ras, l'été, et à long poil, l'hiver. Le reste du corps est revêtu d'un pantalon quelquefois rassorti, quelquefois de couleur différente, qui descend jusqu'au bas de la jambe, où il est serré par une lanière étroite que tout l'art de la coquetterie s'efforce de déguiser. Une jupe à larges plis et de peau de bête encore, mais qui doit différer de couleur, recouvre le pantalon jusqu'à la moitié de la jambe seulement.

La reine seule et sa famille a le droit et le devoir même de faire descendre cette jupe jusqu'au bas de la jambe.

La coiffure se compose d'un petit chapeau fait avec le poil d'un animal à poil ras, sur lequel elles laissent flotter, chacune à son goût, des plumes d'oiseaux, les plus brillantes qu'elles peuvent trouver et dont elles savent marier les couleurs avec beaucoup d'art.

La reine seule a le droit de couvrir son chapeau de plumes blanches.

Ce costume est fort pittoresque, mon ami, quoi qu'il puisse te paraître à la description; et je l'ai toujours trouvé arrangé et porté avec une exquise distinction.

Notre arrivée au milieu des champs ne manqua point d'éveiller l'attention des travailleuses qui me regardèrent avec une curiosité au moins aussi grande que celle que je mettais à les regarder de mon côté. Je ne sais ce qu'elles pensèrent de moi, mais moi je pensai d'elles que si elles ne pouvaient point toutes être appelées de belles femmes, on pouvait certainement les appeler toutes de jolies femmes; car les traits de leur visage étaient ordinairement gracieux, et, quand ils manquaient de la régularité artistique, ils paraissaient animés par quelque chose de si pétillant, qu'on était tenté de le préférer à la régularité des lignes. Il y avait là de l'âme, beaucoup d'âme, et quand l'âme honnête se reflète sur le visage, le visage n'est jamais laid.

— Avez-vous bien vu, me dit Johan, pendant que j'ad-

nirais comme en extase le beau spectacle qui était devant noi et qui faisait rêver profondément ma philosophie?

— Oui, lui répondis-je en pensant tout à coup à Falster, t regardant à ma montre qui me dit que j'avais encore ine heure de liberté devant moi, sans éveiller les inquiétudes de mon ami ; et, si vous le trouvez bon, nous irons ious reposer un instant chez vous.

Johan ne me répondit pas, mais il se hâta de me conduire vers sa hutte. L'empressement qu'il y mit, me témoigna assez du plaisir que ma confiance lui faisait.

XXXVIII

UNE DESCENTE AUX CATACOMBES

La porte de la hutte de Johan, que nous avions laissée ouverte à notre départ, je m'en souvenais parfaitement, était fermée.

— Vous vivez seul ici, dis-je à mon guide?

— Seul, me dit-il.

— Votre porte était ouverte cependant, quand nous partîmes d'ici, répliquai-je en le regardant fixement.

— C'est vrai, me répondit-il encore, et c'était imprudence; je ne crains pas les voleurs, mais j'aurais dû craindre les indiscrets : il y a chez moi des secrets que personne ne doit savoir... excepté vous pourtant, ajouta-t-il en me regardant fixement à son tour. Quelqu'un a sans doute eu l'obligeance de me rendre le service de fermer la porte de ma hutte. Ma porte fermée, même au loquet, personne ne l'ouvrira, j'en suis sûr.

Il souleva le loquet alors, et la porte s'ouvrit.

Johan avait dit qu'il y avait chez lui des secrets qu'il voulait cacher à tout le monde, moi excepté; j'ouvris donc grandement les yeux en entrant dans sa demeure : mais ces secrets étaient en effet bien cachés, car je ne les vis point, malgré toute l'attention que j'y mis.

Sa chambre était bien peu embarrassée cependant; on aurait pu même dire qu'elle était complétement nue, n'eût été un lit dans le genre à peu près de celui que j'avais au palais, puis pourtant aussi deux troncs d'arbre qui paraissaient devoir servir de siéges.

Le secret de Johan, comme tu peux le voir, mon ami, était donc bien gardé.

Mon attention pourtant ne tarda point d'être éveillée par quelques regards que mon guide jetait, à chaque pas qu'il faisait, sur un coin des murailles de la hutte, que je regardai à mon tour de toute la puissance de mes yeux. Je finis par y découvrir un fil de fer qui se dirigeait du côté de la porte, au-dessus de laquelle il sortait par une petite ouverture.

Mon attention n'avait point été assez secrète : Johan la remarqua.

— C'est un fil électrique, me dit-il : vous avez dû en voir le commencement près du pont ruiné où vous avez rencontré Cheorchek. C'est Cheorchek qui m'a annoncé votre arrivée. Mais ce que vous ne paraissez pas remarquer, ajouta-t-il, en m'indiquant de la main la direction d'un autre fil qui descendait le long du mur, derrière son lit, pour entrer sous terre, c'est celui-ci... Regardez, me dit-il, en me montrant sur la muraille des signes qui venaient de s'y graver seuls, sous la pointe de ce fil de fer souterrain. On nous attend, continua Johan... Avez-vous du courage, monsieur Daghestan?

— Oui, je le crois, lui répondis-je.

— De la confiance?

— Oui.

— De l'honneur?... Je ne vous le demande pas : on m'a dit que vous en aviez. Eh bien, jurez-moi, avant d'aller plus loin, que vous ne direz à qui que ce soit, à qui que ce soit, comprenez-le bien, ce que vous aurez vu et entendu.

— J'hésitai : ce ton et ce serment me paraissaient étranges. Ils me faisaient frémir, demandés par Johan.

— Je ne vous demande rien, moi, ajouta mon guide; exécute les ordres de la reine.

— Je le jure, dis-je alors avec fermeté!

Johan alors arc-bouta une pièce de bois le long de la orte de la hutte, quoiqu'il m'eût dit qu'il ne craignait as que personne levât le loquet en son absence, puis, il evint vers son lit qu'il attira sans peine, de ses bras nereux, au milieu de la chambre, car, à l'encontre des lits rdinaires, celui-ci n'était point fiché en terre.

Une pince de fer était cachée entre les différentes pièces e sa couche; il la prit, et, avec son aide, il souleva en un lin d'œil une dalle qui bouchait l'ouverture d'un souerrain dont je ne pus pas de suite sonder la profondeur, mais je la jugeai immense, car il s'échappa une odeur pariculière qui ne pouvait venir que d'une très-profonde avité.

Johan descendit le premier, puis, me présentant la main pour m'attirer vers lui : suivez-moi, me dit-il. C'est un escalier que nous allons descendre; descendez avec précaution. Je vous parlerai d'ailleurs de temps en temps, pour que vous ne perdiez pas ma piste, jusqu'à ce que nous ayons trouvé de la lumière.

Nous descendîmes ainsi pendant près d'un quart d'heure, non sans quelque difficulté, pour moi du moins qui ne voyais rien et ne savais où j'étais. Je sentais l'humidité sous mes pas glissants, et je cherchais continuellement à me raffermir des mains le long des objets environnants : mais je ne trouvais appui nulle part; mes mains ne rencontraient que des moisissures gluantes qui me faisaient froid jusqu'au cœur.

Nous prîmes pied enfin sur un sol égal. Johan me prit alors par la main, et nous marchâmes ainsi quelque temps, toujours dans l'obscurité. Puis, il s'arrêta. J'entendis qu'il frappa du pied d'une manière cadencée, et tout à coup une porte s'ouvrit devant nous.

Un vieillard, que je reconnus parfaitement à son cos-

tume pour être un membre du conseil des anciens, vint au devant de nous, une torche allumée à la main.

— Monsieur Daghestan, me dit-il, vous être libre, complètement libre, quoiqu'il puisse vous paraître, jurez que vous ne révélerez à personne au monde, tant que vous serez sur ce sol au moins, ce que vous aurez vu et entendu.

— Je le jure, dis-je sans trembler, malgré la solennité avec laquelle ce serment m'était demandé!

— Entrez alors : vous êtes ici dans nos catacombes, me dit le vieillard, en me montrant la porte par laquelle il était sorti.

Cette porte donnait entrée dans un caveau voûté, et fermé de toutes parts par une maçonnerie dont la régularité et la solidité m'étonnèrent. Il était vaste : au milieu était une table de marbre, portée sur un pied unique. Ce pied et cette table étaient ciselés et chargés de reliefs d'un goût exquis, qui étaient parfaitement conservés.

Parfaitement conservés, ai-je dit? et j'ai bien dit; parce que, pour moi, c'était là évidemment un morceau antique. Et je le dis avec d'autant plus de certitude, que ce caveau était comme un musée précieux, enfoui sous terre. Il était rempli de statues, de médaillons de grande dimension, de sculptures de toute sorte, restaurés par la propreté du moins, sinon par la science des artistes.

Autour de la table étaient assis tous les membres du conseil des Anciens de la tribu. Personne ne se leva à mon arrivée, mais tous me regardèrent fixement, et me firent de la main et de la tête un salut qui me toucha par sa gravité pleine de noblesse.

Aucune parole ne me fut adressée : je ne devais point du reste m'arrêter là. Johan renouvela à l'extrémité du caveau la cadence de son pied, puis il ouvrit une porte vers laquelle il m'invita de la main à m'avancer. Ce que je fis, en observant de mon côté le profond silence que je voyais régner autour de moi.

J'étais, je l'avoue, fortement ébranlé dans ma confiance: un poids lourd, bien lourd m'oppressait le cœur.

Où suis-je? où vais-je, me disais-je tout bas, en me rappelant l'aréopage qui m'avait autrefois condamné, et entre les mains duquel je me trouvais encore en ce moment?

Mais, je ne pouvais plus m'arrêter; je ne devais même plus hésiter: je franchis donc la porte qui m'était si silencieusement indiquée.

Oh! cette main glacée, qui étreignait si vivement tout à l'heure mon cœur, se détendit tout à coup... J'étais en face de la Reine, de la Reine qui vint vers moi, avec une bouche souriante, et me tendant une main amie dont elle serra ma main.

Ma confiance était revenue tout-entière, et ma galanterie avec elle. J'étais au fond des entrailles de la terre; mais que m'importait, j'y étais avec la Reine. Aussi, je retins sa main, que je portai à mes lèvres, tout palpitant d'aise et de bons souvenirs.

— Non, non, me dit-elle, en retirant vivement sa main: puisque vous voulez me donner un baiser, donnez-le moi sur la joue, frère.

Je baisai la joue de la Reine, mais avec moins de plaisir que je n'avais baisé sa main. Ce mot de frère m'avait transi.

— Frère! lui dis-je avec une tristesse langoureuse, qu'enhardissait la solitude où nous étions, oh! vous me désolez, madame!

La Reine ne me répondit pas, mais elle me sourit avec une grâce qui acheva de me fasciner. J'étais vaincu; j'avais perdu la raison; j'étais prêt à lui faire les serments les plus incendiaires. Heureusement qu'elle ne m'en demanda pas.

— Savez-vous, me dit la Reine, en s'asseyant sur un siége de pierre artistement disposé, et m'attirant vers elle, pour m'asseoir à ses côtés, comme au cimetière de

un confortable pareil à celui que je remarque
je en jetant les yeux tout autour de moi.

Ce second caveau était à peu près de mêm
mais infiniment plus riche que le premier. L'a
chesse y étaient représentés sous toutes les foı

— C'est mon boudoir royal, me dit en souri
et ces richesses sont l'œuvre de nos pères. Lor
sard et nos recherches quelquefois aussi, f
dans nos mains quelque souvenir de nos an
que débris de leur grand savoir et de leur g
sance, nous les transportons ici, en secret; n
taurons de notre mieux, et nous nous en
trophées de gloire, d'une gloire passée, il est
qui nous touche vivement. Vous pourrez tr
quand il vous plaira, monsieur Daghestan, ét
histoire et l'histoire du vieux monde, ce musé
jours à votre disposition.

J'étais abasourdi, j'admirais en silence, non
me disait la Reine, mais ce que je voyais.

— Non, m'écriai-je tout à coup, non, jamais
ce pays des beaux-arts et des sciences, jamais
notre rival, jamais aucun pays n'a produit r

Je me calmai enfin, et, lui prenant les deux mains dans mes mains : pourquoi, madame, lui dis-je, lorsque vous avez tant de richesses que vous savez apprécier, vous enfouissez-vous ici comme des conspirateurs ?

Le front de la Reine se rembrunit à ce mot; elle baissa les yeux avec tristesse.

— Quel mot vous venez de me jeter au visage, monsieur Daghestan, me dit-elle en relevant ses yeux vers moi ! Je l'attendais, mais je le craignais de votre bouche, car il exprime une horreur dans tous les pays. Le conspirateur est l'homme qui cherche par des moyens qui ne sont bons que pour lui la réalisation d'une utopie souvent. Croyez-vous que nous sommes des conspirateurs ?

— Oh! non, madame, non, dis-je d'un ton qui voulait consoler, mais qui ne rétractait pas avec assez de franchise pour abuser une femme comme celle qui me parlait.

— Pas de politesse, ni de sensiblerie avec moi, monsieur repartit vivement la Reine; je sais entendre la vérité, quelque dure qu'on veuille la faire : sommes nous des conspirateurs ?

— Oui, madame, répondis-je avec fermeté cette fois, si vous voulez troubler une société légitimement et loyalement établie ; non, si vous voulez reconquérir vos droits.

La Reine se leva en ce moment avec un radieux élan, puis elle se dirigea vers un coin du caveau, où j'aperçus une petite porte de fer, qu'elle fit crier sur ses gonds rouillés.

Cette porte fermait un long et large placard tout revêtu de tables de marbre, si bien soudées ensemble, que je n'y vis aucun joint. Elle en sortit alors un coffre de bois, revêtu en grande partie au dehors d'une plaque de fer, et au dedans de peaux tannées, qui me parurent d'une fraîcheur de conservation admirable.

Ce coffre était rempli de livres devant lesquels je restai en extase. La Reine en prit plusieurs qu'elle me présenta : vous lirez ces livres, me dit-elle, et vous deviendrez notre juge ensuite. Notre histoire est là, notre histoire au-

Nos traditions sont là, et notre histoire d'ailleurs est écrite. Vous la lirez et la jugerez en savant; nous ne le craignons pas.

Mais comment se fait-il qu'une petite tribu comme la nôtre descende directement d'une nation puissante comme la France antique? ou bien : comment la puissante France d'autrefois a-t-elle pu tomber si bas que de n'être plus qu'une faible tribu perdue dans les déserts de la barbarie, et réduite à quelques milliers d'individus?

C'est à vous de répondre, monsieur Daghestan. Un savant historien comme vous, un philosophe comme vous ne doit point être embarrassé pour apprendre aux ignorants comment tombent les peuples les plus héroïques et les plus forts; comment sont tombés sans doute bien des peuples géants depuis l'origine du monde.

— Les philosophes, qui ont l'habitude d'étudier les causes et les effets, madame, répondis-je à l'espèce d'interpellation de la Reine, disent que lorsque le luxe est arrivé à son comble chez un peuple, lorsque l'argent ne sert plus chez lui qu'à trouver le chemin du plaisir, et à le semer de fleurs et de parfums, ce peuple-là est à la veille de sa ruine.

— Je crois que les peuples tombent ainsi, monsieur Daghestan, puisque vous le dites; mais je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes tombés, nous, reprit la Reine; et peut-être sommes-nous tombés, en effet, par les mêmes causes qui font tomber tous les peuples.

Je ne sais point ce que vous avez écrit sur la France, monsieur Daghestan, je ne sais pas ce qu'ont écrit vos historiens. A coup sûr, ils n'ont point écrit tout ce que nous savons, nous, avec nos livres; car vous m'avez dit vous-même que dans votre histoire la France tenait une bien petite place, et que le peu que vous en saviez vous paraissait si incertain, qu'un historien sérieux osait à peine en parler.

Nos livres vous diront ce que vous ne savez pas alors; mais moi, je veux vous dire, en quelques mots seulement,

pourquoi nos pères sont si durement tombés des autels sur lesquels le vieux monde les adorait.

En l'an deux mille, selon l'ère ancienne, me fit observer la Reine, laquelle ère est encore la nôtre, et quant aux années qui sont, comme chez nos pères, de treize lunes environ, et quant au comput de la période séculaire que nous avons également conservé...

— De sorte, dis-je à la Reine en l'interrompant par le désir que j'avais de bien savoir, qu'au lieu d'être aujourd'hui, comme en Caucasie, en l'an 5001...

— Nous sommes en l'an 5865.

— Pourquoi, lui dis-je, en l'an 5865? D'après quelle loi comptez-vous? ou plutôt, d'après quelle loi comptaient vos pères?

— D'après l'origine de la France, répondit la Reine sans broncher.

Je me tus; je pus croire, d'après son assurance, qu'elle avait raison. J'étais, en outre, d'autant plus disposé à le croire que nous datons aussi, nous, de l'origine de la Caucasie, de l'origine historique au moins, laquelle, soit dit en passant, doit, d'après mes calculs, correspondre à peu près à la ruine de la France antique, à cet an deux mille dont me parlait la Reine.

— Eh bien donc, en l'an deux mille, reprit la Reine, le colosse de notre France s'écroula. Il faut dire aussi que la France était minée depuis longtemps déjà par les vices qui avaient poussé chez elle, comme l'herbe dans les champs, et que, lorsque l'avalanche des sauvages roula sur ses flancs, elle s'était déjà vaincue elle-même.

Je n'accuse point nos ancêtres, monsieur, mais je ne veux point les excuser non plus. Je ne dis point, d'ailleurs, que tous étaient devenus méchants, et qu'ils étaient tous coupables de cette ruine; non, je ne le dis pas; mais vous savez bien que les bons sont souvent trop circonspects ou peut-être trop indolents, et que les gens vicieux sont pleins de hardiesse. Le mal n'est assurément venu que de

ces derniers, qui, malgré leur petit nombre, auront entraîné leurs frères.

Vous savez, continua la Reine, vous qui êtes un savant, ce qu'était la France avant l'an deux mille, république et monarchie tour à tour; eh bien, en l'an deux mille, elle était république.

Le président de la république, Mogador, était un homme considérable dans les lettres, dit notre histoire, un homme plein d'esprit, connu et aimé dans l'univers entier pour ses travaux intellectuels; mais il était d'une ambition sans bornes, et ne rêvait jamais que l'impossible. Habitué à trouver tout de facile exécution lorsqu'il était dans son cabinet, il voulut, quand il se vit au pouvoir, organiser un gouvernement avec ses illusions les plus hasardées. Mais alors il se trouva seul.

Tant qu'il n'avait été qu'écrivain, l'esprit de contradiction avait réuni autour de lui des légions d'amis, qui s'étaient mis à guerroyer avec lui bravement, la plume à la main. Mais son élévation au pouvoir avait fait germer la jalousie et se dissoudre les cohortes amies; la folie du président en fit des ennemis.

Les plus violents coups de boutoir, en effet, que reçut cette république lui vinrent des journalistes. Aussi le fauteuil présidentiel ne tarda-t-il point de s'ébranler; il tomba tout à fait après deux ans à peine de règne.

Ce que la plume avait commencé, l'épée l'acheva. Les généraux d'armées succédèrent ou plutôt s'unirent aux écrivains. Honteux d'être commandés par un utopiste de cette force gouvernementale, les plus habiles et les plus hardis lui refusèrent leur concours; et comme la France était grande alors, et que ses provinces étaient quelquefois très-éloignées de la capitale où siégeait le gouvernement, ils trouvèrent toute facilité pour se rendre indépendants et s'arrondir de petites républiques qu'ils gouvernèrent à leur guise.

Cet exemple fut, comme toujours, contagieux. En un rien de temps d'autres généraux imitèrent les premiers,

et l'on vit alors la France divisée en autant de républiques qu'elle avait de provinces, de départements, comme on disait alors.

Le gouvernement central, avili par les outrages qu'il recevait de toutes parts, plus avili peut-être encore par son incapacité, se trouva sans forces pour ressaisir le pouvoir qui lui échappait. Mogador tomba donc, et il tomba si bien, que l'histoire ne nous dit pas ce qu'il devint. Il fut remplacé par un roi dont vous verrez l'histoire dans nos livres. Je ne veux point vous ôter ce plaisir-là...

— Pardon, madame, dis-je à la Reine en l'interrompant avec un sourire qui n'était pas tout à fait un sourire plein de confiance en son récit, il faut que la France ait été bien corrompue pour se démembrer si facilement.

— Elle l'était aussi, et je vous l'ai déjà dit, il me semble, riposta vivement la Reine avec un ton d'assurance qui voulait faire tomber mes doutes. Elle était un champ labouré par toutes les passions mauvaises : que voulez-vous qu'elle récoltât autre chose que la honte et la ruine? Le gouvernement lui-même n'était plus le conseil de surveillance d'un peuple, ni son égide, ni son protecteur; il n'était plus le chef de la famille enfin : il s'était fait le propriétaire d'un troupeau qu'il tondait et détruisait pour ses besoins.

Quand je dis le gouvernement, ajouta la Reine, vous me comprenez bien, sans doute; je ne veux pas dire le chef seulement, mais tous ceux qui travaillent dans cette vaste usine. Tous, en effet, étaient devenus des tyrans, chacun dans sa sphère. Il n'y avait pas jusqu'aux employés inférieurs, ceux-là même qui se trouvent tous les jours, à chaque minute de la vie, en contact avec les citoyens, qui ne rendissent dur et impossible le séjour en France.

De sorte que l'homme juste était dans la désolation et désirait tout bas la fin de ses maux, n'importe par quelle catastrophe elle dût venir. Si bien que, lorsque quelques hommes voulurent démembrer la France, la France était prête à subir son malheur...

— Tout cela, je le savais, madame; nos livres des prophètes le disent, répondis-je en souriant comme un incrédule, mais en cachant un peu mon sourire, car j'avais probablement tort.

— Eh bien, ils disent vrai, répartit la Reine avec un ton de conviction qui contrastait avec mon sourire d'incrédulité, car tout cela était ainsi. Mais vous disent-ils aussi que de cette dislocation naquirent l'envie et l'amour des grandeurs, puis la guerre civile, puis l'affaiblissement de tout le pays, qui se trouva mourant lors de l'envahissement de l'étranger?

— Ils le disent encore, madame.

— Vos prophètes sont vrais alors, et je les bénis, car ils disent comme nos livres d'histoire, qui vous diront tout cela mieux que moi. C'est à eux que je veux laisser le soin de vous retracer ces temps de nos malheurs, l'époque de cette dernière république de mauvaise engeance, qui poussa dans la fange des crimes. Vous verrez comment elle s'illustra, les personnages qu'elle tira de la boue, les vices qui l'ont fait vivre et les crimes qui l'ont tuée; puis, comment la royauté sortit de nouveau de ses cendres.

C'est dans cette période de notre histoire que vous trouverez mon origine, à moi, l'origine de mes royaux ancêtres. Ce qu'ils furent avant ce temps, je n'en sais rien, mais je sais qu'ils montèrent sur le trône à cette époque, appelés par le vœu des bons citoyens. Hélas! que pouvaient-ils faire? Rendre la vie à ce cadavre était impossible.

Quelques jours de gloire pourtant surgirent encore pour la France sous leur règne, quelques jours bien rares. On eût dit qu'elle était condamnée, qu'il lui fallait une punition, que Dieu le voulait. Dieu pourtant ne voulait pas nous perdre, c'est impossible. Dieu veut rappeler au bien par la récompense ou par le châtiment; mais il ne veut pas la mort du pécheur. Non! ce n'est pas Dieu, ce sont les barbares qui nous ont tués...

Et ici, monsieur Daghestan, notre histoire se mêle à la

vôtre. Dites-nous l'origine de votre patrie, et nous saurons la fin de la nôtre.

— Parlez, madame, dis-je à la Reine que j'écoutais avec avidité, car elle parlait comme un philosophe de haute civilisation ; parlez, madame! ne m'ôtez pas, je vous prie, le plaisir de savourer les charmes de votre parole.

— Eh bien, reprit la Reine en me serrant de plus en plus les mains dans les siennes, selon qu'elle s'animait, je parlerai encore, et je vous dirai que dans ce temps-là même, dit toujours notre histoire, les peuples de la Caucasie, composés d'une foule de tribus que le malheur et le désir de la vengeance avaient étroitement unies, fatiguées enfin de ce long et cruel despotisme que la Russie toute-puissante faisait peser sur elles depuis des siècles, secouèrent ce joug de fer qu'elles ne pouvaient plus porter, et qu'elles avaient ébranlé bien des fois déjà.

Une nation malheureuse entre toutes, autant qu'il avait été possible de l'être, martyre pendant bien des années sous la main impitoyable des Russes, qu'elle avait pourtant fini par repousser loin d'elle, leur prêta bien efficacement l'aide de ses bras ; cette nation, c'était la Pologne.

La Russie, serrée de toutes parts donc, car d'autres peuples voisins, qu'elle avait trop tyrannisés, s'ébranlèrent aussi contre elle, la Russie, serrée de toutes parts, fut vaincue, étouffée à son tour. Les vingt peuples divers dont se composait son empire furent enchaînés sur leur sol, où ils tremblèrent comme des lâches en attendant l'heure du supplice qu'ils avaient mérité.

Mais la Caucasie n'était point un pays de barbares sans pitié; la Pologne aussi était à la tête de la civilisation du temps; et les autres peuples ne demandèrent la mort de personne, mais la paix chez eux. L'humanité entra donc dans les conseils de tous. Les vainqueurs refoulèrent les Russes dans les déserts d'où ils étaient sortis, il paraît, loin, bien loin, au fond de l'Asie. Des autres parties de ce peuple tyran quelques-unes restèrent dispersées dans la nouvelle circonscription que la Caucasie et la Pologne

tirent de ces contrées; tout le reste fut ignoblement chassé de son royaume.

Ce furent ces bandes, les Cosaques pillards en tête, qui vinrent fondre sur la France et les pays qu'elles rencontrèrent avant d'arriver à elle, et qui n'étaient pas plus préparés qu'elle à les recevoir. Au lieu de s'unir alors pour repousser ces hordes sauvages, chacun frappa des mains en les voyant tomber si durement sur leurs ennemis; mais le tour de chacun vint, et lorsqu'on vit clairement l'inintelligence de son égoïsme, il était trop tard: on n'avait plus de forces à leur opposer.

La France fut donc vaincue alors, saccagée, pillée, incendiée; les Français furent pendus tout le long des chemins, lorsqu'ils ne tombèrent pas sous la hache des bourreaux. Ce qu'il en resta fut en si petit nombre, que notre histoire se contente d'en parler, sans oser dire combien les Cosaques en tuèrent.

Croyez-vous, Daghestan, ajouta la Reine en fixant ses beaux yeux noirs sur les miens, que ces hommes ont bien acquis notre pays?

— Non, madame, répondis-je avec une profonde émotion qui n'était, en vérité, point simulée; car cette histoire, je ne la savais point ainsi, et, pour ma part, je l'avais enseignée tout autrement. Celle-ci me paraissait tout au moins aussi vraisemblable que la mienne ou plutôt que celle que nous enseignent tous nos savants depuis des siècles.

— Croyez-vous encore que les Marocains et autres qui, depuis, ont envahi notre pays, qu'ils ont disputé et arraché aux Cosaques, pour y répandre à leur tour la ruine et la désolation, croyez-vous qu'ils aient bien acquis la France?

— Non, madame, je ne le crois pas.

— Je savais bien que vous ne le croiriez pas, vous, homme de la bonne philosophie et de la justice. Embrassez-moi, frère, me dit la Reine en me serrant dans ses bras avec toute l'ardeur de son exaltation.

— Mais, madame, lui dis-je alors, puisque vos droits sont incontestables, puisque vous avez droit à des biens qui vous ont été ravis par la force, et qu'on a gardés par la force et par la ruse, pourquoi restez-vous soumis?

La Reine me regarda d'un air étrange : c'est qu'en effet je venais de dire une étrange chose, moi l'hôte et l'ami de Rhaman X. Je me mordis les lèvres, mais je regardai sans sourciller la Reine, qui ne cessait de me regarder aussi.

— Parce que nous sommes les plus faibles, me dit-elle enfin, après avoir gardé un instant le silence.

— Les plus faibles, madame! Mais toute la France est-elle donc dans votre tribu? repris-je sans hésiter et sans craindre de passer pour un homme qui veut sonder un secret qu'il ne doit point savoir.

— Non, répondit la Reine : notre tribu n'est pas tout entière dans le village du Petit-Paris; elle est dispersée sur tout ce sol, qui est possédé en partie par Rhaman X, en partie par les autres peuples qui l'entourent, et elle est encore assez nombreuse aujourd'hui.

Mais tous n'ont pas gardé intact le souvenir sacré de la patrie. Beaucoup se sont mêlés aux peuples victorieux, dont ils ont adopté les lois et les usages; beaucoup restent indifférents et ne vivent que de leur égoïsme. Cosaques avec les Cosaques, Marocains avec les Marocains, Métis avec les Métis, Tunisiens avec ceux de Tunis, Français avec nous, ils ne sont d'aucun peuple; ils ne tiennent à nous que par le sang : leur roi, leurs devoirs, leur patrie, c'est leur intérêt. Pour leur intérêt, ils trahiraient tous leurs frères. Le nombre des fidèles et des vrais croyants est petit.

Voilà pourquoi nous avons toujours été vaincus dans nos tentatives de révolte; voilà pourquoi nous sommes soumis encore et esclaves; voilà pourquoi nous nous cachons ici. C'est ici le gouvernement de la France : vous le connaissez maintenant, monsieur Daghestan, car vous l'avez vu. Mais ce gouvernement n'a pu jusqu'à présent que

garder les traditions de nos pères dans les souterrains du Petit-Paris, dans les catacombes... aux portes de Figuig, ajouta la Reine avec un superbe dédain.

Je baissais en ce moment la tête, écoutant avec un religieux silence les paroles de la Reine qui me charmaient.

— Mon ami, me dit-elle alors en me montrant du doigt un petit sablier que je n'avais point encore remarqué, il est temps de partir.

— Déjà, madame! lui répondis-je vivement en regardant ma montre qui me dit que la Reine avait raison.

— Oh! vous reviendrez, ajouta-t-elle, vous reviendrez ici, mais seulement quand je vous en prierai; car, pour vous y recevoir, nous avons des précautions à prendre, parce qu'il y va de l'avenir de tout un peuple. Je craindrais que vos pas ne fussent remarqués et suivis. Mais je ne ferai point languir votre curiosité, soyez-en sûr.

Comme, du reste, vous voulez vous instruire, et que je veux aussi que vous vous instruisiez, Johan se tiendra à vos ordres pour vous conduire, non-seulement à Figuig, qui n'est point difficile à parcourir, mais aux environs, mais plus loin, mais dans toute la France antique, si vous le désirez. Vous vous rappellerez alors les visions de votre sommeil magnétique, et vous pourrez reconstruire sur toutes les ruines que vous verrez ce que vous avez vu en rêve, et ce que nos ancêtres avaient édifié de leur temps.

Mon ami, allez, me dit-elle en me présentant son front à baiser et serrant ma main. M. Falster commence à s'impatienter; il vous attend sur le pont de l'Intendance.

Je poussai alors la porte du caveau, mais un peu trop vivement, il paraît, car je m'aperçus que j'avais heurté Johan-Ali-Schahpohtink, qui se tenait droit au long d'elle. Il me regarda d'un œil perçant qui ne me rassura point, en me révélant au fond de son cœur tout un abîme d'angoisses qui envoyait ses noires vapeurs jusque sur les traits de son visage. La Reine s'en aperçut sans doute, car

ses yeux dardèrent sur lui une étincelle qui lui fit baisser la tête et rasséréna son visage.

— Johan, lui dit-elle, vous avez la confiance de la Reine et du Conseil ; veuillez reconduire l'ami de la tribu par la voie du palais, puis revenez : nous vous attendons... Monsieur Daghestan, me dit-elle encore, notre Conseil et notre frère Johan vous offrent leurs services autant de temps et quand il vous plaira. Demain, si vous le voulez, un aérostat sera à votre disposition pour faire vos excursions scientifiques, qui, nous l'espérons, tourneront à l'avantage de notre tribu...

Nhohelle était vraiment reine en parlant ainsi : une grande dignité et le ton d'autorité couvraient toutes ses paroles. J'en fus saisi : j'étais d'ailleurs vivement impressionné par le souvenir de ce que j'avais entendu dans le caveau de la Reine, et du beau spectacle de ces vieillards que j'avais là sous les yeux, en costume national, ce costume si pittoresque avec la veste de cuir velu, à longs poils, serrée à la ceinture, et le pantalon de cuir également, mais à poil ras, et large, qu'une espèce de guêtres de même étoffe serraient jusqu'aux genoux. Leur tête était coiffée d'un bonnet de peau de renard, à laquelle on avait laissé la grosse queue, qui leur tombait sur le dos. Ils avaient la barbe à pleine figure, et presque tous l'avaient blanche comme de la neige.

Je m'inclinai profondément devant la Reine, puis devant le Conseil, et je partis en suivant Johan.

Nous ne prîmes pas le même chemin que nous avions suivi la première fois, mais, comme l'avait recommandé Nhohelle, nous prîmes la voie du palais de la Reine, qui nous conduisit par des détours indescriptibles qu'éclairait la lueur lugubre d'une torche que portait mon guide.

Nous revîmes enfin la lumière du soleil : nous étions au centre du palais que je connaissais si bien pour m'avoir offert, à ma première arrivée, l'hospitalité cruelle de sa prison.

— Je vous remercie, Johan, dis-je alors à mon guide ;

je crois que maintenant je puis marcher seul et rejoindre seul mes amis.

XL

MHOSKOW

Il était temps que j'arrivasse, car Falster était dans des angoisses mortelles. L'heure de mon retour était passée: il se tenait, comme l'avait dit la Reine, sur le pont de l'intendance, plongeant son regard aussi loin qu'il le pouvait, et maudissant la stupidité de ma confiance. D'aussi loin qu'il m'aperçut, il accourut vers moi.

— Ah! enfin, s'écria-t-il avec un profond soupir de soulagement, en m'abordant et me serrant les mains à me les rompre!

— Pas de reproches, mon ami, lui dis-je! ma promenade a été très-heureuse, et les gens de cette tribu-là ne sont pas les barbares que vous croyez.

Puis, je racontai toutes les péripéties de mon excursion, en omettant, bien entendu, tout ce qui aurait pu compromettre le secret que j'avais juré, et dont je comprenais toute la gravité. Mais telle qu'elle était, ma narration parut faire infiniment de plaisir à Falster, car Falster est un véritable philosophe qui aime à étudier les mœurs de tous les peuples.

— Demain, lui dis-je, je recommencerai mes voyages et mes études, si vous n'y trouvez point d'obstacle.

— Soyez sage et prudent, me répondit-il: non, je ne vois point d'autre obstacle à vos voyages que la garantie de votre sécurité, qui ne me paraît pas très-solidement hypothéquée sur la bonne foi de vos nouveaux amis. Pourtant, comme je vous sais désireux d'apprendre, comme je sais aussi que toutes les découvertes que vous ferez, se trouveront en très-bonnes mains, je vous avoue que je serais très-fâché de voir qu'il s'élevât quelque danger pour vous arrêter sur votre route.

— Si ces voyages, mon ami, lui dis-je, en tremblant intérieurement qu'il n'acceptât, à cause de la trop excessive prudence que je lui connaissais et qui aurait été une gêne pour moi, pouvaient vous être agréables...

— Oh! non, non, me répondit-il vivement, en interrompant l'invitation que j'allais lui faire: je n'ai pas peur... vous n'en doutez pas au moins, ajouta-t-il en me regardant de ses deux yeux brillants comme des éclairs? mais j'aime autant vous entendre raconter. Les ruines n'ont pour moi d'autres attraits que ceux des souvenirs. Je n'aime pas fouiller la terre, pour trouver des vieux pots cassés, des vieilles ferrailles rouillées, quelques tronçons de statues. Il me suffit de savoir que tout cela est, et que tout cela a été quelque chose, pour mettre ma philosophie en verve...

Et puis, ce qui me retient le plus, le vrai motif même, mon ami, qui me retient ici, pour vous abandonner à vous-même, c'est mon frère. Je lui dois ma société, mes conseils et les consolations de mon amitié dans son malheur. Je ne veux pas le quitter un instant dans la peine qu'il cherche à déguiser, mais qu'il doit avoir au fond du cœur. Vous irez, vous irez donc seul, quand et autant de fois que vous le voudrez : je me charge de justifier vos excursions à la cour du roi Rhaman et auprès de mon frère.

— Dès demain alors, mon ami, répondis-je à Falster, au point du jour, je repartirai. J'ai rendez-vous pour demain. Mais cette fois, ne vous inquiétez pas, la paix est faite, même avec Johan, et je reviendrai, lorsque j'aurai vu ce que je veux voir. En tout cas, je ne serai jamais plus d'un jour absent.

La fin de ce jour fut employée à rendre mes devoirs au roi Belt, à deviser avec lui et Falster sur la contrée que nous habitions, sur les différentes petites aventures qui nous y étaient arrivées. Nous fîmes de longues dissertations sur l'histoire de l'antiquité, sur la France surtout, et

nous offrîmes plus d'une fois l'occasion au roi d'ouvrir son livre des prophètes.

Je rédigeai mes notes ensuite, et le temps qui me resta fut employé à fureter dans tous les coins et recoins du palais, pour y trouver ce que Falster appelait des vieux pots cassés, des vieilles ferrailles, et des tronçons de statues.

Le lendemain, je ne fus pas le dernier levé au palais de l'Intendance : mais cette fois Falster ne dormait pas, et ne fit pas semblant de dormir à l'instant de mon réveil. Lorsque j'allais ouvrir la porte, bien doucement pour ne point troubler son sommeil, il me regarda, et, sortant les bras hors de son lit, il me tendit ses deux mains, dans lesquelles il pressa mes mains.

— Bon voyage, ami, me dit-il ! Revenez-nous le plus tôt possible, le cœur plein de ce que vous aurez vu, et les lèvres aussi facondes que d'habitude. Au revoir !

Et je sortis.

Mais un grand embarras m'arrêta tout à coup à la porte du palais. Où aller? Nous étions bien convenus de faire quelques excursions, mais je ne me rappelais pas d'être convenu du lieu du rendez-vous.

Bah ! dis-je en secouant la tête avec détermination, allons toujours. Puisque c'est Johan qui doit me conduire, allons chez Johan.

Et je m'acheminai par le chemin que j'avais pris la veille, bien décidé d'aller frapper à la porte de Johan. Mais je n'eus pas cette peine : arrivé près du pont où j'avais trouvé Cheorchek, je trouvai Johan qui achevait l'aménagement du ballon qui devait nous porter. Je doutai pourtant d'abord qu'il fût pour nous.

— Ah! lui dis-je avec un peu de désappointement : et moi qui allais vous prendre chez vous pour le voyage que nous avons projeté hier!

— Eh bien, mais je vous attends, me répondit-il avec quelque sécheresse... d'après l'avis que vous avez donné à la Reine.

- Moi, Johan! mais je n'ai point vu la Reine depuis
r, et je ne lui ai rien fait dire.
- La Reine cependant m'a fait dire hier, au soir, qu'au
mier lever du soleil vous seriez ici, répartit Johan en
ıeissant un peu sa voix.
e ne voulus point discuter davantage avec lui; toute
réponse se résuma cette fois dans un geste de surprise
parut le convaincre, tant il était naturel. Pour moi, je
ıpris parfaitement à cette heure que ma jolie sorcière
it toujours une oreille et un œil au guet, pour sur-
ıdre les secrets les plus cachés, et qu'il n'était point
ossible que son père Franco n'eût entendu ma conver-
on de la veille avec Falster, et qu'il ne l'eût redite à sa
égée. Tout naturellement alors la Reine avait deviné
je ne manquerais pas d'aller au centre de sa tribu,
r y rencontrer le cicérone qu'elle avait mis à mes
'es.
ır l'invitation de Johan, je montai dans son ballon, et
s partîmes. Nous traversâmes tout d'un trait Figuig.
ompris à notre vitesse que mon guide avait un but de
ıge, vers lequel il voulait arriver le plus rapidement
ible.
on but, à moi, n'était point d'aller vite, mais de voir.
si je l'arrêtai: ami Johan, lui dis-je avec toute la dou-
r d'un suppliant, vous déplairait-il de tenir quelques
ants votre ballon au-dessus de Figuig, au centre de la
, si vous le pouvez? Il me serait agréable de voir cette
e en son ensemble.
ıhan s'exécuta de bonne grâce, et revint sur ses pas:
t ici, me dit-il, en tenant son aérostat immobile.
- Ici, m'écriai-je avec stupeur, quoique je dusse m'at-
dre à un pareil panorama! Ici la capitale de la Nou-
le-Cosaquie, Figuig! Mais où est-elle donc cette ville?
- Regardez bien, me répondit Johan avec ironie, et
ıs verrez ce que les Cosaques font des villes.
t il me montra de la main une vaste forêt qui s'étendait
dessous de nous.

J'aperçus au milieu de ses grands arbres et de dis-
en distance quelqu'éclaircie remplie de huttes. Toutes
éclaircies étaient reliées les unes aux autres par des ch-
mins, sur les bords desquels apparaissaient quel-
huttes, sans compter celles que je ne voyais pas, et
étaient, me dit mon guide, dispersées dans les fo-
du bois.

De cette hauteur je pus embrasser d'un seul coup d'œil
les différents palais que je connaissais et quelques au-
que je n'avais point encore vus. Je pus suivre aus-
cours du long étang que j'avais traversé plusieurs fois
que je vis se perdre au loin, dans les champs et les
au dessus et au dessous de la capitale de la Nouvelle-
saquie.

Mais je ne vis rien autre chose, rien qui m'annonçât
vie d'une ville habitée, rien qui m'annonçât autre c-
que le néant et sa désolation.

Tout ce sol n'était point uni; la disposition des ar-
et l'ondulation de leur feuillage l'indiquaient assez. I-
avait des montagnes, des vallées, des collines, for-
probablement par les débris du vieux Paris qui de-
être là, recouvert d'un peu plus ou d'un peu moins
terre, selon les caprices de la dévastation des barbares,
temps, et des révolutions intestines du sol.

J'étais triste et atterré comme en face d'une catastr-
qui aurait atteint ma propriété. J'eus beau, pour me c-
soler un peu, creuser les souvenirs de mes visions -
gnétiques, je ne pus rien reconstruire au milieu de
chaos.

— Partons, dis-je alors tristement à Johan, en sor-
de mes funèbres contemplations! Qu'avons-nous à faire
Notre ballon reprit aussitôt la route qu'il avait inter-
rompue, et en un clin d'œil nous nous trouvâmes a-
dessus d'un village où je compris que Johan voulait s'a-
rêter, car il ralentit là son ballon, en le faisant tourn-
avec indécision, comme s'il eût attendu mon assentim-
— Où sommes-nous, lui dis-je?

· A quelques lieues de Figuig, au village de Mhoskow, 'ncipal village des Cosaques de la capitainerie de la 3.

Pouvons-nous descendre ici, lui dis-je?

— Nous le pouvons, si vous le désirez, monsieur Daghestan, me répondit Johan avec une joie déguisée que je pus lire pourtant dans ses yeux; car nous sommes en paix avec les Cosaques de ce village.

Nous descendîmes donc.

Mhoskow est, comme l'avait dit mon guide, à quelques lieues de Figuig, et tout à l'opposé du petit Paris dont il est séparé par la capitale. Ce village me parut assez considérable, mais les huttes n'avaient ni la naïve élégance, ni même la propreté des huttes de la tribu française. Quelques-unes étaient séparées entr'elles par des buissons et des arbres, mais la plus grande partie se composait tout simplement de longs hangards en bois, couverts de broussailles et de bruyères. De distance en distance des cloisons séparaient la longueur du hangard et formaient des cases appropriées aux besoins de chaque famille. C'étaient de longs caravenserails cloisonnés au gré de chacun, mais sans art, sans goût, et d'un effet misérable.

La plus horrible malpropreté régnait autour, et répandait au loin des odeurs malfaisantes. Aussi, la population est-elle là chétive, malingre et fiévreuse. Les enfants, qui ne sont point comme au Petit-Paris, dévolus aux soins de la tribu, sont en grande partie scrofuleux et contrefaits.

Le travail n'est point dans cette tribu, comme dans celle des Français, en honneur et florissant. Aussi, les champs sont-ils mal cultivés et d'un rapport chétif. Les Cosaques, du reste, vivent plus de chasse et de maraude, que de travail. Le commerce n'est pourtant point tout à fait délaissé chez eux; ils le pratiquent avec les tribus voisines et les peuples les plus rapprochés: mais il est d'un bien petit rapport, comme les produits qu'ils ont à échanger.

Leur mariage, à l'opposé de celui des Français, est in-

dissoluble. Chaque homme peut épouser plusieurs femmes, ce qui n'empêche pas la sainteté du mariage de n'être point respectée. Ni les maris, ni les épouses, ne se piquent de fidélité à leur contrat. Aussi, voit-on chez eux les luttes les plus sauvages à cette occasion, les assassinats les plus cruels.

Ils ont des lois, me dit Johan qui me racontait très-complaisamment ces mœurs, mais les observe qui veut. Leurs chefs sont impuissants à les faire respecter. Leurs crimes et leurs délits sont, du reste, à la charge de leurs tribunaux, comme chez nous, tant qu'ils ne touchent pas aux lois communes; et, je vous assure, continua Johan en souriant dédaigneusement, qu'il n'y en a guères qui reviennent à Figuig, tant le bon roi Rhaman s'en occupe peu.

— Est-ce un reproche ou un compliment que vous faites à votre roi, dis-je à Johan? Est-il pour vous un maître dur?

— Non, et je l'avoue consciencieusement, répondit sérieusement Johan. Le roi est véritablement pour nous un maître doux, et nous ne nous plaindrions pas de lui, si nous n'étions pas ses esclaves.

— Ses esclaves, dites-vous? Mais n'avez-vous pas vos lois, vos mœurs, votre gouvernement même?

— Cela est vrai, mais nous sommes esclaves: nous devons au roi une partie de nos produits et de notre travail. S'il a besoin d'aide chez lui, c'est à nous qu'il le demande, et nous ne pouvons refuser. Le service de ses palais, de ses terres, nous le lui devons, en vertu de notre servage. Nous lui devons tout pour sa personne, nos bras, nos denrées, notre repos, notre vie, toujours en vertu de notre servage. Il a droit de vie et de mort sur nous, parce que nous sommes des vaincus et des esclaves...

Johan s'animait en parlant, et je voyais ses paroles devenir haineuses et mauvaises. Je voulus l'attirer sur un autre terrain que celui sur lequel nous discourions, quelqu'attrait qu'il eût pour moi, et j'y réussis, en poussant un cri d'exclamation, qui était bien naturel, et qu'avait

ı vue d'un monument que je ne m'attendais
ément à trouver là.

ns marché quelques pas à terre, tout en cau-
nt que Johan cherchait un endroit pour atta-
llon. En tournant un bouquet d'arbres et de
ıi m'avait jusque là caché la perspective qui
en ce moment devant nous, je venais d'aper-
à coup le portail d'un monument magnifique
en conservé, malgré les dégradations que la
s Cosaques lui avait fait subir, pour l'adapter à
ıs.

l était vaste, grandiose, et chargé d'une sculp-
ıble de pureté et d'élégance. Il était au tiers à
emblayé par des débris de différentes sortes,
i en restait laissait deviner quelle hauteur il
r autrefois. L'édifice, dans lequel il donnait
lait pas plus haut : la destruction l'avait atteint
nme ces bâtiments étaient utiles aux Cosaques,
ent réparés à leur manière. Des pièces de bois,
t enchevêtrées, continuaient le bâtiment à une
uteur. Le faîte était fermé par l'éternelle cou-
ı habitations de cette tribu, les broussailles,
s et les branches de toutes sortes d'arbustes

tres portails de moindres dimensions avaient
de chaque côté du portail principal, mais il
it qu'une petite partie des arceaux supé-

nagnifique, dis-je à Johan qui ne disait rien, et
it avec un sourire de satisfaction admirer cette
e presque divine.

comme bâtissaient nos aïeux, me répondit-il
lairs dans les yeux. Mais entrons, c'est ici que
ı.

ent ! c'est ici que nous allons, lui dis-je avec
t ?

dit les lèvres : il comprit qu'il me laissait de-

viner trop facilement que notre voyage était prémédité chez lui.

Je le suivis cependant sans inquiétude, et curieux de voir l'intérieur d'un monument qui montrait au dehors les restes de tant de richesses artistiques. Mais hélas! il n'y avait rien à voir au dedans pour un amateur des beaux arts.

Ce monument servait de logis aux principaux chefs des Cosaques, qui l'avaient approprié pour leur service, c'est à dire, qui l'avaient dégradé complétement. Ils y avaient établi un premier étage. Le rez-de-chaussée était pour eux et leurs montures : le premier étage servait de grenier, où ils renfermaient leurs fourrages, leurs récoltes et les objets qu'ils destinaient au commerce.

Dans la tribu des Français, on voyage à l'aide des aérostats; chez les Cosaques, les Marocains et les autres peuples de ces contrées, on se sert des cerfs et des rennes, qu'ils apprivoisent avec beaucoup de patience et d'habileté. Les taureaux et les vaches servent aux charrois pesants chez tous.

Johan se présenta chez les chefs des Cosaques avec toute l'aisance d'un habitué. Nous fûmes reçus avec une grande cordialité; mais toute ma personne fut minutieusement inspectée. Un petit colloque, dont je ne compris pas l'idiome, s'établit entre eux; après quoi, chacun me sourit d'amitié: ce qui me fit comprendre qu'il avait été fortement question de moi.

L'un des chefs se détacha du petit cercle des autres alors, et se plaçant vis-à-vis de moi, il me fit un profond salut de la tête. C'était le chef suprême. Son costume était semblable à celui des autres, à celui même de tous ceux de sa tribu. Sa suprématie n'était indiquée que par les trois queues de cheval, qui étaient attachées au derrière de sa coiffure. Quelques-uns des autres chefs n'en portaient que d'eux, d'autres qu'une, selon leur grade : ceux qui ne sont pas gradés, n'en portent pas.

La coiffure de tous ces hommes est ronde et faite de

peau : elle ressemble assez à une toque parfaitement arrondie. Les plus coquets la bordent d'un petit liseré de fourrure, variable selon le goût. Le liseré des chefs est toujours fait de plumes d'oiseaux, aux couleurs éclatantes, enchevêtrées avec assez d'art pour n'être point désagréable à voir, même à un étranger. Ce liseré est interdit à tous les membres de la tribu.

Leur buste est couvert d'un petit manteau à manches larges, mais serrées au poignet. Le reste du corps est revêtu d'un pantalon fortement plissé aux jambes, aux bas desquelles il est serré par une coulisse. Il monte jusque sous les bras, auxquels il s'accroche par deux courroies qui servent de bretelles.

Le costume des femmes diffère un peu : le pantalon ne monte qu'à la ceinture, et le manteau est remplacé par une longue et large pièce d'étoffe, dans laquelle elles s'enveloppent assez gracieusement. Elles se coiffent d'un bonnet pointu, mais très-peu élevé, qu'elles garnissent de fleurs, de feuilles, de branches d'arbustes ou d'herbes même, selon la saison, et aussi d'après leurs caprices.

Voilà du moins ce que j'appris de Johan; car je n'eus pas la bonne chance de voir de près aucune de ces femmes. Je n'en vis point dans la demeure des chefs : on les avait éloignées probablement; ce qui me prouverait que nous étions attendus, comme je le soupçonnais fortement, et que notre visite avait de la gravité. Car les peuples de l'Occident ont, il paraît, l'habitude d'éloigner les femmes de leurs demeures, lorsqu'ils veulent traiter d'affaires sérieuses.

Mais tout cela m'impressionnait si peu, que je ne cherchai point à rien approfondir dans le moment. Je n'étais occupé qu'à gémir sur la profanation du beau monument dans lequel je venais d'entrer, tout en cherchant à déchiffrer quelque beauté architecturale que la dévastation avait oubliée.

Johan cependant m'examinait avec beaucoup d'attention; ma préoccupation paraissait lui faire plaisir. Aussi,

m'invita-t-il, au nom de nos hôtes, à visiter toutes les parties du monument sans me gêner en rien. Je le fis avec eux tous; mais je ne vis rien, ou presque rien, que des écuries remplies d'animaux, des greniers remplis de foins et de feuilles sèches, que des logements qui ne valaient pas mieux que des écuries. L'architecture était brisée, défigurée; et ce qui paraissait en rester était caché sous la paille et les ustensiles de ménage.

Ma visite aussi ne fut pas longue. Elle se prolongea pourtant un peu plus, lorsque nous fûmes à l'extrémité du bâtiment, car je pris beaucoup de plaisir à tout ce que j'y vis.

Il y avait là une petite plate-forme qui n'avait point été souillée par l'ineptie des Cosaques; peut-être était-ce parce qu'ils avaient besoin qu'elle restât telle qu'elle était. Quelques débris de statues de marbre étaient entassés dans un coin où ils servaient de point d'appui à des poutres de bois, qui soutenaient quelques pierres en train de tomber. Ces débris étaient fort beaux encore, et surtout fort visibles, Auprès d'eux étaient des tombeaux évidemment, car les petits monuments qui étaient là en avaient la forme, telle que nous la raconte l'histoire ancienne. Des portions d'inscriptions funéraires se voyaient encore sur la pierre. Comme ils étaient assez bien conservés, les Cosaques avaient trouvé très-commode d'y encaisser des grains de leur récolte.

Ces précieuses reliques n'intéressant en rien mon cicérone, il me laissa tout entier à mon inspection admirative, pour s'avancer plus loin et se livrer à une causerie très-animée avec nos hôtes. Un moment je jetai mes regards de leur côté; j'aperçus Johan qui disparaissait insensiblement, comme s'il fût descendu dans une cave.

Ma curiosité fut vivement surexcitée; aussi, délaissant mes statues et mes tombeaux, je marchai vers lui. Il descendait effectivement; il y avait un caveau devant lui, mais un caveau peu profond, dans lequel je le suivis.

Johan se retourna aussitôt vers moi, sans être surpris

de ma présence qu'il paraissait désirer au contraire. Les chefs des Cosaques me regardèrent aussi, mais avec un peu d'inquiétude.

Et pourtant il n'y avait rien là d'extraordinaire. Je ne vis, moi, que quelques restes de tombeaux, il me sembla, et des restes assez peu splendides pour ne faire vibrer dans mon cœur que la fibre philosophique.

Quels personnages ont dormi là, me demandai-je, et demandai-je à Johan? Etaient-ce des rois, des puissants, des riches, des bienfaiteurs de l'humanité, des savants, ou des orgueilleux, des héros du crime et des ignorants titrés?

Johan ne put rien dire.

O homme, voilà où vient échouer ta vanité : au néant, à l'oubli! Assurément ces tombeaux n'avaient point été construits pour un pareil but.

Les Cosaques ou les Marocains des premiers temps étaient-ils capables d'édifier de pareils mausolées, me demandai-je à part moi?...

Je n'eus point le temps de résoudre cette question, car, lorsque je rêvais le plus profondément, les chefs des Cosaques et Johan soulevèrent tout à coup un rideau qui se trouvait devant nous et qui nous cachait la plus grande partie de la profondeur du caveau, que je n'avais point soupçonnée jusqu'alors.

C'était un arsenal qui apparut devant nous, un arsenal rempli d'armes de toutes sortes. Il y avait là, en bon ordre, des haches, des hallebardes, des espèces de faulx, des pieux de bois à pointes de fer, des flèches ferrées en grande quantité, des arcs, des frondes pour lancer des pierres, tout l'attirail enfin de la guerre.

— Les hommes qui possèdent toutes ces armes sont invincibles, me dit Johan avec des yeux étincelants de courage et de confiance, s'ils sont hommes de cœur. Il y a ici plus d'armes qu'il n'y en a jamais eu dans tout Figuig.

— Et pourquoi toutes ces armes, lui dis-je avec un sourire hébété et plein d'inquiétude?

— Pourquoi, me répondit-il, les hommes prévoyants mettent-ils en réserve des grains, lorsqu'ils sont dans l'abondance?

— Mais pourquoi amasser des armes en si grande quantité, quand on est en paix, et que rien ne fait prévoir la guerre, dis-je avec insistance?

— Les avares cachent leurs trésors, les esclaves déguisent leurs forces, me répondit-il, en tirant le rideau qui ne me permit plus de rien voir... Aux hommes d'honneur, ajouta-t-il en me regardant fixement, on ne demande pas de jurer qu'ils n'ont rien vu.

Et nous sortimes.

XLI

LE SEBOU

Mon esprit était bouleversé par mille pensées diverses. Que me voulait Johan? Pourquoi m'avait-il conduit si précipitamment dans la tribu des Cosaques, une tribu ennemie autrefois, et qu'il caressait actuellement? Qu'avais-je à faire là, moi? Quel piège cet homme voulait-il me tendre encore? N'ayant point réussi à me tuer, voulait-il me faire tuer par les lois de son pays? Voulait-il me rendre odieux au roi Rhaman, mon hôte, mon protecteur, en me donnant toutes les apparences d'un conspirateur?

Le but de Johan était rempli sans doute, car il témoigna le désir de quitter ces lieux. Je ne m'y opposai point: aussi, après avoir salué le plus respectueusement et pourtant le plus amicalement possible nos hôtes, pendant que Johan leur dit quelques mots auxquels je ne compris rien, nous regagnâmes notre aérostat, dans lequel je remontai, sans désirer plus rien voir pour l'instant, et tout disposé à retourner à mon palais de l'Intendance, pour retremper mes idées dans celles de Falster, et dans celles de la reine, s'il y avait moyen.

Mais lorsque nous fûmes dans notre ballon, Johan me

dit : vous n'avez point désiré voir la tribu des Cosaques, il me semble, monsieur Daghestan, ni les curiosités de leur contrée : aussi n'ai-je point voulu vous y retenir plus longtemps. Comme pourtant le soleil est beau, comme nous avons beaucoup de temps devant nous, voulez-vous en profiter pour aller jusqu'aux extrémités du royaume de la nouvelle Cosaquie? Nous irons et reviendrons en quelques heures, grâce à l'agilité de notre ballon.

La proposition était tentante : je l'acceptai. J'étais curieux de savoir quelles pouvaient être l'étendue et la force de ce pays, et si tout son sol était couvert de ruines, comme Figuig.

L'aérostat marchait bien; je ne l'arrêtai pas : je rêvais plus que je ne regardais. Je ne vis sur tout notre passage que des maisons écroulées de distance en distance, des villes en ruines, et des forêts presque partout.

Mais où sont donc les habitants, dis-je à Johan? La Cosaquie n'est cependant pas déserte.

— Pas tout à fait, me répondit-il, mais à peu près. Vous ne voyez pas les habitants, parce qu'ils se logent dans ces ruines, que vous apercevez de tous côtés, et qu'ils ont appropriées à leur usage. Quelques-uns pourtant se sont bâtis des huttes, comme chez nous, au milieu des forêts ou sur les rivages des fleuves.

Pauvre France, dis-je en moi-même, en appuyant mon coude sur le rebord de notre nacelle et mon front dans ma main, voilà donc ce que tu es devenue! C'était bien la peine de bâtir tes villes avec tant de luxe; d'étendre ton commerce si loin; d'amasser tant de richesses; de te priser si haut; d'être si fière de ton nom, de ta gloire, de ta puissance; d'avoir tant travaillé enfin, tant souffert, pour un pareil avenir! On sait à peine ton nom aujourd'hui; on ne sait plus où tu étais; tes rois si grands, si magnifiques, ne sont plus connus; tes habitants si luxueux, si fiers, et qui rêvaient un si doux repos, les voilà... là... Leurs ossements sont là, sous ces ruines dégoûtantes; leurs richesses sont là, sous ces haillons; leur sensualité

est là, dans cette boue... O France! France!... mais est-ce bien toi?...

— Nous sommes arrivés, me dit tout à coup Johan, dont la voix me tira de mes rêveries; voici les confins de la Nouvelle Cosaquie.

— Ah! dis-je tout naïvement, en regardant tout autour de moi, très-étonné de ne pas voir l'animation d'un pays habité, et surtout d'un pays frontière. Et vous appelez cette ville, dis-je à Johan?...

— Ce n'est point une ville, me répondit-il, c'est un village, un village pauvre même, bien qu'il soit le chef-lieu de la capitainerie de la frontière, c'est le Sebou.

Puis, il arrêta son ballon, et nous descendîmes à terre.

Nous nous trouvâmes sur les bords d'une rivière, dont le courant était fort large, et largement aussi coupé de bancs de sable, tout couverts d'oseraies et de gros troncs de peupliers. L'encaissement du lit était déchiré de distance en distance par de profondes crevasses qui ont laissé des courants d'eau s'établir à leur aise, aux environs, pour y former des étangs souvent à sec, ou à peu près, dans lesquels fermentent dans l'humidité de la vase des détritus de toutes sortes. Aussi, l'atmosphère est-elle chargée dans tous les environs, et même au loin, d'odeurs fétides et pestilentielles, qui déciment de temps en temps la population chétive qui habite ces rivages.

Cette population, du reste, est fort peu nombreuse, et aussi, il faut le dire, pas plus industrieuse que dans tous les autres coins de ces contrées. Les ruines de la ville, qui paraît avoir existé là dans le vieux temps, et dans quel temps? lui servent de retraite : et elles sont, en vérité, bien disposées pour épargner beaucoup de peines à ces architectes paresseux et ignares.

Je ne sais si cette ville descendait jusqu'aux rives du fleuve où nous étions; la raison dit oui, mais rien ne le décèle aujourd'hui. A quelques brasses derrière nous, au contraire, tout indiquait qu'une ville avait existé là, sur une colline, dont le versant d'un aspect vraiment pittores-

que, regarde les eaux du fleuve. Les habitations s'y étaient groupées au milieu des rochers et des monticules de différentes hauteurs avec les secours d'un art admirablement savant.

Il ne reste plus de tout cela que quelques chambres à moitié effondrées, s'élevant les unes au-dessus des autres, et retenues en l'air, je ne sais par quelle magie.

C'est là-dedans que les habitants de cette ville de nouvelle espèce ont trouvé leur nid, où ils arrivent en grimpant quelquefois, quelquefois par de longs et sinueux circuits.

Il paraît, d'ailleurs, que ce peuple est peu encouragé à planter plus élégament sa demeure, continuellement harcelé qu'il est par les peuples du voisinage, qui, pas plus laborieux que lui, se livrent volontiers à la maraude et au pillage, pour trouver une existence qu'ils ne se donnent pas la peine de chercher autrement.

— Y a-t-il ici quelques hommes de votre tribu, dis-je à Johan?

— Quelques-uns, me répondit-il, comme partout, même de l'autre côté de ces frontières; mais ce sont des hommes de notre sang, ce ne sont pas des hommes de la patrie. S'ils sont pillés, ils pillent aussi, même leurs frères; cette barrière les rend ennemis.

Je haussai les épaules de dédain.

— Laissons cela, dis-je à Johan; nous n'avons plus rien à voir ici dès lors, que la perspective du pays, et ces éternelles ruines que nous foulons continuellement aux pieds. Ce peuple est sauvage, et ne sera probablement jamais civilisé. Regardons plutôt ce fleuve qui coule avec tant de majesté, portant ses eaux à tous, même au delà des frontières de votre Nouvelle Cosaquie, comme pour donner à tous une leçon de bienfaisance et de bonne fraternité.

— Mais qui fut ici, dis-je encore à mon guide, que je désirais tirer de la taciturnité dans laquelle je le voyais plongé? La reine vous l'a-t-elle dit quelquefois?

— La reine, me répondit-il d'une voix tremblante, la

reine... Oui, la reine m'a dit qu'il y avait autrefois une ville ici, mais qu'elle est ruinée depuis des siècles, depuis, du reste, l'invasion des Cosaques. Elle était bien belle, a dit la reine, et s'étendait partout, tout autour, dit Johan, en me montrant les deux rives du fleuve. Regardez d'ailleurs; on voit encore des pans de murailles au fond des eaux.

Mon guide avait raison, et je l'avais déjà remarqué; il y avait au fond des eaux des ruines considérables. A quelques pas de l'endroit où nous étions, on apercevait même les piles d'un pont qui, évidemment avait dû exister là autrefois, car elles étaient disposées symétriquement en travers du lit du fleuve. Elles étaient solidement assises encore, et autour d'elles était amassée une grande quantité de pierres artistement taillées, qui n'étaient autres que les débris du pont, à n'en pas douter. Au milieu apparaissait, en partie cachée par le sable, en partie par des moellons et des plantes parasites qui avaient poussé tout autour, une haute colonne, à peu près couchée.

J'examinai attentivement cette colonne, aussi attentivement que le permettait le balancement continuel de notre ballon, que Johan, tout habile qu'il était, avait peine à maintenir immobile. Mais je ne pus rien déchiffrer; elle avait pourtant une inscription sur sa base, du moins les traces d'une inscription, car je n'y vis rien de plus que la fouille du ciseau du graveur.

Je fus plus heureux avec un autre bloc de pierre, qui ne me parut point appartenir à cette colonne; mais je n'en fus guères plus avancé. Ce bloc me sembla être le piedestal d'une statue. Je pus transcrire sur mon calepin, et dans leur ordre d'inscription, quelques lettres qu'il portait; mais elles ne m'ont encore rien appris, malgré toute l'attention que j'ai mise jusqu'à présent à les étudier. Les voici :

Dén. . . . pin,
inven. . . r d. . a va.eur,
né à Bl. , s . . 16.7

J'aurais donné dix années de ma vie pour comprendre cette inscription. Mais telle qu'elle était, que pouvait-elle me dire, à moi, avec un guide ignare et des souvenirs comme ceux que nous avons de la France, de son histoire, de sa langue? J'eus beau interroger Johan, j'eus beau interroger le fleuve et tous les débris qu'il inondait... Rien, je ne pus rien savoir; et ce qui me désole le plus, c'est que je ne sais rien encore aujourd'hui.

La reine elle-même ne m'a rien appris : pourquoi? Le magnétisme lui-même n'a rien voulu me dire depuis non plus, et pourquoi?

Ne pouvant rien savoir, je me dépitai comme un enfant maussade, et ne voulus plus m'occuper d'inscription, ni de science, ni de recherches; je m'abandonnai tout entier au plaisir du voyageur qui regarde sans penser.

Je ne m'occupai donc plus qu'à contempler le spectacle pittoresque qu'offrait en cet endroit le fleuve du Sebou. Ses eaux, gênées là par le barrage presque montagneux des ruines amassées dans son lit, grimpaient magnifiquement d'un côté sur leur dos, pour retomber en cascade de l'autre côté.

C'était ravissant et grandiose.

— C'est beau, dis-je à Johan avec mauvaise humeur, mais partons. Nous n'avons que des ruines inintelligentes à voir ici, partout: partout la dégradation des hommes et des choses, et pas de clé pour ouvrir ce livre. Partons! je pourrai dire au moins, dans mes souvenirs, que j'ai vu les frontières du royaume de la Nouvelle-Cosaquie: je ne demande pas plus aujourd'hui.

Je me trompais moi-même, car j'étais bien désireux de voir plus que je n'avais vu, malgré ce que j'en disais. Je savais trop bien qu'il y a toujours à voir et à apprendre sur un sol malheureux comme celui où nous étions.

J'aurais été surtout désireux d'errer sur ces collines habitées, sur ces rochers qui s'élevaient derrière nous, et où j'apercevais des racines pétrifiées d'arbres vieux et géants qui serpentaient dans le tuf, des fondations de mo-

numents antiques dont les restes laissaient deviner la beauté primitive. J'étais devenu plus désireux encore de parcourir ce site pittoresque et sauvage, lorsque Johan m'eut dit qu'il y avait au Sebou des ruines plus belles encore à voir, les ruines d'un palais féerique de décors et de position, qu'habitait le capitaine de la ville : mais rien ne me retint, je fis taire tous mes désirs.

Quelque chose de sérieux occupait ma pensée, l'obsédait même depuis notre départ de Mhoskow. Il me semblait que depuis ce moment Johan était devenu plus rêveur que d'ordinaire, et que sa rêverie devenait de plus en plus morose; et je m'en inquiétais.

Sans être effrayé plus qu'il ne convenait, j'éprouvais cependant le besoin de regagner Figuig. Un sentiment que je ne pouvais définir, et auquel je ne trouvais nulle raison, me disait que j'avais besoin là.

— Partons, me dit résolûment Johan, en mettant le pied dans son ballon, que nous n'avions quitté qu'un instant! Retournons à Figuig, puisque vous le désirez.

Je m'installai précipitamment à ses côtés.

— Nous nous arrêterons pourtant deux minutes encore à quelques pas d'ici, dans un pèlerinage célèbre devant lequel je ne passe jamais sans m'arrêter, reprit mon guide.

— Soit! lui dis-je assez brièvement, mais ce sera notre dernière station.

XLII

LE PÈLERINAGE

Johan ne me répondit pas, mais il serra fortement sa machine, et en dix minutes, toujours suivant le fleuve, nous arrivâmes dans un village, composé d'un petit nombre de huttes, plantées à quelque distance des eaux, de peur des débordements qui sont très-fréquents. Ce village est très-sainement situé dans l'encaissement de plusieurs

collines légères qui sont là, comme partout ailleurs dans ces contrées, couronnées de forêts qui couraient en tous sens. Quelques éclaircies s'y trouvent pratiquées de distance en distance pour les habitations et la culture des terres nécessaires aux besoins de la population.

En nous éloignant du fleuve, nous arrivâmes, après avoir passé sur des débris de maisons écrasées et surchargées de toutes les mauvaises empreintes du temps et de la dévastation, près d'un mur en pierres, oui, en pierres, par ma foi! ce qui était une grande rareté pour moi, et une grande magnificence pour ce village. Les moellons étaient liés ensemble par un mortier de terre.

Ce mur entourait un terrain, dans lequel on pénétrait par une ouverture, que fermait un tronc d'arbre seulement jeté en travers. Cet arbre n'était point là assurément pour clore un passage qui restait, malgré lui, à peu près ouvert, mais pour témoigner seulement sans doute que ce coin de terre était réservé, et peut-être aussi pour empêcher les gros animaux d'entrer dans ce lieu sacré : c'était le pèlerinage dont m'avait parlé Johan.

Ce pèlerinage est, il paraît, en grande vénération dans toute la contrée depuis des siècles peut-être. Cette vénération repose sur une légende qui a bien son côté touchant, et qui est un article de foi incontestable dans la croyance de la tribu des Français.

Un Cosaque, disent les traditions que tout le monde connaît et répète, voulut un jour bâtir là sa hutte. Elle fut à peine construite, qu'elle s'écroula seule, quoiqu'elle parût solide. Il ne se rebuta point: il la rebâtit une seconde et une troisième fois, mais elle tomba toujours, et la dernière fois, en faisant entendre des cris plaintifs. Le Cosaque eut peur alors, et il s'éloigna pour toujours.

Un Métis, puis un Marocain, esprits forts tous deux, reprirent la même œuvre, en riant du Cosaque : ils éprouvèrent la même catastrophe.

Un Français enfin, se moquant de l'ineptie et de la sotte crédulité de ses devanciers, posa résolûment là sa

tente, déclarant hautement qu'il ne bâtirait jamais ailleurs. A peine achevée, la hutte s'écroula avec grand fracas, et ses ruines, comme lancées par une main furieuse, faillirent écraser le mécréant, en le couvrant de leurs débris.

La vantardise du Français avait attiré la foule autour de lui pendant ses travaux; la foule lui fut utile pour l'arracher à une mort presque certaine. Il fut dès lors convaincu, et tout le monde avec lui, que le doigt de Dieu était là; que ce lieu devait être sacré.

Là, leur dit le roi de la tribu française, consulté à cet effet, était autrefois un cimetière pour nos aïeux; relevez les tombeaux, et priez pour leurs morts.

Les tombeaux furent relevés, et le premier soir de leur réparation tous les habitants du village se présentèrent pour prier; mais ils s'arrêtèrent à distance, stupéfaits de terreur et d'admiration. Sur chaque tombe étaient assises plusieurs personnes vêtues les unes de légères robes blanches, les autres de robes noires : elles étaient silencieuses et dans l'attitude du recueillement le plus profond. Elles avaient toutes des couronnes noires ou blanches sur la tête.

Lorsque les habitants du village, après avoir repris un peu de hardiesse, s'approchèrent pour saluer ces spectres, les spectres disparurent: puis l'on entendit comme le bruit d'un couvercle de pierre qui retombait sur eux, quoique l'on ne vît aucun mouvement dans les tombeaux.

Depuis cette époque on entoura ce terrain d'une muraille, et il ne se passe guère de jours que quelque femme ou quelque jeune fille ne porte une couronne noire ou blanche sur les tombes.

Je n'ai jamais vu d'apparition surnaturelle ici, me dit Johan, mais je sais qu'il y en a quelquefois encore. Tous les gens du village pourraient vous en témoigner.

Il y avait, au moment, où nous entrâmes dans ce terrain funèbre, une jeune fille qui déposait une couronne blanche sur une tombe, devant laquelle elle resta long-

temps, les deux mains croisées sur sa poitrine, et la tête inclinée. Elle paraissait prier dans le recueillement le plus profond, car le bruit de nos pas ne lui fit point tourner la tête.

Je n'avais point de couronne à ma disposition : je cueillis quelques fleurs des champs que je tressai. J'en fis une couronne de couleur blanche, puis une autre de couleur sombre, et je les déposai toutes deux sur la même tombe.

A vous, pauvre père, dis-je à voix basse, vous qui avez vécu de probité pour tous et d'amour pour les vôtres!

A toi, pauvre jeune fille, qui es tombée avant le temps sous le souffle glacé de la mort, comme une tendre fleur sous la bise de l'hiver... toi qui étais les délices de la famille et l'espoir de sa vieillesse!

Reposez en paix, et priez pour nous... pour nous qui ne savons point si nous aurons jamais une tombe paisible, où des amis et des gens pieux pourront venir en pèlerinage!...

Jôhan parut vivement touché de ma sensibilité: mais j'étais triste jusqu'à la mort.

Nous partîmes, sans avoir été remarqués de la jeune fille qui priait, et nous arrivâmes bientôt à Figuig. Je n'avais rien regardé tout le long du chemin: j'avais laissé mes yeux et mon âme, au cimetière du pèlerinage.

XLIII

LE DÉPART IMPOSSIBLE

Johan me descendit au palais de l'Intendance, où j'étais vivement attendu. Falster accourut au devant de moi: du nouveau, s'écria-t-il en m'abordant, et c'est grave!

Ce que me raconta Falster me parut grave en effet. Mes visites à la tribu des Français, que je n'avais point cru devoir cacher à personne, parce qu'elles étaient loyales et provoquées par ma seule curiosité de voyageur et d'écri-

vain, avaient été incriminées auprès du roi Rhaman. Le roi se trouvait dans une telle disposition d'esprit, qu'il était tout préparé à recevoir les mauvaises impressions du soupçon; et le voyage, que je venais d'entreprendre avec Johan, n'était assurément point fait pour apporter du calme dans cette affaire.

Aussi, le roi Belt et son frère avaient-ils dû combattre vivement pour moi, et, grâce à leur éloquence amicale, ils étaient venus à bout, du moins ils pouvaient le croire, de dissiper l'orage qui menaçait d'éclater. C'était bien, mais c'était une dure leçon pour moi, que Falster, du reste, n'adoucit en rien.

Il m'assura pourtant que l'explication avait été franche de part et d'autre, et, qu'à la fin de la conversation, le roi, pour témoigner à ses hôtes toute sa satisfaction et sa confiance en eux, les avait invités de l'accompagner au palais de sa fille qui l'y attendait.

Toute cette scène s'était passée aussitôt après mon départ avec Johan, et s'était passée au palais de l'Intendance où le roi Rhaman était venu visiter ses hôtes.

Mais une autre scène bien plus fâcheuse, à mon avis, s'était passée au palais d'Ouchda.

La jeune fille avait invité son père de venir prendre son repas du matin chez elle, dans une intention qui se révéla bientôt. Seulement elle eut deux témoins qu'elle n'attendait pas, et que le roi ne parut point fâché d'avoir.

A la fin du repas qui fut court, puisqu'il ne se composa que d'une tasse du précieux café, dans lequel chacun trempa quelques morceaux d'un gâteau dur et sec, fait de farine de pommes de terre et cuit sous la cendre, Ouchda se leva tout à coup. Elle vint comme une enfant gâtée, s'asseoir sur les genoux de son père qu'elle embrassa convulsivement, pour obtenir indubitablement une faveur difficile à obtenir.

Le bon père, qui s'attendait sans doute à quelque demande de ce genre en venant au palais d'Ouchda, devina parfaitement ce jeu de sa fille. Il se prit à rire de sa grosse

voix, en rendant les caresses qu'il recevait; ce qui parut d'un bon augure à tout le monde.

— Parle, ma fille, dit Rhaman X à Ouchda! Ce que tu veux demander à ton père, tu peux le demander devant ses amis : mes amis savent tous mes secrets, ajouta-t-il, en nous regardant avec deux yeux franchement ouverts, me dit Falster.

— Même vos desseins sur Johan-Ali-Schahpohtinck, dit Ouchda avec hésitation?

— Même mes desseins sur Johan et sur toi.

— Eh bien, père, reprit la jeune fille, en prenant la tête de son père entre ses deux mains, et imprimant un long baiser sur son front, si vous voulez la mort de votre petite Ouchda, mariez-la avec Johan.

Le roi repoussa doucement, bien doucement sa fille de dessus ses genoux, puis, se soulevant et posant ses deux grosses mains sur les épaules de la jeune fille : et si ma fille, lui dit-il, veut voir son père tomber de son trône et mourir sous les yatagans de ses sujets, qu'elle n'épouse pas Johan.

Puis se tournant vers le roi Belt et son frère, Rhaman X parut leur demander du regard une approbation à ses paroles. La position était délicate : le roi Belt et son frère répondirent par une pantomine ambiguë qui s'efforçait de satisfaire tout le monde.

Ouchda ne dit plus rien; elle resta triste et rêveuse. Personne, du reste, ne répliqua : aussi un profond silence s'établit-il dans la petite réunion. Ce fut le roi Belt qui le rompit le premier, par une proposition qu'on devait être loin d'attendre pour le moment.

— Mon frère, dit-il au roi Rhaman, nous connaissons tous vos projets, puisque vous nous avez fait l'honneur de nous les communiquer. J'espère qu'ils satisferont tout le monde. Il serait bon, en tout cas, que vous ayiez seul le mérite de vos résolutions aux yeux de tous : je serais désolé pour ma part, que quelqu'un vînt à soupçonner que nous vous les avons suggérées. Ne croiriez-vous pas dés-

lors, mon frère, qu'il serait bon que nous fissions, nous vos hôtes, un petit voyage ou dans vos états, ou chez vos voisins, pendant qne vous agirez ici?

— Vous ferez à votre gré, mon frère, répondit le roi Rhaman : puisque vous voulez partir, je vais donner des ordres pour que vous ayiez à votre disposition un aérostat et des gens pour le conduire.

La proposition du roi Belt, quelqu'inattendue qu'elle était, ne déplut point, il parait, puisqu'elle fut acceptée de suite. Le roi Rhaman avait reçu au Séeland une trop brillante hospitalité, pour qu'il ne s'efforçât pas de rendre la sienne aussi gracieuse, et il l'avait fait jusqu'à cette heure : mais, malgré sa réconciliation avec moi, il avait bien certainement à cœur encore mes visites aux Français, et l'amitié avec laquelle ils me recevaient chez eux, lui qui ne pouvait se concilier leurs bonnes grâces qu'en leur faisant des sacrifices inouïs.

Falster et moi, nous ne vîmes pas d'autre motif qui pût expliquer l'empressement du roi à saisir au bond cette proposition qui tombait là si inopinément : car il était bien entendu, que, bien que je ne fusse pas là en ce moment, la permission de voyager était pour nous trois.

Ouchda en parut consternée : il lui sembla peut-être, me dit malicieusement Falster, qu'elle perdait en nous d'intelligents protecteurs, sur l'appui desquels elle pouvait grandement compter dans sa position difficile. Elle resta muette : elle avait complétement perdu la gracieuseté et l'assurance qu'elle avait montrées un instant avant.

— Ainsi donc, me dit Falster, après qu'il m'eut fait tout ce récit, nous allons quitter Figuig : c'est arrêté.

Cette nouvelle, je l'avoue, était foudroyante pour moi. Bien que je dûsse l'attendre un jour, je ne l'attendais pas sitôt, et je n'y étais aucunement préparé.

— Eh bien, nous partirons, répondis-je à Falster avec un peu de mauvaise humeur qui voulait accuser le roi

Belt; nous irons jusqu'au bout du monde, si vous le voulez, puisque votre frère en a ainsi décidé.

— Les voyages ne vous plaisent donc plus, mon ami, reprit Falster en me serrant la main, pour calmer ce grain d'irritation qui surgissait de mes paroles? Ou bien, oubliez-vous que nous ne voyagerons que dans la nouvelle Cosaquie, votre France à vous, et que nous serons probablement de retour d'ici quelques jours?

— Et nous partons, dis-je à Falster avec toute l'anxiété de l'interrogateur qui craint une mauvaise nouvelle?

— Demain, me répondit-il.

— Eh bien, demain soit! je me tiendrai prêt, dis-je très-sèchement.

La précipitation de ce départ, arrêté à mon insu, avait piqué ma sensibilité au vif. Falster n'était pas assez aveugle pour ne point s'en être aperçu : aussi, fut-il pour moi, dès cet instant, d'une amabilité parfaite, obsessive même; car il affectait de ne vouloir pas m'abandonner à moi-même, lorsque j'aurais été désireux de rester seul.

Seul, j'aurais erré du côté du petit Paris; j'y aurais rappelé mes souvenirs; j'y aurais cherché de nouvelles impressions; et peut-être aussi aurais-je espéré revoir dans ces lieux des personnes qu'il m'eût été bien agréable de voir, car nous partions.

Nous partions pour un petit voyage, un voyage de peu de durée, disait Falster; mais qui sait où l'on va, quand on va dans un désert? qui sait quand on reviendra, et si l'on reviendra, lorsqu'on voyage au milieu des barbares? Aussi, aurais-je voulu faire mes adieux.

Nous fûmes reçus le soir au Palais-Royal, où nous allâmes prendre congé du roi. Nous y fûmes reçus avec toute la cordialité d'habitude; c'est à peine si un coup d'œil, un seul que je crus trouver de moins bon aloi que les autres, put me faire deviner que j'étais en suspicion. Ce coup d'œil fut cependant un avis pour moi.

Aussi, rentré dans ma hutte, je fis mes préparatifs de

— Chez nous, on ne méprise pas cette femme-la, madame, répondis-je à la fille du roi, sans penser à la gravité de mes paroles.

— Eh bien, partons, me dit-elle alors avec résolution; je suis votre esclave.

Ouchda parlait net; j'étais bien embarrassé pour lui répondre de même. Aussi restai-je un instant comme étourdi par ce coup de feu à brûle pourpoint. Je me remis cependant un peu après un instant de silence.

— Madame, lui dis-je, votre proposition me touche infiniment et m'honore; mais, vous le savez, je ne suis pas libre : je me dois au roi Belt, qui a accepté mes services dans sa grande infortune, et je ne suis libre de sortir de ce pays qu'avec lui et à l'aide du roi votre père.

— Vous vous trompez, monsieur, me répondit fermement Ouchda : vous ne devez plus rien au roi Belt, qui va voyager sous les auspices de mon père, et nous pouvons partir d'ici sans l'aide du roi Rhaman. J'ai deux bons coursiers chez moi, deux gazelles très-rapides, qui nous attendent. Je n'ai point compté sur un aérostat, qui ne pouvait être à ma disposition. A quelques lieues d'ici nous trouverons la mer, puis un vaisseau qui nous conduira où vous voudrez. J'ai des bijoux assez pour payer notre transport.

— Je n'hésite plus, madame, répondis-je avec un embarras de plus en plus grand; mais permettez-moi de rêver cette nuit à la préparation de notre fuite.

— Mais vous partez demain!... s'écria Ouchda avec désespoir; et d'ici quelques jours, je serai l'épouse de Johan!...

— Je ne partirai pas demain, madame, quand même le roi Belt partirait, et Johan ne sera point votre époux! dis-je avec une fermeté qui convainquit la jeune fille.

Elle se jeta alors, comme une esclave dévouée, à mes pieds pour les baiser; mais je la relevai promptement, et, confondu de la ferveur de son abnégation, je la serrai sur ma poitrine et la couvris de baisers brûlants, qui n'é-

taient peut-être inspirés que par l'amitié que me donnait sa confiance.

Nous nous séparâmes en ce moment, elle paraissant satisfaite de ma promesse, moi, très-mécontent de la position impossible qui m'était faite. Comment sortir de là, en effet? je n'en savais, en vérité, rien. J'avais probablement plus promis qu'il n'était en mon pouvoir de donner. Je comptais un peu, il est vrai, sur l'imprévu des circonstances, et il m'était bien permis d'y compter, puisque je ne partais pas le lendemain, avait dit la Reine.

XLIV

LE MATIN D'UNE RÉVOLUTION

Le lendemain, cependant, un peu après notre lever, un magnifique aérostat, conduit par deux hommes, descendit dans la cour du palais de l'Intendance. Mais il était petit, si petit même que trois personnes seules pouvaient y tenir un peu à l'aise, et il fallait un guide pour le conduire. Les grands aérostats n'étaient point en bon état, nous dirent les ouvriers français, qui seuls en ont l'entretien à leur charge.

Je commençai, dès ce moment, à prendre dans les paroles de la Reine une confiance que j'avais un peu perdue; mais je la perdis de nouveau quand je vis arriver un autre ballon de même dimension que le premier.

C'en était donc fait, j'allais partir. Pauvre Ouchda! qu'allait-elle penser de moi? Et moi, moi, que pensai-je de la Reine en ce moment? Elle m'avait trompé, trompé indignement; mais pourquoi? Oh! dis-je en moi-même, avec le mécontentement d'un fat évincé : elle était jalouse.

Je regardai tout autour de moi pour voir Ouchda; je ne la vis pas; la Reine, je ne la vis pas non plus... Et rien, rien pour empêcher mon départ! Je montai lentement dans mon ballon, mais j'y montai... rien ne nous arrêta.

des Cosaques est pour nous. Vous les avez vus tous; ils vous connaissent aussi, et, à l'heure qu'il est, ils sont prêts comme nous.

Nos forces sont donc grandes, et nos armes... Regardez, monsieur Daghestan, dit la Reine en ouvrant tout à coup une porte que je ne connaissais pas, et qui me laissa voir un vaste souterrain tout rempli d'armes antiques, de canons, de mortiers, de casques, de cuirasses, devant lesquels je restai tout abasourdi, car je voyais ce que je n'avais point encore vu, ce que je n'avais osé espérer voir.

Quelle richesse d'art et d'antiques curiosités! m'écriai-je malgré moi. Les Français d'autrefois avaient donc aussi ces terribles engins de destruction que nos temps modernes croyaient avoir inventés? Non, non, il n'y a rien de nouveau sous le soleil: la sagesse de nos proverbes l'a bien dit.

— Eh bien, monsieur, me dit la Reine, ces armes nous ont été laissées par nos ancêtres pour briser notre esclavage. Mais comment s'en servir? Vous le savez, vous, monsieur Daghestan, me dit la Reine avec câlinerie, vous un savant, vous un homme de la même civilisation que nos aïeux. Dites-nous comment faire manœuvrer ces armes qui lancent la foudre. Un seul de ces canons suffirait, a dit un de nos oracles, pour foudroyer toute une armée de Cosaques.

— Madame, répondis-je à la Reine en souriant de sa naïveté, ces armes ne peuvent servir instantanément. Elles sont vieilles, usées par la rouille probablement: elles ne sont plus bonnes que dans un musée.

— Vous vous trompez, monsieur; nous les avons trouvées dans les fouilles, fortement endommagées, il est vrai, mais nos ouvriers les ont nettoyées et réparées autant qu'ils l'ont pu: elles peuvent servir encore, croyez-le bien.

— Quand même, madame, elles pourraient servir, elles ne peuvent pas fonctionner seules. Ce sont des foudres qui

n'éclatent qu'à l'aide de la poudre. Vous n'avez point de poudre, et je ne sais point la fabriquer.

— Au fait, dit la Reine avec aigreur et en repoussant la porte de son arsenal avec mécontentement, vous avez raison, monsieur Daghestan : nous mettrons ces armes dans nos musées : nos armes, à nous, peuvent suffire à des braves...

Vous me comprenez sans doute, monsieur Daghestan, ajouta-t-elle en adoucissant les traits de son visage, que son désappointement avait un peu rembrunis; vous comprenez que le jour de la réparation et de la justice est arrivé pour nous, et que nous sommes armés pour reprendre notre bien. Voulez-vous être des nôtres? voulez-vous nous aider à chasser l'ennemi qui nous opprime; à abattre ces huttes misérables qui déshonorent notre sol; à fouiller cette terre pour y retrouver les fondations de nos monuments, de nos palais, et les rétablir; à rechercher les ossements de nos aïeux, et à relever les tombeaux que la barbarie a souillés? Voulez-vous, vous, homme civilisé, prêter les lumières de votre science et de votre force à la reconstitution de notre patrie?... Voulez-vous être roi de France, monsieur Daghestan? me dit la Reine avec une dignité et un ton d'autorité devant lesquels je me trouvais tout petit. Johan est indigne de moi, ajouta-t-elle après un instant de silence, comme se parlant à elle-même.

Je ne répondis pas aussitôt, je rêvais : que répondre?

— Vous réfléchirez, monsieur Daghestan, me dit la Reine avec gravité. Du reste, vous êtes libre.

La permission de me retirer me parut bien douce en ce moment; car j'avais besoin de remettre un peu d'ordre dans mes idées. Il me paraissait monstrueux d'être venu à Figuig pour y détrôner mon hôte et l'ami de mes amis; et pourtant la Reine...

Sous l'influence de ce dernier sentiment, je pris sa main et la baisai avec beaucoup d'ardeur... La porte du caveau venait de s'ouvrir, et Johan était sur le seuil, attendant les ordres de sa souveraine.

Je restai un instant atterré d'avoir été surpris dans cette attitude, qui n'avait rien que de bien permis en Caucasie, mais dont je ne savais pas la signification dans la Nouvelle-Cosaquie, surtout en présence d'un fiancé jaloux.

— Reconduisez M. Daghestan, Johan, dit la Reine avec une dignité calme que son fiancé ne me paraissait point avoir.

La foule s'entr'ouvrit devant moi silencieusement, comme à mon arrivée. Seulement j'entendis dans le lointain des souterrains des voix qui disaient d'un ton sinistre : « Nous le jurons! » Ils juraient, sans doute, sur la croix que j'avais vue sur la table des vieillards.

Je n'étais point encore sorti du souterrain que je vis les torches s'éteindre. Plusieurs mains me saisirent alors par derrière, d'autres étouffèrent mes cris, et je fus criblé de coups de yatagan. Je tombai baigné dans mon sang et perdis complétement connaissance. Que se passa-t-il alors autour de moi? Qui vint à mon secours? Je n'en sais rien... Je ne revins à moi que dans ma patrie, sur les bords de la mer Noire.

Et mes amis... mon bien-aimé Falster, qu'est-il devenu? Et Ouchda? la pauvre Ouchda! Et la Reine? Et ce beau sol de la France, si défiguré, qu'est-il devenu?

Ah! si la Reine aussi m'avait donné le temps! si les assassins n'avaient point entravé ma réflexion par leur brutale attaque!... Eh bien, qu'eussé-je fait? Je n'en sais, en vérité, rien...

XLV

LES DERNIÈRES NOUVELLES

—

GAZETTE DE LA CAUCASIE

Caucasipol, le 2 messidor 5001.

J'ai le regret d'annoncer à nos lecteurs que notre ami Daghestan, en envoyant les dernières pages qu'il a écrites

sur son voyage dans la Nouvelle-Cosaquie, a prévenu qu'il ne pourrait pas continuer son récit d'ici quelque temps. Ses blessures, excitées par le travail assidu auquel il s'est livré pour ne point entraver sa narration, sont redevenues très-douloureuses.

Je n'ai point de raison pour croire que cette aggravation de souffrances soit dangereuse. C'est un malheur cependant que je déplore sincèrement, pour notre ami d'abord, puis pour nous aussi, qui ne pourrions qu'apprendre beaucoup encore en écoutant les confidences de notre savant voyageur. Car je ne doute point, pour moi, qu'il ne nous eût révélé bien des merveilles qu'il a vues, et dont il ne nous a rien dit encore.

Bien que je n'attendisse pas pour l'instant une histoire complète de la France ancienne, pour quelques jours que notre ami a passés sur ses ruines, sans les fouiller, bien qu'il n'ait vu ces contrées qu'à vol d'oiseau, à peu près, je suis persuadé que son coup d'œil sûr a vu plus qu'il n'a dit, et que nous avions à apprendre encore.

Patientons : ce ne sera, je l'espère, qu'un retard que nous pouvons mettre à profit, en tournant nos yeux et nos oreilles vers l'occident, pour voir et entendre ce qu'il y a et ce qui en revient. Les dernières paroles du récit de Daghestan ont vivement surexcité ma curiosité, comme, je le pense, elles ont surexcité la curiosité de tous...

Je me demande aussi, moi, ce que ce beau sol de la France antique, cette ruine qu'on appelle la Nouvelle-Cosaquie, je me demande comme notre ami Daghestan ce qu'il est devenu. La révolution, qui s'y préparait, s'est-elle faite? A-t-elle triomphé? Est-elle étouffée? Nos rapports avec ces pays sont trop lents et trop difficiles pour que nous en sachions rien encore. Et puis, en saurons-nous quelque chose? Ce pauvre pays pèse si peu dans la balance sociale, qui s'en inquiète? Il est si peu agréable de le visiter, si l'on n'est un Daghestan, qui l'ira voir pour nous redire ce qu'il fait? chez lui d'ailleurs personne ne sort...

Attendons alors...

Notre gazette était imprimée, lorsque nous avons reçu l'importante nouvelle suivante, que nous avons communiquée de suite à notre ami Daghestan qu'elle doit intéresser avant tout autre, comme en jugeront ceux qui nous ont lu jusqu'à ce jour.

Voie de Séeland... service de nuit.

Trévig, le 30 prairial.

« Figuig, la capitale de la Nouvelle-Cosaquie, est en pleine insurrection. La tribu des Français, qui s'est mise à la tête du mouvement, triomphe. Le roi Rhaman X est en prison, pour être jugé par le conseil des Anciens. »

Les nouvelles sont plus positives par la voie de Pologne.

Varsovie, 3 heures du matin.

» Une révolution s'est opérée depuis quelques jours à Figuig. Nhohelle Merlhukeck a été proclamée reine sous le nom de Nhohelle II. La Nouvelle-Cosaquie reprend le nom de France, et sa capitale, celui de Paris.

Varsovie, 30 prairial, 10 heures du soir.

» Nhohelle II, assistée de son conseil des Anciens qui l'appuie dans tous ses actes, vient de décréter que la France serait ouverte à toutes les nations. Elle fait un appel aux colons étrangers, pour l'aider à relever de ses ruines le pays qu'elle est appelée à administrer, et à le cultiver selon les règles de la civilisation. »

Un télégramme, qui nous vient par la voie de Séeland, nous apprend en outre que le roi Belt et son frère, qui s'étaient retirés dans la Nouvelle-Cosaquie, après leur départ de Trévig, ont obtenu auprès de la reine et de son conseil l'élargissement de leur ami le roi Rhaman et de sa fille Ouchda. Il nous apprend encore un fait qui dénote la

barbarie de ce peuple qui semble pourtant vouloir naître à la civilisation.

Johan-Ali-Schahpohtink, qui était loin d'être un vieillard, était cependant membre du conseil des anciens, à cause de ses capacités et de son énergie. Il était de plus le fiancé de la reine actuelle qu'il devait épouser depuis longtemps déjà: mais des raisons qui ne venaient point de lui, éloignaient continuellement cette union.

Une hostilité qu'il montra, dès les premiers jours de la révolution, dans le conseil, contre les reformes que proposait la reine, amena tout à coup entr'eux une rupture qui menaçait, il paraît, depuis quelque temps déjà. La reine exhuma, pour se débarrasser de son prétendant sans doute, une ancienne loi qui défendait le trône à celui qui se serait souillé d'un meurtre contre un homme sans défense : et il paraît que ce crime était celui de Johan.

Johan ne garda plus de mesure alors; il se fit le chef d'une opposition systématique et vindicative; il blâma toutes les reformes que la reine soumettait à son conseil. Au sortir d'un conseil où il s'était fait violent à l'excès, il fut poignardé presque sous les yeux de la reine.

Les nouvelles de Pologne confirment ce fait.

Varsovie, 31 prairial, 1 heure du matin.

« Johan-Ali-Schahpohtink vient d'être poignardé au palais royal, en plein conseil. On lui a prouvé qu'il avait assassiné le savant voyageur Daghestan. La reine a fait grâce immédiatement à son meurtrier. »

Si la reine Nhohelle ne connaissait point encore l'assassin de notre ami, nous l'avions, nous, facilement deviné d'après le récit de Daghestan : Daghestan lui-même n'en a jamais douté un seul instant. Pourtant, lorsque nous lui apprîmes cette nouvelle, il donna généreusement une larme à la mort de son ennemi dont il appréciait le patriotisme, la finesse et l'énergie, bien que toutes ces qualités se soient tournées contre lui.

Caucasipol, le 3 messidor.

L'état de santé de notre ami Daghestan ne s'améliore pas. Loin de nous pourtant la pensée qu'il s'aggravera plus encore! Il n'est pas possible que le ciel n'ait pas souci de conserver au monde, à la science et à l'amitié un homme si éminemment utile, et qui a exposé si courageusement sa vie pour tous. L'inquiétude publique est à son comble. La maison du blessé ne désemplit pas de visiteurs qui portent leurs vœux les plus ardents à ses pieds.

Ces témoignages d'affection ne s'élevent pas seulement du sein de notre capitale : ils arrivent de toutes parts, des extrémités même les plus reculées du cercle de nos relations sociales.

Aucun de nos lecteurs n'a oublié, je pense, l'excursion si singulièrement accidentelle de Daghestan à Bornéo, et sa rencontre avec le licencié Arach, que nous connaissons, nous, pour être un abonné de notre gazette, le seul même, dans ces pays lointains. Eh bien, ce philosophe étrange, au cœur d'or, vient d'arriver à Caucasipol, accompagné de sa pupille Tarnawalis. Ils apportent à leur ami l'expression de la vive sympathie que tout Bornéo a éprouvée pour lui, à la nouvelle de son odieux assassinat, tout en venant lui donner eux-mêmes les soins de leur profonde amitié.

Qu'il est beau d'être aimé ainsi!

Caucasipol, le 4 messidor.

L'état de santé du citoyen Daghestan paraît prendre une meilleure voie depuis hier. Notre ami s'est même levé aujourd'hui plusieurs heures : il a pu rester assis sur le balcon de sa fenêtre, où nous étions avec lui, et d'où nous avons pu admirer un spectacle, qui n'était point nouveau pour lui, mais qui me surprit, moi, étrangement, comme il a dû surprendre tous les habitants de Caucasipol, même ceux qui ont lu les voyages de Daghestan dans la Nouvelle Cosaquie.

Comme nous regardions le ciel dont nous admirions l'atmosphère pure, gracieusement estompée des nuages les plus beaux, nous vîmes tout à coup apparaître dans le lointain un point noir et mobile, qui fit tressaillir notre ami, car il l'avait reconnu. Ce point grandit et se développa en quelques minutes.

C'était un aérostat, un aérostat venant, comme nous l'avons appris, et comme tout le monde le sait à cette heure, de la Nouvelle Cosaquie ou de la France, dirigé par des guides très-experts.

Il portait le roi Rhaman et sa fille, le roi Belt et son frère, puis deux guides français.

Ce ballon restera plusieurs jours au milieu de nous ; il pourra être admiré par tous et étudié par nos savants, qui recherchent depuis si longtemps l'art de diriger les ballons à volonté. Cet art, serait-il donc vrai, comme l'a dit Daghestan, qu'il nous viendrait, à nous, du pays des barbares ? Nous verrons...

Caucasipol, le 6 messidor.

La santé de Daghestan se soutient, au dire des docteurs : nos amis disent même qu'elle s'améliore toujours. Aussi, croyons-nous pouvoir, dès aujourd'hui, répéter ici des bruits qui circulent en ville, et que, pour notre part, nous verrions se réaliser avec plaisir, parce que nous avons plusieurs fois souhaité qu'il en fût ainsi. On dit qu'un mariage est projeté, pour s'accomplir prochainement, entre notre ami Daghestan et la fille du roi Rhaman, qui aurait agréé pour la seconde femme de son mari, la pupille de M. Arach.

Caucasipol, le 10 messidor, 10 heures du matin.

Nous avons une bien triste nouvelle à annoncer à nos amis : Daghestan est très-malade. Ses blessures se sont rouvertes cette nuit; elles présentent un aspect inquiétant. La fièvre ne discontinue pas; elle prend même un type

que les docteurs redoutent toujours. Mon Dieu! mon Dieu!...

3 heures du soir.

Daghestan vient de mourir !!!...

Caucasipol, le 11 messidor.

Notre cher Daghestan est mort hier, vers trois heures du soir, entouré de tous les amis que sa chambre pouvait contenir. Il s'est éteint doucement, sans se plaindre de ses souffrances qui devaient être atroces, au dire de tous. Il ne maudit point ses meurtriers; il se contenta de sourire au nom de Johan-Ali-Schahpohtink, que l'un de nous prononça dans un instant de malédiction. Pauvre ami, on eût dit qu'il partait pour un voyage d'où il devait bientôt revenir, car il paraissait partir sans regret. Voulait-il nous consoler tous par la placidité de son visage? Voulait-il sécher nos larmes, ces larmes que nous ne pouvions lui cacher, par la douceur de son sourire?

Le hasard, comme s'il eût voulu se moquer de nous et insulter notre pauvre ami, fit débarquer, un instant après sa mort, une députation brillante qui lui apportait des hommages qui lui auraient été certainement bien sensibles. Nhohelle II envoyait son aérostat royal, pour ramener en France notre savant ami, avec les honneurs qu'on doit aux plus hauts personnages. On dit même, tout bas, il est vrai, que la reine de France, voulait proposer sa main à Daghestan... Pauvre ami! pauvre ami!...

Caucasipol, le 15 messidor.

Un télégramme venu de France, par la voie de Pologne, nous apprend que la reine Nhohelle II a abdiqué, déclarant qu'elle ne se marierait jamais. Elle a conseillé aux Anciens de ne point élire d'autre roi, mais de garder l'autorité royale dans leurs mains, et de gouverner seuls le pays. Elle les aidera de ses avis. La reine s'est retirée dans une maison isolée où elle vit seule, se livrant à l'étude.

Caucasipol, le 16 messidor.

Les derniers devoirs ont été rendus hier aux dépouilles mortelles du citoyen Daghestan. Le licencié Arach avait embaumé et disposé son corps selon la mode du Bornéo, que nous connaissons d'après les récits de Daghestan lui-même.

Une petite cellule avait été, d'après les soins de nous tous, préparée dans la Nécropole de la ville; et nous avions déposé là le savant dont la Caucasie est si fière, l'ami qui nous était si cher; c'est là que nous espérions le voir tous les jours de notre vie, contempler les traits de son visage, si bien conservés par l'art admirable des Bornéens, et apprendre de cette bouche souriante comment on pardonne à l'aveuglement d'un ennemi, après avoir sacrifié son repos et sa vie aux duretés de la science.

Eh bien, une étrange profanation, un sacrilége, vient d'être commis dans cette cellule mortuaire. Le corps de Daghestan a disparu. Il a probablement été enlevé cette nuit, car hier, jusqu'à la nuit, et ce matin, depuis le point du jour, de pieux visiteurs n'ont cessé de se rendre près de lui, sans aucune interruption.

Est-ce réellement un sacrilége? Ne serait-ce pas plutôt une affection outrée qui serait venue là? La justice informe; tout le monde l'aidera dans son enquête.

Pour moi, si je ne craignais pas de passer pour un esprit faible, je dirais que je m'attendais à cet enlèvement, ou à quelque événement pareil. Hier, pendant le convoi funèbre, il me sembla que quelque chose d'étrange se passait au milieu de lui. Ce quelque chose, je ne me sens pas assez courageux pour le raconter devant nos esprits forts; mais je me sens le courage pourtant d'avouer ici, à cette occasion, que, comme Daghestan, je suis imbu de quelques idées qu'on appelle des préjugés, de quelques autres qu'on appelle des folies, et que j'ai le tort pour beaucoup sans doute, de croire qu'il y a un monde en dehors du nôtre, et que dans ce monde il se passe des

ordres de la royale récluse, qui font de cette maison un lieu sacré où l'on n'aborde pas.

Dernièrement pourtant une certaine animation parut régner dans l'habitation de la Retraite. — C'est le nom qu'on donne à la maison de la Reine. — La Reine avait demandé un aérostat et des guides à ses anciens sujets, qui s'étaient hâtés d'obéir à ses vœux.

Mais cet aérostat n'était point pour elle. Les guides partirent seuls du côté de la mer, au-dessus de laquelle ils voyagèrent assez loin, quoique personne ne sache au juste quelle traversée ils firent. Puis, ils rentrèrent dans la petite maison de la Retraite, accompagnés de deux voyageurs... que je connais aujourd'hui, dit mon ami.

L'un est Fittri, le cheik du Soudan; l'autre, son premier ministre et son ami, celui-là même que les récits de Daghestan nous ont représenté comme un simple gardien du grand pénitencier de Taïti.

Partis depuis quelques jours de Tombouctou, ils allaient en Caucasie voir notre illustre savant, leur ami.

La Reine les a vus, dans sa science incroyable, fendant les mers sur un vaisseau qui était loin d'avoir l'envie d'aborder les côtes de la Nouvelle-Cosaquie, ignorant sans aucun doute la révolution étrange qui promettait de changer la face de ce pays.

Munis d'instructions précises, les guides de l'aérostat royal rencontrèrent et abordèrent sans peine les deux voyageurs qu'ils cherchaient. Ils les firent monter, et ceux-ci montèrent sans défiance, il paraît, dans le ballon, qui les a conduits à la maison de la Reine.

Là un mot étrange, le premier mot du cheik en entrant dans la chambre la plus secrète de la maison, où personne autre que la Reine n'a encore pénétré, fut un cri de joie.

Daghestan!... s'est écrié le cheik en se précipitant vivement au fond de la chambre, les deux bras tendus vers quelqu'un. On l'a vu.

Puis un profond silence s'est établi là, suivi de quelques sanglots étouffés...

Le cheik et son ami sont restés plusieurs jours à la Retraite avec la Reine. Lorsqu'ils sont partis, leurs yeux étaient rougis comme ceux d'hommes qui ont pleuré...

« Pour moi, ajoute mon ami, j'ai plusieurs fois été admis à la petite maison, où j'ai entendu, chaque fois à peu près, la Reine parler dans la chambre mystérieuse, converser même... avec qui? Je ne sais, car elle était seule.

» Seule! non, mon ami, non; et pardonne-moi cette réticence. Je n'osais dire la vérité, que je sais tout entière, mais que je sais par indiscrétion, par une indiscrétion dont je suis heureux, et que pourtant je me reproche... J'ai jeté un coup d'œil, un seul, et à la dérobée encore, dans la chambre mystérieuse, un jour, et j'ai vu... oui, oui, je l'ai bien vu... j'ai vu Daghestan... »

Daghestan! là, dans Paris, chez la Reine! Je m'en doutais.

Pouvoir des sciences occultes, que tu es grand!...

Qui me dit alors que Daghestan ne vit pas encore d'une vie étrange à laquelle je n'entends rien?

Qui me dit que cette Reine, cette femme céleste, cette déesse n'a pas parmi tous ses secrets celui de ressusciter les morts, ou de donner au moins aux morts une vie de relation avec les vivants?...

On peut sourire d'incrédulité à ces questions, mais on ne les réfutera jamais.

Pour moi, je suis comme Daghestan, je ne doute plus de rien, et je l'avoue sans rougir à cette heure, à cette heure surtout que nous sommes forcés de reconnaître que nous ignorons plus de vérités scientifiques que nous n'en connaissons.

Mais ce que nous ne savons pas peut s'apprendre : ce que nous ne savons pas s'apprendra sans doute un jour.

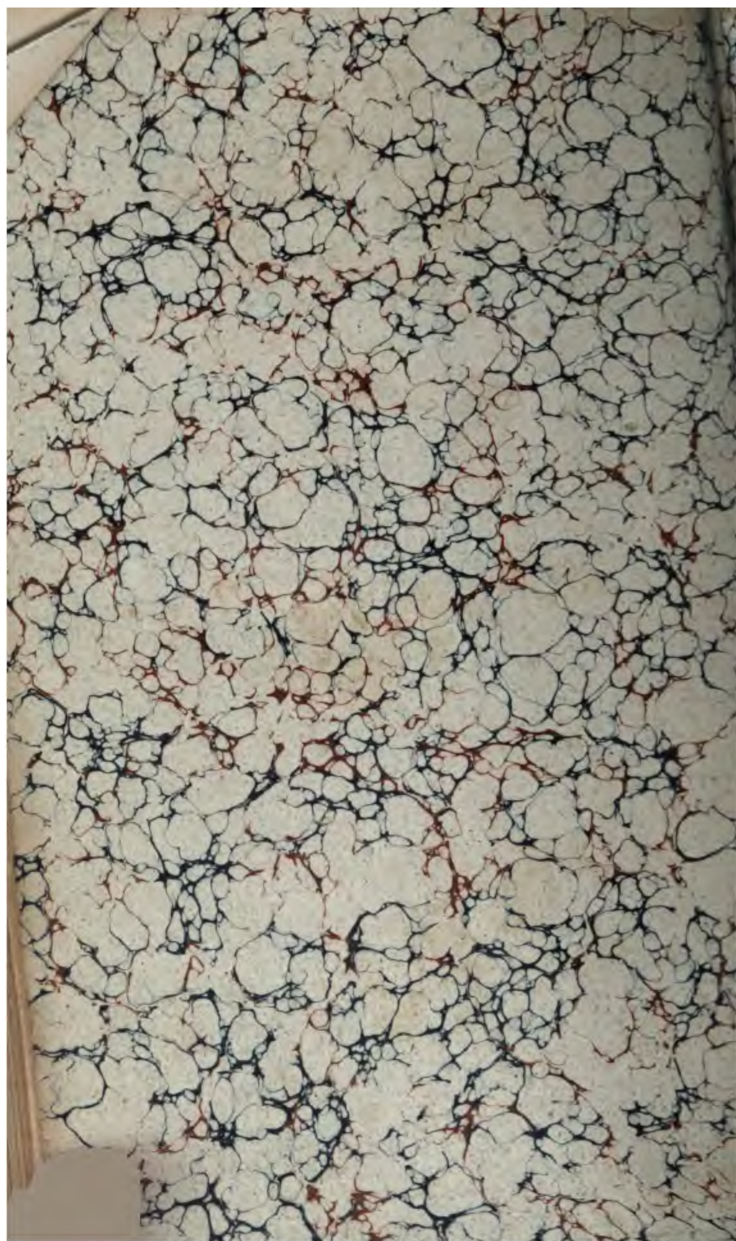
Qui donc oserait nier cela? Qui donc oserait mettre des bornes aux sciences de l'avenir?

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP ET STÉR. DE A. BOURET.




Stanford University Libraries
3 6105 001 707 137

